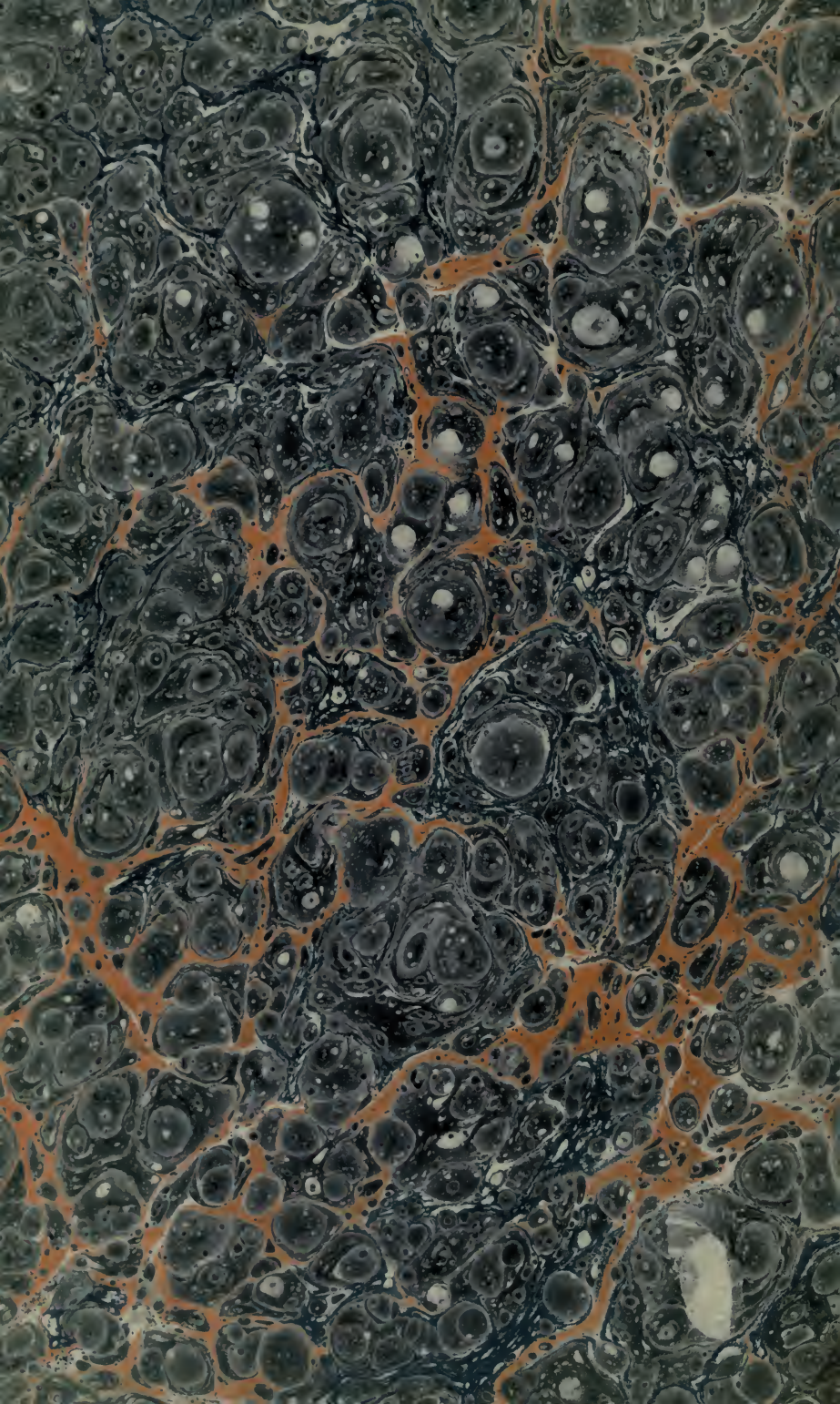
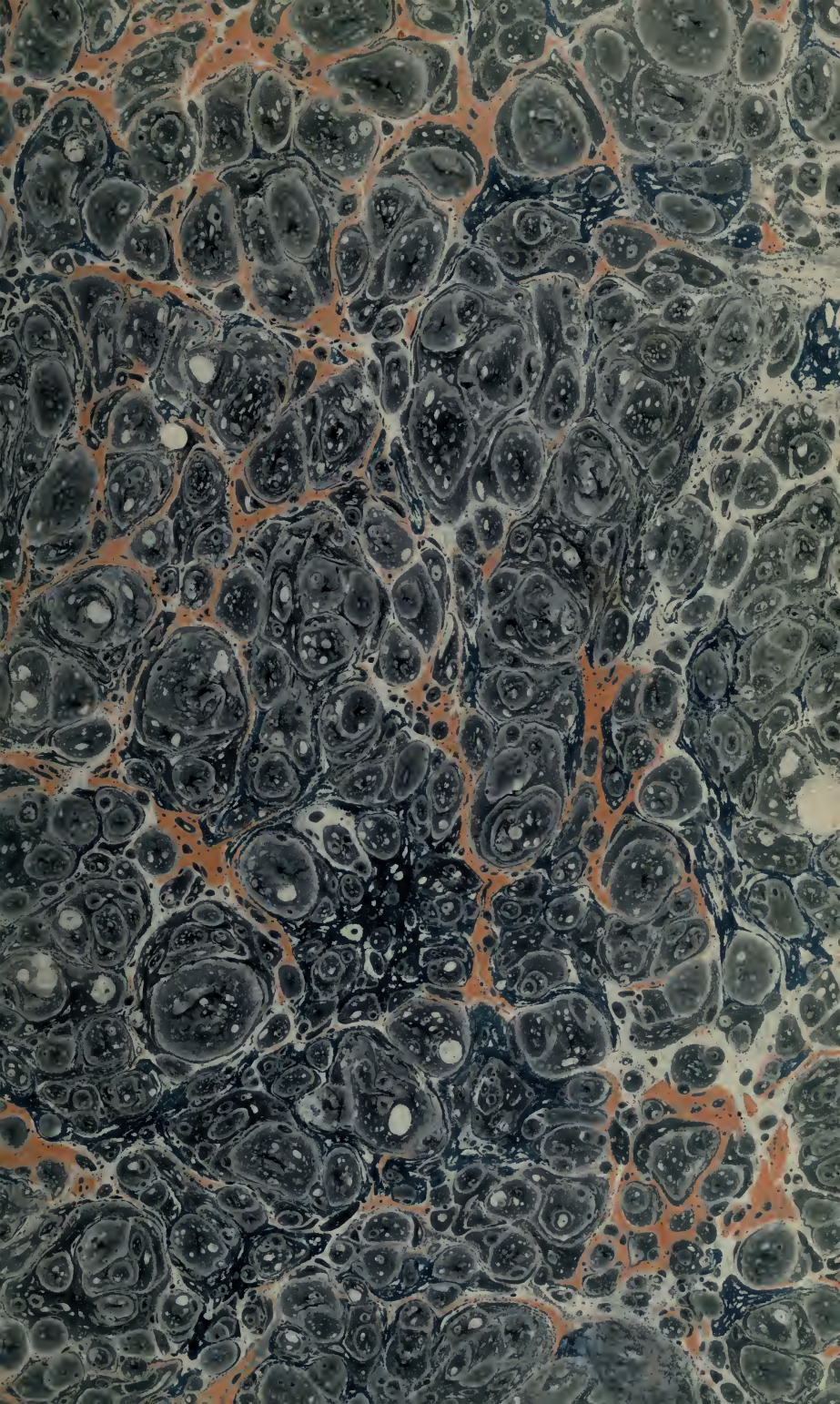




ŒUVRES
DE
D'ARNAUD.

NOUVELLES HISTORIQUES.

OEUVRES

DE

D'ARNAUD,

CONTENANT

LE PRINCE DE BRETAGNE,
LA DUCHESSE DE CHATILLON,
LE COMTE DE STRAFFORD.

TOME SECOND.

AVEC FIGURES.

263203
14.1.32

A PARIS,
Chez LAPORTE, Libraire, rue de Savoie, no. 19.

1803 — an XI.

PQ
1954
A7
1803
t.7

Le Prince de Bretagne

LE PRINCE DE BRETAGNE,

NOUVELLE HISTORIQUE.

JEAN V, duc de Bretagne, étoit descendu au tombeau. Il laissoit de sa femme, sœur de Charles VII,

---

Jean V, etc. C'est sous les dernières années de ce prince que périt du supplice du feu le célèbre maréchal de Raiz. Ce seigneur breton, de la première noblesse, s'étoit élevé par ses services militaires à la dignité de maréchal de France. Prodige de tous les vices, il joignoit au cœur le plus corrompu l'imagination la plus déréglée. Sans bornes dans son luxe comme dans ses desirs, il porta sa prodigalité à un si haut point, que le roi, par un arrêt de son conseil, lui avoit défendu de vendre aucune de ses terres. Dévoré d'un amour

roi de France, trois fils : François, comte de Montfort, qui lui succéda ; Pierre, comte de Guingamp, et Gilles, seigneur de Chantocé, que, dans le cours de cette histoire, nous appellerons le prince de Bretagne. Ils avoient un oncle paternel qui contribua beaucoup au rétablissement de notre monarchie : Artur, comte de Richemont, joue un rôle intéressant dans

---

insatiable des richesses, et accablé de dettes, il avoit embrassé avidement les mensonges absurdes de la magie. Ses débauches n'eurent point de modèle, et il faut espérer, pour le bien de l'humanité, qu'elles n'auront point d'exemple. Ce qu'il y a encore de plus révoltant, à une lubricité inouie il associoit la barbarie la plus atroce ; il donna la mort à plus de cent malheureuses victimes de ses infâmes dissolutions ; il faut croire que le délire avoit dérangé l'organisation d'un individu, qu'on doit absolument rejeter de l'espèce humaine. On a observé que les grands crimes sont presque toujours voisins de la folie. Caligula, Néron, Domitien, Caracalla, Héliogabale, sont d'éternels monumens de cette vérité. Cet illustre criminel, soumis à tous les détails d'une longue procédure, fut condamné à être brûlé vif : un Italien nommé Prélati, le complice de ses abominations, subit le même châtiment. Le maréchal, après s'être armé d'abord d'une audace inébranlable, changea de ton, donna les marques du repentir le plus touchant, finit en chrétien résigné, et déclara sur le bûcher, *que sa mauvaise éducation avoit été la source d'une conduite si monstrueuse.*

Sœur de Charles VII, etc. Jeanne de France, fille de Charles VI. Il avoit fallu une dispense pour son mariage avec le fils du duc de Bretagne, le prince et la princesse ayant également le roi Jean pour bisaïeul, &c.

Artur, comte de Richemont, etc. Ce prince, fait prisonnier

nos fastes, et sans doute a des droits à notre reconnoissance ; il sut vaincre à la fois les Anglais, nos plus

---

à la journée d'Azincourt, pour se procurer une sorte de liberté, s'étoit vu forcé de servir le roi d'Angleterre ; il avoit épousé en premières noces la duchesse de Guyenne, sœur du duc de Bourgogne. Appelé à la cour de Charles VII, il reçut, des mains mêmes du monarque, l'épée de connétable, qu'il employa avec tant de succès contre les Anglais, que ces redoutables ennemis furent entièrement expulsés. Richemont paya cette gloire si justement acquise, par des mortifications sans nombre qu'il essuya auprès du souverain ; ses favoris, qui se succédoient si rapidement, sembloient se transmettre le même esprit de haine et d'intrigue, pour entraîner la perte du connétable. Cette inimitié avoit quelque fondement : Richemont étoit un grand homme. Etranger au manège et à la souplesse des cours, il ne savoit pas se plier à la petitesse de ses adversaires, et caresser la faveur et l'iniquité ; il n'avoit d'autre passion que de soutenir les intérêts du maître et de l'Etat. Dans une de ces occasions où ses services étoient nécessaires, il accourt à la tête d'une troupe de Bretons. Les ruses des courtisans obtiennent de Charles un ordre, qui défend au connétable d'approcher ; on lui dit même que la Pucelle s'avance pour le combattre, s'il ose poursuivre sa marche. Celui-ci, rassuré par la pureté de ses intentions, continue sa route ; il aperçoit l'héroïne de la France, et va vers elle : — *Jeanne, on m'a rapporté que vouliez me guerroyer ; je ne scay si vous êtes de par Dieu ou non : si vous êtes de par Dieu, je ne vous crains mie, car Dieu cognoist mon bon vouloir ; que si vous êtes de par le Diable, je vous crains encore moins.* Richemont ne put venir à bout d'adoucir les fureurs de l'envie : on voulut même le faire assassiner, et il eut la grandeur d'ame de pardonner au misérable qui s'étoit chargé

redoutables ennemis, et les courtisans de Charles : ce dernier triomphe lui coûta peut-être plus d'efforts que le premier. Ce prince ajouta l'éclat personnel à la dignité éminente de connétable : nous lui devons les fondemens de notre milice française. Artur passoit une partie de l'année à son château de Partenai, avec sa nouvelle épouse, Catherine de Luxembourg : il avoit quitté cette retraite, qu'il aimoit, pour venir assister aux noces du souverain, son neveu.

Avant d'aller plus loin, il seroit nécessaire de donner une idée des trois princes bretons. Le duc abandonnoit la mollesse de ses penchans aux impressions tyranniques de ses favoris, qui, selon la coutume, plioient au mal ses meilleures dispositions. Cette foiblesse morale, qu'on peut regarder comme un défaut supportable dans un particulier, et qui devient pour un prince une source d'erreurs les plus funestes et quelquefois les plus criminelles, fait disparoître les bonnes

---

de commettre ce meurtre. Devenu, par la mort de ses neveux, duc de Bretagne, il se fit toujours honneur de porter les marques de connétable de France. Ce prince contribua, par la sagesse de ses conseils et par sa fermeté, à la création d'une milice permanente (des compagnies d'ordonnance) ; et, de ce moment, naquirent, en quelque sorte parmi nous, l'agriculture, le commerce et les arts.

Catherine de Luxembourg, etc. C'étoit la troisième femme de Richemont : sa première avoit été Magdeleine de Guyenne, sœur du duc de Bourgogne ; et sa seconde, Jeanne d'Albret, fille du sire d'Albret, et nièce du comte de la Marche. Les auteurs de Catherine de Luxembourg étoient, Pierre, comte de St. Paul, et Marguerite de Baux.

qualités de François. Sa libéralité, sa bravoure, n'ont pu l'absoudre aux yeux de la postérité d'une action barbare et atroce dont on va rappeler le souvenir pour l'instruction des princes et de tous les hommes. Les flatteurs meurent avec les grands, et l'histoire leur survit : c'est ce juge incorruptible et impartial qui accuse aujourd'hui et condamne irrévocablement le duc de Bretagne à une mémoire aussi coupable qu'odieuse.

Pierre, non moins foible que son aîné, à une humeur sombre et chagrine joignoit une dévotion peu éclairée, qui alloit jusqu'à la superstition : tout excès est à rejeter, même dans la vertu; quoique marié, il vécut célibataire, et dans ses dernières années il se soumit aux macérations du cilice.

Le prince de Bretagne, bien différent de ses frères, faisoit éclater une ame indépendante, et déterminée dans ses moindres mouvemens; ses desirs les plus vagues étoient des passions dominantes; tout l'enflammoit : aveugle conséquemment sur les suites, il n'envisageoit que l'objet présent, le saisissoit avec transport et lui faisoit tous les sacrifices; sa bonté même se ressentoit de son extrême violence; il dédaignoit cette politique si nécessaire aux hommes, et sur-tout à ceux de son rang : il ne savoit point se déguiser et s'imposer un frein, toujours prêt à céder aux premières saillies de son caractère impétueux; aussi fut-il emporté d'imprudences en imprudences, et de malheurs en malheurs : leçon frappante pour quiconque ne s'attache point à se combattre et à se subjuguer ! Cette fougue indiscrète, vice bien dange-

reux, car on auroit de la peine à lui donner un autre nom, perdit entièrement le prince de Bretagne, et rendit inutile le fruit de ses vertus : elles n'ont servi qu'à inspirer en sa faveur une pitié tardive et stérile, foible récompense des infortunés qui n'ont point mérité leurs disgraces. Il semble que la nature humaine, par ce tribut de compassion, veuille dédommager l'innocent malheureux des épreuves cruelles et injustes qu'elle lui a fait subir tandis qu'il existoit ; cette espèce de réparation est-elle capable de nous sauver d'un reproche, qui n'est peut-être que trop fondé ? l'homme se montre souvent la plus méchante et la plus barbare de toutes les créatures.

François s'empressoit de se revêtir du manteau ducal, et de former une nouvelle union qui lui mettoit devant les yeux une perspective brillante : la princesse d'Ecosse, en lui donnant sa main, ajoutoit à sa dot des prétentions que le temps et les circons-

---

La Princesse d'Ecosse, etc. Isabelle, fille puînée de Jacques Ier du nom, roi d'Ecosse, et de Jeanne Sommerset. Dès l'an 1437, le duc, Jean V, l'avoit fait demander pour un de ses fils ; il paroît que cette alliance ne pouvoit regarder que Gilles de Bretagne, ses deux frères étant déja mariés. Le roi d'Ecosse avoit alors refusé sa fille ; Iolande d'Anjou, femme de François, étant venue à mourir, Isabelle épousa ce prince ; et il fut même réglé, disent quelques historiens, que, si le roi d'Ecosse ne laissoit point d'enfant mâle, la duchesse de Bretagne succéderoit à ses Etats, quoiqu'elle fût puînée de Marguerite, femme du dauphin.

tances pouvoient réaliser : il étoit arrêté que si le roi son père venoit à mourir sans enfant mâle, Isabelle lui succéderoit, et porteroit le sceptre à son époux.

La double cérémonie du couronnement et du mariage avoit rassemblé auprès de François la noblesse la plus distinguée, les Rohan, les Laval, les Léon, les Châteaubriant, les Rieux, les Guémenée, les Beaumanoir, les Château-Giron, les Coëtquen, etc., et une infinité d'autres seigneurs qui, par l'éclat de la richesse et de la naissance, élevoient la cour de Bretagne à côté des premières de l'Europe.

Ces fêtes durèrent plusieurs jours ; elles n'étoient point encore terminées, quand le prince de Bretagne demande au duc un entretien particulier ; il se hâte de prendre la parole : — Mon frère, il m'est impossible de résister à mon impatience. Vous voilà au comble de vos vœux, possesseur d'une épouse aimable qui m'avoit été destinée ; peut-être un jour vous verrai-je sur le trône d'Ecosse ; tel est votre sort : le mien n'est pas encore fixé, et il ne tient qu'à vous de le remplir. J'aime, j'adore la beauté même ; je succombe au chagrin, si je tarde un moment à conduire la charmante Alix à l'autel. Pardonnez : je vous ai fait un mystère de mon amour ; je me suis cru obligé à cette espèce de dissimulation ; des parens, enchaînés par je ne sais quelle promesse indiscrète, arrachée à leur foiblesse, traversoient mon bonheur ; ils ne sont plus, tout obstacle a cessé avec leur vie ; je suis aimé ; le sang de Dinan, vous ne l'ignorez pas, peut

---

Le sang de Dinan, etc. La maison de Dinan, une

s'allier avec celui de ses souverains : je n'attends plus que votre aveu ; je vous le demande comme à mon maître ; comme votre frère, je le sollicite avec toute la vivacité de la tendresse mutuelle que nous nous devons ; à l'un et à l'autre titre, je me flatte d'obtenir ce consentement ; ma félicité, ma vie même lui est attachée ; que mon hymen suive de près le vôtre !

François promet à son frère de l'appuyer de son autorité, lui prodigue toutes les caresses, s'intéresse à son sort comme au sien propre. Le prince se croit déja l'époux d'Alix, il vole à ses pieds : — Point d'expression qui peigne l'ivresse de ma joie ; le duc est informé de tout. Il sait, divine Alix, que je vous idolâtre, que je brûle de porter le nom de votre époux ; plus de contrariété. Enfin, je vous posséderai ! Je serai toujours votre amant le plus passionné, le plus heureux. Ah ! que le duc règne sur la Bretagne ;

---

des plus illustres de la Bretagne, possédoit plusieurs belles terres, comme Château-Briant, Montafilant, Beaumanoir, Bain, la Hardouinaie, le Guildo, les Huguetières, etc. Alix-Françoise de Dinan devoit les porter en dot à celui qu'elle épouseroit : elle étoit fille unique, et héritière de Jacques de Dinan, seigneur de Bodister, au diocèse de Léon, et de Catherine de Rohan : elle avoit été promise par son père et sa mère, non à Artur de Montauban, qui en étoit, il est vrai, éperdument amoureux, mais au sire de Grave, fils du comte de Laval ; et cette promesse avoit été appuyée d'un écrit signé de l'un et de l'autre. Ce ne fut qu'après leur mort, que le prince de Bretagne fit éclater un amour, où se manifesta toute la violence de son caractère.

qu'il m'ait laissé un médiocre apanage dont ma naissance et la légitimité de mes droits doivent être offensées : j'étouffe pour jamais la plainte. N'ai-je pas obtenu tout ce que je pouvois desirer ? maîtresse adorable, ne suis-je pas au-dessus de mon frère... du premier monarque du monde ? Vous levez vos beaux yeux sur les miens ; je lis dans vos regards que vous agréez mon hommage : ah ! dites, répétez cent fois que c'est le prince de Bretagne qui vous a fait connoître la sensibilité ; la vertu vous défendroit-elle cet aveu ?

Il couvroit de baisers enflammés une des mains de la belle Alix, qu'il tenoit entre les siennes ; il laissoit échapper ces larmes qu'arrache l'excès du sentiment, qui sont si expressives, et qui ont tant d'empire sur un jeune cœur ! Prince, lui répond mademoiselle de Dinan en rougissant, que me demandez-vous ?

J'étouffe pour jamais la plainte, etc. Gilles de Bretagne avoit déja marqué son mécontentement sur la médiocrité de son apanage, qui ne consistoit que dans la terre de Chantocé : le surplus étoit assigné en argent sur les revenus du domaine. Ce prince s'embarrassoit peu de dissimuler sa mauvaise humeur ; il se tenoit presque toujours éloigné de la cour. Cette conduite si maladroite servit à ses ennemis de prétexte pour machiner un tissu de calomnies, et pour le perdre. Il faut dire encore que la seigneurie de Chantocé relevoit du duc d'Anjou, et le propriétaire en devoit l'hommage à ce dernier. Cette vassalité déplaisoit fort à un jeune prince, orgueilleux de sa naissance ; il auroit voulu avoir un partage semblable à celui de son frère Pierre de Bretagne ; et de-là une des causes de ses malheurs.

que voulez-vous ? oui, sans doute, c'est vous qui m'avez appris que j'avois une ame, hélas, trop sensible ! vous seul avez été l'objet de mes premiers regards, de mes premiers soupirs ; j'ai respiré, en quelque sorte, avec la vie cette tendresse qui m'a déja causé tant de peines, et nous ne touchons pas à leur terme. Ignorez-vous que mon père et ma mère revivent dans un oncle qui a hérité de leur pouvoir sur moi ? Le maréchal de Bretagne n'a-t-il pas pour vous leur éloignement invincible, cette opiniâtreté, dirai-je tyrannique, qui combat notre union, qui me contraint à vous fuir, à supporter la recherche, ou plutôt la persécution d'Artur de Montauban ? on m'en fait une loi ; on prétend que mon père et ma mère ont engagé leur parole, que c'est à moi de la remplir cette promesse qui me coûtera la vie. Vous vivrez, vous serez mon épouse, reprend vivement le prince, et il n'est point sur la terre de puissance qui m'empêche de former ces nœuds. Non, je n'en connois point. Quiconque oseroit présentement se déclarer mon rival, qui en concevroit la seule idée... doit trembler. Qu'on ne force pas mon amour à s'armer de la violence : il s'emporteroit à des excès.... Je vous aime, je me sens capable de tout ; vos auteurs n'existent plus, vous êtes libre ; vous êtes à moi ; j'ai l'aveu de mon frère, j'ai le vôtre ; je braverois l'univers entier.

Dans un oncle, etc. Bertrand de Dinan, maréchal de Bretagne.

Artur de Montauban aimoit éperdument la jeune Dinan, et se flattoit d'obtenir la préférence sur ses rivaux.

L'audacieux Artur voudroit-il plus long-temps le disputer au frère de son maître ? Et quand je ne pourrois m'applaudir des avantages de la grandeur, personne, non, personne n'auroit mon cœur enflammé : il n'y a que le prince de Bretagne qui sache aimer l'adorable Alix comme elle mérite de l'être. Mais, divine maîtresse, écartons ces nuages, et n'envisageons que l'autel.... Tout nous annonce notre bonheur prochain ; tout favorise une union que le ciel lui-même a sans doute déja formée.

Cet amant, frappé d'une perspective flatteuse, court déposer ses transports dans le sein de son ami Tanguy, bâtard de Bretagne, tandis qu'Alix s'obstinoit à repousser cette image trop séduisante.

Les craintes de la jeune personne avoient, en effet, quelque fondement. Le prince se voyoit à la cour des ennemis implacables qui machinoient sourdement sa perte ; les plus puissans motifs les sollicitoient à la vengeance ; Artur de Montauban, plein de l'effervescence d'une passion qui ne connoît rien de sacré pour arriver à ses fins, brûloit de se délivrer d'un rival dangereux. Jean de Hingant, gentilhomme du palais, ne nourrissoit pas dans son cœur une flamme moins dévorante : il avoit reçu de mauvais traitemens de la part du prince de Bretagne, et l'amour-propre offensé a toutes les fureurs de l'amour jaloux. A ces deux personnages étoit associé Jacques d'Espinai,

---

Jacques d'Espinai, *etc.* Ce prélat, indigne du sacré ministère, nous est représenté par les historiens comme un esprit turbulent et factieux, qui ne s'occupoit que d'intrigues sourdes

évêque de Saint-Malo, et ensuite de Rennes ; ils dirigeoient à leur gré l'esprit du souverain : instruits de la conversation qu'il venoit d'avoir avec son frère, ils dressèrent leurs batteries pour combattre et détruire, s'ils le pouvoient, l'objet de leur inimitié.

Tanguy, aussi peu confiant qu'Alix, n'adoptoit point les rêves flatteurs d'une imagination qu'égaroit l'amour. — Mon frère, disoit-il au prince, si les lois m'ont défendu de prononcer ce nom qui m'est si cher, la nature, plus indulgente, me le permet, et c'est tout mon cœur qui le profère. Oui, le frère le plus tendre et le plus éclairé sur vos intérêts vous parle en ce moment : n'ouvrirez-vous jamais les yeux à la vérité ? vos desirs vous emporteront-ils toujours au point de ne vous arrêter qu'à de vaines erreurs ? Comment pouvez-vous espérer que Bertrand de Dinan consente à vous donner sa nièce, quand il attache son honneur à remplir les volontés de ses parens, engagement

---

et séditieuses ; il eut la mortification de se voir dans la suite nommer un coadjuteur, et il mourut accablé de chagrin, dans un coin de son diocèse : juste châtiment de la part qu'il fut soupçonné d'avoir eue aux persécutions qu'essuya le malheureux prince de Bretagne. On observera que d'Espinai s'étoit muni d'un bref du pape Nicolas V, qui le lavoit de ce soupçon odieux ; mais ce bref, quelque respectable que fût la source d'où il émanoit, n'en avoit point imposé au public : l'évêque demeura toujours coupable à ses yeux ; sa mémoire n'a pas même été déchargée de l'accusation ; il n'y a point jusqu'au crime de maléfice, dont on s'est avisé de le noircir. Il contribua, dit-on, à la maladie et à la mort de Pierre II, successeur de François dans la souveraineté de Bretagne.

renouvelé au lit de la mort; quand Artur de Montauban est enfin nommé l'heureux.... N'achève pas, cruel, interrompt le prince, tu dis.... Artur... l'époux d'Alix !... Alix, dans les bras d'un autre !... cette image, tu me connois; tu sais.... qu'on ne m'y contraigne point : j'appelle l'Anglais sur ces côtes; la Bretagne nageroit plutôt dans le sang,... ne seroit plus qu'un monceau de cendres.... Tangui, mon cher Tangui, puisque le nom de frère te touche, je t'en conjure par ces nœuds qui nous unissent, épargne à mon amour des tableaux... le duc ne souffrira point qu'Artur l'emporte; mille coups de poignard lui perceroient, lui déchireroient le flanc, avant qu'il eût seulement projeté le dessein de me ravir Alix. Alix... c'est un cœur comme le mien qui sait t'aimer.... Tangui, je posséderai ses charmes; mes yeux s'attacheront sur ses yeux enchanteurs... laisse-moi, laisse-moi me remplir d'un bonheur dont je ne saurois douter. Ah ! mon frère, quand je ne goûterois d'autre félicité que d'être à ses pieds, que de pouvoir lui répéter cent fois que je l'aime à l'idolâtrie, ne serois-je pas le plus fortuné des mortels? Qu'est-ce que la grandeur, l'existence, sans Alix? Il faudra bien que le maréchal cède à l'autorité.... Tu parles d'une promesse? Tous les morts s'éleveroient de la nuit de la tombe, je les défierois tous. Encore une fois, Tangui, ne jette point de nuages sur le beau jour que je vois briller; tu te plais, mon frère, à me causer des tourmens.... sens-tu combien je souffre?... Eh ! mon frère, c'est moi qui souffre encore plus que vous ! je contemple avec douleur la foule de maux qui vous sont

préparés : je vous aime sans doute, et vous en êtes persuadé : mais je ne puis vous cacher la profondeur de l'abîme où vous courez vous briser ; j'écarte les fleurs que vous semez à pleines mains, et j'envisage toute l'horreur du précipice... vous avez des ennemis... — J'insulte à leur haine impuissante. — Si du moins vous les ménagiez ! — Je dédaigne cet art de la cour, et je veux qu'ils soient pleinement convaincus que je les méprise encore plus que je ne les déteste. — Vous êtes prince, seigneur. — Je suis l'amant d'Alix, et tous mes vœux sont d'être son époux.... Mon cher Tangui, pardonne à mes transports ; ma raison s'égare, lorsqu'on offre seulement le moindre obstacle au plus ardent amour. Mon ame t'est dévoilée ; je suis bien loin d'embrasser une vengeance dont j'ai moi-même horreur. Qui, moi ! j'apporterois le flambeau de la guerre dans ma patrie ! Non, ne le crois pas, ne le crois pas : le duc et l'Etat n'auront jamais de défenseur plus zélé que ton frère : tu m'opposes des ennemis ! en ai-je mérité ? Il est vrai que je me suis oublié à l'égard d'un gentilhomme, que j'ai offensé Hingant : mais tu ne te ressouviens donc pas que la réparation a suivi de près la faute ? Je n'ai point rougi de lui faire des excuses ; je suis prêt encore à lui accorder tous les genres de satisfaction qu'il exigera. Ami, je porte le cœur le plus sensible : cette malheureuse passion n'a servi qu'à l'enflammer encore davantage. C'est du feu qui brûle dans mes veines, et tu l'irrites ! Tu verses dans mon sein tous les poisons ! Tu me fais voir Alix... ne m'ôte pas mon espérance : elle sera dans mes bras ! ou... qu'on m'arrache donc ce cœur

dévoré de l'amour le plus violent... et le plus digne de pitié.

Le prince, à ces mots, laisse échapper quelques larmes; Tangui est obligé, pour le consoler, de changer de langage, et d'adoucir du moins les vérités qu'il venoit de lui présenter.

Alix n'étoit pas moins à plaindre : son oncle irrité l'accabloit de reproches : — Ma nièce se montrera donc rebelle à mes volontés, aux ordres absolus de ceux qui lui ont donné la naissance ! N'ont-ils pas eux-mêmes serré cette chaîne à laquelle tu dois aveuglément te soumettre ? Leurs mains défaillantes n'ont-elles pas fait un effort pour tracer cet écrit, cet engagement sacré... Tu ne saurois t'y refuser, sans te souiller d'une bassesse, d'un crime, sans faire partager à tes auteurs la honte du parjure. Ne cherche point à te défendre, en te rejetant sur des sentimens... que tu dois étouffer. Des cœurs tels que les nôtres ne connoissent que l'honneur : voilà notre principe, notre loi, notre unique passion. Nous abandonnons l'amour à ce vulgaire auquel il est permis de suivre à son gré les penchans qui l'égarent; nous ne sommes élevés au-dessus des autres hommes que pour combattre nos goûts, pour nous vaincre, pour nous sacrifier sans réserve. Notre prérogative est de servir de modèle à tout ce qui nous environne. Eh ! que seroient les avantages de la noblesse, si nous ne les achetions au prix des plus hautes vertus ? Artur de Montauban est d'une maison égale à la nôtre. Marche à l'autel; donne-lui ta main, et ne te remontre à mes yeux que l'épouse d'Artur, ou... quel mot va m'échapper ! j'aimerois

mieux te voir dans la tombe, que vivante pour rejeter des nœuds... tu n'as point d'autre parti à prendre... que ton devoir, et il faut lui obéir.

Ah ! seigneur, s'écrie Alix tout en pleurs, et en tombant aux genoux du maréchal, daignez m'écouter... vous êtes mon père ; je l'éprouve aux témoignages de bonté que vous me prodiguez. J'oserai vous interroger : a-t-on pu disposer de ma main, sans consulter un cœur déchiré de toutes parts? Sans doute mes auteurs m'ont été chers : je conserve, j'aime, je bénis leur mémoire ; ils ont, tous les jours, mes regrets et mes larmes ; je suis encore pénétrée de respect et de soumission pour leurs volontés : mais mon devoir m'ordonne-t-il de me rendre éternellement malheureuse? car une infortune constante, un supplice continuel, m'attendent dans ces liens dont on veut m'enchaîner. Pourquoi mes parens ne m'ont-ils pas éloignée de la présence du prince de Bretagne? Pourquoi ont-ils souffert ses visites, ses entretiens? Ce n'est point sa grandeur que j'aime. Si vous le connoissiez, si comme moi vous lisiez dans son cœur.... — Vous n'aurez point d'autre époux qu'Artur. Je vous l'ai dit : votre mort.... — Eh bien ! mon oncle, plutôt cent fois mourir que de souscrire à cette barbare promesse ! du moins, qu'il me soit permis, loin de la cour, loin de tout l'univers, d'aller ensevelir ma douleur dans une profonde solitude : là, toute entière à moi... — A vous ! vous n'êtes point à vous : vous appartenez à l'Etat, à votre famille, à l'honneur ; vous en êtes l'esclave... et vous en serez la victime.

Aussitôt le maréchal se retire, en laissant Alix qui étoit

étoit encore prosternée à ses genoux, et qui ne lui adressoit plus que des gémissemens étouffés par les sanglots.

Le duc fait inviter son frère à se rendre au palais. Le prince accourt, plein d'impatience; il ne doute point qu'il ne touche au moment où commencera son bonheur; il entre avec précipitation : — Je me suis hâté d'obéir aux ordres de mon maître et de mon frère ; il ne sauroit assez tôt prononcer sur ma destinée, sur mon existence même ; car c'est la mort ou la vie qu'il va me donner. — Mon frère, répond le duc, vous ne devez pas être incertain sur mes sentimens à votre égard; ils sont invariables. J'ajouterois encore avec plaisir aux droits de la nature; mon amitié s'attache à leur prêter une nouvelle force : mais votre frère, avant que d'écouter la voix du sang, est souverain. J'ai des sujets, l'équité à satisfaire, mon devoir est de m'immoler moi-même, pour ne m'occuper que de leurs intérêts. J'ai vu le maréchal de Dinan, il est inflexible. Montauban a reçu sa parole, celle d'une famille entière ; Montauban sera donc malgré vous, malgré moi, l'époux d'Alix. Il faut vous vaincre et m'imiter.

Le prince, en mettant la main sur la garde de son épée : — Je n'ai plus d'autre appui que ce fer, et il me vengera de l'insolence d'Artur. Je lui céderois Alix ! . . cruel ! vous n'êtes point mon frère, vous êtes mon tyran, mon bourreau... mais je saurai... je n'ai pas besoin de votre pouvoir.... Ah ! mon frère, mon frère, étoit-ce là le prix de ma tendresse? — Vous avez raison de me nommer votre frère; je veux bien écarter le maître; ce n'est pas lui qui vous entend,

vous l'offensez : c'est votre frère, c'est votre ami le plus zélé qui prend ici pitié de votre situation, qui ferme l'oreille à vos emportemens, qui pleure avec vous ; versez, versez vos larmes dans mon sein ; plaignez-vous du sort ; accusez une étoile malheureuse qui vous a précipité dans une passion... que le prince de Bretagne doit absolument repousser. Nous nous devons à nos inférieurs : loin de chercher à rendre le maréchal parjure, c'est à nous, mon frère, d'appuyer sa promesse, de la garantir. Je vous l'ai dit : mon devoir est de tout immoler, de me sacrifier moi-même, pour faire triompher la justice ; je m'arrache le cœur, en déchirant le vôtre par un refus dont je sens toute la rigueur : mais, prince, mettez-vous à ma place, soyez souverain, et osez me dicter ce que j'ai à faire ; j'en appelle à votre décision, prononcez.... vous êtes dans l'accablement ! . . Je verrai le comte de Richemont ; vous vous en rapporterez à sa sagesse éclairée ; il vous aime, il connoît les lois de l'honneur : je vous laisse à ses conseils et à vos propres réflexions.

L'amant d'Alix se livre à tout l'excès de son agitation ; il court après le duc : — Mon frère ! . . barbare ! il ne vous reste plus qu'à rougir vos mains de mon sang... prenez plutôt ma vie, que de m'enlever Alix !... il ne m'entend point ! il me quitte ! . . Non, Artur, rival présomptueux... tu n'auras point la préférence. La Bretagne, le monde entier s'armeroit en ta faveur, tu n'échapperois pas à ma rage : crains-en les effets ; tu ne jouiras pas de ta conquête, je te la disputerai ; je te l'arracherai, fusses-tu aux pieds des autels.

Il vole chez mademoiselle de Dinan, force les domestiques qui s'opposoient à son passage, traverse plusieurs appartemens, court se jeter aux genoux d'Alix qu'il trouve seule et abîmée dans la plus profonde douleur : — C'est à tout ce que j'aime, que j'ai recours ; mon frère, la Bretagne, les hommes, la terre, le ciel, tout m'abandonne, me trahit, a conjuré ma perte; l'amour se déclareroit-il aussi contre moi ? Ah ! chère Alix, unique objet qui m'attache à la vie, vous me voyez mourant, frappé des coups les plus sensibles, mon existence ne tient plus qu'à un soupir : le laisserez-vous exhaler, ce soupir rempli de mon amour ? Oui, le duc... qu'il me fait bien sentir le poids de l'autorité suprême ! le duc est réuni au maréchal, à mes ennemis, pour m'assassiner ! Il vient, le croiriez-vous ? de me dire qu'il faut que je renonce... Il ne m'est pas possible d'achever ; non, je ne verrai point un autre porter le nom de votre époux... j'accours... c'est à vous de régler mon sort ; je vous demande un mot, un regard... du moins ce sera votre main qui me percera le cœur. — Relevez-vous, prince, écoutez-moi, et armez-vous de votre courage. Les blessures que j'ai à vous faire, je les ai déja toutes ressenties. Prince, il seroit inutile de vous cacher l'empire que vous avez sur mon ame, depuis long-temps elle vous est asservie : c'est par vous, hélas ! que j'ai appris à aimer ; je ne doute point que vous ne me rendiez justice. Je n'ai point vu en vous le frère de notre souverain ; la grandeur n'inspire pas l'amour : mon cœur s'est laissé toucher pour l'amant le plus digne d'être aimé ; la vertu n'a fait qu'échauffer

notre tendresse. Nous espérions surmonter les obstacles... j'imaginois que mes parens, dans le tombeau, me rendoient à moi-même, qu'il m'étoit permis de désavouer une promesse contractée sans mon consentement, qu'enfin ma main et mon cœur seroient à moi... Je me plaisois à nourrir une erreur si chère... ce malheureux amour m'abusoit. Le maréchal mon oncle, à qui mes auteurs ont transmis tous leurs droits, m'a ouvert les yeux sur l'obligation à laquelle il faut nécessairement me soumettre; mon devoir, mon honneur, mes parens l'ordonnent; mes parens me crient du sein de la mort, que leur parole est la mienne, que je n'ai point la liberté du choix; qu'en un mot, ils ont fixé mon sort irrévocablement, et c'est Artur... qui doit recevoir ma main... — Vous la lui donneriez! — Eh! comment, comment me dérober à mon affreuse destinée? Oui, prince, oui, un autre aura ma main. Mais pourrois-je ajouter à ce don un cœur.... qui ne sait point aimer, interrompt le prince avec emportement. Perfide, vous parlez d'une promesse qui vous lie : eh! comptez-vous pour rien les sermens d'une tendresse que je croyois avoir méritée? L'honneur, dites-vous, exige ce sacrifice; l'amour, un amour tel que je le sens, n'a-t-il aucuns droits à réclamer? Allez, que le présent du cœur suive de près celui de la main... c'est à moi de vous montrer comme on aime.

Aussitôt, le prince, furieux, saisit son épée, la met sur son cœur : elle alloit le percer, malgré l'effort et le cri d'Alix; une voix inattendue s'élève : Arrêtez, arrêtez.... je viens vous rappeler à la vie. Le prince

reconnoît Tangui. — Ah ! mon frère, vous m'aimez, et vous voulez que je vive ! ignorez-vous mes malheurs, l'horreur de ma situation ? — Je sais tout, je sais que le maréchal a rangé le duc de son parti, que Montauban triomphoit : mais le connétable, votre oncle, vous cherche ; il a eu une longue conversation avec le duc, et l'on ne doute point que vous ne l'emportiez. — Mon cher frère, seroit-il possible ? j'obtiendrois Alix ! Et vous, madame.... vous pleurez, divine maîtresse de mon cœur ! ah ! pardonnez, pardonnez si j'ai paru douter de votre amour. C'est moi, prince, répond mademoiselle de Dinan, qui dois vous accuser de cruauté.... allez réclamer l'appui du comte de Richemont ; qu'il nous protège, qu'il gagne le duc, qu'il fléchisse mon oncle, et vous verrez si Alix ne sait point aimer.

Tangui entraînoit le prince de Bretagne auprès du connétable. Cet amant, réduit au désespoir, avoit passé en quelque sorte de la mort à la vie ; il se faisoit incessamment redire que son sort alloit changer, que toutes les apparences se déclaroient en sa faveur. Ils arrivent chez le comte de Richemont, qui, du plus loin qu'il aperçoit son neveu, vole à lui, le prend dans ses bras : — Le duc m'a tout raconté. Je suis charmé que Tangui ait bien voulu vous accompagner, et qu'il entende notre conversation. Prince, vous m'êtes cher, vous ne l'ignorez point ; tous les témoignages d'une tendresse à l'épreuve, vous pouvez les attendre de votre oncle : mais cette amitié ne sauroit être aveugle ; c'est à la fermeté d'un vieux soldat de combattre un jeune cœur qui cède à des

foiblesses impardonnables. Croyez-moi, j'ai aimé, et j'ai senti qu'on pouvoit vaincre l'amour comme les autres passions. Quel est l'objet de cette ardeur que vous entretenez, bien loin de chercher à l'éteindre ? la nièce du maréchal de Bretagne, promise par son père et sa mère, par le maréchal lui-même, à un homme de qualité qui la regarde en quelque sorte comme son épouse. Vous conviendroit-il de briser des nœuds qui sont presque formés ? On dit que c'est une promesse authentique qui a garanti cette union ; et vous, frère du souverain de la Bretagne, vous qui pouvez régner un jour, vous vous opposeriez à un engagement solennel ! vous voudriez qu'un parjure éclatant mît Alix dans vos bras ! Mon oncle, interrompt le prince, le respect m'a forcé jusqu'ici de vous écouter : on a su aussi vous prévenir ! Je ne vous répéterai point ce qui auroit dû me justifier dans l'esprit de mon frère. Les auteurs d'Alix ont disposé de leur fille sans la consulter ; depuis long-temps nous nous aimons ; mon amour devoit être couronné par l'hymen : quels droits imaginaires fait valoir ici le téméraire Artur ! Les parens d'Alix sont dans le tombeau ; elle est affranchie de cette espèce d'esclavage qui passe les bornes de la soumission. Le maréchal de Bretagne est le seul aujourd'hui dont le caprice tyrannique s'obstine à faire mon malheur éternel, celui de sa nièce ; je ne fléchirai point sous des volontés que le prince de Bretagne ne doit pas reconnoître. Mon oncle, je ne dirai qu'un mot, ou Alix est mon épouse, et je n'en aurai jamais d'autre, ou... seigneur, qu'on ne fatigue pas une sensibilité prompte à s'allumer... Je ne

répondrois point de mes transports. Un amour. . . tel que le mien... seigneur... Mon cher oncle, j'embrasse vos genoux, j'y porte mes larmes : — Des pleurs, prince ! — Ils vous peignent l'excès de ma douleur, celui d'une passion qu'il m'est impossible de vaincre... Ah ! qu'on craigne que ces larmes ne soient expiées : elles m'humilient, je l'avoue... Je n'ai point encore de reproches à me faire. J'aime, j'adore Alix; l'idée seule qu'elle ne seroit point à moi, me jette dans le désespoir; mon frère et vous, vous consentirez... vous la mettrez dans mes bras ! . . . Si j'implorois le roi d'Angleterre... — Prince, c'est au roi d'Angleterre que je vous envoie ; j'ai sollicité le duc : je l'ai pressé de vous charger d'une négociation aussi importante qu'honorable ; j'ai même été jusqu'à répondre de vous. Le monarque anglais vous aime : nourri à sa cour, vous posséderez les moyens de vous le concilier. Il s'agit de procurer la paix à deux nations lasses de s'entre-déchirer, et qu'une trop longue guerre détruit également ; il ne peut être une plus glorieuse médiation, et c'est à vous qu'est confié le destin des deux premiers États de l'Europe, à vous qui vous plaignez de votre frère, de moi, de la Bretagne, à vous que transporte un amour furieux, à vous qui me

---

Si j'implorois le roi d'Angleterre. Gilles de Bretagne avoit été élevé à la cour de Henri, qui l'aimoit beaucoup. Il faut avouer que le premier, soit reconnoissance, soit inclination, étoit extrêmement attaché aux Anglais ; ce qui servit de prétexte à ses ennemis pour assurer sa perte, et le noircir dans l'esprit de son frère.

menaciez, en ce moment, de céder à une violence punissable. . . . Jugez si je vous estime. — Ah! seigneur, s'écrie le prince en se précipitant dans les bras de son oncle, et en pleurant d'admiration, vous me connoissez : oui, je m'efforcerai de mériter cet excès de générosité de votre part; ces larmes vous disent combien ce procédé sublime me pénètre; oui, je justifierai votre choix; je vole en Angleterre; je mets en usage tous les ressorts, pour faire tomber les armes des mains de deux peuples qui sont nos alliés, pour vous prouver que le prince de Bretagne, éperdu d'amour, est incapable d'une lâcheté. Seigneur, vous avez bien raison de ne point appréhender que j'immole la gloire et l'honneur à cette passion qui me dévore; je cours m'acquitter de ma commission, et, après avoir rempli mon devoir, je reviens en demander le prix; songez, je vous en conjure, qu'il n'en est point d'autre qu'Alix. — Arrêtez, prince : n'allez pas croire que j'achète votre fidélité en flattant vos espérances; je vous l'ai dit: je vous estime assez pour ne rien craindre de votre ressentiment, et moi-même je suis le premier à m'y exposer. Non, je ne prétends point vous séduire; je vais plus loin: je vous déclare que si votre frère pouvoit avoir la foiblesse de céder à vos desirs, je m'éleverois pour les combattre. Vous voyez que je vous parle avec une franchise. . . dont vous n'abuserez pas, j'en suis certain. Après cet aveu, partez... tout ce que je puis promettre, et ce que l'honneur me permet de vous accorder, dans le dessein de vous préparer à vaincre une passion que vous devez rejeter, j'engagerai le

duc à faire différer jusqu'à votre retour le mariage d'Alix... — Quoi ! seigneur... — Je n'ai plus rien à vous dire; je vous attends chez votre frère; hâtez-vous de vous y rendre.

Le prince reste seul avec Tangui : — Voilà donc tout ce que je puis espérer ! et l'on croit que je changerai de cœur, que cet amour... je reviendrai plus enflammé, plus déterminé à lui tout sacrifier. Non, Artur, non, tu ne seras point l'heureux mortel... à cette image toute ma fureur se réveille, et... Que dis-tu du connétable? quelle vertu inflexible, odieuse et digne en même temps de ma vénération ! avec quelle adresse il m'emploie auprès de Henri ! et comme il sait m'enchaîner ! Sans doute, sans doute je suis capable de tous les crimes, si ma passion l'exigeoit; mais d'une bassesse.... Tangui, je ne trahirai point la confiance de mon oncle; je vais servir la France, mon pays, mon honneur, et j'accours en ces lieux. Quitte alors de toute obligation, si l'on ose former ces liens cruels, je n'écoute plus qu'un amour justement irrité... mais peut-être le temps, le temps apportera quelque changement... pourquoi me défierois-je de ma destinée? Je fatiguerai cet ascendant malheureux; on a vu le bonheur le moins attendu succéder à l'infortune la plus constante. Si le maréchal de Dinan alloit se laisser fléchir, mon frère assurément ne s'opposeroit point à ce qui peut faire ma félicité, et le comte de Richemont lui-même... Tangui, mon cher Tangui, unique ami qui me montre de la sensibilité, souffre qu'une perspective consolante soutienne des jours consumés de chagrin; mon sort s'adoucit sans doute;

Artur... Artur ne conduit point encore Alix à l'autel.

Le duc, ainsi que son conseil, désapprouvoient hautement le choix du médiateur; ils représentoient au connétable que charger le prince d'une négociation si délicate, c'étoit mettre les armes aux mains d'un furieux, et peut-être hasarder le salut de la Bretagne. Ils ne doutoient point qu'il ne sollicitât le roi d'Angleterre d'appuyer ses prétentions, et d'embrasser son ressentiment. Henri ne lui refuseroit point son secours; l'intérêt même de son État se trouvoit lié avec les motifs d'une inclination particulière. Que vous connoissez mal les hommes! interrompoit Richemont; rien ne flatte tant l'orgueil humain, qu'une noble confiance: elle inspire nécessairement l'estime de soi-même; et quiconque peut s'estimer, quand son penchant ne le détermineroit point, se gardera bien de descendre à des actions honteuses. La trahison est le comble de la bassesse. Mon neveu est né violent, impétueux, mais incapable de manquer à l'honneur. J'ai élevé encore son ame, en lui témoignant que je ne craignois point qu'il abusât du ministère qu'on lui confioit: cher au monarque anglais, personne n'aura plus d'empire sur lui, que le prince de Bretagne.... je réponds du succès. La franchise d'un soldat est quelquefois une ressource plus assurée que tout l'art de la politique.

François confirme à son frère la promesse de leur oncle, que le mariage d'Alix avec Montauban demeureroit suspendu; on engagea aussi le prince à demander au roi d'Angleterre la restitution du comté de Richemont, objet qui depuis long-temps tenoit fort

à cœur aux souverains de la Bretagne, et pour lequel leurs sollicitations avoient eu jusqu'alors peu de réussite.

L'amour ne perdoit rien de ses droits. Le prince avoit fait les apprêts de son départ: mais il ne lui étoit pas possible de quitter la Bretagne, sans avoir vu mademoiselle de Dinan; il auroit tout tenté pour se procurer un moment d'entretien avec elle; il falloit surmonter un nombre d'obstacles, endormir la vigilance de surveillans dévoués au maréchal; des ordres sévères étoient donnés. Alix, à quelques lieues de la cour, retenue comme prisonnière dans un château, n'avoit que la liberté de gémir en secret: elle attendoit l'affreux moment qui devoit l'asservir à un joug détesté; elle parcouroit un parc d'une étendue immense et propre à entretenir la sombre mélancolie qui n'est guère séparée d'un amour malheureux: sans qu'elle s'en aperçût, ses pas languissans la conduisoient vers un petit bois solitaire où les rayons du jour ne s'introduisoient qu'à peine; il étoit coupé par une source d'eau vive qui formoit un foible ruisseau, dont le murmure excitoit à la rêverie; à quelque distance, s'élevoit un siége de gazon. C'étoit-là qu'Alix alloit, en quelque sorte, se rendre compte des divers sentimens qui l'oppressoient; son ame, surchargée de douleur, sembloit suivre la pente de ce ruisseau. Les infortunés et sur-tout les amans goûtent de la douceur à se pénétrer de leurs chagrins, et à se nourrir de leurs larmes; ils volent au devant de tout ce qui peut approfondir leur tristesse. C'est pour eux que la nature a créé les campagnes retirées, ces ombrages

épais, ces grottes, ces torrens, tous ces sites sauvages, muets pour les heureux, et qui parlent avec tant d'énergie aux ames dont le malheur exerce la sensibilité.

Mademoiselle de Dinan tenoit entre ses mains une lettre du prince; elle la relisoit et l'arrosoit de ses larmes; elle lui adressoit la parole, comme si elle eût pu l'entendre et lui répondre. Trop dangereux écrit, disoit-elle, pourquoi n'ai-je pas la force de te rejeter, de te repousser loin de mon cœur, où je voudrois te renfermer, où tu entretiens la source éternelle de ces peines, qui pourtant me sont chères? Hélas! que sert de me livrer à un amour... que bientôt il ne me sera plus permis d'avouer, sans être coupable... moi coupable! une ardeur aussi pure est-elle faite pour être criminelle? Si c'est un crime! ô ciel, je n'en suis que trop punie! Encore si je souffrois seule, mais le prince éprouve de violens chagrins... Unique objet qui occupe mon ame toute entière, ah! que l'infortunée Alix t'est encore peu connue! as-tu pu croire un instant que mon cœur... tu le possèdes sans réserve; tu y régneras, je le sens trop, jusqu'au dernier soupir. Je le dirai au maréchal, à Montauban, au duc, à la terre, au ciel: tout saura que je suis pénétrée pour toi de la tendresse la plus vive et la plus malheureuse, qu'il m'est impossible d'en triompher, que je veux... l'enflammer s'il se peut encore davantage. Non, Artur...: cruel! je ne prononcerai point ces sermens affreux! je jurerai, oui, je jurerai de n'aimer que le prince, et... je mourrai de mon amour. — Vous vivrez pour recevoir mes hommages éternels;

j'expirerois cent fois pour vous, divine Alix, qu'il me seroit impossible de payer un seul de vos sentimens, de ces sentimens qui, malgré tout ce que j'éprouve, font le charme de ma vie.

Alix est effrayée, mais cet effroi s'est bientôt dissipé: elle a reconnu, elle voit à ses genoux le prince de Bretagne qui s'étoit saisi d'une de ses mains, et la couvroit de ses baisers et de ses larmes : — C'est vous, prince ! . . . vous m'avez entendue ? — Vous reprocheriez-vous de m'avoir rendu le plus heureux des hommes? craignez-vous que je ne mérite pas une ardeur digne de tous les sacrifices? Ah ! que je meure en ce moment ! on ne sauroit goûter plus de félicité. Rassure-toi, rassure-toi, adorable maîtresse d'un cœur qui ne peut respirer que pour la divine Alix ; je te quitte pour revenir implorer encore mon frère, le comte de Richemont, ton oncle. . . je me jeterai à ses genoux ; je les embrasserai; il ne résistera point à mes prières, à mes gémissemens : ton amant tentera tous les moyens pour te dérober au sort qui nous menace ; rien ne fera rougir le prince de Bretagne, s'il peut à ce prix devenir ton époux. . . du moins ma mort est différée : le connétable m'a engagé sa parole ; ton hymen avec un rival odieux est suspendu jusqu'à mon retour, et alors... tu ne seras jamais dans les bras d'Artur. Promets-moi seulement de me conserver ta foi, ton cœur... — Vous conserver mon cœur, prince ! eh ! est-ce à vous de craindre qu'il puisse se donner à un autre? puis-je vous ôter un seul moment de ma vie? allez, partez bien assuré que votre Alix.... prince, vous ne sauriez assez tôt revenir.

Ils se renouvellent le vœu solennel de s'aimer malgré tous les obstacles. Mademoiselle de Dinan détache un de ses bracelets, qui étoit tissu de ses cheveux, et en fait don à son amant, qui, le saisissant avec transport, lui prodigue mille baisers, et le mettant dans son sein : — Il ne sortira jamais de dessus mon cœur : c'est le sceau de notre engagement. Songez, divine Alix, que je m'éloigne, assuré que tout ce que j'adore me restera fidèle (Tangui attendoit à quelques pas). Retirons-nous, mon ami : je suis au comble de la félicité ; je suis aimé.

Les deux amans sont obligés de se séparer. Le prince avoit su, par l'espoir d'une récompense, gagner un des domestiques du maréchal, qui l'avoit introduit secrètement dans le parc. Cet homme accourt annoncer que le sire de Dinan arrive ; le prince sort avec précipitation, accompagné de Tangui ; il remet à son amitié le soin de l'instruire de tout ce qui regardera son amante ; il lui en parle encore au moment qu'ils s'embrassent et se quittent. Il s'est enfin embarqué pour l'Angleterre.

La suspension du mariage frappe d'une égale surprise Artur et le maréchal de Dinan ; ils courent au palais, et portent hautement leurs plaintes au souverain : ce retard offense, selon eux, les lois et l'équité ; le duc même avoit donné son consentement. Il répond qu'il veut bien descendre à une explication, quoique le maître n'en doive pas à ses sujets ; il a cru que l'autorité suprême permettoit ce ménagement à la nature. Le voyage de son frère seroit de peu de durée ; pendant ce temps on lui écriroit pour le ramener à un

calme nécessaire, et vaincre sa passion, et aussitôt qu'il seroit revenu d'Angleterre, la justice reprendroit tous ses droits, et le souverain hâteroit lui-même la conclusion de cet hyménée. — Seigneur, interrompt brusquement le maréchal, quand il s'est agi de votre service, je n'ai connu que mon devoir, j'ai tout quitté pour voler au combat; et vous parlez d'un délai qui, j'ose le dire, intéresse votre honneur! Les souverains ont, ainsi que les sujets, des obligations qui les lient. Les vôtres, seigneur, ne sont pas moins sacrées que celles qui nous enchaînent; rien ne peut vous dégager de votre promesse : nous venons l'un et l'autre la réclamer.

Le duc parvient à calmer le sire de Dinan; il lui dit que ce n'étoit pas comme son maître, mais comme son ami, qu'il lui demandoit ce délai. Pour Montauban, il combattoit toujours les sollicitations, si l'on peut le dire, de son prince. Il est rare qu'un extrême amour garde des limites. Artur aimoit éperdument, et son caractère, pour l'impétuosité, le cédoit peu à celui de son rival.

Le prince de Bretagne avoit reçu du monarque anglais un accueil flatteur : ses propositions trouvèrent une oreille favorable Henri avoua que le roi son père et lui avoient desiré ardemment une paix avantageuse aux deux nations; il ajouta qu'il pouvoit assurer Charles des dispositions où il étoit à cet égard, et qu'il enverroit une ambassade en Bretagne pour témoigner au duc combien il avoit su lui plaire, en lui députant un médiateur tel qu'étoit le prince. Ce dernier fut gratifié d'une pension de deux mille

nobles ; le roi d'Angleterre l'admit à toutes ses parties, et lui accorda à-peu-près tout ce qu'il demandoit : on convint d'une trêve qui devoit durer vingt-deux mois ; on traita même du mariage de Marguerite d'Anjou, fille de René, roi de Sicile, avec Henri, qui dans la suite épousa cette princesse. Il n'y eut que la restitution du comté de Richemont qui parût souffrir des difficultés.

Tangui ne laissoit pas s'écouler un jour sans informer son ami des nouvelles d'Alix. Il lui rendoit aussi un compte exact des divers artifices qu'employoient ses ennemis pour le perdre dans l'esprit de son frère ; mais le prince, uniquement sensible à ce qu'on pouvoit lui apprendre de mademoiselle de Dinan, s'occupoit peu des intrigues d'Artur et de son parti. — Que je sois aimé, se disoit-il, de tout ce que j'idolâtre ! que je puisse être dans les bras d'Alix ! et je renonce à la fortune, aux grandeurs, à tout. Il n'est point de pertes dont l'amour ne dédommage ; l'amour est le premier des biens, la source des plaisirs de l'ame ! voilà ceux que je goûterai avec Alix ! il n'est point d'autre félicité sur la terre. Qu'est-ce qu'un trône qu'on ne partageroit point avec l'objet de sa tendresse ?

Montauban, sans doute, étoit bien moins heureux que son rival, puisqu'il soupçonnoit que le prince avoit la préférence. Appuyé de l'aveu du maréchal, il se présente chez mademoiselle de Dinan qui paroît déconcertée : — Ce trouble, madame, que vous auriez de la peine à dissimuler, ne m'annonceroit-il pas mon malheur ? je n'en connois point de plus grand que celui de

de vous déplaire, et je crains que mon hommage n'ait rien qui vous flatte ; le prince... — Arrêtez, seigneur, vous allez recevoir une preuve éclatante de ma confiance ; je vous en crois digne : c'est vous dire que mon estime vous seroit assurée, s'il m'étoit défendu de vous accorder mon amour. — Qui vous empêcheroit, madame, de payer de ce sentiment tous ceux que vous m'avez inspirés, et qui me font attendre avec tant d'impatience des nœuds... — Ils ne sont point encore formés, seigneur... — Le maréchal... — Je vous ai dit, seigneur, que je voulois vous estimer ; c'est à ce titre que je vais vous ouvrir mon amé. Vous me parlez d'amour : un mortel avant vous l'a allumé dans mon cœur, ce feu que je m'efforcerois en vain de cacher. Incapable de la moindre dissimulation, appréhendant sur-tout de vous tromper, j'oserai vous faire moi-même cet aveu : le prince de Bretagne... — Vous avez nommé l'auteur de tous mes tourmens ; mes soupçons se trouvent donc des vérités cruelles ! et je ne saurois douter... Vous oubliez, madame, que j'ai dans les mains une promesse solennelle de vos parens, celle du maréchal votre oncle, le consentement du souverain, que je dois avoir le vôtre, que vous m'appartenez, que le ciel vous a déja déclarée mon épouse. — Le ciel, seigneur ! c'est lui qui inspire les penchans, et je n'ai pour vous... — Achevez, madame, achevez : dites que j'ai toute votre haine, que je suis à vos regards le plus odieux des hommes, que vous me voyez comme un ennemi, un persécuteur... eh bien ! oui, je le serai, je le serai, ce tyran, ce barbare que vous détestez ; je m'attacherai

à justifier cette aversion que j'ai méritée si peu ! je ne vous parlerai plus, non, je ne vous parlerai plus de mon amour; je ne mettrai devant vos yeux que ma vengeance, les transports furieux... auxquels j'abandonne tous mes sens: le maréchal, le duc, l'ordonnent; votre sort est décidé. Je n'ai pu me faire aimer... vous m'abhorrerez, madame... ingrate, je jouirai des larmes que je ferai couler; je me repaîtrai à longs traits d'un si doux spectacle, et dès ce moment... Adorable Alix, est-ce bien vous qui me forcez à vous tenir ce langage? non, non, ne pensez pas que ce soient là mes sentimens; jamais ils n'ont approché, ils n'approcheront de mon cœur; c'est à ma bouche seulement que sont échappées des expressions si démenties par toute mon ame. — Il est inutile, seigneur, de vous le répéter: mademoiselle de Dinan n'est pas faite pour nourrir votre passion d'une fausse espérance. Accablez-moi de reproches; vous ne m'accuserez point d'artifice ni de trahison. Appuyez-vous du consentement de mon oncle, de ma famille entière; joignez-y l'autorité suprême; disposez, en tyran, de ma main, je n'aurai à vous opposer que mes larmes: mais mon cœur, ce cœur que vous voulez déchirer, où vous porterez la mort, il ne peut être, il ne sera jamais à vous. Un autre, le prince de Bretagne, y régnera seul jusqu'au moment qui me délivrera de mes maux... Après cet aveu, entraînez-moi à l'autel. — Oui je vous y traînerai comme une victime dévouée à mon trop juste ressentiment; oui... je déchirerai ce cœur... qui n'a pu m'aimer, que possède un rival.... Qu'il vienne m'enlever un bien qui m'appartient; qu'il

accoure vous arracher de mes bras: je saurai vous disputer, sans respect pour le sang de mes maîtres, le répandre à grands flots, m'y baigner... vous même... je me frapperai de mille coups sur votre corps expirant. Ce sera vous, ce sera vous qui aurez causé toutes ces horreurs... J'embrasse la vengeance avec la même fureur que l'amour !

Les menaces d'Artur ne restèrent point sans effet; l'esprit d'intrigue s'anima encore avec plus d'activité; on vint à bout d'armer contre le prince l'amour-propre de son frère; ce sentiment chez tous les hommes est peut-être le plus dominant : mis en action dans l'ame d'un souverain, c'est un ressort terrible qui produit des excès inouis. On fit croire à François que son frère avoit tenu sur son compte des propos offensans, et qu'il n'attendoit qu'une occasion favorable pour exciter une révolte; on n'oublia point l'amitié du roi d'Angleterre, qu'on représentoit comme un ennemi impatient de fondre sur la Bretagne au moindre signal du prince; en un mot, les détestables courtisans parvinrent à étouffer la voix de la nature, et à en rompre tous les nœuds. La foiblesse prit toute l'atrocité du crime, et chaque jour la fortifioit dans un caractère, le jouet de la perfidie et de la méchanceté.

Henri combloit le prince de Bretagne de tous les témoignages d'une amitié sans réserve; peut-être entroit-il dans un accueil si caressant quelques vues de politique : le conseil d'Angleterre auroit bien desiré que François eût été compris, à titre de leur vassal, dans le traité qui se préparoit avec Charles VII. Quoi qu'il en soit, le monarque anglais prodiguoit les fêtes

et les divertissemens pour retenir son hôte à sa cour. Celui-ci laisse voir au souverain un trouble que jusqu'alors il n'avoit point montré : Henri le surprend même tenant une lettre à la main, et versant des pleurs de colère, qu'il s'efforçoit de cacher. — Qu'avez-vous, prince ? Quelles nouvelles auriez-vous reçues ? vous n'ignorez pas que je suis votre ami ; c'est à ce titre qu'il m'est permis de me flatter que vous n'aurez point de secrets pour moi. Vos intérêts me sont trop chers... — Oui, seigneur, vous me voyez pleurer ; vous voyez le prince de Bretagne livré à la plus vive douleur.

Il raconte au roi l'origine, les progrès de son amour, les obstacles qu'on lui oppose ; il venoit d'être informé qu'Artur et ses partisans faisoient toutes les tentatives pour hâter un engagement qui ne devoit se conclure qu'à son retour ; on ajoutoit que le duc étoit prêt à se rendre à leurs pressantes sollicitations, malgré le comte de Richemont qui défendoit son neveu absent, et qui vouloit qu'on ne manquât point à la parole qu'on lui avoit donnée : cependant il lui écrivoit tous les jours pour l'engager à vaincre un sentiment qui le maîtrisoit plus que jamais. Voilà, continue le prince de Bretagne, comme on se joue des promesses les plus sacrées et de ma crédulité ! ... Je vous quitte ; je cours empêcher cette union, qui ne se fera point : tant qu'il me restera une goutte de sang, je l'emploierai à me venger ; je ne connois plus que mon désespoir ; rien ne m'arrêtera.... — Ecoutez, prince, interrompt Henri : je ne prétends pas mettre un frein à un ressentiment qui n'est que trop légitime ; loin de

vous blâmer, je veux vous servir. Quoi! vous avez pour ami un roi puissant, et vous n'accepteriez point son appui! On ose vous disputer ce qui vous est dû! Alix desire elle-même porter le nom de votre épouse, et d'autres nœuds l'enchaîneroient! il n'y en a point que vous ne deviez briser. Parlez: mes trésors, mes soldats, toute l'Angleterre est à vous; volez en Bretagne; ne balancez pas à demander Alix les armes à la main. C'est ainsi qu'agissent des hommes tels que nous; les combats et le sang doivent marquer nos vengeances, et l'on ne nous offense pas impunément. — Je suis sensible, seigneur, à cette chaleur généreuse qui daigne embrasser si vivement mes intérêts. Oui, j'aime, je brûle pour Alix, et je la posséderai; ou mon rival, et tout ce qui sert son audace, moi-même, nous expirerons percés de mille coups: j'en fais le serment en votre présence, à la face du ciel et de la terre. Mais, seigneur, j'oublierois l'emploi glorieux dont on m'a honoré! Moi, le ministre de la paix, que le comte de Richemont a cru assez grand pour s'élever au-dessus de l'humanité, je porterois la guerre en Bretagne! Un frère me reverroit, à la tête d'étrangers redoutables, désoler nos provinces, les abandonner à tous ces fléaux qui suivent le meurtre et la désolation! Alix... je n'aurois point sa tendresse, seigneur; elle m'accableroit de toute sa haine, de tout son mépris; et que serois-je à mes propres yeux? un monstre d'horreur. Vous m'aimez, prince: ne me proposez rien qui flétrisse ma gloire; il m'est plus facile de mourir.... Du moins, interrompt Henri, vous ne rejeterez pas un foible don

de mon amitié : je vous offre l'épée de connétable d'Angleterre. — Je ne puis, seigneur, répondre encore que par un nouveau refus : cette dignité m'obligeroit de tirer l'épée contre le roi de France mon oncle ; et jamais, jamais il n'aura à me reprocher un semblable égarement : j'écarte le rang suprême et les droits sacrés de la parenté ; Charles, après Alix, est ce que j'aime le plus.

Le prince de Bretagne réussit dans les diverses commissions dont le duc l'avoit chargé ; il n'échoua qu'au seul article qui concernoit le comté de Richemont. Il s'éloignoit à peine de la cour anglaise : il apprend que

---

Je vous offre l'épée, etc. Rien de plus vrai : le prince de Bretagne l'avoit refusée noblement, dit un historien, pour n'être pas obligé de faire la guerre au roi de France son oncle.

Le comté de Richemont, etc. Henri répondit qu'à l'égard de ce comté, il avoit ignoré jusqu'alors sur quel titre le droit de réclamation, de la part des souverains de la Bretagne, étoit établi ; il ajouta qu'il feroit examiner les registres, et qu'il rendroit justice aux prétendans. Voici l'origine de ce droit qu'on faisoit valoir : j'emprunte cette explication d'un des écrivains qui ont publié l'histoire des ducs de Bretagne. « Alain » *le Roux*, fils de Geoffroi *le Bâtard*, fils d'Eudon, comte » de Penthièvre, de la maison de Bretagne, ayant bien servi » le duc de Normandie dans la conquête qu'il fit de l'Angle- » terre, eut pour récompense le comté d'Edwin, dans la » province d'Yorck, que l'on appela depuis le comté de » Richemont, du nom d'un château qu'il y bâtit ; il mourut » sans enfans, mais Etienne son frère recueillit sa succession : » c'est de son chef que les ducs de Bretagne ont possédé dans » la suite le comté de Richemont. »

le maréchal de Dinan vient de descendre au tombeau ; sa fortune alors lui semble prendre une nouvelle face ; il se jette au-devant d'une perspective qui lui sourit. Alix, délivrée d'une espèce de joug dont elle ne pouvoit s'affranchir sans blesser la décence, se voit maîtresse de sa destinée ; il court lui demander sa main, et va l'obtenir ; Artur n'osera pas seulement faire éclater des plaintes : tout s'empresse de se déclarer pour un amant qui a su se rendre utile au souverain et à l'Etat ; il touche enfin à l'époque d'un bonheur qui ne sera plus empoisonné d'amertume. Voilà les images enchanteresses qui flattoient l'imagination du prince et séduisoient ses regards.

Il s'avançoit vers Nantes, accompagné de ses gentilshommes : il aperçoit à quelques lieues de cette ville, près d'un château, une foule de spectateurs ; il découvre un cortège brillant ; il voit une jeune personne éplorée, et environnée de plusieurs femmes qui la soutenoient dans leurs bras : il approche, il reconnoît... c'étoit tout ce qu'il aimoit, Alix, que Montauban conduisoit aux autels, du consentement de sa famille et de François, qui s'étoit laissé vaincre par les persécutions de ses favoris. Il n'est guère possible de rendre cette situation : le prince, suivi de ses serviteurs, court à mademoiselle de Dinan, pousse un cri terrible, la voit évanouie, l'arrache des mains de ses femmes, la remet avec le même emportement dans celles de deux chevaliers qui lui étoient attachés, et ordonne qu'elle soit confiée à la garde d'une de ses parentes, dont le séjour touchoit au lieu de la scène. Déja les armes étinceloient ; Artur, furieux

de se voir enlever sa proie, veut à son tour la ressaisir, et, à la tête de son parti, il n'aspire qu'à faire tomber sa rage sur la petite troupe de son rival. Celui-ci s'écrie : arrêtez, qu'on suspende les coups. C'est à moi de combattre pour Alix, et Montauban est le seul objet de ma vengeance... Approche, téméraire : je t'affranchis du respect qu'on doit au sang de ses maîtres ; ta haute naissance, l'excès de mon amour, voilà tout ce que j'envisage aujourd'hui. Je ne prétends point abuser de mes droits ; j'aime, j'adore Alix, et tu oses me la disputer ! Sois mon égal pour te mesurer avec l'homme qui te déteste le plus, et que l'un des deux rougisse cette terre de son sang ; Alix sera au vainqueur.

Il tire aussitôt son épée, invite Montauban à en faire de même, et commande qu'on reste spectateur impartial du combat ; il reprend : Artur, ne ménage point ma vie ; sois assuré que je ne ménagerai point la tienne.

Bientôt ils se sont atteints ; ce sont deux lions rugissans qui brûlent de se déchirer. Le prince reçoit une blessure ; son sang coule : on veut interrompre le combat. La mort ! s'écrie-t-il : je me sens encore assez de vigueur pour percer le sein de mon ennemi. La fureur se rallume des deux côtés ; Montauban est renversé sur la terre ; il prononce, d'une voix défaillante, qu'il expire ; ses amis le relèvent et se chargent de l'emmener avec eux, tandis que le vainqueur, accompagné de son escorte, vole au château où l'on avoit transporté Alix.

Mademoiselle de Dinan revenoit à peine de son

évanouissement: elle fixe ses regards sur le prince, elle aperçoit du sang; elle retombe sans connoissance; le prince lui-même, qui jusqu'à ce moment avoit conservé ses forces, chancelle, et bientôt ne donne plus aucun signe de vie.

Alix rouvre les yeux, les arrête sur son amant: — Il n'est plus! je l'arroserois vainement de mes larmes! et c'est moi, c'est moi qui ai conduit le fer qui tranche sa vie! Ah! madame (en s'adressant à sa parente), recevez mon dernier soupir; il m'est impossible de lui survivre; j'ai tout perdu!

Elle succomboit à sa douleur; la même journée alloit voir expirer Alix et le prince de Bretagne. Celui-ci jette un profond gémissement qui annonce qu'il n'est point au rang des morts; mademoiselle de Dinan renaît avec le prince, court à lui, et, oubliant peut-être ce qu'elle se devoit, laisse éclater tous ses transports, les expressions les plus tendres, les assurances les plus touchantes d'un amour que les obstacles n'avoient fait qu'enflammer, les soins les plus empressés, et en est il au-dessus de ceux d'une amante? toutes ces causes réunies rappellent le prince à la lumière; il n'attend point que sa blessure soit guérie: — Divine Alix, les momens nous sont chers; je ne revivrai qu'à l'instant où il me sera permis de vous nommer mon épouse; prévenons le retour d'une espèce de fatalité obstinée à me poursuivre; si je n'ai que peu de jours à exister, du moins que je meure dans le sein de tout ce que j'aime! qu'on lise sur mon tombeau: *c'est ici que sont renfermés les restes du mari d'Alix.*

Un amant aussi enflammé devoit l'emporter sur les alarmes et les représentations de mademoiselle de Dinan. C'est en vain qu'elle lui expose les suites funestes de cette union précipitée et formée sans l'aveu du souverain ; le prince n'écoute que la violence de son amour : il réunit quelques-uns de ses gentilshommes pour servir de témoins ; un de ses chapelains est mandé ; le prince de Bretagne est enfin au comble de ses vœux ; il a épousé, il possède tout ce qu'il adore, et Alix, à son tour, n'envisage plus qu'un mari, ou plutôt qu'un amant digne de toute son ardeur.

Artur, pour ainsi dire, s'étoit relevé du tombeau ; la soif de la vengeance l'avoit rendu à la vie ; tous les feux de la fureur le dévorent, quand il apprend que son heureux rival tient Alix dans ses bras, qu'elle lui est enchaînée par des nœuds que la mort seule pouvoit rompre. A cette nouvelle, il tombe dans le désespoir, il se livre à tout ce que sa rage lui suggère, résolu d'employer les moyens, quels qu'ils soient, qui assureront la perte du prince de Bretagne.

Tous les ressorts sont mis en œuvre ; l'effort du complot fut d'achever d'ourdir la trame commencée avec tant de succès. La foiblesse de François se

---

La foiblesse de François, etc. « Il étoit impitoyable » (dit Villaret), comme le sont toutes les ames foibles, etc. » Mahomet IV avoit de la peine à prononcer des arrêts de mort : afin de concilier sa sensibilité et sa foiblesse inhumaine, il étoit convenu qu'on choisiroit les heures de son sommeil pour faire dans le sérail des exécutions, et le sultan se livroit aisément au repos.

prêtoit aisément aux soupçons dont on vouloit l'empoisonner. On lança dans son cœur le dernier flambeau de haine qui restoit à allumer ; son frère, en un mot, ne lui parut plus qu'un sujet coupable dont il devoit presser la punition.

On est obligé de convenir que les apparences étoient peu favorables au prince ; son mariage avoit les couleurs du rapt, et son éloignement de la cour paroissoit être un aveu tacite qu'il ne méritoit point de s'y remontrer. Le principal chef d'accusation, sur-tout, qu'on se plaisoit à revêtir de toutes les formes, rouloit sur son attachement sans bornes pour la nation anglaise : en effet, elle recevoit chaque jour des marques visibles de son amitié. Il avoit eu l'imprudence d'envoyer à Londres un de ses gentilshommes, Thomas de Lesquen, pour solliciter le paiement de la pension dont Henri l'avoit gratifié ; il se plaignoit même, dans ses dépêches, de la dureté de son frère à son égard, et revenoit toujours sur la modicité de son apanage. Les lettres interceptées ne laissèrent plus douter au duc que son frère ne cherchât à se concilier la cour de Londres. Cette crainte donna de la réalité à tous les fantômes qu'il plut à la brigue de Montauban de présenter au souverain : il voyoit sans cesse l'Anglais s'emparer de la Bretagne, et lui ravir la couronne ducale pour la mettre sur la tête de son frère.

Cependant, loin de s'occuper des moindres objets d'ambition, le prince se livroit uniquement au plaisir de posséder Alix. Non, redisoit-il incessamment à sa femme, rien n'approche de la douceur d'aimer et d'être aimé ; ce n'est pas mon frère qui règne, c'est

moi... qui suis le maître du monde ! un regard de tes yeux, ma chère Alix, porte l'enchantement jusque dans le fond de mon cœur. Mon ame, oh ! mon ame est la tienne ; je ne respire que par toi seule ! j'ai oublié tous mes chagrins, mes ennemis, la Bretagne, l'univers entier ; je ne puis être plus heureux ! Ah ! prince, répondoit cette charmante épouse, ma tendresse est aussi vive, est plus vive que la vôtre ; vous savez que ce n'est point le prince de Bretagne qui a su me captiver, mais l'homme le plus sensible et le plus aimable. Croiriez-vous pourtant que des alarmes continuelles altèrent mon bonheur? La bienveillance, l'amitié, quelquefois s'affoiblissent ; la haine se fortifie avec le temps. Vos ennemis ne sont point désarmés. Artur ne vous pardonnera jamais de m'avoir inspiré un amour... qui peut-être sera pour vous une source de maux ; ah ! quelle image je me présente ! Pensez-vous, prince, qu'Artur m'aimoit, que vous étiez son rival, que vous êtes mon époux, un époux adoré... Seigneur, j'appréhende tout d'une vengeance excitée par la jalousie ! — Souveraine maîtresse de mon ame, je sais donc mieux aimer que vous ! je ne vois rien de tout ce qui m'environne ; eh ! quel autre objet qu'Alix occuperoit ma pensée, mon sentiment ! Ils ont bien raison de me porter envie ! c'est le bonheur suprême que je goûte ! repoussons, repoussons des craintes qui doivent se dissiper quand je suis près de toi.

Ces amans fortunés entretenoient ainsi leur ivresse et leur sécurité. Le prince passoit avec Tangui les momens qu'il ne pouvoit donner à sa chère Alix ; cet ami fidèle étoit venu le trouver dans sa retraite

du Guildo, et cherchoit inutilement à lui inspirer cette défiance sage et nécessaire qu'il faut bien se garder de confondre avec la dissimulation. Le prince exhaloit tout haut son mécontentement, et, dans ses propos contre les favoris, ne ménageoit point son frère. Il avoit fait venir de la Normandie quelques habiles archers anglais avec lesquels il s'exerçoit à tirer de l'arc, divertissement qui l'attachoit beaucoup, et qui fut une des causes de sa perte. On travestit auprès du duc ces archers étrangers en émissaires secrets qui nourrissoient l'esprit de division et de révolte dont son frère s'animoit; on alla jusqu'à dire qu'il s'étoit vanté d'assurer aux Anglais une descente en Bretagne; on ajouta que quelques-uns étoient introduits dans les châteaux voisins de la côte.

Le connétable, à qui le prince de Bretagne avoit rendu compte de sa négociation par une lettre extrêmement détaillée, s'étoit retiré mécontent du duc son neveu; il écrivoit à ce dernier: « On abuse de votre » foiblesse; vous oubliez que les erreurs des princes » sont très-souvent des crimes, et on vous a fait com- » mettre une injustice révoltante : n'aviez-vous pas » promis à votre frère qu'on attendroit son retour pour » disposer de la main d'Alix? On lui a manqué de » parole; le souverain a commis une faute impardon- » nable, et le frère a offensé la nature. Qu'est-il arrivé » de cette promesse violée? on a réduit un malheu- » reux prince à la triste nécessité de n'écouter que la

---

Du Guildo, etc. Une des terres qui formoient la dot de mademoiselle de Dinan, etc.

» fougue de son caractère : c'est donc sur votre con-
» seil, sur vous-même, que doit retomber tout le
» blâme de l'emportement qui l'a égaré ; c'est vous
» qui l'avez forcé à devenir coupable : il l'est sans
» doute, je ne prétends point le dissimuler ; mais il
» faut balancer d'une main égale ses vertus et ses
» vices, ou plutôt ses défauts. Il vient de vous ser-
» vir en Angleterre, vous et l'Etat, avec une noblesse
» d'ame dont peu d'hommes à sa place auroient été
» susceptibles ; il auroit pu facilement intéresser à sa
» vengeance un monarque puissant qui l'aime, et se
» remontrer dans sa patrie à la tête d'une troupe d'An-
» glais. Avec le temps, de la modération et de sages
» conseils, on seroit venu à bout de le calmer et de
» l'arracher à une funeste passion dont il est la pre-
» mière victime. Mon avis est que vous lui pardon-
» niez, que vous le rappeliez à la cour, et que sur-
» tout vous n'ouvriez point l'oreille aux suggestions
» empoisonnées d'indignes favoris. Je connois cette
» espèce d'hommes si méprisable et si dangereuse :
» c'est un fléau nécessairement attaché aux cours, et
» dont je n'ai moi-même que trop ressenti les cruels

Je n'ai moi-même, etc. Personne n'éprouva plus que le comte de Richemont toute la perfidie et la bassesse des favoris. Tandis qu'il battoit les Anglais et qu'il ressuscitoit la France, on indisposoit Charles contre lui. Il est vrai que le comte, poussé à bout, passa les bornes du mécontentement : il fit prendre, de son autorité, Giac, favori du monarque, et le condamna à perdre la vie ; ce qui fut exécuté promptement, quoique Giac, pour racheter ses jours, eût fait offrir à Richemont cent mille écus.

» effets. Leur politique tend à vous asservir : sans le » savoir, vous serez l'aveugle instrument de leurs » caprices, de leurs passions, de leurs forfaits ; ils » vous feront repousser loin de vous la bienfaisance, » la nature, la justice ; ils précipiteront votre frère » dans des démarches qui ne trouveront point grace » à ses propres yeux. Croyez-moi, mon neveu : quel- » que élevés que nous soyons, nous ne sommes point » affranchis de ces nœuds sacrés qui lient tout ce qui » existe. La première paix qu'un souverain doit être » jaloux de conserver, c'est celle qui lui attache sa » famille. Votre frère a le cœur excellent ; il vous » aime : c'est à vous de le corriger, comme son aîné » et son maître, en lui donnant des exemples de » sagesse et d'indulgence, etc. »

La lettre du connétable avoit paru ébranler le duc: Artur de Montauban, Hingant, d'Espinai et quelques autres seigneurs qui étoient entrés dans le complot, changèrent bientôt ses dispositions. Les favoris ne vouloient point contredire ouvertement un homme en crédit, tel que Richemont, et qui avoit une sorte d'empire sur l'esprit du souverain ; ils employèrent donc toute l'adresse des courtisans : ils engagèrent François à écrire au prince, et à lui commander de revenir auprès de lui ; en même temps, ils firent donner à l'époux d'Alix des avis détournés, qui lui présentoient sa perte certaine, s'il se rendoit à l'invitation de son frère. Celui-ci s'étoit laissé conduire à toutes leurs impressions ; sa lettre pleine de menaces insultantes fut confiée à Hingant, qui se chargea de la porter lui-même au Guildo. Ils ne doutèrent point que

toute voie de réconciliation ne fût fermée au malheureux prince, et qu'à la lecture d'une pareille lettre il ne se répandît en plaintes indiscrètes, qu'on se garderoit bien de ne pas recueillir. L'événement servit ces perfides, même au-delà de leurs espérances. Hingant, arrivé au Guildo, trouve le prince entouré d'Anglais : il lui remet l'écrit. A peine le prince y a jeté les yeux, sa fureur s'allume, l'impétuosité de son caractère éclate : — M'écrire pour m'outrager à ce point! oublier que je suis de son sang, que je suis prince!.. Oui, il me reverra : je vole auprès de lui, mais les armes à la main ; il y a trop long-temps qu'on me retient l'apanage qui m'est dû ; les Anglais... Ah! seigneur, s'écrie sa femme, que dites-vous? que dites-vous? ce n'est point là votre pensée! — J'en fais serment, madame, en présence des braves gens qui m'environnent : mon frère ne m'aura pas offensé impunément. Et toi (s'adressant à Hingant), si j'en croyois une juste indignation, je te ferois sur l'heure repentir de ta témérité ; je sais que tu as l'audace d'être au nombre de mes ennemis : j'avoue que je t'ai manqué ; j'imaginois que tu étois satisfait de la réparation : elle ne te paroît point suffisante ; parle en ce moment, je suis prêt à ne voir en toi que le gentilhomme (Hingant répond par des expressions flatteuses). Vil courtisan, n'ajoute point la bassesse à la perfidie ; je n'ai plus rien à te dire ; contente-toi du personnage de délateur : va rendre compte au duc de quelle façon j'ai reçu son message ; sors... Ne manque pas de lui rapporter que mon ressentiment ne connoîtra point de bornes.

Hingant quittoit l'appartement. Alix court après lui :

lui : — N'en croyez point le prince ; son désespoir l'égare ; son cœur m'est connu ; assurez le duc qu'il ne démentira jamais son attachement, sa fidélité. Elle rentre, et ne cache point l'excès de sa douleur. Tangui, Millon, Braibrassu (ces derniers étoient attachés au prince depuis son enfance), lui remontrent, les larmes aux yeux, tout ce que de fidèles serviteurs doivent à leur maître, la vérité : — Ah ! monseigneur, à quel emportement vous vous êtes abandonné ! Vous voulez donc entraîner votre perte, celle de tous les vôtres, celle de la princesse ? Hingant, n'en doutez point, ne laissera échapper aucune de vos expressions ; il les présentera à votre frère, revêtues des plus noires couleurs. Hélas ! peut-être (car il faut tout attendre des méchans), on cherche à vous trouver criminel. La princesse a raison : ce n'est pas votre cœur qui s'est exprimé ; combien de fois vous nous avez dit que le duc vous étoit cher, que vous aimiez votre patrie, que vous répandriez tout votre sang pour le bien de votre famille et celui de l'Etat ! Ce n'est pas vous qui avez parlé ; et l'on vous jugera sur ce qui vient de vous échapper ! . . . Vous pleurez. . . . — Oui, mes amis, vous voyez couler mes larmes : digne épouse, excuse ton amant ; ces fureurs ne peuvent partir que de l'amour. . . Malheureux caractère que je ne saurois domter, et qui me précipite dans des extrémités ! . . .

Aucune de vos expressions, etc. En effet Hingant ne manqua pas d'empoisonner l'esprit du duc ; il lui rapporta que le prince lui avoit paru *aliéné, hors de sens, et enragé :* ce sont ses propres paroles.

Mes amis, ma chère Alix, oh ! je me fais encore plus de reproches que vous ne m'en faites ! je suis le premier à m'accuser, à me condamner : mais le duc... Savez-vous qu'il me menace de briser des nœuds... Qu'on m'ôte la vie, plutôt que de me séparer d'Alix... Les perfides ! comme ils se jouent de ma facilité à ressentir vivement leurs outrages. Qu'ils me connoissent bien ! Ce sont eux, les cruels, qui m'ont ravi le cœur d'un frère ! ils lui prêtent leur ame basse et détestable ! Je le vois : je l'ai perdu pour ne jamais le retrouver ! .. J'entrevois un avenir... Alix, reste toujours contre mon cœur, et je brave l'infortune la plus effrayante. En disant ces mots, il court à son épouse, la presse dans ses bras, l'inonde de ses pleurs : — Je suis bien malheureux ! on me force à rougir de moi-même.

On profite de cette disposition du prince ; on le détermine à envoyer à son frère une lettre où il peignoit toute sa sensibilité et son repentir. Il rejetoit ses réponses à Hingant sur la violence de son amour. Il promettoit d'aller avec sa femme se jeter aux pieds de son souverain et de son frère dont il réclamoit la tendresse.

Cette espèce d'acte d'humiliation ne désarma point la colère de François qu'on ne cessoit d'irriter ; il ne tarda pas à se rendre auprès de Charles, à Chinon : inspiré par les implacables ennemis du prince, il indisposa ce monarque contre lui, le représenta comme

---

Il indisposa ce monarque, etc. (Ce sont les expressions de Villaret.) « Il eut l'art d'intéresser le roi dans sa vengeance ;

l'ami le plus zélé du roi d'Angleterre, prêt à devenir un rebelle, un frère dénaturé, parla de l'offre de l'épée de connétable qu'on lui avoit faite, obtint enfin de Charles qu'on enverroit des gens de guerre l'arrêter. Le duc et ses lâches complices avoient combiné que, ce coup d'autorité émanant du roi de France, le prisonnier seroit regardé tel qu'un criminel d'Etat.

Le duc de Bretagne avoit quitté la cour de France; son oncle, le comte de Richemont, indigné de sa conduite à l'égard de son frère, s'étoit peu ménagé dans ses témoignages de mécontentement, il ne l'avoit pas même visité. Il apprend qu'il s'est tramé un complot contre son neveu, et qu'on avoit eu l'adresse d'y intéresser le pouvoir et le ressentiment du monarque français; il court chez le roi : — L'ai-je bien entendu, sire? on a juré la perte d'un prince infortuné; un frère s'élève contre son frère, médite sa ruine; et le protecteur de l'innocence persécutée, celui qui tend une main secourable à quiconque l'implore, un roi de France prêteroit son appui sacré à de semblables manœuvres! Ce seroit vous, sire, qui travailleriez à la destruction de la maison de Bretagne! vous rendriez irréconciliables les deux frères déja divisés!

Le roi aimoit le connétable : loin d'être blessé de la liberté avec laquelle ce grand homme venoit de lui parler, il est touché de sa douleur. *Beau cousin*, lui dit-il, *pourvoyez-y, et faites diligence, autre-*

» Charles commit une injustice, abusé par un prince sans » esprit et sans caractère : leçon importante pour les sou- » verains! »

ment la chose ira mal ; car ils ont tous délibéré de prendre le prince de Bretagne, et de le mettre ès mains du duc, lequel a résolu de l'emprisonner. Le comte de Richemont est frappé de ce qu'il entend. Charles lui avoue qu'il a envoyé en Bretagne quatre cents lances sous les ordres de l'amiral Coétivi, que ces troupes doivent aller au Guildo se saisir du prince ; il ajoute qu'on l'a représenté comme un factieux qui ne respiroit que l'occasion d'appeler les Anglais dans sa patrie ; que d'ailleurs il détestoit les Français et leur maître : le roi appuya beaucoup sur ce dernier chef d'accusation. — On vous a trompé, sire, on vous a trompé. Mon neveu vous aime autant qu'il vous respecte. C'est pour ne pas se trouver les armes à la main contre votre majesté, qu'il a refusé l'épée de connétable que lui offroit Henri ; voilà, sire, les coups les plus cruels que la calomnie pût lui porter : je vole à son secours, et je l'amène à vos genoux, lui et son épouse ; vous verrez leurs larmes, et vous saurez de leur propre bouche combien ils vous sont attachés.

Le comte de Richemont profite de la permission que lui avoit accordée le roi ; il ne perd pas un moment : impatient d'arriver en Bretagne, il précipite son voyage, court joindre le duc à Dinan ; il aperçoit d'honnêtes gens affligés, les favoris pleins d'une joie insolente, le duc embarrassé à son aspect ; enfin il apprend que le prince est arrêté.

Rien de plus vrai que cette affreuse nouvelle. Le prince, endormi dans la plus profonde sécurité, espérant toujours que sa conduite et le temps lui procure-

roient son raccommodement avec son frère, se livroit à des amusemens innocens : il jouoit à la paume avec ses écuyers. On lui annonce que des gens de guerre se présentent devant le château ; aussitôt qu'il est instruit que ces troupes viennent de la part du roi de France, il ordonne qu'on se hâte de leur ouvrir les portes ; du plus loin qu'il les aperçoit, il leur crie : *soyez les bien venus, et donnez-moi des nouvelles de mon cher oncle.* Quelle réponse lui est rendue ! que lui fait-on lire ? l'ordre de l'arrêter. Ce prince en poussant un profond soupir : — *Ah ! je n'attendois pas ce coup du parent qui m'est le plus cher !* On s'empare des clefs du château, de sa vaisselle d'or et d'argent, et l'on se saisit de sa personne ; sa femme, tout en larmes, veut absolument le suivre, ainsi que Tangui et tous ses serviteurs, et demande à partager sa captivité.

De quelle indignation est frappé le connétable ! C'est un souverain, dit-il au duc, qui abuse de son autorité pour opprimer une innocente victime abandonnée à la méchanceté de ses vils courtisans ! C'est un frère qui, sans égard pour les liens du sang, fait le malheur de son frère, et le plonge dans une prison ! Duc, ce n'est pas vous que j'accuserai : j'aime à croire encore que la nature n'est point éteinte dans votre cœur, qu'elle vous parle, cette nature outragée : mais on vous empêche d'entendre ses cris. C'est vous que j'interrogerai, vous qui égarez à ce point l'ame de votre maître, vous qui colorez du prétexte spécieux de raison d'Etat, vos animosités particulières, vos perfidies couvertes, vos trames infernales : Artur, Hingant, d'Espinai, osez me répondre : quels sont à

vos yeux les crimes du prince de Bretagne ? Il s'est plaint de la modicité de son apanage ; il a témoigné de la reconnoissance aux Anglais chez lesquels il a été élevé. Je ne prétends point déguiser ses fautes ; Montauban, je sens que vous devez être son ennemi : il est l'heureux possesseur d'une femme que vous aimiez : mais haïssez le prince, sans ajouter l'injustice à la haine ; ayez la noblesse de confesser à votre souverain que c'est-là le vrai motif qui vous anime, que vous ne respirez que la perte d'un rival. Et vous, lâche Hingant, puisque vous nourrissez dans votre ame une vengeance que ne pourroient désarmer toutes les réparations, courez demander à mon neveu qu'il mesure son épée avec la vôtre ; il ne fera point valoir les priviléges du rang suprême, et il vous satisfera sans hésiter. Cruel ! percez-lui le sein, mais ne l'assassinez pas par de honteuses calomnies ; ne le perdez point dans l'esprit de son frère et de son souverain. Pour vous, ministre des autels, si peu digne de votre emploi, rougissez du rôle qu'on vous fait jouer, et reprenez le caractère de votre état. Est-ce le ciel qui vous ordonne d'armer un frère contre un frère ? Ah ! duc, ne les écoutez pas, ne les écoutez pas ; prêtez l'oreille à cette voix que vous ne sauriez étouffer ; suivez votre propre penchant : votre cœur, oui, votre cœur, j'en suis assuré, vous sollicite, demande grace en faveur d'un infortuné qui s'est laissé entraîner dans des fautes... Il n'a jamais commis de crime, il en est incapable... Je vous connois : on abuse de votre foiblesse ; vous en triompherez, vous entendrez le sentiment : venez, prince, venez avec moi ouvrir la prison

d'un frère.... accourez lui pardonner, l'embrasser, pleurer avec lui.

Le duc est ébranlé, il cède aux instances de son oncle; un de ses favoris lui parle bas, et veut l'empêcher de suivre le connétable qui s'écrie : Duc, ces perfides ne l'emporteront pas sur la nature et l'équité; je vois qu'ils tentent de vous ramener à leur caractère inhumain. Je sais le respect qu'on doit à vos pareils : mais qu'on n'oblige pas le comte de Richemont à sortir des bornes qu'il veut bien se prescrire.... Mon neveu, votre frère ne restera pas plus long-temps dans les fers : vous allez vous-même les briser, ou.... je n'écoute que ma fureur; le prince est libre par moi, et je donne la mort au premier insolent qui s'opposera à sa délivrance. Le comte de Richemont ne souffrira pas qu'on vous déshonore à ce point.

Un murmure s'étoit élevé dans l'assemblée; une femme entre les cheveux épars, les yeux baignés de larmes, la douleur sur le front, et court se précipiter aux genoux du duc, qui reconnoît l'épouse du prince de Bretagne : il veut la relever. — Non, seigneur, j'y resterai, j'y mourrai, si vous refusez de m'entendre. Hélas! mon mari, votre frère est traîné dans une prison comme un criminel! ... Seigneur, c'est moi qu'on doit punir de la seule faute qu'on puisse lui reprocher : je lui ai inspiré un amour malheureux... que je n'ai jamais ressenti pour Montauban; le prince a formé, sans votre consentement, des nœuds qui m'attachent à son infortune; c'est moi, c'est moi qui languis dans les horreurs d'une captivité... On s'est assez vengé, puisque vous ne l'aimez plus, lui,

seigneur, qui vous plaint, qui vous chérit malgré les injustices dont il est accablé ! Ah ! ce n'est pas mon époux qui a oublié que vous étiez son frère !

Le comte de Richemont interrompt sa nièce : — Tes pleurs n'auront pas coulé inutilement ; allons duc, vous les arrêterez, ces larmes qui doivent vous toucher ; donnez-moi votre main, laissez-vous fléchir, et que vous me deviez une action de bienfaisance et de justice.

Il entraîne son neveu, qui cependant regardoit ses courtisans, et cherchoit à lire dans leurs yeux s'ils approuvoient sa démarche.

Le prince, privé de la liberté, doutoit encore s'il n'étoit pas le jouet des illusions d'un songe : — C'est moi qui suis dans les fers ; et l'on s'est servi du plus cher de mes parens, du plus grand des rois, pour me porter ces coups ! Ah ! mon frère, mon frère !... Quel nom m'est échappé ! Cruel ! un titre si doux n'est plus le tien ! Tu ne les connois plus, ces tendres sentimens que j'éprouve encore pour toi ! Eh ! que devient Alix ? Sans doute mon horrible situation lui coûte des pleurs ; je ne lui ai causé que des chagrins ! voilà le partage du plus ardent amour ! C'est cet amour qui fait tous mes malheurs, qui fait ceux d'Alix, d'une épouse adorée ! Encore si je souffrois seul ! mais tous ces traits frappent Alix. . . . Le ciel m'abandonneroit-il ? Oh ! je vis, je vis pour la vengeance. Le roi d'Angleterre sera informé de ma détention ; son amitié volera à mon secours. Frère inhumain, ou plutôt le plus sombre des tyrans ; monstres qui lui soufflez votre esprit de cruauté, qui le dénaturez, je vous ferai payer cher ces larmes que

vous faites répandre C'est par des torrens de sang que je les expierai. Je n'ai plus de famille, de parens : venez, venez, Anglais ; que ma prison, que la Bretagne entière ne soit plus qu'un lieu de désolation ! . . Que dis-je, malheureux ? où m'emporte ma douleur ? Ah ! je retiendrois les coups qui menaceroient mon pays, mon frère ; j'exposerois encore pour eux cette vie. . . qu'ils ont dessein de m'arracher, que j'exhalerai sous le fardeau de tant de disgraces. Fasse le ciel que celle d'Alix soit épargnée ! je pardonne tout à mes persécuteurs, pourvu qu'elle ne partage point l'excès des maux dont ils m'accablent !

Le prince entend quelque bruit à la porte de sa prison ; elle s'ouvre : il voit le connétable qui tenoit le duc par la main, et que suivoient Pierre de Bretagne et Alix. Plusieurs seigneurs les accompagnoient. Le prince s'écrie : je vous revois ma chère Alix ! Elle va tomber, en pleurant, dans ses bras. Mon neveu, dit le connétable, voici votre frère que je vous amène : demandez-lui pardon, et il vous rend votre liberté. — Lui demander pardon ! m'humilier jusqu'à cet abaissement ! Et qu'a-t-on en effet à me reprocher ? Des crimes, répond le duc qui a déja repris toute sa haine, la perfidie, le rapt, l'ingratitude ; vous avez recherché l'appui des Anglais, vous les avez attirés dans votre château ; tous les jours, vous écrivez à Henri, et vous en recevez des réponses. Vous avez arraché des bras de Montauban une femme qui ne devoit pas être la vôtre : au mépris de toutes les lois, vous l'avez épousée, et, pour couronner vos égaremens, vous me portez une inimitié. . . vous en voulez à ceux

que j'honore de ma protection, à mon pouvoir suprême, et peut- être à ma vie. Est-ce à moi d'en douter? Ah! mon frère, interrompt le prince avec vivacité, le croiriez-vous que vos jours ne me sont pas aussi chers que les miens mêmes, que ceux d'Alix? Voilà où d'indignes courtisans vous ont amené! ils m'ont ôté votre cœur; la nature, la nature, quelques efforts que je fasse, ne peut plus y rentrer pour moi : idée cruelle qui me désespère! Non, qu'on ne m'accuse point de forfaits aussi monstrueux : je vous ai toujours respecté, toujours chéri. Il est vrai que j'aime les Anglais; ils ont pris soin de mon enfance; j'ai puisé dans leur société cet esprit de franchise et de liberté qui est étranger en ces lieux; leurs goûts, leurs amusemens sont les miens; leur souverain est mon plus tendre ami : mais j'en appelle à son propre témoignage : ai-je jamais oublié avec lui que j'étois votre frère, votre premier sujet, le neveu du roi de France, que la Bretagne étoit ma patrie? Que Henri, que toute l'Angleterre prononce, et les calomniateurs seront confondus. Je ne dissimulerai pas que mon amour est extrême, que j'ai enlevé Alix à son ravisseur... Nous nous aimions; vous-même, ne m'aviez-vous pas engagé votre parole que le mariage avec Artur seroit suspendu? Je regardois cette promesse comme un serment inviolable, et j'apprends qu'on traîne Alix aux autels; je la vois dans les bras d'un perfide qui m'a perdu auprès de vous : alors, je l'avouerai, je n'écoute plus que cette passion qui ne s'éteindra qu'avec ma vie... Mon frère, n'auriez-vous jamais aimé? l'amour, l'amour est capable de tout.

François paroissoit écouter le prince plus favorablement. Alix prend la parole : — Je vous l'ai dit, seigneur : c'est moi seule qui suis coupable ; s'il vous faut une victime, n'allez pas plus loin ; que j'occupe ici la place de mon époux : ah ! qu'on me charge de fers, qu'on termine une misérable existence, pourvu que le prince soit libre, qu'il désarme cette méchanceté acharnée à sa perte, que vous lui rendiez vos bonnes graces ; pourvu qu'il retrouve un frère ; hélas ! j'emporterai dans le tombeau une douce satisfaction, si ma mort lui peut être utile.

Le prince ne laisse pas achever sa femme ; il court vers elle, l'arrose de ses larmes. Elle lui dit à voix basse : jetez-vous aux pieds de votre frère ; son époux fait un geste qui décèle sa répugnance. Alix ne lui adresse que ce mot, vous m'aimez ! Aussitôt le prince tombe aux genoux du duc : — Qu'exigez-vous de plus? Votre frère, seigneur, est prosterné devant vous. Seriez-vous inexorable ?

Le souverain est ému ; il ne peut même cacher son attendrissement. Soudain Alix, le comte de Richemont et Pierre de Bretagne embrassent ses pieds. Le comte

---

François est ému, etc. La nature humaine seroit-elle susceptible de tant de barbarie ? Il y a des écrivains qui avancent le contraire : ils prétendent que loin d'être touché, le duc conservant son caractère inflexible, « eut la bassesse d'abuser de la » situation du prince, et même de l'insulter par des railleries » indécentes ». Voilà l'espèce d'hommes dont la véridique histoire doit à jamais faire justice, en condamnant leur mémoire à une éternelle exécration.

s'écrie : hésiteriez-vous encore à lui pardonner ? Nous ne rougissons pas de nous abaisser ; et c'est votre oncle lui-même, le connétable de France, qui implore sa grace à vos genoux.

Le duc ouvre enfin ses bras au prisonnier, dont les fers vont tomber. Il promet de tout oublier ; la nature a triomphé, et la force du sang l'a emporté sur cette aversion, le fruit de tant d'odieuses manœuvres.

On n'attend plus que le moment où le prince sortira de la prison ; son épouse demeure seule avec lui. A peine le duc s'est éloigné : — Jugez, ma chère Alix, de l'empire que vous avez sur mon ame ! c'est plus cent fois que de mourir pour vous. Je vous ai obéi ; je me suis anéanti à votre voix pour prendre la posture la plus humiliante : et devant qui me suis-je abaissé ? devant mon frère, devant mon tyran. L'avez-vous remarqué ? il n'a cédé qu'à l'espèce d'autorité que le connétable a sur nous ; ce n'est qu'à regret qu'il m'a laissé accourir dans ses bras : non, je ne regagnerai jamais son amitié ; je connois trop le sentiment pour m'en imposer ; un cœur, Alix, qui sait vous aimer ne peut s'y méprendre. Le duc ne conservera pas long-temps cette sensibilité que vous et le comte de Richemont avez seuls été capables d'exciter.... — Quelle cruelle défiance, prince, vient empoisonner un bonheur dont tout nous assure ? Pourquoi prêter au duc cette inhumanité ? Eh ! qui ne s'attendriroit sur votre situation ? Il n'est point de cœur assez endurci pour résister à des prières si touchantes ! Je n'en doute point : le duc a craint de nous montrer tout ce que vous lui avez inspiré ; c'est sa grandeur

qu'il faut accuser de l'avoir empêché de mêler ses pleurs aux nôtres. Prince, c'est d'aujourd'hui que votre destinée commence : vos ennemis vont être confondus. Ils seront les témoins de cette réunion, ils trembleront; mais, croyez-moi, c'est l'instant de leur pardonner; votre grande ame m'est connue, et, le jour de notre bonheur, tout le monde doit être heureux.

Une amante persuade facilement. Le prince bannit les soupçons, et s'abandonne à toute l'ivresse de la joie dont sa femme est pénétrée. Ils forment le projet d'aller loin de la cour s'ensevelir dans une de leurs terres, d'y vivre l'un pour l'autre, de s'y remplir de leur attachement mutuel. L'amour n'est-il pas tout, disoient-ils, pour deux cœurs sensibles? Qu'est-ce que la grandeur auprès de cette pure tendresse que l'on goûte toujours avec un nouveau charme, et qui ne s'altère jamais? Qui sait aimer trouve tous les plaisirs dans son ame; les autres passions sont hors de nous : c'est l'amour qui est la véritable passion du cœur; livrons-nous à sa séduction. Heureux par nous-mêmes, puissions-nous être oubliés de la terre entière! tous nos chagrins seront dissipés.

L'approche de plusieurs personnes se fait entendre. On vient vous rendre la liberté, s'écrie Alix! cher prince, n'oubliez pas de revoler dans le sein de votre frère. Nos malheurs sont donc finis!

Quelle affreuse révolution! Des gardes paroissent : — Madame, nous avons ordre de vous séparer. — Mon époux n'est pas libre? — Nous exécutons, madame, les volontés du souverain; nous n'avons rien à dire; daignez seulement vous retirer. — Je cours

vers le duc ; auroit-il changé de sentiment ? Elle embrasse son mari, le serre contre son cœur, en observant un morne silence, et le quitte après avoir poussé un cri lugubre : il demeure immobile, accablé de la foudre ; il n'est réveillé de ce sommeil de douleur que par de nouveaux coups : on lui présente des fers. — Des fers ! à moi ! Les fers ! (les gardes, en lui enchaînant les deux mains, ont de la peine à cacher le trouble qu'ils éprouvent.) Il n'y aura donc dans la nature que mon frère qui soit insensible ! Apprenez-moi, de grace, ce qui peut m'attirer cet excès d'injustice et de barbarie, et... où me menez-vous ? à la mort ? Ah ! chère Alix, ne te reverrois-je plus ?

Ces satellites ne répondent que par quelques mouvemens de compassion qui semblent leur échapper malgré eux ; ils se saisissent du prisonnier, et après l'avoir transféré de Dinan à Rennes, et de là à Château-Briant, et en plusieurs autres lieux, ils le conduisirent au château de la Hardouïnaye.

On doit aisément deviner le motif d'une contrariété si révoltante : ce retour du souverain à la nature n'avoit pas été assez déterminé pour surmonter les assauts que lui portoient les persécuteurs de son frère. On répéta tout ce que ce dernier avoit dit contre le duc dans ses accès d'emportement, ou plutôt on inventa les plus absurdes calomnies ; on fit paroître des témoins qui déposèrent que le projet de cette victime de la méchanceté humaine étoit d'introduire les Anglais dans son pays ; on alla même jusqu'à l'accuser hautement de s'être abandonné à des violences criminelles à l'égard de femmes et de filles qui servirent la rage

des imposteurs, et se plaignirent d'avoir été outragées; en un mot, on vint à bout d'intenter un procès à ce malheureux prince, qu'on étoit décidé à trouver coupable.

Le procureur général du-Breil reçoit ordre de former son accusation. Ce respectable magistrat court aux pieds de son maître, lui représente l'horreur de la démarche où il va s'engager, refuse de prêter son ministère à cette trame d'iniquité. Le duc, inflexible, le presse d'obéir, joint à ses ordres la menace : du-Breil accepte enfin cette affreuse commission, mais dans le dessein louable de détourner l'orage ou du moins d'en affoiblir les effets.

Alix étoit allée se jeter aux genoux de François : — Eh ! seigneur, par quelle fatalité inattendue votre ame a-t-elle changé en si peu de temps ? Vous permettiez que mon mari portât ses larmes dans votre sein ; vous aviez même paru vous laisser toucher ; vous nous aviez enfin accordé sa grace, et l'on resserre ses chaînes ! il est traîné de prison en prison ! on l'accuse de mille excès dont il n'a pas seulement conçu l'idée ! Avez-vous résolu, seigneur, de lui ôter la vie? Je viens vous offrir la mienne ; que j'expire plutôt que de soutenir un si horrible spectacle !... Seigneur, est-ce mon hyménée qui attire votre colère sur la tête de mon époux? Eh bien, le dirai-je? j'y consens : qu'on rompe les nœuds qui nous unissent, qui me sont si chers ; mon cœur me restera pour l'adorer toujours. Cher prince ! c'est moi qui te cause tous ces maux ?... Ah ! qu'on m'enlève le nom de sa femme ! qu'on me ravisse jusqu'à l'honneur, si à ce prix la liberté lui est rendue !

Je n'envisage que mon époux seul ; je m'oublie entièrement : qu'il soit libre, qu'il soit libre ! Le refuserez-vous aux larmes que je verse à vos pieds ? Craint-on qu'il ne cherche à se venger, qu'il n'aille exciter le peu d'amis.... Hélas ! les malheureux n'en eurent jamais ! Si ses persécuteurs appréhendent qu'il ne tente de s'arracher de leurs mains, car vous l'avez abandonné à leur haine implacable, je leur offre une seconde victime, seigneur ; vous avez en moi un otage qui vous répondra de mon mari. — J'accepte la proposition, madame ; vous m'êtes garante de la fidélité d'un frère qui a perdu ce titre à mes yeux : ils se sont dessillés ; je vois trop jusqu'où l'esprit de haine et de rébellion peut l'emporter... Le prince rebelle ! lui, seigneur ! c'est vous qu'on égare ; c'est vous qu'on rend l'artisan des malheurs d'un frère... Il ne vous hait point, il ne vous hait point. Je resterai dans ces lieux, j'y attends tous les supplices, si la moindre accusation contre mon mari a une ombre de vérité. Hélas ! tout son crime est de me trop aimer ! Encore une fois, je suis la seule coupable, seigneur ; voilà sur qui doivent s'exercer toutes ces fureurs allumées par la jalousie : qu'Artur vienne me percer le sein, et que les fers de mon époux soient brisés.

C'étoit en vain que la princesse avoit en quelque sorte fait le sacrifice de sa liberté pour assurer celle de son mari : cette action héroïque n'adoucit point le sort du prisonnier : son procès se continuoit ; les charges

---

Vous avez en moi un otage, etc. Le duc effectivement demanda qu'Alix de Dinan fût remise en ses mains.

furent

furent remises au sénéchal de Rennes, pour être rapportées à l'assemblée des Etats.

C'est à cette auguste assemblée que parut le comte de Richemont, tel qu'un dieu protecteur qui accourroit à la défense d'un mortel. Il frémissoit de colère; il s'étoit emporté en menaces contre les favoris, et avoit même accablé le duc des reproches les plus sanglans. Messieurs, dit ce grand homme avec cette noble assurance qu'il montroit dans les combats, un guerrier ne connoît point l'art de la parole, peut-être même le dédaigne-t-il; la vérité, pour vous être présentée, n'a pas besoin de secours étrangers. Je ne m'élève point ici contre celui qui vous commande; s'il n'écoutoit que son penchant, je ne serois point forcé de vous faire entendre des plaintes: mais je traduis à votre tribunal, aux pieds du juge suprême, de ce Dieu dont on ne surprend point l'équité, j'accuse à haute voix les infâmes courtisans qui infectent leur maître de leurs poisons, qui égarent son cœur comme son esprit, qui osent l'armer contre son frère, contre le mortel le plus innocent, qui ne respirent enfin que la perte de mon neveu. Quelles sont les charges que l'on produit? Les dépositions de misérables créatures dont on a acheté le témoignage imposteur, les délations de femmes prostituées, livrées au mépris public. Le prince a eu recours à la force pour les insulter ! Et qui ne connoît son

---

De femmes prostituées, etc. « On avoit mandé de toutes » parts (dit un historien des ducs de Bretagne) des femmes » et des filles, lesquelles accusèrent le prince de les avoir vio- » lées. »

violent amour pour Alix? Etoit-ce en ces momens où il brûloit d'arracher sa proie à son rival, où il revenoit d'Angleterre, et enlevoit mademoiselle de Dinan, où il se remplissoit du bonheur de lui donner sa main et de la posséder; étoit-ce en ces momens qu'il se jetoit dans des déréglemens honteux dont rougiroit le dernier des Bretons? C'est cette passion pour sa femme, qu'il n'a pu domter, dont j'ai désapprouvé moi-même les transports et les suites, qu'on doit lui reprocher. Sans doute il s'est rendu criminel de rapt, plus coupable qu'un homme ordinaire, puisqu'il est fait pour donner l'exemple de la modération et des bonnes mœurs. Je ne veux point déguiser sa faute, ni l'affoiblir; mais il aimoit, il étoit aimé: qui de vous peut-être n'a éprouvé dans quels égaremens cette erreur peut nous précipiter? Montauban n'avoit inspiré que de la haine. Alix a-t-elle contracté une alliance indigne de sa maison, en épousant le frère de votre maître? tout n'est-il pas réparé? Et s'il falloit, messieurs, une punition, n'a-t-il pas assez expié cette faute qui répandra de l'amertume sur le reste de ses jours? Exigeriez-vous un châtiment plus considérable? Il languit dans une prison; il est en butte à toute l'inimitié de son souverain, car il n'a plus de frère: le plus abject des hommes, dans sa situation, désarmeroit la justice inflexible; et le nom de prince empêcheroit-il qu'on ne lui fît grace? Mais, ose-t-on dire, c'est un factieux qui médite la ruine des siens! C'est à cette accusation, messieurs, que doit éclater mon indignation! Avez-vous pu nourrir parmi vous d'aussi monstrueux calomniateurs? Mon neveu, traître à la patrie,

appelant les Anglais en Bretagne, portant le fer et la flamme dans ces contrées où il a reçu la naissance, sur lesquelles il pourroit un jour régner ! Et où sont les preuves de ce forfait qui passe tous les attentats, digne de la mort la plus affreuse, d'une exécration éternelle? Des discours, des discours légers et imprudens, qu'un jeune prince a tenus à l'un de ses plus ardens ennemis; et dans quelle occasion? quand il voyoit Hingant chargé d'épier sa conduite, les secrets de son ame. D'ailleurs, qui nous garantit la vérité de ces délations? Hingant, Hingant lui-même, qui, sans doute, aura grossi les objets au lieu de les diminuer, qui a juré la perte du prince : il ne s'est pas senti assez grand pour oublier la prétendue injure qu'il croit avoir reçue ; il n'a tenu qu'à lui d'obtenir une réparation qu'il est bien loin de mériter. Au reste, ce n'est point dans des propos vagues et arrachés à la colère qu'on découvre les vrais sentimens. Si le prince, en effet, tramoit un complot avec les Anglais, seroit-il resté tranquille dans sa retraite, quand on lui annonçoit le péril qui le menaçoit ? Voici la lettre de Guillaume Roskill, qui l'avertissoit des coups qui l'attendoient à la cour de Bretagne. Un homme qui a conçu le projet de trahir l'Etat, auroit-il conservé cette sécurité ? Il n'appartient qu'à l'innocence de jouir de ce calme heureux. Mon neveu a été élevé à la cour de Londres; Henri l'honore de son amitié; il lui a offert l'épée de connétable, qu'il a refusée. Il aime la façon de vivre des Anglais, il partage avec eux ses divertissemens; et de-là on inférera l'oubli des devoirs, le crime de haute trahison, la dégradation de l'ame, la haine contre le

souverain, et la patrie! (Le comte de Richemont se tourne vers le duc.) Prince, revenez donc d'un aveuglement qui, j'ai droit de vous le dire, vous déshonore, et flétriroit à jamais votre règne. Contemplez un innocent auquel vous faites subir la peine due aux coupables; envisagez un infortuné qui vous tend ses bras, ses bras appesantis de chaînes, votre frère... A ce nom vous n'ordonnez pas qu'on aille vite briser ses fers! vous résistez à la nature, qui vous parle, qui vous sollicite, qui vous combat par moi, qui vous rejetera du nombre des humains, si vous refusez plus longtemps de lui céder!.... C'est donc à vous, respectables membres d'une auguste assemblée, qu'il faut que je m'adresse; c'est parmi vous... que je trouverai des hommes, que le cri de la pitié se fera entendre au défaut de la voix du sang; ah! sans doute vous serez plus sensibles qu'un frère dénaturé: dès cet instant tous les liens qui nous unissent sont rompus: j'oublie qu'il est le fils de mon frère. C'est donc vous que j'implore pour mon malheureux neveu; il n'est point coupable, il n'a été qu'imprudent; il a cédé à une funeste passion que peu de cœurs sont maîtres de repousser: et quand il seroit criminel... le ciel ne pardonne-t-il pas? Songez que c'est le comte de Richemont qui sollicite sa grace, qui vous la demande comme un foible prix des services qu'il a pu rendre à la Bretagne... vous voyez couler mes larmes.

Aussitôt on entend un cri général: il n'est point coupable! que ses chaînes soient brisées! qu'il soit libre! que notre souverain daigne lui rendre son amitié!

Le connétable reprend: Jusqu'à son épouse qu'on

persécute, et qu'on prive de la liberté ! Un des favoris élève la voix : La raison d'Etat exige cet acte de sévérité. — La raison d'Etat, interrompt brusquement le comte, est que votre maître soit humain, frère sensible, souverain juste, et qu'il vous punisse comme d'infâmes calomniateurs, que le ciel a trop long-temps épargnés. Mon neveu sortira de la prison, ou votre vie en répondra ; je pourrai m'abaisser jusqu'à souiller mes mains d'un sang qui ne doit se répandre... que sous celles des bourreaux.

Le connétable, à ces mots, se retire précipitamment de la salle ; le vicomte de Rohan accourt au duc : — Seigneur, oserois-je faire entendre ma voix après celle du comte de Richemont ? vous devez savoir que, parent d'Artur, il me seroit permis d'embrasser sa querelle ; mais je suis le premier à désavouer ses poursuites contre le prince ; je fais plus : dès ce moment je deviens son ennemi déclaré, si lui-même ne tombe à vos genoux pour solliciter dans votre cœur la tendresse fraternelle ; oui, seigneur, c'est moi qui vous conjure, qui vous presse de rendre la liberté au prince ; j'oublie l'espèce d'affront fait à la maison de Montauban, et je n'abandonne mon ame qu'aux sentimens de pitié et d'attendrissement que doit exciter la situation du prince votre frère. Le vicomte se jette aux pieds de François, et achève d'entraîner l'assemblée en faveur du prisonnier.

Le comte de Richemont ne doutoit pas que son discours ne produisît l'heureux effet qu'on en devoit attendre : il reçoit une lettre du roi de France, qui lui ordonnoit de se rendre, sans nul délai, à sa cour ; les

Anglais faisoient de nouveaux efforts pour reprendre les places que nous leur avions ôtées. Le connétable, qui se piquoit d'exactitude à remplir ses devoirs, vole auprès de Charles, après avoir laissé dans la Bretagne des amis chargés de poursuivre son ouvrage, qu'il regardoit comme presque achevé.

Les États avoient refusé de prononcer sur une affaire si importante. Le prince cependant gémissoit toujours dans les fers, et sa femme, graces à la vigilance de ses persécuteurs, n'étoit guère moins captive que lui. C'en étoit fait! le cœur de François s'obstinoit dans son endurcissement, et ses favoris, par leurs abominables intrigues, prévenoient les moindres apparences de retour à la sensibilité. C'est une des imperfections de la nature humaine: on revient moins facilement à la compassion et à la vertu, qu'on ne retombe dans le vice, et dans cette indifférence, la mort de l'ame, qui conduit à la barbarie. C'est de la dureté des hommes qu'émanent tous leurs crimes: rendez-les sensibles, on n'aura que des fautes à leur reprocher.

Le duc, par la main de ses lâches émissaires, répandoit à la cour de France des mémoires où son frère étoit peint des plus noires couleurs. Il vouloit faire partager à Charles cette haine impatiente de se satisfaire: peu content des États, il prétendoit établir la continuation du procès sur de nouvelles informations, les premières n'ayant fourni que des preuves insuffisantes. Il voit avec peine qu'il ne pouvoit se passer du secours de son procureur-général: il envoie donc chercher du-Breil, qu'il comble d'abord de caresses, et auquel il promet une fortune éblouissante. Monseigneur, lui dit

le respectable magistrat, à quel titre aurois-je mérité ces bienfaits de mon souverain ? — On ne sauroit trop récompenser votre amour pour la justice, et c'est cette intégrité que je réclame. Vous n'ignorez pas que je suis offensé, que mon dessein est de punir le coupable, et sans doute vous aurez mes yeux : vous ne verrez dans le prince de Bretagne qu'un criminel que l'on doit abandonner au glaive des lois... Je vous l'ai dit : une protection déclarée vous attend ; toutes les faveurs tomberont sur vous, sur votre famille... — Et vous dites, monseigneur, que j'aime à remplir mes devoirs, que je suis attaché à la justice? Le serois-je, si en ce moment je cédois à vos desirs, que d'ailleurs je respecte? mériterois-je la place que vous avez bien voulu me confier? Monseigneur, les princes sont au-dessus des hommes, mais les lois sont au-dessus des princes. Je suis prêt à perdre la vie, pour vous témoigner mon zèle : mais blesser l'équité ! Dieu même, si l'idée de l'être juste par excellence pouvoit se concilier avec une idée aussi absurde et aussi révoltante, Dieu même ne me feroit pas manquer à cette intégrité, qui doit être l'ame d'un magistrat. Après cet aveu, monseigneur, qu'exigeriez-vous de moi? la justice? je l'ai rendue : votre frère ne sauroit plus long-temps garder la prison. Il ne m'appartient pas à moi qui dois ne reconnoître que l'inflexible pouvoir des lois, d'être l'organe de la compassion, de faire valoir la naissance, la jeunesse du prince, de vous représenter qu'il est de votre sang, que la nature se récrie : je ne vois ni le rang, ni l'âge; je ne contemple, je n'entends rien que la vérité; vous m'en avez établi le ministre. Je

dois donc vous dire que les charges ne suffisent point pour trouver le prince coupable; et quand il le seroit, sachez que la loi ôte à l'aîné le droit de poursuivre criminellement son frère cadet; vous ne pouvez donc faire le procès au prince. Le duc, enflammé de colère, interrompt du-Breil: Vous résisteriez à l'autorité? — J'obéis, monseigneur, à la voix de ma conscience; il n'y a point de souverain dans le monde qui fasse taire cette voix que tous les hommes devroient écouter. — Eh bien! je saurai... toute ma fureur... — Voici ma tête, monseigneur, une tête blanchie dans l'exercice des travaux de la magistrature. Frappez; qu'elle tombe à vos pieds: j'ai soixante et dix-huit ans; je n'irai pas déshonorer le peu de jours qui me restent à vivre; vous ne voudriez point que les derniers momens d'un fidèle sujet fussent flétris d'un opprobre éternel: ma vie, je vous l'abandonne; mais mon honneur, voilà mon existence véritable, et nul pouvoir ne peut me l'enlever... Ah! monseigneur, j'ai peine à retenir mes larmes. Ce n'est plus le magistrat qui vous parle: c'est l'homme, l'homme le plus sensible à vos propres intérêts. Non, monseigneur, non, mon maître, vous n'êtes pas injuste, barbare, impitoyable; on vous égare,

---

Son frère cadet, etc. « L'aîné, disoit le procureur-général, » malgré l'avantage de sa naissance, n'a point de justice criminelle sur son *juvégnieur*. » Cette décision est-elle en effet appuyée sur les lois? Il faut croire que du-Breil cherchoit un prétexte pour sauver l'infortuné prince de Bretagne. Le sentiment, qui vaut bien le code, prononçoit assurément en faveur du magistrat.

on abuse de votre confiance; c'est ainsi qu'on dénature les princes! on veut changer votre cœur que le ciel avoit fait humain, compatissant, prompt à s'attendrir! hélas! je vous ai vu aimer le prince votre frère : il partageoit vos amusemens; je vous ai entendu souvent dire qu'il vous seroit toujours cher. Sans doute il est tombé dans des erreurs; et à quel homme n'échappe-t-il pas des fautes? soyons indulgens, monseigneur; la bonté nous vient du ciel : c'est l'enfer qui a produit la haine et le courroux inflexible. Voyez votre malheureux frère qui vous adresse ses gémissemens, qui, du fond d'un cachot, vous demande grace, vous tend ses mains suppliantes : il seroit coupable, Dieu, monseigneur, Dieu lui pardonneroit... j'embrasse vos genoux. — Retirez-vous, sujet rebelle. — Dites, monseigneur, un sujet qui donneroit sa vie pour vous rappeler à vous-même. — Je n'ai besoin ni de vos conseils, ni de vos secours; je saurai bien sans vous satisfaire un ressentiment légitime. — Monseigneur, craignez les remords, ils sont les maîtres des rois. — Redoutez l'effet de ma vengeance. — Je l'attendrai, monseigneur.

Du-Breil sort à ces mots, et laisse le duc frémissant de rage. Il y avoit des momens où le prince méditoit la perte de ce vieillard vénérable; mais bientôt il changeoit de pensée. Le méchant, malgré lui, éprouve du respect pour la vertu, et ce n'est pas le moindre des tourmens secrets qui le déchirent. François, désespérant de pouvoir réussir par la voie de la procédure, renonce à ces moyens, et, de concert avec ses lâches corrupteurs, imagine d'autres artifices pour travailler à la ruine de son frère.

Les fers du prisonnier s'appesantissoient; accablé de tant de malheurs, il ne gémissoit que sur la destinée de sa femme. Elle souffre avec moi, s'écrioit-il, et ses souffrances me touchent bien plus que les miennes propres! On ne se contentera point d'une seule victime, ils épuiseront encore leur barbarie sur Alix; ils la puniront de cet amour qui m'enflammera jusqu'au dernier soupir! ... Que n'ai-je en effet recherché l'assistance des Anglais! je ne me verrois point plongé dans une espèce de tombeau, séparé de tout ce que j'aime, chargé de chaînes... Ah! frère cruel, est-ce là ce que la nature t'a conseillé? la nature! ingrat! tu ne la connus jamais. O mon père, pourquoi les morts ne peuvent-ils se lever du cercueil? quelle image frapperoit tes regards! ... Encore s'il n'a pas fait ressentir sa haine à mon épouse, si Alix... peut-elle être heureuse? Les peines de ce que nous aimons, ne sont-elles pas nos peines les plus cruelles? Si je pouvois souffrir, et qu'elle l'ignorât, frère barbare! je te pardonnerois tous les mauvais traitemens dont tu m'accables; mais Alix, Alix verse des pleurs, et c'est toi qui les fais couler!

Telles étoient les réflexions de cet infortuné. Il reçoit en secret, des mains d'un de ses satellites, une lettre, que cet homme l'engage à voix basse de n'ouvrir que lorsqu'il se trouveroit seul: il brûle d'arriver à ce moment: les geoliers se sont retirés; ses mains impatientes, malgré l'obstacle des chaînes, se précipitent sur la lettre; il reconnoît l'écriture, lui prodigue mille baisers, et lit ces mots:

« Cher époux, tout ce que j'adore, vous devez

» concevoir l'horreur de ma situation : il ne m'est point
» permis de partager avec vous l'affreux séjour que
» vous habitez ; on me défend, on m'empêche de mêler
» mes larmes aux vôtres, de vous serrer dans mon
» sein, de vous donner mes soins, d'être votre conso-
» latrice, votre domestique, de servir tout ce que
» j'aime. Du moins j'adoucirois vos maux ; je soule-
» verois vos fers : cher prince ! nous confondrions nos
» gémissemens, nos ames ; s'il faut mourir, nous ren-
» drions nos derniers soupirs ensemble : mais, le
» croiriez-vous ? à peine on vous eut ravi la liberté, je
» courus aux pieds de votre frère m'offrir en otage,
» me flattant qu'à cette condition vos chaînes seroient
» rompues ; je suis, en quelque sorte, prisonnière ; on
» observe tous mes pas ; on épie jusqu'à mes larmes,
» et vous n'êtes point libre. Que j'aurois de plaisir à
» mourir, si à ce prix vous cessiez d'être malheureux !
» hélas ! c'est moi qui vous ai plongé dans ce gouffre
» de misère ! Pourquoi vous ai-je aimé ? je le paie bien
» cher, cet amour qui fait encore le charme de ma vie.
» Eh bien ! cher prince, puisque toute autre consola-
» tion nous est refusée, aimons-nous donc, s'il se peut,
» encore davantage ; que nos deux cœurs se corres-
» pondent ! Le mien s'élance toujours vers cette hor-
» rible prison ; ah ! que n'y suis-je renfermée à
» jamais ! Près de toi, cher époux, songerois-je au
» monde, à tout ce qui nous environne ? malgré
» notre tyran, nous goûterions la félicité suprême.
» L'amour embellit tout ! les palais où nous aurions
» à supporter l'aspect de nos persécuteurs, voilà les
» cachots abominables. Je ne puis donc, ô le plus aimé

» des amans, que t'assurer d'une tendresse invariable,
» te répéter cent fois que ton Alix ne respire que
» par toi seul et pour toi seul. Mon cœur rempli de ton
» image, plein de son amour, c'est tout ce qui est en
» ma puissance. Je n'ai que des pleurs et des con-
» seils à te donner. Tu m'aimes: j'en attends une
» preuve éclatante. Il ne s'agit plus ici de conserver
» un orgueil qui aggraveroit tes maux; et tes maux ne
» sont-ils pas les miens? Prince, le rôle des infortunés
» est l'abaissement: c'est là le malheur véritable! il
» faut vous y soumettre, faire couler vos larmes dans
» tous les cœurs, écrire à votre oncle, le roi de France:
» il n'est pas possible qu'il ne vous prête son appui; les
» monarques français ont été de tout temps le sou-
» tien des malheureux; ne ménagez point les expres-
» sions; peignez-vous prosterné à ses genoux, récla-
» mant, je ne dirai pas les droits du sang, mais sa
» compassion, son humanité. Si mon état pouvoit ajou-
» ter à ce tableau, représentez-moi, inondant ses pieds
» de mes larmes, et lui criant comme à notre dieu
» protecteur. Mon tendre ami, osez faire plus; je vous
» renouvelle ma prière: c'est pour moi, pour la plus
» à plaindre des femmes, que vous vous humiliez, que
» vous vous immolez entièrement: cette humiliation
» est le comble de la grandeur de l'ame; écrivez
» encore, ne vous lassez pas d'écrire à votre tyran, à
» votre frère, les lettres les plus touchantes, les plus
» remplies de soumission; vous le désarmerez; vous
» l'attendrirez, nous nous reverrons. Encore une fois,
» c'est votre épouse, votre amante, votre Alix, qui
» implore de vous cette grace; n'envisagez qu'elle, et

» vous ne me refuserez pas cette preuve d'amour.
» J'avoue qu'il n'en peut être une plus grande; mais
» vous m'avez appris à tout espérer de votre ten-
» dresse; soyez libre, en un mot, et n'examinons
» pas les moyens. Nous nous aimons : nous nous suffi-
» rons à nous-mêmes ; que nous importe le reste de la
» terre? Adieu, l'homme qui vous remettra cette lettre
» m'est dévoué; confiez-lui votre réponse, et sur-tout
» souvenez-vous qu'on ne peut être plus malheureux
» que nous ne le sommes. Pour moi, je ne connois
» d'autre orgueil que de vous aimer.

» Votre fidèle épouse. »

Le prince ne cessoit de relire cet écrit, de l'approcher de sa bouche, et de le tremper de ses pleurs. L'homme dont il le tenoit, lui procure les moyens de répondre; ses chaînes desserrées lui permettent de se servir de ses mains; le prisonnier ne tarde point à profiter de cette facilité; il écrit :

« Que m'apprenez-vous, adorable épouse? vous
» êtes aussi privée de la liberté ! ô Dieu ! pouvois-je
» imaginer que je n'avois pas épuisé les disgraces les
» plus accablantes? celle-ci me restoit encore à suppor-
» ter. Vous voulez que le prince de Bretagne, que
» votre époux, qui n'est point criminel, descende à cet
» excès d'humiliation, se sacrifie pour ne se remplir
» que de vous ! Alix, Alix, vous serez obéie. N'êtes-
» vous pas ma divinité suprême? eh ! qu'aurois-je à
» vous refuser, à vous, maîtresse idolâtrée de ce
» cœur qui n'a jamais brûlé que pour la divine Alix?
» Un mot de votre part me suffisoit; oui, c'est un
» ordre du ciel. J'écrirai au roi de France, à mes autres

» parens, à tout ce qui m'est le plus étranger, au der-
» nier des hommes, s'il peut servir vos vues, chère
» Alix ; j'écrirai au duc : qu'exigez-vous davantage ?
» Femme adorée, ce n'est pas à vous à douter de
» mon amour ; oui, j'enverrai à cet inhumain mes
» larmes, mon ame même pénétrée de la plus vive
» douleur. Plus de prince de Bretagne : je ne me
» ressouviendrai que de toi, tendre épouse : s'il faut
» dire que je suis coupable, implorer un pardon...
» quel mot m'échappe ! je le dirai ; je l'implorerai,
» ce pardon si déshonorant, si révoltant pour une
» juste fierté ; je me représenterai comme un vil
» esclave prosterné devant le barbare. Commanderas-
» tu encore que je le nomme mon frère ? eh bien ! je lui
» donnerai ce nom qu'il a tant profané, qu'il mérite si
» peu ; je lui demanderai ma grace à genoux ... es-tu
» contente, Alix ? et aimai-je assez ?

P. S. » Je ne te parle point de tous les traits qui me
» déchirent ; je dois, je veux ménager ta sensibilité : si
» je ne souffrois point dans ma femme, je serois bien
» moins malheureux. Quand mes regards s'attache-
» ront-ils sur les tiens ? Quand mon cœur palpitera-
» t-il contre ton cœur ? Sais-tu bien qu'il n'y a que
» l'amour prodigieux que tu m'as inspiré, qui me
» fasse vivre encore ? Mon ame est entièrement à toi.

» Ton époux et ton amant. »

La haine de François recevoit sans cesse de nouveaux alimens de la part des scélérats qui l'entouroient. Son animosité crédule embrassoit toujours plus avidement les plus noirs et les plus absurdes accusations contre son frère. L'amour outragé est inexorable :

Artur, de son côté, se flattoit que la mort du prince lui rendroit Alix : plein de cet espoir, il vole auprès du souverain qui l'a mandé; il trouve avec lui Hingant et Olivier du-Méel, gentilhomme attaché à la maison de Montauban, et membre du conseil du duc, qui avoit dans ces deux personnages une confiance aveugle. Ils étoient ennemis déclarés du prince de Bretagne. Mes amis, dit François qu'une colère effrénée enflamme, vous le voyez : la justice a refusé de me servir; le crédit de mon oncle a fait taire les Etats et mon procureur-général, sur le sort d'un perfide... que j'ai résolu de punir. Artur, il vous a offensé cruellement; il vous a ravi votre épouse... ne pourriez-vous vous charger de la vengeance? — Comment, seigneur? — Vous devez m'entendre. Ignorez-vous quelle doit être la fin d'un ennemi dont la destinée est dans nos mains?... Je n'ai plus de frère. Artur témoigne de l'indignation, tant il est des crimes qui effraient les plus coupables! — Seigneur, je ne le dissimulerai point : je ne puis écouter assez ma haine contre le prince; il m'a arraché tout ce qui m'étoit le plus cher; je voudrois qu'il reçût le prix des tourmens qu'il me cause; d'ailleurs je le regarde comme un criminel d'Etat qui brûle de livrer sa patrie, et vous-même aux Anglais; sans doute, il mérite la mort : mais moi, la lui donner! Artur de Montauban se dégrader à cet excès!... Seigneur, avez-vous pu croire un seul instant que j'accepterois une semblable proposition? Je suis votre sujet le plus dévoué : mais j'oserai désobéir à mon maître, quand il m'ordonnera des actions qui me couvriroient d'un opprobre éternel. Commandez que le

prince et moi nous nous battions en champ clos, et je me flatte qu'en digne chevalier, me mesurant avec lui, je percerai ce cœur qui a porté dans le mien le plus profond désespoir; un gentilhomme ne connoît pas d'autres moyens de se venger. Souffrez que je me retire.

Le duc paroît étonné: il ne peut concevoir le motif de ce refus; un rival balancer seulement à se défaire de son rival, lorsqu'on le remet en son pouvoir! L'extrême foiblesse conduit à l'extrême cruauté; voilà ce qui rendoit François beaucoup plus barbare que Montauban. Ce prince persiste dans son projet horrible, et s'adresse ensuite pour son exécution à Hingant, qui paroît consentir à ce qu'exigeoit son maître.

On l'avoue, c'est à regret qu'on trace de pareilles horreurs: un souverain, un frère se porter à des extrémités si révoltantes! mais c'est la voix même de l'histoire qui s'exprime ici avec toute sa fidélité, et

---

C'est la voix même de l'histoire, etc. On lit dans une histoire de Bretagne: « Lorsque le duc assiégeoit Fougères, il » fit venir auprès de lui Jean Hingant et Olivier du-Méel, qu'il » regardoit comme deux hommes servilement dévoués à ses » volontés; il communiqua d'abord à Hingant le dessein qu'il » avoit de faire mourir son frère, et lui proposa de le servir » dans l'exécution de ce noir projet. Hingant, sans être scru- » puleux, eut horreur de cette proposition. Le duc dit à » Olivier du-Méel qu'il souhaiteroit que *M. Gilles fût en* » *paradis, qu'on le blâmoit de l'avoir gardé si long-temps.* » Du-Méel représenta au duc que cette affaire pouvoit avoir

l'on

l'on ne sauroit trop présenter aux hommes jusqu'à quel point leurs passions, ou plutôt leur foiblesse est capable de les égarer. François, environné d'autres courtisans, auroit pu avoir la bonté d'Antonin; et il est devenu l'exécration de la postérité.

Hingant, au premier mot du consentement qui lui étoit échappé, avoit senti ces remords si puissans, qu'il est impossible à quelque homme que ce soit de repousser. Un historien nous dit qu'Hingant *étoit courtisan, mais qu'il avoit quelques principes de probité.* A peine rentré chez lui, il envoie prier le procureur-général de venir le trouver la nuit, et de prendre garde sur-tout d'être aperçu d'Olivier du-Méel; il ajoute qu'il avoit une affaire très-importante à lui communiquer. Du-Breil observe les précautions indiquées, et se rend à l'invitation; il est surpris de l'espèce de désordre où il voit Hingant: — Que vous est-il arrivé? quelle pâleur sur votre visage! — Ce trouble, cette révolution, tout cela naît de mon cœur qui se soulève contre un projet.... Je touche à la plus haute fortune..... Un magistrat ne sauroit imaginer ce que c'est qu'un courtisan qui brûle de s'élever, et de laisser bien loin derrière lui ses rivaux..... Il faut se rendre utile: c'est par-là qu'on parvient à fixer la faveur du souverain, cet avantage si momentané....

» des suites fâcheuses, et qu'il ne pouvoit faire mourir son » frère sans s'exposer à l'indignation du roi de France. *Je* » *suis bien avec le roi*, reprit le duc avec vivacité; *il sait* » *que M. Gilles est un très-mauvais sujet, et il ne sera pas* » *fâché qu'on en fasse justice.* »

— Mais de quoi s'agit-il? — Le duc m'a proposé... Oh! vous allez me condamner. . . . Son prisonnier lui pèse, et il ne seroit pas fâché qu'on l'en débarrassât... vous me comprenez. — Vous auriez promis? — J'ai donné une réponse vague. — Vous balanceriez? — Je suis dans une perplexité inconcevable; j'ai le secret de mon maître : d'un côté, toutes les faveurs de la cour, la plus haute élévation; de l'autre, je ne sais trop pourquoi, une révolte éternelle dans mon ame! Le prince cependant m'a offensé, et je me vengerois, ce qui flatteroit ma juste sensibilité pour mon honneur..... — Votre honneur! votre honneur exigeroit que vous fissiez l'office de bourreau! malheureux Hingant! c'est vous-même qui avez dressé le piége où vous voilà arrêté; c'est vous qui, de concert avec le sire de Montauban, avez semé et nourri la division entre les deux frères : votre situation, je l'avouerai, est embarrassante; vous désobéissez à un maître, en n'exécutant point ses volontés; vous renversez votre fortune; vous vous livrez aux dangers auxquels est exposé un courtisan disgracié, qui a eu l'entière confiance du souverain : c'est-là ce qui vous attend, il ne faut pas vous le cacher; mais il n'y a point à hésiter : il vaut mieux déplaire au duc qu'au ciel, à sa conscience, à l'humanité; c'est dans ce moment sa voix qui se récrie; cette voix vous poursuivroit, fussiez-vous assis sur le trône, et.... croyez-moi, mon ami, la vertu dédommage un cœur des traverses qu'il éprouve. La faveur de tous les souverains du monde n'est point comparable à cette sécurité qui récompense l'homme exempt de reproches. Seriez-vous frappé de la plus

horrible adversité : vous auriez à vous applaudir d'avoir fait une bonne action, en refusant votre ministère au crime; allez, éloignez-vous pour quelque temps de la cour..... — Quitter la cour ! — Et qui vous assure que le duc ne sera pas lui-même atteint des traits du repentir? On ne verse pas impunément le sang humain et le sang d'un frère ! alors quelle satisfaction pour vous et pour le souverain lui-même, que ses desirs n'aient point été remplis ! il vous devra sa gloire, son bonheur, l'éloge de sa mémoire, et c'est la vertu qui sera la base de votre élévation.

Hingant suit les conseils du procureur-général : il s'écarte de la cour. François, furieux de voir sa barbarie ainsi trompée, s'adresse à Olivier du-Méel, qui, plus endurci qu'Hingant, se charge, avec Robert de Roussel, de la garde du prince de Bretagne, et promet tout.

L'infortuné prisonnier avoit trouvé moyen de faire parvenir au roi de France une très-longue lettre, qui contenoit les détails de son horrible situation : il exposoit à Charles que, depuis près de trois années, il expiroit dans les fers, sans avoir eu seulement la liberté de produire ses défenses; il présentoit sa mort prochaine, s'il ne s'élevoit en sa faveur quelque protecteur de l'humanité souffrante, et c'étoit à son oncle qu'il faisoit entendre son dernier soupir; il lui recommandoit sa femme, et il revenoit continuellement à cet objet; il ajoutoit qu'il étoit convaincu qu'on étouffoit la sensibilité de son frère; qu'il ne pardonneroit jamais à ses ennemis de lui avoir ôté jusqu'à la compassion qu'il auroit pu en attendre; que, malgré son

indifférence barbare, ce frère qu'on égaroit, lui seroit toujours cher. Il finissoit cet écrit, en suppliant le monarque de l'appeler en France, et de vouloir bien être son juge. Il n'y a que vous, disoit-il, dont je sollicite la justice, et dont je l'attende. Si je suis coupable, vous me punirez; innocent, je serai justifié par l'équité même.

La lettre, en plusieurs endroits, étoit effacée par les larmes du prince; Charles ne put la lire sans en verser aussi: c'est dans cette situation que le surprend son chambellan, Guillaume de Kosnyvinen, chevalier de la plus haute probité : — Vous pleurez, mon maître! cet écrit.... — Hélas! c'est une lettre que je reçois du prince de Bretagne; il est coupable, sans doute, mais il est bien malheureux! — Ah! sire, ne repoussez point cet attendrissement qui honore la majesté! écoutez la pitié, plutôt qu'un ressentiment injuste; cédez à vos larmes, et non aux calomnies atroces qui poursuivent l'innocence et l'accablent. On vous en impose, sire. Voici les torts du prince : il a

---

Guillaume de Kosnyvinen, etc. Ce sont de tels hommes dont les noms doivent se consacrer à la postérité. Ce généreux gentilhomme ne se contenta point de défendre l'innocence opprimée, auprès du roi son maître; il se porta pour caution de la somme de dix mille cinq cents écus (somme exorbitante pour ces temps), envers quelques personnes du conseil, afin de les engager à prendre le parti du prince de Bretagne, et à lui procurer sa liberté. Ses sollicitations pressantes obtinrent que Charles enverroit en Bretagne Prégent de Coëtivi, sire de Raiz, amiral de France, parler au duc de sa part, et lui demander l'élargissement du prince.

demandé avec peut-être trop de hauteur une augmentation d'apanage; l'amour l'a égaré, j'en conviens, jusqu'à enlever une femme promise à un autre : mais, sire, il étoit aimé de mademoiselle de Dinan; il est jeune, il est prince: la grandeur oublie aisément les devoirs de l'homme. D'ailleurs, il est de votre sang, et il vous a toujours respecté; il a fait même, en plus d'une occasion, éclater pour vous sa tendresse. Son penchant le porte à aimer les Anglais auxquels il a des obligations; nourri à leur cour, il a pris leurs mœurs, leurs goûts : mais c'est l'imposture la plus punissable qui l'accuse de s'être lié avec eux pour susciter la guerre à son frère; on l'a même noirci dans votre esprit. Quand il n'a plus que vous sur la terre qui daigniez ouvrir votre sein à ses gémissemens..... l'abandonneriez-vous, sire ? un roi de France n'est-il pas l'image de Dieu ? ne tend-il pas une main protectrice à tous les malheureux qui l'implorent? Son trône est l'autel de la bienfaisance; et c'est le plus à plaindre des hommes, un prince, c'est votre neveu qui réclame votre bonté. Le connétable se joint à mes prières; il est, en ce moment, à la tête de vos armées; il m'écrit pour vous intercéder en faveur de cette victime d'une cabale inexorable. Sire, donnez vos ordres : que le prince vienne à vos genoux, et vous prononcerez, comme il le desire, sa justification ou son châtiment. N'allez point demander conseil à des courtisans; je les connois : rarement ils sont du parti de la clémence et de l'humanité. C'est vous, sire, c'est votre cœur si sensible, c'est le roi de France que vous devez consulter; ce sont vos pleurs.

qu'il en faut croire. O mon maître! ô mon roi! Protégez l'innocent. Essuyer une seule larme d'un malheureux, c'est sans doute la première gloire, préférable à tout l'éclat des conquêtes. Pourquoi les rois peuvent-ils goûter plus de bonheur que nous? Ils ont la faculté de faire plus de bien, et un plaisir éternel suit un acte de bienfaisance. Je vous le répète : le prince ne s'est jamais écarté du respect et de l'attachement qu'il vous doit..... Sire, j'ose vous le rappeler : souvenez-vous que vous avez éprouvé la disgrace. Je ne quitterai point vos genoux que vous ne cédiez à ma prière : c'est un vieux serviteur prosterné devant vous, qui s'enhardit, en ce moment, à vous demander quelque récompense; mais c'est à votre générosité seule qu'il veut être redevable de la grace du prince de Bretagne. — Relevez-vous, chevalier, et embrassez votre ami. Oui, vous avez bien raison, je le sens : je n'aurai jamais goûté plus de satisfaction en ma vie; j'en croirai un digne sujet tel que vous. C'est vous qui m'assurez que le prince est victime de la calomnie : je vous offenserois, si je soupçonnois seulement que vous ne m'avez pas dit la vérité. Que mon amiral se rende donc promptement à la cour de Bretagne; qu'il parle au duc de ma part, et qu'on donne la liberté à mon neveu : je le ferai venir ici; je l'écouterai.

Le chambellan, charmé de la réussite de son entretien, avoit volé auprès de l'amiral, qui ne tarda point à s'acquitter de sa commission; il se met en chemin pour aller trouver le duc à Vannes. Kosnyvinen, en homme éclairé, prêta au pouvoir de la sensibilité les raisons d'une sage politique; il fit observer à Charles

que la détention du prince avoit occasionné l'infraction de la trêve arrêtée entre les Anglais et nous, et que son élargissement pourroit adoucir cette nation, et faciliter le succès des conférences entamées en Normandie.

L'amiral, au nom du roi, obtient ce qu'il demande : les fers du prince vont enfin être brisés. Alix, dans sa retraite, ou plutôt dans sa prison, car on ne lui accordoit pas la moindre liberté, apprend cette nouvelle, se livre à la joie la plus vive : — Je vais revoir mon époux ! il sera rendu à mes embrassemens ! mon cœur ne peut suffire à ses transports ! oh ! cher prince, combien je m'attacherai à te faire oublier ces jours affreux ! Sera-ce assez de mon amour pour te dédommager de tous les maux que tu peux m'imputer ? ah ! me seroit-il possible de t'aimer davantage ?

Le prisonnier n'éprouvoit pas une révolution moins satisfaisante ; il avoit su, on ignore par quelle voie, que le duc s'étoit laissé toucher, et qu'il terminoit sa captivité ; le premier sentiment, la première image dont son cœur s'étoit rempli, ne lui présentoit qu'une épouse adorée ; il renaissoit, en quelque sorte, pour voler dans ses bras : le tableau d'une si grande infortune fuyoit déja loin de ses regards. Le connétable avoit écrit au roi une lettre pleine de l'épanchement de la plus vive reconnoissance. Tous les amis du prince, c'est-à-dire le petit nombre de gens de bien qui se trouvoient à la cour de Bretagne, faisoient éclater leur joie ; le courrier du duc, chargé de mettre son frère en liberté, étoit parti.

Par quelle fatalité la méchanceté et la haine ont-elles

des ressources que n'imagine point la bienfaisance ! Les ennemis du prince de Bretagne étoient confondus : leur proie leur échappoit, et ils alloient être témoins de son bonheur ; cette dernière idée augmentoit leur rage ; elle leur suggère un expédient qu'on peut appeler le chef-d'œuvre des machinations infernales : ils découvrent et achètent à prix d'argent l'exécrable talent d'un vieux scélérat, nommé Pierre de la Rose, qui possédoit singulièrement l'art de contrefaire les écritures ; il avoit demeuré long-temps parmi les Anglais, et il s'étoit fait une étude suivie de la connoissance du style des dépêches de la cour d'Angle-

---

Pierre de la Rose, etc. Charles avoit effectivement envoyé en Bretagne l'amiral Coëtivi, pour solliciter la liberté du prince : il l'avoit obtenue. « Mais (nous dit un des historiens » de Bretagne) les ennemis du prince ne furent pas plutôt » informés de ses dépêches, qu'ils firent remettre au duc une » lettre écrite au nom du roi d'Angleterre, qui le sommoit » de lui rendre M. Gilles, chevalier de son ordre et son con- » nétable ; qu'à son refus, il enverroit dans son pays des » forces capables de l'y contraindre. Cette lettre étoit l'ouvrage » de la supposition, et de l'imposture la plus noire ; elle avoit » été fabriquée par un nommé Pierre de la Rose : ce scélérat, » qui avoit demeuré long-temps en Angleterre, avoit si bien » contrefait le style des dépêches de cette cour, qu'il étoit » facile de s'y méprendre ; la lettre étoit signée et scellée dans » la forme ordinaire. A la lecture qu'en fit le duc, il montra » une vive indignation ; et soit qu'il la crût véritable, ou qu'il » fît semblant de la croire telle, il envoya à toute bride dé- » fendre au capitaine de mettre son frère en liberté, quelques » ordres qu'on lui signifiât de sa part ; il fit même parvenir la » fausse lettre au roi de France. »

terre. C'est donc à ce misérable qu'on a recours pour fabriquer, au nom de Henri, une lettre menaçante, adressée au duc de Bretagne; on le sommoit de rendre promptement le prisonnier, ou une armée considérable étoit prête à fondre sur ses Etats. Le duc, offensé vivement de cet écrit, qu'il ne croit que trop véritable, s'abandonne à la fureur, révoque l'ordre d'élargir le prince, et jure absolument sa perte, qu'il n'a que trop différée. L'amiral de France est enfin congédié sans avoir réussi dans sa négociation. Il y a des mémoires de ce temps qui soupçonnent sa bonne foi; il faut regarder ce doute comme une calomnie. Les hommes ne sont-ils pas déja assez méchans, sans qu'on leur prête de nouvelles atrocités! Coëtivi avoit de la fortune, et paroissoit être au-dessus de la corruption.

Le malheur qui poursuivoit le prince ne fut pas borné à cette cruelle épreuve; la cabale sut, par des ressorts cachés, irriter les Anglais, qui déclarèrent effectivement la guerre au duc, et redemandèrent l'élargissement de son frère. Ce dernier coup acheva d'endurcir un cœur qui ne demandoit qu'à repousser la nature, et à se livrer aux plus noirs excès d'injustice et de barbarie; François ne s'occupa plus que des moyens d'assurer sa vengeance implacable.

Le malheureux prince croit toucher au moment de sa délivrance; il entend du bruit; son ame s'ouvre toute entière à ce doux espoir: de nouveaux satellites, plus inhumains encore que les premiers, et Olivier du-Méel à leur tête, viennent le tirer de sa chambre pour le plonger dans un cachot. Cet infortuné veut demander la raison d'un changement si contraire à

celui qui l'avoit flatté; l'imagineroit-on ? cependant l'histoire nous l'atteste : on ne répond au prince de Bretagne qu'en le frappant avec violence; alors toute sa fermeté l'abandonne, il verse un torrent de larmes. — Et c'est moi qu'on traite ainsi ! et je ne puis me venger ! à moi, de pareils outrages ! mon frère auroit donné ces ordres ! n'est-il pas satisfait de me faire éprouver l'excès des souffrances? y ajouter l'opprobre ! Ces monstres, loin d'être désarmés, redoublent leurs mauvais traitemens. On avoit retiré au prisonnier cet homme moins féroce, qui lui avoit facilité les moyens d'écrire à sa femme et au roi de France; il étoit donc privé de la douceur de recevoir des nouvelles d'Alix, que dans son séjour on avoit resserrée plus étroitement. L'accablement le plus profond anéantit cette épouse si tendre, qui n'attendoit que le moment d'embrasser son mari.

Le cœur des hommes les plus méchans ne peut quelquefois se défendre des atteintes de la pitié, tant la compassion est un sentiment propre à notre nature ! Ah ! malheureux humains, pourquoi ne l'écoutez-vous pas davantage, cette voix touchante qui vous crie et vous sollicite en faveur de l'infortuné ! vous augmenteriez le nombre de vos plaisirs; la barbarie est une impression qui vous est étrangère : elle fatigue l'ame, et y jette toujours le dégoût et le remords. Du-Méel, ce monstre si inflexible, est vaincu par les supplications, par les gémissemens de son prisonnier; il le met en état d'écrire au duc. Voici la première lettre que le prince adresse à ce frère inhumain.

« Monseigneur,

» Je n'ose vous appeler mon frère : peut-être mes » ennemis me feroient un nouveau crime de réclamer » auprès de vous les droits du sang; je ne m'appuierai » donc pas d'un nom si cher encore à ma sensibilité : » je ne vous présenterai que le dernier de vos sujets, » le dernier des hommes et le plus malheureux, qui » embrasse vos genoux, qui les inonde de ses larmes, » et qui ne cherche qu'à exciter votre compassion. Je » pourrois vous parler de mon innocence prouvée par » tant de témoignages, recourir à votre justice ! mais » je ne veux intercéder que votre clémence ; je con- » sens à vous paroître coupable, si cet aveu sert votre » générosité ! Hélas ! je n'ai plus d'orgueil : brisé sous » le fléau de l'infortune, je me remets entièrement » à votre pitié ; jeté dans un profond cachot, trempant » un pain grossier de mes pleurs, dont bientôt la source » va tarir, sans consolation, sans espérance, séparé » d'une épouse que j'aime plus que jamais et qui par- » tage mon sort affreux.. ô ciel, quelle image ! Alix, » Alix aussi persécutée : telle est la situation d'un » prince qui n'a commis qu'une faute, l'amour... » qu'allois-je dire? mon dessein, je vous le répète, est » de m'offrir à vos regards sous l'aspect du plus grand » criminel : vous en aurez plus de mérite à me par- » donner, et je me livre sans nulle réserve à toute » l'horreur de ma destinée. Mes liaisons avec Henri » et les Anglais vous ont déplu : je renonce à Henri, » aux Anglais, à tout, à tout; vous me verrez soumis » aveuglément à vos volontés ; il n'y aura que vous et

» Alix qui occuperez mon cœur. Refusez-vous de
» me voir? voulez-vous me bannir de votre cour, de
» la Bretagne? faites-moi transporter au bout du
» monde, dans le désert le plus horrible; que j'y vive
» avec mon épouse! j'y bénirai encore vos bontés; il
» ne m'échappera jamais la moindre plainte... Ah!
» mon frère, je n'y résiste point, je n'y résiste point!
» Si notre père pouvoit percer la nuit de la tombe, et
» qu'il me vît dans ce déplorable état, croiroit-il.....
» je m'interdirai le plus foible reproche! Rappelez-
» vous seulement ce qu'un prince d'Angleterre disoit
» à l'impitoyable Guillaume : vous m'avez parlé plu-
» sieurs fois de ce trait d'attendrissement dont l'huma-
» nité s'honore. Hélas! si vous êtes sensible au plaisir
» d'être aimé, qui vous aimera mieux qu'un frère? Et
» vous voulez l'immoler, ce frère si misérable, qui
» vous invoque comme il invoqueroit Dieu même,
» qui vous chérit encore! On ne peut vaincre la
» nature, et c'est la nature elle-même qui vous porte
» mon dernier soupir : le laisserez-vous s'exhaler?

A l'impitoyable Guillaume, etc. Guillaume le *Conquérant* avoit trois fils, Guillaume surnommé le *Roux*, Henri et Robert; le second excita quelque trouble, prit les armes, et se retira au mont Saint-Michel où il fut assiégé par ses deux frères. Il fut réduit à manquer d'eau; il en fit demander à Robert qui lui en envoya, et même ajouta à ce présent un tonneau de vin. Guillaume le *Roux* blâma fort ce mouvement de sensibilité. « Eh! lui répond Robert, quelque tort que notre frère ait » avec nous, devons-nous souhaiter qu'il meure de soif? nous » pouvons, dans la suite, avoir besoin d'un frère : où en retrou- » verions-nous un autre, quand nous aurons perdu celui-ci? »

» Pardonnez-moi, pardonnez-moi : ces expressions » doivent avoir tant d'empire sur le cœur humain ! le » vôtre seroit-il endurci au point d'en méconnoître la » force ? les cruels ! mon frère, ils vous auroient prêté » leur ame ! souvenez-vous..... quelquefois vous avez » daigné me serrer dans vos bras ; vous m'avez dit » souvent : mon frère, compte sur une tendresse éter- » nelle ; et en voilà les fruits ! mais je ne prétends » point me plaindre et vous offenser. S'il faut en faire » l'aveu pour vous désarmer, j'ai mérité ces coups, » c'est votre seule pitié que je réclame ; qu'on brise » donc des fers trop appesantis, ou, du moins, qu'une » prompte mort me délivre de tant de maux !

» Le prince de Bretagne. »

Ce que c'est que l'amour ! quelles victoires il remporte ! S'il n'eût été touché que de sa propre infortune, le prince assurément n'auroit point descendu à tant de soumission : mais il s'agissoit de la destinée d'Alix, et un cœur vraiment sensible met une espèce de vanité à s'humilier pour ce qu'il aime. Il est tant de dévouemens qui coûtent plus que celui de la vie ! l'abaissement est le comble du malheur, et le sacrifice de l'orgueil est le dernier qui nous reste à faire.

Le prisonnier comptoit les jours, les heures, les momens ; il ne recevoit aucune réponse : plein de son désespoir, il écrit cette nouvelle lettre.

« Mon arrêt est donc prononcé ! mon frère n'est » plus que mon juge inexorable ! je lui ai adressé du » fond de ma prison, des entrailles de la terre, mes » larmes et mes cris, comme à la Divinité même ; et » il m'a rejeté ! il ne m'a point seulement accordé la

» consolation de lire ma sentence signée de sa main ! » on me refusera jusqu'à la mort que je sollicite comme » une faveur ! Frère cruel... ah ! pardon, pardon, le » désespoir m'égare ; mes tourmens sont à un degré.... » je ne me connois plus ; et c'est vous, mon frère, qui » me plongez dans ce gouffre de douleurs ! Pourquoi » la religion me défend-elle de terminer des jours qui » ne sont qu'un tissu de souffrances ? Il y a long-temps » que j'aurois épargné ce crime à mes bourreaux ; ils » poussent la barbarie jusqu'à me laisser l'existence ! » ils versent le poison goutte à goutte dans mon cœur ! » Mon frère, mon frère, ce nom ne sauroit donc vous » toucher ! Songez-vous que c'est votre sang qui coule » dans mes veines, que le même sein nous donna la » vie... que je ne puis vous haïr ; et vous êtes l'auteur » de tous mes maux ! Au nom de ce Dieu dont vous et » moi nous dépendons, jetez sur le plus malheureux » des hommes un regard de pitié. Je vous l'ai dit : c'est » votre compassion, votre seule compassion que j'in- » voque ; ordonnez qu'on précipite l'heureux moment » où je cesserai d'être. Voilà l'unique bienfait que mes » larmes et mes gémissemens implorent ; ne suis-je pas » assez misérable pour me flatter qu'on m'accordera » cette grace ? La mort, mon frère, la mort, puisqu'il » ne m'est point permis de vous attendrir ! Hélas ! je » vous la pardonne, cette fin cruelle ; et j'expirerai... » je nommerai mon frère, en mourant de ses coups. » Ah ! faut-il que vous me haïssiez ? cette affreuse » idée, je l'emporterai dans la tombe ! Du moins pro- » mettez-moi de ne pas poursuivre ma mémoire. Mon » frère, vous connoîtrez la vérité ; vous me plaindrez ;

» laissez-moi sortir de la vie avec ce doux espoir : le » tombeau n'est-il pas un terme à la haine, et mes » ennemis tourmenteront-ils encore ma cendre ? Je ne » vous adresse plus mes prières que pour mon épouse ; » c'est bien assez d'une victime : la vengeance qui » m'accable ne seroit-elle pas assouvie ? Je vous en » conjure par mes pleurs, par mon sang que j'attends » qu'on vienne épuiser : ne punissez point Alix d'un » malheureux amour ; hélas ! elle aura de la peine à » survivre à son mari. Daignez la protéger, et souffrez » qu'elle vous parle quelquefois de mon innocence, » de ma tendresse et de mes malheurs ».

Le duc étoit bien éloigné de répondre à son frère ; au lieu de ces deux lettres si touchantes, il en avoit reçu qui étoient pleines de reproches et de menaces, l'ouvrage de ce même Pierre de la Rose, si habile dans l'art de contrefaire les caractères. François, irrité par ces écrits offensans, ne dissimule plus la fureur qui l'anime. On lui avoit rapporté que le prince, dans son désespoir, disoit qu'il s'arracheroit la vie. « Il peut en disposer, répliqua froidement le barbare ; je l'en laisse entièrement le maître. » Les moindres paroles des souverains sont recueillies avec avidité, et les courtisans leur prêtent aisément l'interprétation qui leur est favorable. Les ennemis du prince, d'après ces expressions échappées au duc, conçurent le détestable projet de se défaire au plutôt de leur prisonnier. Ils dressèrent un ordre comme émané de François, de faire mourir le prince ; cet arrêt fut porté au garde des sceaux pour être scellé. Eon le Baudouin, c'est ainsi qu'on appeloit cet homme respectable, et de semblables noms pour

l'honneur de l'humanité et la consolation de la vertu, doivent être transmis aux siècles les plus éloignés; Eon le Baudouin refusa hautement d'appuyer de son ministère ce monument de l'imposture et du crime; il perdit sa charge, et acquit une gloire immortelle. L'ordre enfin est revêtu de la forme légale par une main plus complaisante, et Olivier du-Méel est chargé de l'exécution.

Le vicomte de Rohan va trouver Artur, lui fait de vives représentations sur l'attentat prêt à se commettre, lui propose le combat singulier : celui-ci obtient de François un commandement exprès au vicomte de ne point se mêler de cette affaire; il fut même exilé à plus de trente lieues de la cour.

Alix ne cessoit d'implorer le ciel pour la délivrance de son mari : elle écrivoit continuellement au roi de France et au duc de Bretagne, des lettres qui ne leur étoient point rendues; souvent, succombant sous l'excès de la douleur, elle jetoit des cris perçans, elle vouloit même attenter à ses jours; ceux qui l'entouroient, écartoient tout ce qui l'auroit pu servir dans cet affreux dessein. Le connétable, obligé de remplir ses devoirs, et de rester à l'armée, ne pouvoit qu'importuner Charles par des dépêches qui se succédoient promptement; mais la faction contraire au prince avoit su se procurer jusqu'à la cour de France des émissaires qui empêchoient que le roi ne fût instruit de la vérité: d'ailleurs on étoit parvenu à défigurer son neveu à ses yeux; il le regardoit comme coupable, malgré toutes les représentations de Kosnyvinen, qui revenoit sans cesse à la charge. Par quelle étrange destinée le mensonge

mensonge a-t-il presque toujours un accès facile auprès des grands ! Il n'est point à douter que le monarque, convaincu de l'innocence du prince, ne se fût déclaré son appui.

Je le répète avec douleur : c'est ici l'histoire la plus fidèle qui va se charger du pinceau. On annonce à du-Méel qu'il faut se hâter d'arriver au dénouement de cette abominable intrigue ; on lui en impose : on lui dit que c'est le conseil du duc qui a prononcé l'arrêt : on le voit ébranlé, soit que le remords se fît entendre enfin au fond de son cœur, ou soit qu'il craignît que le duc venant à se repentir, ne le punît de son trop de docilité. Les promesses éblouissantes, les récompenses, les gouvernemens, une foule d'avantages pour lui et ses complices, tout est présenté à son avidité mercenaire : il est déterminé. On change une seconde fois les satellites qui gardoient le prisonnier ; il est jeté dans un cachot encore plus profond, et rempli d'eau, dont les fenêtres grillées donnoient sur les fossés ; on a résolu de le laisser mourir consumé par la faim et la soif ; on reste enfin plusieurs jours sans lui apporter ni à manger ni à boire.

Le malheureux sent toute l'horreur du sort qui l'attend ; il poussoit des accens lamentables ; il imploroit

---

Et rempli d'eau, etc. Ce fut le duc lui-même qui ordonna à Olivier du-Méel d'enfermer son frère dans un cachot où il y avoit de l'eau ; quelque dévoué que fût cet officier aux volontés de son maître, il hésitoit à se prêter à cette inhumanité : il osa répondre qu'il ne mettroit point le prince dans une semblable prison. « *Si vous ne voulez pas l'y mettre*, dit le duc, » *d'autres l'y mettront.* »

le secours de tous ceux que de sa fenêtre il voyoit passer au-delà du fossé ; il leur tendoit, à travers les barreaux, des mains suppliantes. « C'est le prince de » Bretagne, leur crioit-il, c'est le prince de Bretagne » qui vous demande du pain et de l'eau pour l'amour » de Dieu. » On n'osoit s'arrêter seulement pour l'écouter, tant on craignoit de laisser échapper le moindre indice de pitié ! Qu'il est peu d'ames courageuses qui prennent la défense de l'humanité aux dépens de l'intérêt personnel, et qu'on se courbe facilement sous le joug de la tyrannie !

Une pauvre femme qui mendioit près du château, est émue fortement en faveur du prince ; on ignore le nom de cette créature respectable, tandis qu'on nous accable des noms et surnoms de tant de scélérats, la honte et l'exécration de l'espèce humaine. L'ingratitude et la dureté seroient-elles des vices attachés à notre nature ? ou la sensibilité n'appartiendroit-elle qu'au cœur du malheureux ? Cette femme, qui elle-même avoit à peine un morceau de pain pour soutenir sa triste existence, a le courage de descendre la nuit dans

---

Du pain et de l'eau pour l'amour de Dieu. Propres expressions de ce malheureux prince. Ce fait si inconcevable est rendu ici dans la plus grande exactitude : on n'a pas eu besoin d'ajouter aux couleurs de l'histoire. Plût au ciel, pour l'honneur de l'humanité, qu'on pût accuser l'auteur de publier un roman ! On fera une remarque : ce même souverain, ce frère dénaturé, près de mourir, dit à ses courtisans : « *Mes amis, que* » *l'état où je suis vous serve d'exemple ! j'ai été votre prince,* » *et maintenant je ne suis plus rien.* » N'y auroit-il que le flambeau de la mort qui pût éclairer les hommes ?

les fossés, et d'apporter au prisonnier, sur les bords du soupirail, ce morceau de pain, et une petite cruche d'eau. Monseigneur, monseigneur, dit-elle au milieu des larmes, je vous donne tout ce que je possède ; je mourrois pour vous servir. Parlez : que puis-je faire pour vous ? Les grands sont donc quelquefois aussi à plaindre que nous le sommes ! Ah ! monseigneur, ne puis-je vous être plus utile ? Le prince est si touché de cette action de bienfaisance, que les pleurs coupent sa voix : elle se fait, au bout de quelques instans, un passage à travers les sanglots : — C'est vous, digne créature, qui venez me secourir, tandis que tout le monde.... que mon frère.... il n'a pas la force d'achever : les larmes le suffoquent. Monseigneur, reprend la bonne femme, il faut assurément que notre souverain ne soit point instruit de votre situation ! elle me pénètre ! croyez que je vais demander l'aumône avec une ardeur que je n'ai point encore ressentie ; du moins je vous apporterai tout le pain que j'aurai. Oh ! monseigneur, il sera tout pour vous ! bien peu suffira à mon besoin. Eh ! les cruels ! en quel état ils vous ont réduit ! Le prince, dans son malheur, éprouvoit quelque adoucissement : la pitié console. Il redisoit sans cesse : voilà donc le seul cœur que j'ai pu émouvoir !

Cette femme, l'héroïne du sentiment, épioit les heures de la nuit où les ténèbres sont plus épaisses, pour apporter son tribut de pain et d'eau au prisonnier ; il ne la revoyoit point sans crainte : — Si l'on vous apercevoit, on vous ôteroit peut-être la vie ! — Eh ! monseigneur, qu'est-ce que le risque de ma vie auprès du plaisir de prolonger la vôtre ? tout mon chagrin est

de ne pouvoir faire davantage. Le prince l'interroge ; il voudroit avoir des lumières sur le sort de son épouse : les moindres clartés lui sont refusées. Vous prenez soin de mes jours, dit-il à sa bienfaitrice, il faudroit aussi pourvoir au besoin de mon ame ; les barbares me dénient jusqu'à ce secours : daignez me procurer quelque religieux charitable qui reçoive ma confession ; car je sens que, malgré votre pitié, je touche à ma fin.

La femme compatissante court se jeter aux pieds d'un cordelier qui la confessoit ; elle lui révèle ce qu'elle fait pour le prince, lui peint l'extrémité où il se trouve, presse enfin ce bon religieux, et l'engage à se rendre à l'invitation du prisonnier. Cet homme digne de remplir les fonctions du sacré ministère, et qui en possédoit l'esprit bienfaisant, s'expose au danger d'être arrêté, suit cette femme qui le conduit dans l'ombre, et l'amène jusqu'au bord du soupirail ; elle appelle le prince qui ne sait comment leur témoigner sa reconnoissance. Monseigneur, dit le cordelier, c'est mon devoir que je remplis : et qui doit voler au secours de l'infortune, si ce n'est la religion ? elle est la mère des malheureux ; son sein est toujours ouvert à leurs plaintes, et elle nous enseigne à lui tout sacrifier, jusqu'à la vie même ; la religion va bien plus loin que l'humanité : disposez donc de mon zèle et de mes services, monseigneur.... O Dieu ! les inhumains ! sont-ce des hommes, des chrétiens, qui vous traitent ainsi ? Le prisonnier présente, d'un air touché, un bras décharné au religieux : — Hélas ! c'est mon frère ! Il ajoute : je reconnois bien à ces traits le caractère de la véritable piété qui vous anime : oui, il n'y a que la religion

qui puisse être aussi sensible, aussi secourable ! Je suis rejeté de l'univers entier ! ce n'est plus qu'à Dieu que je peux confier mes peines, et c'est de lui seul que j'ose attendre quelque compassion. Croyez (s'adressant à la femme et au cordelier), ames si généreuses, que si le ciel me rendoit au monde, j'emploierois toute mon existence à vous prouver combien je suis pénétré de vos bienfaits. J'ai donc, avant d'expirer, trouvé deux amis ! Ah ! monseigneur, interrompt la femme, c'est vous qui nous obligez ! pour moi, je n'imaginois point qu'il fût pour nous autres pauvres gens des plaisirs sur la terre ! et vous me faites éprouver que, dans la plus grande détresse, on peut goûter le bonheur : je suis la plus heureuse des créatures ! j'ai pu vous conserver la vie !

Le prisonnier auquel il n'étoit point permis de soupçonner la fidélité d'une créature si respectable, la charge d'une commission qui demandoit de l'intelligence : il s'agissoit qu'elle tentât de s'insinuer jusqu'à la princesse, et de l'engager à venir voir son époux expirant. Si sa main, dit le prince, pouvoit me fermer les yeux ! si elle recueilloit mon ame prête à s'exhaler !.... Allez, ma digne protectrice.... c'est vous, respectable infortunée, qui protégez le prince de Bretagne ! quel exemple pour les grands de la terre ! allez, faites tous vos efforts : que je jouisse encore une fois de la vue de mon épouse !... mon père, ce souhait n'offense point l'Être suprême ; c'est Dieu qui fit mon cœur, mon cœur si sensible !

La bonne femme laisse le prince avec le cordelier, et court chercher les moyens de s'introduire auprès d'Alix.

Son époux malheureux s'occupe d'abord du soin de satisfaire au spirituel : il trace un tableau fidèle de ses fautes ; il en témoigne un repentir sincère ; ensuite il vient à exposer l'horreur de sa situation : — Mon père, sans doute je suis coupable aux regards de la Divinité : vous voyez combien j'en suis contrit : mais vous me promettez que mes larmes, mes remords, m'obtiendront du ciel un pardon que les hommes ont la dureté de me refuser. Eh ! qui m'a précipité dans ce gouffre de maux ? mon frère ! un frère que j'aimois.... A ce mot, il fond en larmes. Il reprend : mon père, Dieu commande par votre bouche ; il faut donc lui pardonner ! Le prêtre lui représente à ce sujet tout ce que la religion nous impose. Le prisonnier continue : Je lui pardonne, mon père, je lui pardonne ; mais, puisqu'il s'obstine à ne point vouloir connoître mon innocence, puisqu'il rejette mes cris, mes larmes, mon dernier soupir, c'est au tribunal du Juge suprême, du Maître des puissances de la terre, c'est devant Dieu que je le cite, et je l'y appelle dans quarante jours ; allez le trouver de ma part, et qu'il sache quel vengeur j'ai réclamé ; dites-lui que vous avez vu son frère plongé dans une eau croupissante, couvert des

---

Je l'y appelle dans quarante jours, etc. On lit dans une histoire de Bretagne : « Il pria en même temps ce cordelier » d'aller trouver le duc de sa part, de lui dire l'état où il étoit » réduit, et de lui déclarer que, puisqu'il lui avoit refusé » justice en ce monde, il le citoit au tribunal de Dieu. On » ajoute même que, dans la citation qu'il donna au cordelier, » il fixa le terme de quarante jours. »

ulcères de la misère, s'abreuvant de ses pleurs, consumé de besoin, prêt à exhaler sa malheureuse vie, et.... lui pardonnant, l'aimant encore : oui, mon père, il m'est encore cher, et c'est ce qui redouble mes douleurs! on abuse de sa foiblesse; on l'a forcé, j'en suis convaincu, à détester, à poursuivre son frère, à me déchirer le sein. Vous lui direz aussi que je sollicite du moins sa compassion pour mon épouse : étendroit-on jusque sur elle une persécution si peu méritée ? Si le ciel, mon père, le touchoit par votre voix, qu'il me fût permis de me traîner à ses pieds, d'y porter mes pleurs .... mais je ne serai plus, je ne serai plus ! Mon père, souvenez-vous dans vos prières du plus malheureux des hommes. Je laisse à Dieu le soin d'acquitter ma reconnoissance. Voici une bague de peu de valeur, seul bien que mes bourreaux ne m'aient point ravi : daignez la recevoir et la conserver en mémoire d'un infortuné qui sent tout le prix du service que vous lui avez rendu.

Le religieux n'avoit pas la force de répondre; il pleuroit amèrement avec le prisonnier qui lui prenoit la main par les barreaux, et la trempoit de ses larmes. Il poursuit : adieu, mon cher bienfaiteur! encore une fois, voyez le duc, et n'oubliez pas de lui parler du tribunal auquel je le cite : mais laissons-là les hommes; c'en est fait! je me jette dans les bras de Dieu : c'est lui, lui seul qui connoît, qui venge la vérité et l'innocence.

Quelle image ! et c'est dans le quinzième siècle que ce tableau d'horreurs est présenté, quand il existoit des hommes qui se seroient offensés d'avoir été appelés des sauvages, des barbares, des bêtes féroces, quand

ils professoient une religion de bonté, quand ils se disoient des chrétiens ! eh ! monstres ! n'étiez-vous pas au dessous des tigres les plus acharnés ?

Le geolier et ses satellites qui espéroient que la faim les débarrasseroit de leur prisonnier, sont étonnés de le voir vivre encore : il avoit serré dans un coin de son cachot quelques morceaux de pain et une cruche d'eau : voilà ce qui soutenoit les misérables jours du frère d'un souverain !

Olivier du-Méel ne sauroit concevoir par quelle espèce de prodige son espérance est ainsi trompée. Les scélérats qui ne respiroient que la mort de leur victime, et qui craignoient qu'un retour d'humanité dans le cœur de François ne leur arrachât le fruit de leur vengeance, font dire à du-Méel qu'on hâte la fin du prisonnier : on a résolu de l'empoisonner. On feint

---

Qui craignoient, etc. « Le duc (dit-on) aigri de plus en plus » contre son frère, par ces lettres offensantes qu'on avoit subs- » tituées aux véritables, laissa échapper des termes qui mar- » quoient qu'il souhaiteroit d'être défait du prince ; ses ennemis » se prévalurent de ces expressions échappées à François dans » un mouvement de colère : ils ont donc résolu d'ôter la vie » à leur malheureuse victime ; le chancelier de Bretagne n'a- » voit point rougi, ainsi que nous l'avons vu, de prêter son » ministère à cet abominable complot : il avoit dressé un ordre » comme émané du duc, de faire mourir son frère. Ceux qui » gardoient le prisonnier, étoient tous gens dévoués à ses enne- » mis, et qui ne demandoient qu'à signaler leur scélératesse. » Cet ordre (selon d'autres mémoires) émanoit du duc même. » La conduite qu'il avoit tenue jusqu'ici à l'égard du prince, » et les moyens divers qu'il avoit cherchés pour le faire périr,

d'être touché de son état ; on lui apporte une soupe, qui, bien loin de ranimer ses jours, devoit les terminer ; on y avoit insinué du poison : la force de son tempérament l'emporta sur les effets que du-Méel en attendoit, et le prince luttoit encore contre la mort, qui, en quelque sorte, l'investissoit de tous côtés.

Il cédoit un moment à la violence de ses maux : ce sommeil qui naît de l'excès des souffrances, et que nous devons regarder comme un bienfait de la nature, tendre mère toujours attachée à nous secourir, ce sommeil accablant s'appesantissoit sur la paupière du prisonnier ; il s'entend appeler par une voix touchante, qu'il a bientôt reconnue : il se précipite, s'élance à son soupirail : — Est-il bien vrai ? .. quel miracle ! .. C'est vous, chère Alix ! .. c'est vous ! .. et sous quels habits ! Un foible clair de lune permettoit de distinguer les objets. La princesse, c'étoit elle en effet, ne peut retenir

---

» donnent en effet lieu de le croire. La vérité est que le maré-
» chal de Montauban que des intérêts de famille avoient fait
» entrer dans cette espèce de conjuration pour perdre un inno-
» cent, eut horreur du projet, et s'opposa de tout son pouvoir
» à l'exécution. »

On lui apporte une soupe, etc. « Rayard, maître-d'hôtel d'un
» des complices, remit à du-Méel trois paquets de poison qu'il
» avoit apporté d'Italie, et lui apprit même le moyen de le
» préparer : ces scélérats délibérèrent entre eux sur la manière
» dont ils présenteroient le poison ; il fut conclu qu'on le feroit
» prendre dans une soupe grasse que l'on donneroit au prison-
» nier : il mangea donc de cette soupe ; mais la force de son
» tempérament l'emporta encore sur la violence du poison, et il
» en fut quitte pour des douleurs d'estomac qui l'affoiblirent
» considérablement. »

un cri lamentable, lorsqu'elle aperçoit son mari dans cette horrible situation ; elle tombe, le visage collé contre les barreaux, qu'elle inonde de ses pleurs : — Cher prince !.. cher époux ! . . c'est ainsi qu'un frère barbare vous traite ! ah ! je cours lui demander la mort. Le prince la retenant par la main : — Il est inutile de tenter une démarche infructueuse ; j'en ai trop fait ! nous nous sommes trop abaissés, trop humiliés ! il faut mourir. Je vous ai vue, adorable épouse ! c'est l'unique faveur que j'implorois de ce ciel, mon seul appui : il me l'a accordée, j'expire content.

Ils entrent dans des détails interrompus vingt fois par les sanglots. La bonne femme avoit su vaincre les obstacles : elle étoit parvenue à la princesse, quand on la conduisoit à l'église, et, en feignant de lui demander l'aumône, elle avoit eu le temps de lui parler de son mari. Alix, à l'aide d'un drap découpé, étoit, pendant la nuit, descendue de son appartement, revêtue des habits de la pauvre femme à qui elle avoit laissé les siens ; et instruite de la façon dont elle devoit s'introduire dans les fossés, elle étoit arrivée, à la faveur de ce déguisement, jusqu'à l'affreux séjour qui renfermoit son époux. Non, cher prince, lui dit la princesse en attachant ses baisers et ses larmes sur une de ses mains, vous ne mourrez pas, je revivrai avec vous ; je vais embrasser les genoux du cruel auteur de nos misères ; ou je le fléchirai, ou il enfoncera le poignard dans mon sein. C'est mon époux, c'est lui qui souffre tous ces tourmens, qui mange le pain de la pauvreté !.. ô ciel ! ciel ! permettras-tu que le crime triomphe à ce point ?

Un bruit s'élève ; on aperçoit des flambeaux ; on distingue une troupe de gens armés ; ces furieux accourent, se saisissent de la princesse qui poussoit des cris perçans, et qui, s'attachant aux barreaux, ne vouloit point se séparer de son mari : — Eh ! du moins, tigres impitoyables, que nous puissions expirer ensemble ! nous refuserez-vous jusqu'à cette consolation ? Ah ! barbares, s'écrioit le prince, venez, hâtez-vous de déchirer mon flanc, et qu'une épouse innocente ne soit pas l'objet de vos fureurs ! c'est sur moi, sur moi que doit s'épuiser votre rage.

L'un et l'autre n'étoient point écoutés. On avoit surpris la pauvre femme avec des habillemens si peu convenables à l'indigence ; les menaces, les coups n'avoient pu lui arracher son secret : un enfant, qui par hasard s'étoit trouvé près d'Alix lorsqu'elle revêtissoit ces haillons, avoit tout découvert ; la femme charitable fut plongée dans un cachot, et l'on ramena la princesse mourante à sa retraite, où elle essuya tous les mauvais traitemens d'une dure captivité.

Le duc venoit de prendre Avranches sur les Anglais ; il se mettoit en chemin avec ses principaux seigneurs, pour aller coucher au mont Saint-Michel : on lui annonce un religieux qui demandoit à lui parler en particulier. Ce prince éprouvoit déja ces tourmens de l'ame inséparables du crime ; c'est en vain qu'il se déplaçoit : l'image de son frère l'atteignoit, entroit dans son cœur, y portoit ce trouble, cet effroi de soi-même que rien ne peut dissiper ; il entendoit des accens lamentables ; tous ses sens se soulevoient contre lui ; tout prenoit une voix pour lui reprocher son

inhumanité. On n'offense donc pas la nature impunément! quelle différence de la vertu qui, dans les plus malheureuses épreuves, conserve la sérénité, et se console de ses maux par le témoignage favorable de sa conscience!

Le religieux aborde le souverain, qui a fait retirer ses courtisans, et qui le premier prend la parole : — Quel sujet vous amène ici, mon père, et que me voulez-vous? — Empêcher, monseigneur, le comble de l'injustice et de la barbarie, réclamer auprès de vous la nature, la religion : je suis chargé d'une commission cruelle ; mais mon état m'ordonne de dire la vérité, et de la servir. Le prince votre frère, qui est près d'expirer, vous appelle à ce jugement infaillible, irrévocable, auquel tous les hommes sont soumis, au jugement de Dieu ; il vous cite à son tribunal, dans l'espace de quarante jours... — Vous osez... — Tout, monseigneur, dès qu'il s'agit de vous retenir sur les bords de l'abîme, de vous ouvrir les yeux, de vous rendre à vous-même : car il n'est pas possible que vous portiez un cœur aussi impitoyable! Représentez-vous le prince courbé sous le poids des chaînes, enseveli, pour ainsi dire, dans une fosse pleine d'eau, condamné par les barbares instrumens de votre vengeance à expirer de faim ; il en ressentoit toutes les horreurs : il n'y a que la charité d'une pauvre femme qui ait prolongé jusqu'ici sa misérable existence ; elle lui a donné en secret le fruit de ses aumônes, le morceau de pain, seul aliment qu'elle possédoit, et dont elle s'est privée pour votre frère, qui dans ce moment trempe ce peu de nourriture de ses dernières larmes, qui vous tend

ses deux bras desséchés par le besoin ... par le besoin, monseigneur; c'est votre frère qui est réduit à cette extrémité, et... il cherche encore à vous justifier; il est persuadé qu'on vous a trompé, qu'on se sert de votre nom sacré pour lui faire subir des tourmens qu'on épargneroit au dernier des scélérats. Eh! quel crime a mérité une semblable punition? oui, malgré ses souffrances... dont vous êtes l'auteur, il ne sauroit vous haïr; vous lui êtes encore cher; sa voix défaillante vous nomme encore... (le religieux se jette aux pieds du duc) monseigneur... monseigneur, rouvrez votre sein à ce malheureux frère, rappelez son dernier soupir; il vous auroit offensé : Dieu pardonne, monseigneur; les souverains ne sont-ils pas son auguste image sur la terre? c'est par la bonté qu'on est vraiment supérieur aux autres hommes. Si vous laissez consommer le crime, tremblez: je dois vous le prédire; un remords éternel vous déchirera le sein; vous reverrez toujours une ombre effrayante; ses accens plaintifs frapperont toujours votre oreille; plus de repos, plus de consolation; vous sentirez le vide de vos grandeurs: ce ne sont point elles qui vous rendront le calme; vous voudrez vous fuir, et vous vous retrouverez partout... le plus malheureux... le plus coupable des hommes. Il en est temps encore : cédez à la vérité, à la pitié, à la religion qui vous conjure par ma voix, par mes larmes, de faire cesser le supplice d'un infortuné... Monseigneur, tôt ou tard il faut paroître devant Dieu; et comment vous offrirez-vous à ses regards? Tout couvert des larmes, du sang d'un frère... Ah! s'écrie le duc fondant en pleurs, et tombant dans les bras du religieux,

mon père, mon père, tout ce que vous desirez... donnez mes ordres... mon frère... je brûle de le revoir, de l'embrasser... c'est moi qui implorerai de lui mon pardon; je vous prierai de vous joindre à moi pour l'obtenir.... mon frère, ai-je pu écouter à ce point les cruels?.. (il appelle ses officiers) : que l'on coure vite! que du-Méel mette le prince en liberté... empressez-vous! hâtez-vous, que je le serre dans mes bras! Et vous homme respectable, si digne de l'état que vous professez, vous me rappelez à la religion, à l'humanité, à la nature, vous ôtez de dessus mon cœur un fardeau qui l'accabloit; je l'ai trop éprouvé : qu'il en coûte pour être inhumain! eh! quel plaisir on ressent à céder à l'attendrissement! qu'il est doux de pardonner, d'aimer, d'écouter la nature qu'on cherche à étouffer en nous! une voix secrète me crioit sans cesse d'épargner mon frère. Mon père, demeurez auprès de moi. Les sujets qui disent la vérité, voilà les fidèles serviteurs des princes! loin de moi pour toujours ces infâmes courtisans! mon père, ils m'ont creusé l'abîme où vous me voyez entraîné! ils m'ont rendu odieux à la Bretagne, à moi-même... Mon frère, mon cher frère! oh! je réparerai tous les chagrins que je t'ai causés. Tes larmes ont coulé jusques au fond de mon cœur! je les sécherai par tant de marques de tendresse! je serai si occupé de ton bonheur! jamais, jamais nous ne nous serons plus aimés!

Le connétable, que le duc croyoit à la tête de l'armée française, ouvre la porte de l'appartement avec précipitation, entre, agité de colère, et s'adressant à son neveu : — Malheureux, te voilà donc arrivé au

comble des forfaits! — Mon oncle, ils ne se commettront point : — Que dis-tu ? — Que mon frère. . . — Il est assassiné... — Mon frère assassiné ! — Va, cours, va voir son cachot regorger de son sang, et c'est par ton ordre... — O ciel ! qu'ai-je entendu ? que m'apprenez-vous ? — Ce que ta barbarie n'a dû que trop prévoir, ce que sans doute tu as commandé, ce qui appelle sur ta

---

Il est assassiné, *etc.* Ces misérables voyant que la faim et le poison ne produisoient pas les prompts effets qu'ils espéroient, se hâtèrent de chercher un autre moyen de se délivrer de leur prisonnier. Du-Méel leur dit : *or bien j'en suis content, mais de moi je n'y serai pas.* Ce remords inattendu qui devoit exciter une forte impression sur l'esprit de ces barbares, ne les arrêta point : ils courent au cachot du prince qu'ils trouvent endormi, se jettent sur lui et l'étranglent. Des mémoires du temps déposent qu'il fut étouffé entre deux matelas, et couché ensuite dans un lit, pour faire croire que sa fin étoit une mort naturelle. Quelques-uns de ces monstres allèrent à la chasse. Du-Méel qui joignoit l'hypocrisie à ses autres mauvaises qualités, se rendit à l'église pour assister aux offices du jour ; un page aposté vint le trouver en pleurant, et lui annonça la mort du prince. Le scélérat sut jouer admirablement l'homme affligé : il fit part de cette nouvelle à plusieurs personnes qui étoient dans l'église, et les pria de se souvenir que lui et les autres étoient absens lorsque le prince étoit mort. Cette grossière imposture n'en imposa point, et ne fit que révolter ; les meurtriers devinrent l'objet de l'exécration publique.

Et c'est par ton ordre, *etc.* « Le connétable (c'est l'histoire qui parle) accabla François des reproches les plus » sanglans ; le duc eut beau vouloir se justifier : on ne put » se persuader que, sans son ordre, on eût osé attenter à la vie » de son frère. »

tête tous les châtimens du ciel. Oui, du-Méel ayant vu que la faim et le poison ne pouvoient terminer les jours de mon malheureux neveu, il l'a fait étrangler par des satellites dignes d'être les exécuteurs de tes abominables volontés : oui, c'en est fait ! ton frère n'est plus ! il est enlevé pour toujours à mes larmes, à mes embrassemens, à la Bretagne qui le pleure, et qui l'aimoit. Le roi m'avoit accordé la permission de voler à son secours, et je viens pour contempler son cadavre, pour gémir en vain sur ses tristes restes. Prince indigne de ton rang et de ta maison, c'est de dessus ce corps ensanglanté que je crie vengeance à Dieu qui te punira, qui te frappera. Regarde le glaive suspendu ; entends la foudre qui roule; tu ne saurois t'y dérober. Pour moi, je te livre à toute ma malédiction ; je te désavoue pour être de mon sang; tu ne seras plus à mes yeux qu'un vil coupable... il n'y a que la honte d'immoler un criminel aussi abject qui retienne mon épée. Le duc qui étoit tombé dans le plus profond accablement, s'en relève, et veut se justifier : — Je ne t'écoute point, je ne t'écoute point. Le roi sait tout, il sait qu'on a égaré sa justice, qu'on l'a trompé indignement, que ton frère... ah malheureux ! je retourne auprès de Charles, et je cours à haute voix lui demander la punition de tes indignes complices, la tienne même.

Le cordelier veut suivre les pas du connétable qui s'est retiré : Mon père, lui crie le duc, frappé déja d'un horrible égarement, arrêtez, restez, soutenez-moi sous l'excès de tant de maux. Quoi ! mon frère n'est plus, et je suis... je suis son bourreau ! la prédiction est accomplie : je l'entends... je le vois... un spectre

spectre épouvantable... il me poursuit... son sang rejaillit jusqu'à moi !... mon père, ouvrez-moi vos bras ; mon père, sauvez-moi dans le sein de la religion... que je m'y cache à moi-même ! me repousseroit-elle ? Dieu, ah ! je sens qu'il n'y a que lui seul qui puisse me secourir, prendra-t-il pitié d'un criminel... oui, je me suis souillé de tous les crimes... mon père, tous les supplices... l'enfer est dans mon cœur.

En effet, le duc fut persécuté par un trouble effrayant qui le poursuivit jusque sur son lit de mort. L'armée avoit horreur de marcher sous ses drapeaux ; la Bretagne entière se répandoit en murmures qui, tous les jours, éclatoient davantage. On n'entendoit que des regrets sur la fin déplorable du prince ; on se représentoit sa jeunesse, ses malheurs, et l'on ne voyoit plus ses défauts. L'indulgence et la compassion sont deux sentimens qui nous sont si naturels ! la bonté est toujours prête à rentrer dans le cœur humain, quand l'intérêt personnel ne vient pas le pervertir. Les détestables favoris n'échappèrent point à la vengeance divine ; la plupart subirent une mort funeste. Alix fut

---

En effet le duc fut persécuté, etc. Le discours du cordelier jeta effectivement dans l'ame du duc une terreur qui ne put se dissiper ; c'est en vain qu'il s'efforçoit d'en imposer aux regards de ceux qui l'environnoient : les remords et l'épouvante ne le quittoient plus, et il fut atteint d'une langueur qui précipita la fin de sa vie.

Subirent une mort funeste, etc. Artur de Montauban, poursuivi par le connétable, quitta la Bretagne, se fit célestin à

inconsolable de la perte de son époux. François, voyant s'ouvrir son tombeau, s'étoit fait transporter de Vannes à une maison de campagne des environs, appelée le *Manoir de Plaisance*; il y manda son frère Pierre de Bretagne, et lui déclara ses dernières volontés, en présence des seigneurs et des principaux officiers de sa maison; il expira enfin dans les bras du cordelier qui ne le quittoit plus, et du vicomte de Rohan qu'il avoit rappelé de son exil. Il prononça, plusieurs fois avant de mourir, le nom de son frère dont il revoyoit toujours l'ombre pâle et sanglante; quelquefois il le conjuroit de lui accorder son pardon; il se rejetoit sur la méchanceté de ceux qui l'avoient entouré. Par un codicile ajouté à son testament, il ordonna qu'il seroit fait une fondation pour le repos de l'ame de Gilles de Bretagne, à l'abbaye de Boquien, où étoit inhumé ce prince; mais cette foible réparation n'a pu absoudre sa mémoire. « La postérité (dit un des écrivains de sa

---

Marcoussi, fut ensuite archevêque de Bordeaux, et mourut de chagrin. Hingant essuya le châtiment d'une longue prison; Olivier du-Méel, Jéan Rayart, Male-Tousche, la Chèse, Robert Roussel, eurent la tête tranchée, et leurs membres, divisés en plusieurs quartiers, furent exposés sur le grand chemin.

Dit un des écrivains, etc. Un autre l'accuse « d'avoir été » aisé à prévenir contre ses plus proches; trop livré à ses » favoris, dont la haine et l'ambition abusoient de sa crédulité: » il préféra leurs conseils pernicieux et sanguinaires à ceux de » la raison et du sang ». Après de semblables traits, on nous représente ce monstre tout dégouttant du sang de son frère, comme *ayant un fonds de religion et de piété*. S'il avoit eu

» vie) lui reprochera toujours d'avoir été sourd à la » voix de la nature, et la mort de son frère est une » tache dont il ne se lavera jamais ».

On pourroit ajouter que, quelque coupable que soit François, ses courtisans l'ont été encore plus. Voilà les grands criminels à qui l'humanité ne doit point pardonner, et qu'il faut dévouer à l'exécration éternelle. On demande quelquefois aux gens de lettres quelle morale résulte de l'exposition de tel ou tel événement; sera-t-on tenté de faire une pareille question ? La morale de celui-ci n'est-elle pas frappante et terrible?

---

la plus foible idée des devoirs du christianisme, se seroit-il livré à de tels excès de barbarie ? Peut-on avoir quelque sentiment de religion, quand on a cessé d'être homme ? et la nature n'est-elle pas une voix du ciel que, tous les jours, l'abus des passions nous fait étouffer ?

FIN.

Le Barbier aîné in. 1780 A. Poisot Le

LA DUCHESSE DE CHATILLON.

LA DUCHESSE DE CHÂTILLON.

LA DUCHESSE DE CHÂTILLON.

LA malheureuſe journée de Worceſtre ſembloit avoir mis le ſceau aux éclatantes diſgraces de

- *De Worceſtre.* Cette bataille entraîna la perte de Charles II. La déſunion élevée entre les principaux officiers ne fut pas une des moindres cauſes de cette défaite ; le roi eſſaya

Charles II; il n'avoit plus d'autre parti à prendre que d'abandonner promptement l'Angleterre. Le Génie victorieux de Cromwell paraiſſoit l'inveſtir, & le preſſer de tout côté. Exemple frappant des caprices de la fortune, ce prince nous montroit que les rois en ſont auſſi maltraités que le reſte des hommes. Cependant Charles avoit ſçu combattre ſa funeſte deſtinée, & ſe dérober à ſon vainqueur; il ne dut cet adouciſſement dans ſes maux, qu'à une ſorte de miracle : le chêne où il ſe réfugia, eſt devenu pour les Anglais une eſpèce d'arbre ſacré. Enfin il trouva le moyen de tromper l'œil ſurveillant de Cromwell : une barque le tranſporta aux

---

envain de rallier ſes troupes : il fut obligé de chercher ſon ſalut dans une prompte fuite ; les vaincus furent conduits à Londres comme *un vil troupeau de bétail* : ce ſont les expreſſions de Clarendon. L'infortuné Charles, après avoir fait couper ſes cheveux, ſuivi d'un ou deux de ſes domeſtiques, qu'il congédia bientôt, alla ſe jetter ſeul dans un bois épais. Rien de plus intéreſſant dans l'hiſtoire que ce tableau ! il offre un grand ſpectacle : un ſouverain ſur qui ſemble s'épuiſer le malheur, & une ſuite ſingulière d'événements tous plus attachants les uns que les autres.

côtes de Normandie, & l'espoir, dès ce moment, revint dans le cœur du jeune monarque.

Charles jetta, si l'on peut le dire, un coup d'œil sur les différentes cours de l'Europe, dont il lui étoit permis d'attendre des ressources; ses premiers regards avoient fixé la France, comme une retraite assurée & toujours ouverte aux illustres malheureux: mais il craignoit que la politique n'opposât quelque obstacle aux sentiments de générosité qui font le caractère de notre nation. Il ne faut point le dissimuler : les crimes heureux du *Protecteur* en avoient imposé jusqu'à nos ministres ; ils redoutoient le singulier ascendant d'un homme, qui d'un rang vulgaire, avoit sçu s'élever au trône : car Cromwell, sans porter le sceptre, étoit plus roi que Charles Ier ne l'avoit jamais été. D'ailleurs, nous nous ressentions encore de ces troubles intestins, si dangereux pour les états qui en sont agités : notre situation demandoit des ménagements, & l'on auroit balancé à rompre ouvertement avec un usurpateur, dont une suite inouie de succès sembloit avoir justifié l'audace. Ce n'étoit pas à Charles à méconnaître les loix dures de la nécessité. Il tourna les yeux sur l'Espagne, & ne tarda point à s'avouer que cet asyle

lui convenoit peu : qu'eſpérer en effet d'un pays où l'on n'avoit point eu honte d'acheter, à vil prix, une portion de l'héritage de l'infortuné Charles Ier ? Divers intérêts partageoient l'Allemagne, & la grande image d'un régicide ne s'y montroit point aſſez dans toute ſon horreur, pour échauffer les cœurs & les eſprits en faveur d'un prince qu'une ſorte de fatalité pourſuivoit ; il ne vouloit point retourner en Ecoſſe. Il y avoit eſſuyé une foule de déſagréments ; la dévotion, ou plutôt la ſuperſtition ſévère du clergé Ecoſſais lui étoit devenue inſup-

---

De l'héritage de l'infortuné Charles I. Ce fut la cour de Madrid qui fit cet achat : il conſiſtoit en peintures & en meubles de prix ; il y en avoit la charge de plus de dix-huit mulets, &c.

La ſuperſtition ſévère du clergé Écoſſais. Charles n'avoit pas ſeulement la permiſſion de ſortir le dimanche pour prendre l'air ; ſouvent on lui faiſoit entendre cinq ou ſix ſermons, & ces ſermons étoient de ſanglantes diatribes contre la mémoire du roi ſon père, contre ſa mère, contre lui-même. Burnet avoue qu'il *ſortoit ennuyé d'un ſervice divin, ſi allongé, & ſi aſſommant* : ce ſont ſes propres paroles. On obſervera que ce fut ces réformateurs rigides des mœurs qui trahirent leur maître, & qui le vendirent à Cromwell.

portable ; il pouvoit auſſi avoir des craintes qui n'étoient que trop fondées : ce royaume étoit infeſté de miſérables ſatellites vendus à Cromwell. A l'égard de la Hollande, elle reſſembloit à ces gens ſans caractère, qui ne ſçavent à quel parti s'arrêter, & dont l'indéciſion & la faibleſſe ſont toujours voiſines de la défection. Charles ſe détermina donc à ſuivre ſon premier projet : il réſolut de ne point quitter la France ; ſi elle ne répondoit pas entierement à ſes vues, du moins ſes jours n'y courroient aucun riſque, & ce qui le touchoit davantage, il y conſerveroit cette conſidération attachée au perſonnage de ſouverain ; chez nous autres Français, le malheur prête un nouvel éclat à la majeſté, & il ajoute au reſpect cet attendriſſement le plus vrai peut-être & le plus flatteur des hommages.

Ce beau règne marqué pour être l'époque de notre gloire, s'annonçoit à l'Europe ; l'aurore du *ſiècle de Louis XIV* commençoit à s'élever ; la nation reſpiroit déjà ce goût heureux pour les arts, qui devoit dans la ſuite produire ces chefs-d'œuvres, dans tous les genres, que les autres peuples ſont forcés d'admirer, & qu'ils nous envient encore ; la galanterie comme le luxe accompagnent ordinairement la

culture des lettres & les progrès de l'esprit ; l'amour & les graces promettoient d'orner notre cour ; on distinguoit entre les jeunes beautés du premier rang, la fille du comte de Bouteville-Montmorency : elle réunissoit toutes ces qualités brillantes qui semblent être le partage constant de son illustre maison. Le duc de Châtillon l'avoit laissé veuve, dans un âge où le cœur s'est à peine développé ; elle seule paraissait ignorer des charmes dont tout ressentoit le pouvoir ; mademoiselle de Montpensier recherchoit sa société ; le bel esprit Segrais l'a célébrée dans ses

---

La fille du comte de Bouteville-Montmorency. C'est le même qui eut la tête tranchée pour cause de duel, en 1627 ; cette dame, sœur du maréchal de Luxembourg, épousa, en 1645, Gaspard de Coligni, quatrième du nom, duc de Châtillon-sur-l'Oie, tué dans la guerre ridicule de la fronde, à l'attaque de Charenton, près Paris, en 1649 ; il ne laissa point d'enfants ; sa veuve se fit adjuger pour ses reprises le duché de Châtillon ; elle avoit de la beauté, de l'esprit, & des talents ; en 1664, elle se remaria avec Christian-Louis, duc de Meckelbourg, & mourut en 1695, laissant le duché de Châtillon au second fils du maréchal de Luxembourg son frère.

Le bel esprit Segrais. Mademoiselle de Montpensier, que Louis XIV voyoit de mauvais œil, depuis l'aventure

ouvrages, & elle n'avoit pas besoin d'être flattée, pour être mise au nombre des femmes les plus sé-

---

du fauxbourg Saint-Antoine, alla se retirer à Saint-Fargeau ; une cour de femmes les plus aimables l'y suivit. Segrais qui cherchoit à plaire à Mademoiselle, imagina, pour son amusement, de composer *les Nouvelles Françaises* : n'osant pas nommer les personnes, il essaya de les faire connaître par leurs portraits ; voici comme il nous peint la duchesse de Châtillon, à laquelle il donne le nom d'*Aplanice* (ce nom est tiré du mot Grec *Aplanos* qui signifie *sans tache* ; on prétend que la maison de Montmorency l'a pris pour devise). « Aplanice attache, & se fait respecter » par un cœur plus noble encore que sa naissance ; elle est » bonne, désintéressée, généreuse, pleine d'esprit, & son » esprit est rempli d'agrément, il est vif & juste en sa vi» vacité, amateur des choses naturellement dites, touché » des conceptions les plus naïves, & plus clairvoyant que » qui que ce soit pour les découvrir ; elle écrit spirituelle» ment & sans peine ; elle aime les vers ; elle en fait faire ; » elle sait peindre en miniature, & dessiner, & tout cela » bien plus par son naturel que par étude ou application ; » la beauté est si naturelle aux femmes de sa maison, que » la nommer, c'est dire qu'elle est belle : elle aime ses » amies avec empressement, les cultive avec soin, en » parle avec chaleur ; son humeur est douce, gaie, égale, » & pour être naturellement libre, elle n'en a pas moins

duiſantes & les plus ſpirituelles. Il eſt inutile d'ajouter que la nobleſſe de ſon ame répondoit à ſa figure enchantereſſe ; on ne ſçauroit en effet être auſſi belle, ſans avoir cette élévation, cette délicateſſe de ſentiment qui achève & fixe l'empire des attraits. Il n'eſt donc pas étonnant que la ducheſſe eût l'imagination portée à l'héroïſme : tout ce qui tient à la généroſité, excite puiſſamment ces cœurs pour qui la ſenſibilité eſt une des premières vertus, & ils n'éprouvent que des tranſports ſublimes.

Charles ſe montra parmi nous, avec cette eſpèce de charme qui lui étoit propre ; il poſſédoit au ſu-

---

» la ſolidité, la décence & la conduite ». On n'a pas eu deſſein de citer ce morceau comme un modèle de ſtyle ; mais on a voulu faire voir ce qu'un cercle des plus polis penſoit de la ducheſſe de Châtillon, car Segrais n'avoit fait que prêter ſa plume à l'opinion publique.

Avec cette eſpèce de charme. Ce n'eſt point une exagération : Charles II réuniſſoit toutes ces graces qui ſont adorées de la ſociété ; la populace de Londres l'aimoit avec idolâtrie, parce que ce Prince étoit d'une affabilité ſans exemple ; d'ailleurs il avoit un enjouement ſpirituel qui répandoit de l'intérêt ſur les moindres expreſſions qui lui échappoient ; ce monarque avoit quelques connaiſſances de phyſique

prême degré l'art de la séduction ; on ne pouvoit l'approcher, sans qu'il inspirât un intérêt qui bientôt devenoit une sorte d'enthousiasme ; ses serviteurs, ses maitresses, ses amis l'adoroient ; il portoit jusqu'à l'excès, une qualité qui fait aimer les souverains avec idolâtrie : son affabilité ne connaissoit point de bornes : aussi fut-il de tout tems les délices du peuple ; il fuyoit sur-tout l'étiquette qu'il regardoit comme la mort du plaisir, & l'affiche de la fausse grandeur ; c'est cette même aversion de la gêne & du faste de la majesté, qui nous rend encore si chère la mémoire de Henri IV. Le monarque Anglais avoit un esprit naturel, qui, sans trop d'application, s'étoit nourri de connaissances infinies dans les arts & dans les belles-lettres. Il racontoit sur-tout avec une grace inexprimable. Charles, en un mot, étoit le plus aimable des hommes, roi, & malheureux.

& de mécanique, étoit instruit dans la marine ; croiroit-on que ce fut Charles II qui inspira de l'émulation à Louis XIV : le souverain Français avoit entendu dire que le roi d'Angleterre gouvernoit par lui-même, & aussi-tôt il forma la résolution de n'avoir plus de premier ministre & de régir ses états par ses propres lumières.

Voilà bien des enchantements raſſemblés pour exercer la ſenſibilité d'un ſexe qui recherche avidemment les occaſions d'intéreſſer ſon cœur, & de s'attendrir. La ducheſſe de Châtillon ne vit donc pas ce prince impunément ; dominée par une impreſſion qu'elle n'avoit point encore éprouvée, elle devint, en peu de jours, rêveuſe, mélancolique ; elle quittoit les cercles, avant l'heure accoutumée ; quelquefois même elle avoit des accès d'humeur, & elle vouloit être ſeule.

Julie, une des femmes de la ducheſſe, s'apperçut de cette révolution ſubite dans le caractère de ſa maîtreſſe : impatiente d'en éclaircir la cauſe, elle crut enfin l'avoir pénétrée, & s'occupa auſſi-tôt des moyens de s'en aſſurer. Les ſecrets du cœur n'échappent guères à l'œil ſurveillant des femmes ; elles ſaiſiſſent juſqu'aux moindres nuances ; il n'eſt point de rapports éloignés qu'elles ne rapprochent ; elles vont juſques dans l'ame, ſurprendre un ſentiment que ſouvent on voudroit ſe cacher à ſoi-même. Madame, dit l'adroite Julie à madame de Châtillon, tout le monde parle de ce roi d'Angleterre : je ne l'ai point encore vu... on le dit charmant. — Oui... il eſt aſſez aimable ; & un profond ſoupir accompagne cette

réponſe. — Mais, madame, on prétend qu'excepté notre maître, perſonne ne l'efface à la cour : — Il eſt vrai qu'il ſeroit difficile de l'égaler... — Ce prince eſt bien malheureux ! — Ah ! Julie ! c'eſt le mortel le plus infortuné !.. Que ſes diſgraces me touchent ! que je hais Cromwell ! pourquoi ne puis-je relever Charles ſur le trône ? ſi j'étois reine de France, il ſeroit bientôt rétabli ! — Je n'en doute point, madame, vous êtes ſi généreuſe, ſi compatiſſante ! — La compaſſion, Julie, la compaſſion !.. je ne le déguiſerai point : Charles excite l'intérêt le plus vif... Faut-il que notre déteſtable politique combatte un ſentiment qui eſt univerſel ! .. Julie... monſieur le cardinal n'a point mon cœur ! — Eh ! madame, quelle ame approche de la vôtre ? — Il eſt vrai... jamais je n'ai reſſenti cette émotion... Depuis que j'ai vu le roi d'Angleterre, Julie... je ſuis attendrie juſqu'aux larmes. Qu'en-effet ſon ſort eſt affreux ! je me ſuis fait raconter ſes aventures, juſqu'aux moindres circonſtances. Comme il me faiſoit peur, caché dans cet arbre ! Je voyois ce chêne ; je friſſonnois au plus léger mouvement des feuillages ; je ſuivois Charles aux bords de la mer ; je m'embarquois avec lui ; je n'ai reſpiré, je l'avoue, que lorſqu'il s'eſt

trouvé en ſûreté dans nos ports... oui, il eſt bien malheureux ! & à ce mot, la ducheſſe laiſſe couler quelques pleurs.

L'habile confidente ne pouſſa pas plus loin ſa curioſité ; mais, au ſortir de cette converſation, elle ſe retira, bien perſuadée que ſa maitreſſe ſentoit plus que de la pitié pour le jeune monarque.

Charles avoit été bleſſé du même trait ; ſa gaieté devenoit moins vive ; il éprouvoit des diſtractions, au milieu des diſcuſſions importantes qui devoient uniquement l'attacher ; il commençoit même à redouter Clarendon, pour qui juſqu'alors il avoit

---

A redouter Clarendon. Édouard, comte de Clarendon, grand-chancelier d'Angleterre, & chancelier de l'univerſité d'Oxford. La première de ces dignités lui fut conférée par Charles II, dans le tems de ſes diſgraces ; l'autre place vacante par la mort du marquis de Hertford, duc de Sommerſet, il la tint du choix général de l'nniverſité : elle crut devoir cette marque de conſidération à un homme qui ſoutenoit, avec une égale chaleur, les droits de la religion, du roi & de l'état. Un de ces intrigants qui cherchent à ſe rendre néceſſaires dans les cours, pour établir leur fortune, publioit hautement qu'il poſſédoit le moyen de procurer au roi un ſubſide de deux millions

montréu ne préférence marquée, & cet homme respectable la méritoit : il fut le Sulli de l'Angleterre ; quelqu'attachement qu'il eût voué à son maître, il ne lui sacrifia jamais ni la justice, ni l'état : son activité pour remplir ses devoirs alloit jusqu'à la passion ; son unique objet étoit de faire partager à tous les Anglais, le sentiment qui l'enflammoit en faveur de son souverain ; il fut dans l'un & l'autre sort son sujet fidèle, & son ami zèlé : mais en adorant, si l'on peut le dire, son roi, il sçut combattre ses fai-

---

sterling, sans que le souverain eût besoin de son parlement : Cet appât de finance fut saisi du monarque avec transport ; il se hâta d'en parler à son chancelier : celui-ci eut le courage de répondre à son maître : « Le meil-» leur revenu que votre majesté puisse avoir, est l'affec-» tion de ses sujets ; avec ce secours, sire, vous ne man-» querez jamais d'argent ». Il fit éclater dans toutes ses actions, le plus parfait désintéressement ; en voici un exemple : Fouquet lui offrit, de la part de sa cour, une pension de dix mille écus : Clarendon n'hésita point à la refuser ; cependant il ajouta qu'il consulteroit le roi son maître : en effet il lui apprit la proposition ; Charles lui conseilla de l'accepter : « Alors le chancelier (c'est Burnet qui parle) » avertit sérieusement le monarque des dangers qu'il cour-» roit, s'il souffroit que les personnes qui l'approchoient,

bleſſes avec cette infléxibilité qui convient à la haute vertu ; Clarendon oſoit lui offrir la vérité dans tout ſon jour, dût-elle lui bleſſer les yeux. Sire, diſoit-il ſouvent à ce prince, c'eſt la flatterie qui a cauſé la perte du feu roi votre père, qui l'a entretenu dans cette molleſſe dont ſa ruine a été le fruit. Ayant toujours eu en horreur le perſonnage de courtiſan, je me ſens l'ame aſſez grande pour être l'ami de mon maître ; Clarendon, s'il le faut, mourra pour lui, mais il ne lui paſſera rien dont puiſſe s'offenſer ſa gloire. Vos intérêts ſont les miens, ſire : je prendrai donc la liberté de vous parler tou-

---

» devinſſent penſionnaires des autres princes : car on n'en-» tretient de ces penſionnaires, (continue Clarendon) » que pour altérer la pureté des conſeils qu'on donne-» roit à votre majeſté ». Ce fut par l'exprès commandement de Charles Ier, que cet homme eſtimable entreprit *l'hiſtoire de la rebellion & des guerres civiles d'Angleterre*, ce monarque deſirant que *la poſtérité fût inſtruite de ſes malheurs*. On remarque à la tête du quatrième volume, ces mots tirés d'une *épître dédicatoire au roi d'Angleterre* : « *Ces choſes ſont arrivées pour ſervir d'exemple, & ſont* » *écrites pour votre avertiſſement* » : voilà dans quel eſprit ſe devroient écrire toutes les hiſtoires.

jours

jours avec cette franchiſe qui vous eſt due ; vous annoncez de trop belles qualités, pour avoir beſoin de ces ménagements, qui rarement ne ſont pas des complaiſances criminelles.

Un tel caractère promettoit des diſpoſitions peu propres à favoriſer & entretenir une intrigue d'amour : auſſi Charles, dans cette partie, s'étoit bien gardé de choiſir Clarendon pour ſon confident ; il lui falloit un courtiſan ſouple, aimable, ingénieux : & il le trouva dans le duc de Buckingham. C'eſt

---

Dans le duc de Buckingham. C'eſt ici un contraſte frappant avec Clarendon : on pouvoit appeller Buckingham *le Génie de la corruption* ; ce fut lui qui dans la ſuite, aidé de Wilmot, Comte de Rocheſter, gâta l'heureux naturel de Charles II. Ce ſeigneur avoit beaucoup d'eſprit, & ſur-tout il poſſédoit le talent de la raillerie ; on doit bien s'attendre qu'un courtiſan adroit & ſans nul principe d'honnêteté, qui n'aſpiroit qu'à amuſer ſon maître, devoit être l'ennemi déclaré du chancelier ; il diſoit ſouvent au roi, en parlant de Clarendon : *voilà votre maître d'école qui arrive.* Buckingham ſe jetta à corps-perdu dans tous les excès ; il n'y eut pas juſqu'au *grand œuvre* qui n'excitât ſes recherches, & ſes folles dépenſes. « Il fit ſi » bien, dit Burnet, qu'il vint à bout de s'énerver le corps, » de s'abrutir l'eſprit, de ſe perdre de réputation, & de

à ce seigneur que Charles fit voir toute l'étendue de la passion que la duchesse de Châtillon lui avoit inspirée : — Buckingham, c'est quelque chose de bien singulier que l'amour ! je ne suis plus le même : mes vœux ne se tournent plus vers l'Angleterre ; madame de Châtillon occupe seule toute mon ame... je rougis de ma faiblesse ; est-ce à moi d'aimer, quand j'ai un royaume à conquérir, un père à venger?.. — Eh ! pourquoi, sire, vous reprocheriez-vous une espèce de dédommagement que la fortune semble offrir à vos peines ? aimez en ce moment ; abandonnez-vous au plaisir d'essayer votre pouvoir sur le cœur d'une belle femme ; quand il en sera temps, vous songerez à une couronne. Tout pour l'amour, sire : c'est la passion des héros, & de tout être raisonnable. Ma foi ! je donnerois tous les trônes du monde, pour obtenir les faveurs de la beauté.

» se ruiner tout ensemble ; on vit en lui, autant qu'en » homme du monde, quelle folie c'est de livrer son cœur » au vice : car il finit par être mépriſé, indigent, plein » d'infirmités, hébêté, méconnaissable en toutes manières ; » de sorte qu'on l'évitoit avec autant d'empressement, » qu'on en avoit eu autrefois à lui faire la cour ».

Charles sourioit à ce propos qui flattoit son amour naissant, & il étoit bien déterminé à l'écouter : Clarendon vient à paraître : le roi lui trouve un front plus sévère que de coutume : — Chancelier, que me voulez-vous ? — J'oserois, sire, vous supplier de m'accorder un moment d'entretien... — Vous pouvez parler.... — Sire, je desirerois... Clarendon en reste à ce mot : il tourne les yeux vers Buckingham qui jugea aisément que sa présence embarrassoit le chancelier ; ils n'étoient point amis, & ne pouvoient l'être : le duc prend donc le parti de sortir. Où allez-vous, Buckingham, lui dit le roi ? — Il ne faut pas, sire, que la folie se trouve avec la raison ; monsieur le chancelier me paraît avoir de grands secrets à vous communiquer, & je me sauve de sa gravité. Clarendon ne peut s'empêcher de répondre : monsieur de Buckingham a peut-être sujet de me craindre ; mais je ne prétends point perdre mon temps à repousser ses agréables plaisanteries ; sire, il s'agit ici de vos intérêts, & c'est ce qui m'amène devant votre majesté. (Charles a de la peine à ne pas se déconcerter) Ne cachez point votre embarras, sire ; vos yeux, je le vois, se détournent d'un de vos plus fidèles sujets... hélas ! sire, faut-il que vous me

craigniez, moi, le plus zélé de vos ſerviteurs Me ſeroit-il permis d'interpréter cette eſpèce de trouble qui, depuis quelques jours, ſemble vous pourſuivre ? votre majeſté fréquente ſouvent les cercles où ſe trouve madame de Châtillon ; j'en conviendrai : c'eſt une des plus belles femmes de cette cour ; & l'on m'a rapporté, ſire, que vous preniez plaiſir à la voir, à l'entendre ... votre majeſté doit prévenir ſans doute mes humbles repréſentations ... — Chancelier, eh ! qui vous a dit que la ducheſſe m'intéreſſoit au point de m'inſpirer un penchant... que vous condamneriez, oh ! j'en ſuis certain ? — Qui me l'a dit, ſire ? votre agitation involontaire. Oui, ſire, n'en doutez point, j'oſerois combattre ce penchant, contre lequel vous vous éleveriez vous-même, ſi vous daigniez réfléchir ſur vos intérêts ; votre majeſté a prévu avec raiſon ce que mon devoir & l'honneur m'ordonneroient de tenter pour lui ouvrir les yeux ſur une faibleſſe qui aujourd'hui ne lui ſeroit que trop préjudiciable. Quel temps, grand Dieu ! choiſiriez-vous pour vous abandonner à des ſentiments qui détruiroient peut-être notre ouvrage ? eſt-ce à l'amour, ſire, à vous nommer une épouſe ? c'eſt la politique, la néceſſité qui doit faire une reine d'Angleterre. Les

mariages vulgaires peuvent être fondés sur l'inclination, sur le rapport mutuel des cœurs : d'autres causes président aux hymenées des rois ; votre majesté doit rechercher une alliance utile. Madame de Châtillon, quoique d'un sang illustre, ne lui apporteroit que son nom & ses charmes, & la princesse à laquelle des nœuds solemnels vous lieront, doit vous procurer un appui. Le malheur qui est le premier des maîtres, veut que votre majesté en ait besoin. — Ah ! Clarendon, vous venez surprendre un secret que je voulois vous cacher... Buckingham est plus complaisant que vous : — Il est vrai, sire... que je ne sçais point déguiser la vérité ; mais j'aime & je sers mon maître. Encore une fois, votre main ne doit être donnée qu'à une fille de souverain dont l'alliance pourra vous être de quelque utilité. C'est le sacrifice des passions qui distingue les rois des autres hommes. — Quoi ! Clarendon, il ne me sera point permis d'avoir un cœur sensible ! — La sensibilité, sire, est la plus belle vertu des monarques : mais quel en doit être l'objet ? les intérêts de la couronne, ceux du peuple, la conservation de votre grandeur, de votre gloire. Le fils de Charles Ier n'a d'autre projet à méditer que son rétablissement au trône, l'exécution

d'une vengeance légitime. Quand les trois royaumes, ſire, ſeront rentrés ſous votre obéiſſance, que vous ferez le bonheur des Anglais, alors je détournerai les yeux de ces erreurs... qui toujours dégradent un monarque. Ne nous occupons à préſent, que du ſoin d'amener la cour de France à vous fournir des ſecours; tâchons de vaincre le cardinal qui nous traverſe dans nos négociations; je crois avoir deviné ce que Louis doit être: il aime la gloire, & la gloire ne va point ſans la généroſité.

Clarendon laiſſe Charles agité de divers mouvements; ce prince ne pouvoit ſe refuſer à la ſolidité des conſeils du chancelier: mais il aimoit déja, & la raiſon eſt bien faible ſur un cœur amoureux! Il y avoit des moments où il formoit la réſolution de fuir la ducheſſe; il faut l'avouer: il s'arrêtoit peu à ce deſſein: cette ardeur qui le trahiſſoit, revenoit toujours plus forte & plus ſûre de triompher.

Madame de Châtillon n'étoit pas moins livrée que le roi, à ce tumulte d'idées, à ce bouleverſement continuel des ſens, qui caractériſent les grandes paſſions; l'adroite Julie lui étoit devenue néceſſaire: c'étoit elle qui recevoit l'épanchement d'une ame, où l'amour dominoit, malgré tous les efforts de la ducheſſe pour le combattre. Eh! quel peut être,

disoit-elle à sa confidente, l'objet d'un sentiment qui m'emporte déja au-delà de ce que je me dois à moi-même ? La veuve du duc de Châtillon, une Montmorency joueroit ersonnage indécent d'une vile ma;tresse ! je trahirois mon rang, ma vertu, ma naissance, pour écouter un penchant, dont, à coup sûr, je rougirois ! je ne puis qu'être l'épouse du roi d'Angleterre ; le trône est une place qui convient aux femmes de ma maison : mais les intérêts de Charles lui permettent-ils de s'occuper ?.. je m'égare, Julie ! je pense à un engagement !.. eh ! sçais-je si je suis aimée ? — N'en doutez point, madame, le prince n'aura pu vous voir, sans partager le sentiment qu'il vous a inspiré : ce n'est point à madame de Châtillon à craindre de trouver un cœur insensible. — Ah ! Julie, ne flatte pas un sentiment que je devrois plutôt chercher à détruire ; on dit que l'amour ne conduit point au bonheur ; gardons, gardons mon indifférence ... que dis-je ? je l'ai perdue, & elle m'est ravie pour toujours !

On donne une fête brillante à la cour, accompagnée d'un divertissement assez singulier : il falloit

On donne une fête brillante à la cour. « Charles, dit Clarendon, aimoit fort les mascarades » ; il entraîna même

nommer une reine parmi les dames ; c'étoit un des acteurs de la fête qui devoit faire ce choix, & enſuite poſer une couronne de fleurs ſur la tête de la perſonne qu'il auroit élevée à ce rang. Le roi d'Angleterre fut chargé de cette galanterie ; il eut bientôt choiſi ſa ſouveraine ; il court à madame de Châtillon, & mettant un genou en terre : madame, lui dit-il de cette voix, l'expreſſion du cœur, ſoyez reine... que ne puis-je vous offrir de même la couronne d'Angleterre ! Ces mots ont porté le trouble dans l'ame de la ducheſſe. Quelques moments après, le prince la trouve ſeule, plongée dans une profonde rêverie : il profite de cet inſtant de liberté pour exhaler des tranſports retenus depuis trop longtemps ; — Vous rêvez, belle ducheſſe ! eh ! quel objet peut vous occuper ? jouiſſez-vous du plaiſir de faire des conquêtes ? il en eſt une... (il ſe proſ-

---

le chancelier à une de ces fêtes. La reine régente demanda au roi d'Angleterre, quel étoit ce gros homme aſſis près du marquis d'Ormond ; le monarque, qui n'ignoroit point que Clarendon étoit mal avec la reine ſa mère, répondit aſſez plaiſamment : « C'eſt ce méchant homme, qui eſt cauſe de tant de mal ».

terne devant elle) vous voyez à vos pieds l'homme le plus rempli de vos charmes, d'un amour... — Sire, quel aveu vous eſt échappé ! ſongez-vous... — Je ſçais... que je vous adore, que je ne puis réſiſter à cette ardeur... que vous êtes... la maîtreſſe de mon ame... Il alloit pourſuivre, quand pluſieurs perſonnes de l'aſſemblée viennent retirer madame de Châtillon d'une ſituation ſi gênante.

A peine s'eſt-elle retrouvée avec Julie : — Il m'aime, Julie ! conçois-tu bien mon bonheur ? plaire à tout ce qui peut m'attacher ! ah ! cher prince... c'eſt moi qui t'adore... mais tu ne connaîtras point ma faibleſſe ; non, jamais tu ne ſçauras... je te cacherai ton empire ; je me contenterai de t'aimer en ſecret.

La ducheſſe ne tarda point à rompre ſon ſerment. Le haſard, qu'on peut appeller le dieu des amants, fit naître une nouvelle occaſion qui ramena près d'elle le roi d'Angleterre ; elle liſoit dans un cabinet de verdure, & elle laiſſoit couler des larmes ; Charles s'offre à ſes yeux : — Vous pleurez, madame ! &... quel eſt ce livre ?.. Elle le remet dans les mains du monarque, ſans proférer une parole ; — O ciel ! c'eſt l'hiſtoire des malheurs de notre

maiſon : & madame de Châtillon nous donne des pleurs !.. adorable ducheſſe, quel doux ſpectacle pour un prince infortuné... qui ceſſe de l'être, puiſqu'il vous voit, puiſque vous daignez vous intéreſſer à ſon ſort ! — M'intéreſſer à votre ſort, ſire ! ah ! j'en ſuis pénétrée ; ne puis-je, ô Dieu ! changer cette deſtinée cruelle, contribuer à votre bonheur...— Vous le pouvez, madame : dites un mot, un ſeul mot : dites que vous êtes ſenſible à un malheureux amour qui m'eſt plus cher que mon exiſtence... — Hélas ! prince... & quand je vous avouerois que vous ne m'êtes point indifférent, que vos peines ſont les miennes... Ah ! madame, s'écrie Charles, en lui baiſant la main, je ſuis le plus heureux des hommes ! oui, j'oſe le croire, oui, mon ſort va changer ; je triompherai de mes ennemis, de Cromwell, de l'univers entier. J'ai pour moi la plus adorable des femmes ! je n'aurai plus à craindre des rigueurs de la fortune : plaint de la belle Châtillon, je dois attendre tous les ſuccès, toutes les victoires ; oui, madame, je remonterai au trône, & vous y régnerez avec votre amant, avec votre époux ; toute l'Angleterre adorera comme moi vos charmes, vos vertus, & ſera à vos pieds. La ducheſſe ne peut que répondre : ſire... l'excès

du ſentiment... oui, je vous aime, & c'eſt-là ce qui déchire mon cœur.

Elle n'en dit pas davantage, & ſe hâte de quitter le monarque, qui s'interroge envain ſur les motifs d'une retraite ſi précipitée. Je ſuis aimé, s'écrie-t-il, je ſuis aimé, & elle m'abandonne à une incertitude accablante! ſon cœur, dit-elle, eſt déchiré... qui peut lui avoir cauſé ce trouble, cette agitation?... pourquoi ce prompt départ?

La ducheſſe court dans le ſein de Julie : — J'ai fait un aveu qui me coûtera la vie. Le roi d'Angleterre n'ignore point mes ſentiments, ou plutôt, ma honteuſe faibleſſe; il connaît tout l'empire qu'il a ſur une femme qui juſqu'ici n'avoit rien à ſe reprocher; mais... j'ai ouvert les yeux ſur ma faute, je vais tâcher de la réparer. Auſſi-tôt madame de Châtillon s'empreſſe d'écrire à Charles cette lettre :

SIRE,

» Sans doute je ſuis coupable à mes propres » yeux : mais je le ſerois encore bien davantage, ſi » j'avois recours à la diſſimulation : j'ai oſé faire éclater un penchant, que j'aurois dû renfermer dans » le fond de mon cœur; vos malheurs m'ont intéreſſée au point que j'ai cru céder à la vertu, en

» laiſſant échapper un aveu dont j'aurois à rougir,
» ſi vous n'étiez que monarque ; vos brillantes qua-
» lités, vos célèbres infortunes vous prêtent un aſcen-
» dant que n'a point le diadême ; oui, ſire, c'eſt
» Charles infortuné, plein de mérite & d'agrément
» qui a pu m'attendrir, & non le prince que la
» juſtice & un droit légitime releveront au trône de
» ſes pères. Sans vos diſgraces, vous n'auriez point
» excité en moi cette prévention touchante, qui
» m'a emportée trop loin. J'ai imaginé n'être que
» ſenſible & généreuſe, & je ne me ſuis apperçue
» que vous m'étiez cher, que lorſqu'il ne m'étoit
» plus poſſible d'éprouver une autre impreſſion.
» Jouiſſez donc de votre triomphe, ſire ; que je ſe-
» rois flattée, s'il pouvoit apporter quelqu'adouciſ-
» ſement à vos maux ! Je vous l'avouerai : j'aime-
» rois à répandre des larmes, ſi elles vous rendoient
» votre ſort plus ſupportable : mais la franchiſe avec
» laquelle j'écris à votre majeſté, doit auſſi l'éclairer
» ſur l'eſpèce de loi que le devoir & l'honneur m'im-
» poſent ; je ne vous ai ouvert mon ame qu'à cette
» condition : ſire, il faut l'un & l'autre, nous ſou-
» mettre à un ſacrifice abſolument néceſſaire ; il faut
» qu'un ſilence éternel enchaîne juſqu'aux moin-

» dres expreſſions qui pourroient nous trahir. Je
» n'oſerois prétendre au rang de votre épouſe,
» quoique le trône ne ſoit point une place étran-
» gère aux femmes de ma maiſon. En ce moment,
» d'autres projets doivent vous occuper : ſongez,
» ſire, à tout ce qui peut vous rendre à l'Angleterre;
» n'enviſagez qu'une couronne qui vous appartient.
» Si les vœux les plus ſincères, les plus ardents avoient
» quelque pouvoir, vous ſeriez bientôt le premier roi
» du monde; mais, oublions tous deux un ſentiment
» qui ne pourroit que nuire à vos intérêts; prince,
» c'eſt un royaume qu'il vous faut, & non le cœur d'une
» malheureuſe femme dont vous cauſeriez la perte.
» J'attends de votre généroſité que vous me donnerez
» l'exemple : vous ne céderez point à un penchant

Aux femmes de ma maiſon. Qu'on ouvre l'hiſtoire : on verra pluſieurs dames de cette illuſtre maiſon, élevées au rang de ſouveraine; parmi les hommes, on n'a pas oublié que Mathieu de Montmorency épouſa la veuve d'un de nos rois; ce furent même les états du royaume qui préſidèrent à ce mariage, regardant le connétable comme le ſeul grand ſeigneur qui pût contenir dans leur devoir tant de vaſſaux indociles, & affermir la puiſſance du monarque.

» que je dois rejetter : tout m'y engage, & ſur-tout » un intérêt bien au-deſſus du mien ; bornons-nous à » cette eſtime, à cette amitié pure qui me fera partager » juſqu'à vos moindres ſuccès, & fuyons avec ſoin » tout ce qui exciteroit une paſſion dont nous ſe- » rions néceſſairement les victimes ».

Charles étoit avec Buckingham, quand il reçut cette lettre ; il eſt bien éloigné d'écouter cette raiſon qui ſembloit ſe faire entendre à la ducheſſe ; cet écrit ne ſert qu'à l'enflammer : — Eh bien, duc ! que direz-vous d'une femme qui m'aime à ce point ? Madame de Châtillon n'eſt-elle pas digne d'occuper le premier trône de l'univers ? où trouver plus de ſenſibilité, plus de délicateſſe, plus de nobleſſe d'ame ? Qui ? moi ! je la ſacrifierois à cette cruelle politique, qui ne ſeroit qu'une baſſeſſe honteuſe ! non, point de couronne, s'il faut immoler mon amour. Buckingham ne dément point ſon caractère : loin de les combattre, il irrite encore ces tranſports auxquels Charles s'abandonnoit ſans réſerve.

Ce prince vole chez la ducheſſe : — Quelle loi vous m'impoſeriez, madame ! que je fuſſe un parjure, moi, qui ai fait ſerment de vous adorer juſqu'au dernier ſoupir, que cet amour, qui ſeul peut me conſoler de mes diſgraces, ſortît de mon cœur ?

je ne vous obéirai point, belle ducheſſe ; je garderai, j'entretiendrai ce ſentiment dont mon ame eſt remplie ; votre amant, votre amant brûle d'être votre époux ; venez, je vous conduis à l'autel... — Y penſez-vous, ſire ? je recevrois votre main, lorſque vous avez repouſſé celle de mademoiſelle de Montpenſier ? attendez que vous ſoyez ſur le trône... — Je le vois bien, madame, il me manque une couronne, & vous craindriez de vous unir à un prince malheureux.... que tout doit abandonner ! — Quoi ! ſire, vous prêteriez à mon refus un pareil motif ! eſt-ce à vous de ſoupçonner ainſi un ſacrifice, qui ſans doute me coûte plus qu'à vous ? Ah ! ce n'eſt pas moi qu'il faut accuſer d'inſenſibilité ; ce

---

Lorſque vous avez repouſſé celle de mademoiſelle de Montpenſier : Non, Charles n'a jamais refuſé d'épouſer cette princeſſe ; il y eut des pour-parlers ſur ce mariage, qui peut-être eût été fait, ſans l'eſpèce d'acte de rebellion de mademoiſelle : à la bataille du fauxbourg S. Antoine, elle fit charger le canon de la Baſtille contre les troupes du roi : voilà ce qui rompit l'union projettée avec Charles II : auſſi le cardinal de Mazarin diſoit plaiſamment : « ce » canon-là vient de tuer ſon mari ». La reine régente s'étoit encore oppoſée à ce mariage.

n'eſt pas moi qui aime en vous le monarque, qui recherche l'éclat de la couronne... Vous me parlez de vos malheurs, ſire ! & qui les reſſent plus que moi ? qui a plus verſé de larmes ſur ces revers que vous éprouvez ? croyez-vous, croyez-vous que ma faibleſſe l'eût emporté, ſi je vous euſſe vu ſur le trône d'Angleterre ? auriez-vous ſçu, ſans vos diſgraces, que je ſuis la plus ſenſible, la plus malheureuſe des femmes ? Hélas ! c'eſt cet intérêt ſi touchant que vous m'avez inſpiré, qui m'a trompée, qui ma fermé les yeux ſur un penchant... ingrat, ſans cette infortune que mon cœur partage ſi vivement, le mot d'amour fût-il jamais ſorti de ma bouche ?.. — Vous pleurez, adorable ducheſſe !.. Je meurs de repentir à vos genoux ; oui, je vous ai offenſée, oui, je vous avois mal connue ; pardonnez : voilà où conduit l'adverſité : elle rend injuſte, ſoupçonneux, barbare ! moi ! moi ! faire couler une larme de ces beaux yeux dont un regard peut dédommager de tous les diadêmes ! ah ! cachez-moi ces pleurs ! ils portent le déſeſpoir dans mon ame ! il eſt donc vrai que je ſuis aimé, que ma cruelle deſtinée... — Vous rend plus cher à mon cœur, ſire. Encore une fois, c'eſt le prince infortuné qui m'a arraché un aveu qui dans toute

toute autre occasion, ne me seroit jamais échappé ; je sçais trop ce que je dois à ma naissance, à mon rang, à la fierté de mon ame... ah ! a-t-on de l'orgueil, lorsqu'on est entraîné par une passion... que la vertu justifie ? Je goûte tant de plaisir à vous plaindre, à me pénétrer de vos peines ! hélas ! que ne puis-je les terminer, du-moins les adoucir ! — Mon bonheur dépend de vous, madame... — Votre bonheur, sire ! ah ! parlez, parlez ; à quel prix... — Donnez-moi votre main ; allons former ces nœuds où ma vie même sera attachée. Si vous pensez que la nécessité exige que notre union soit ensevelie dans le secret, jusqu'à des temps plus heureux, je me soumettrai à cette loi si dure ; le monde ignorera ma félicité ; il ignorera que je suis l'époux de la femme la plus adorable ; il n'y aura que la reine ma mère, & quelques-uns de mes plus zélés serviteurs qui seront dans la confidence ; ô Dieu ! je hâterai l'instant où je pourrai hautement proclamer ma souveraine... — Mais, sire, me conviendroit-il de me lier, sans l'aveu de la cour ? avez vous oublié que made moiselle de Montpensier prétendoit à l'honneur de vous épouser ? — Tous ces obstacles s'applaniront ; quand notre mariage sera public, peut-être alors n'aurai-je plus de

ménagements à combattre : je ſerai roi, madame, & on me reconnaîtra des droits qu'aujourdhui l'on oſeroit me diſputer ; oui, le deſir de vous plaire enflamme mon courage ; l'époux de madame de Châtillon eſt aſſuré de monter au trône.

La ducheſſe balançoit encore, quand Buckingham accourt auprès de Charles : — Bonnes nouvelles, ſire ! on parle d'un ſoulèvement contre ce monſtre de Cromwell ; vous avez dans le nord des partiſans tout prêts à ſe déclarer. Ah ! s'écrie le roi, je ſuis au comble de mes vœux ! Duc, c'eſt en ce moment que j'éprouve combien je ſuis le plus heureux des hommes ! oh ! je n'en doute point, je n'en doute point, ma fortune va changer, & je pourrai élever la beauté & la vertu ſur le trône. Buckingham, je vous laiſſe avec madame de Châtillon ; déterminez-la à faire mon bonheur ; elle héſite encore à recevoir ma main, quand je vais régner, avoir une couronne à lui offrir.... que ne puis-je mettre à ſes pieds l'empire de l'univers !

Charles vole à ſon conſeil, qui examinoit les dépêches favorables qu'on avoit reçues de Londres ; ce prince s'abandonnoit à l'ivreſſe de ſa joie ; il eſt reſté ſeul avec Clarendon ; — Chancelier, concevez-

vous mes transports? je sortirai donc de cet état d'humiliation où ma cruelle destinée me retenoit depuis trop long-temps ! je pourrai... — Être le plus grand & le plus fortuné des rois, sire, en vous occupant du bonheur d'un peuple qui est fatigué du joug de la tyrannie : mais vous sçavez sans doute à quel prix vous avez des amis, des alliés : vous sçavez d'où naîtra cette heureuse révolution : le roi de Portugal vous propose la main de la princesse sa fille ; rappellez-vous que ce mariage avoit été déja projetté par le roi votre père, que l'infante...

De cet état d'humiliation. Jamais souverain n'a plus exposé le spectacle aviliſſant de l'infortune, que Charles II ; peut-être est ce un reproche éternel qu'on seroit en droit de faire aux princes qui auroient dû le secourir & le venger. « Charles, dit Voltaire, fut rappellé dans ses états par » les Anglais, sans qu'aucun potentat de l'Europe se fût » jamais mis en devoir, ni d'empêcher le meurtre du père, » ni de servir au rétablissement du fils ». Quelle terrible leçon pour tous les hommes, & sur-tout pour ceux qui sont assis dans les hautes places ! Le malheur est donc une espèce de signe de réprobation ! & il n'est point d'être sur la terre qui puisse s'en préserver !

Ce mariage avoit été déja projetté par le roi votre père. En effet Charles Ier avoit pensé à cette alliance, qui n'eut lieu qu'en 1662.

— Clarendon... Clarendon, dans quel abyme vous me précipitez ! je n'épouserois point la ducheſſe ! — Eh ! voilà, ſire, ce que j'ai eu lieu de tant appréhender ! ce n'eſt ni Buckingham, ni votre propre cœur qu'il faut conſulter : c'eſt l'honneur, la néceſſité, c'eſt le marquis d'Ormond ſi éclairé ſur vos intérêts, & moi, ſire, s'il m'eſt permis de me nommer... nous embraſſons vos genoux; nous vous conjurons, les larmes aux yeux, d'accepter une alliance devenue néceſſaire dans ces conjonctures. Que diront les Anglais reſtés fidèles à votre majeſté, ſi pour une folle paſſion, pardonnez-moi ce mot, vous les ſacrifiez, vous vous ſacrifiez, vous perdez le

---

C'eſt le marquis d'Ormond. Après le chancelier, c'étoit l'homme qui avoit le plus de part à la faveur, & il en étoit auſſi digne que Clarendon : on peut dire qu'il fut le martyr de ſon attachement pour ſes maîtres ; Charles II ſe hâta auſſi de l'en récompenſer auſſi-tôt qu'il fut remonté ſur le trône ; d'Ormond réunit les emplois de grand-maître de la maiſon du roi & de vice-roi d'Irlande ; il avoit toutes les graces du courtiſan, ſans que ſon jugement & ſa probité en fuſſent altérés ; il demeura toujours l'ami intime du chancelier, & jamais la jalouſie n'excita entr'eux le moindre refroidiſſement.

trône, oserai-je dire, l'honneur ? oui, l'honneur, sire, exige que vous tentiez tous les efforts pour reprendre le sceptre qu'un attentat inoui vous a enlevé ; vous devez compte de vos démarches à tous les souverains de l'Europe, au monde entier, qui a les yeux attachés sur vos moindres actions... — O ciel ! quel coup de foudre ! au moment que je conduisois la duchesse à l'autel, que j'épousois..... Clarendon, vous ne connaissez pas l'amour ! vous ne connaissez pas l'amour ! ... — Je connais, sire... le soin de votre gloire, vos devoirs ; vous n'êtes point à vous : c'est à votre peuple que vous appartenez ! Tournez vos regards vers cette ville qui a été votre berceau ; voyez-y tous ces échafauds fumants encore du sang de vos plus zélés serviteurs ; entendez les cris des Montroses, des Hamiltons, des Derbys ; contemplez leurs membres palpitants, déchirés... les foulerez-vous aux pieds, pour écouter un sentiment dont vous serez la premiere victime ?... & le roi votre père... — Ah ! chancelier, vous me percez le cœur ! mon père ! mon père ! l'image de ses malheurs.... sa cruelle fin remplit mon ame ! eh bien ! que faut-il que je fasse ? — Que vous soyez digne de lui, de vous-même, que vous

n'enviſagiez qu'un trône qui vous eſt dû, que Cromwell ſoit puni de ſes forfaits; enfin... que Charles ſoit un roi. — Eh! à quel prix, Clarendon! quand j'ai promis, quand j'aime... que dirai-je à la ducheſſe? — La vérité, ſire. Si vous êtes aimé de madame de Châtillon, comme je n'en doute point, elle s'oubliera pour ne s'occuper que de vos intérêts. Vous demandez ſi je connais l'amour? eh! qu'eſt-ce que l'amour, s'il ne ſçait pas s'immoler, ſi l'objet auquel nous ſommes attachés, ne nous eſt pas plus cher que nous-mêmes? alors cette paſſion devient une vertu héroïque; alors la ducheſſe prouvera qu'elle vous aime. L'amitié feroit ce ſacrifice: l'amour doit faire davantage. — Quoi! chancelier, vous penſez que ce mariage avec l'infante de Portugal me ſera ſi utile? — Il ranimera le courage de vos amis, qui ne douteront plus que vous avez des reſſources, qui verront qu'il eſt encore des ſouverains ſenſibles à vos diſgraces. — Et ce moment, ce moment de ma mort... il ne peut donc ſe différer? — Vous parlez de mourir, ſire, parce que vous domptez une paſſion... Sire, je m'emporte: ce n'eſt-là ni le langage, ni la conduite de Cromwell: une femme ne lui feroit pas abandonner un empire... J'augure mieux de

la vertu de madame de Châtillon... j'irai, j'irai la pénétrer de votre ſituation, lui montrer ce qu'elle exige... — Arrêtez, Clarendon : n'allez pas enfoncer le poignard dans le ſein d'une femme que j'adore ; ſans doute elle ſe réſoudra à tous les ſacrifices ; elle fera tout pour moi : mais... je ſerai ſon aſſaſſin, ſon bourreau ; oui, je le ſerai : c'eſt moi qui lui annoncerai ce qu'elle eſt bien éloignée d'attendre ! hélas ! elle n'enviſageoit que l'autel, & je la plongerai au tombeau !... ah ! cruel !... cruel !.. ne me parlez plus de régner ... non, je renonce à l'Angleterre, au monde, à la vie ; tout m'eſt odieux, en horreur ! retirez-vous... retirez-vous... & laiſſez-moi mourir.

Charles, en achevant ces mots, ne peut retenir ſes larmes. Clarendon va ſe précipiter à ſes genoux, les tient embraſſés, les baigne de ſes pleurs : — Ah ! mon roi ! ah ! mon maître ! que vous m'offrez un ſpectacle douloureux ! qu'eſt devenu ce courage qui juſqu'ici vous a ſoutenu contre tant d'aſſauts ? Excuſez ma franchiſe, ſire, je reſterai dans les bornes du reſpect ; je garderai le ſilence, & je ſçaurai rendre au ciel une vie qui m'importune & me laſſe : mais ce n'eſt pas de la mienne qu'il s'agit : c'eſt de

celle de plus d'un million de fidèles ſerviteurs, qui mourront pour la bonne cauſe, dans les fers, ſur les échafauds; ah! ſire, quels objets!... — Vous pleurez, Clarendon! — Hélas! plût au ciel que je fuſſe le ſeul... ſire... je vais expirer loin de votre vue... Le chancelier veut ſortir; le roi court à lui: — Vous ſerez tous ſatisfaits; j'immolerai ce malheureux amour; j'épouſerai l'infante; je régnerai.

Clarendon eſt tranſporté de ce retour de Charles; le marquis d'Ormond vient à paraître: il apporte au roi de nouveaux avis ſur cette diſpoſition favorable des Anglais prêts à ſe ſoulever; ce prince enfin paraît déterminé à l'alliance que lui offroit le Portugal.

La ducheſſe, ſeule avec Julie, s'abandonnoit à tout l'enchantement du ſort qui l'attendoit: elle alloit devenir la femme de l'homme qui lui étoit le plus cher, & cet époux étoit roi. Il n'eſt guères poſſible, dans une telle ſituation, de ſe défendre d'un mouvement d'orgueil: il vient ſe mêler au ſentiment de l'amour, & peut-être lui prête-t-il encore plus de force; il y a ſi peu d'ardeurs déſintéreſſées! & peut-être ne ſauroit-il en exiſter. Il eſt donc vrai, Julie, diſoit madame de Châtillon, que j'épouſerai..., tout ce que j'aime, que je ſerai reine! ah! ſi le trône a des charmes

pour moi, c'eſt que je le partagerai avec mon amant ; nous verſerons des bienfaits ſur tout ce qui nous environnera ; les vertus de Charles ſeront les miennes ; ſa gloire ſe répandra ſur moi. Quel bonheur d'être aſſis au premier rang, pour rendre un peuple heureux, pour ne ſe remplir que de la félicité publique, pour entendre proclamer par-tout : nos ſouverains ſont nos bienfaiteurs, nos amis ! nous ſommes leurs enfants ! Ah ! Julie, les rois ont bien plus de plaiſir que les autres hommes ! ils peuvent faire beaucoup de bien.

Deux jours s'écoulent, ſans que madame de Châtillon ait vu le roi d'Angleterre : elle ne ſçait à quel motif attribuer ſon abſence : ce prince venoit tous les jours chez elle. Lui ſeroit-il arrivé, s'écrie la ducheſſe, quelque nouvelle diſgrace ? la fortune ſe plaît tant à le perſécuter ! ſes partiſans auroient-ils renoncé à leur projet ? hélas ! il n'y a que moi qui l'adorerai toujours.

Madame de Châtillon traverſoit les appartements de la reine régente : elle apperçoit, près d'une fenêtre, Charles plongé dans un profond accablement ; elle court à lui : — Sire, il y a deux jours qu'on eſt privé de votre préſence !... d'où

vient? ... qu'avez-vous? .. la triſteſſe, la douleur eſt ſur votre viſage! .. ah! cher prince, m'aimez-vous aſſez peu, pour croire que je ne partagerai point vos chagrins? Charles veut lui parler, la regarde, & des pleurs s'échappent de ſes yeux: — Des larmes, ſire! eh! quelles ſont donc vos peines? quoi! vous ne me les confieriez pas!.. vous ne m'aimez donc point! — Si vous m'étiez moins chère ... madame ... je ſuis l'homme le plus malheureux, le plus à plaindre ... frappé de tous les coups, & ces coups ſi cruels... ils vous perceront le cœur! — N'en doutez point, prince... n'en doutez point... votre deſtinée... votre ame eſt la mienne... ma vie eſt attachée à la vôtre: mais... parlez, parlez, expliquez-vous... eſt-il encore quelques nouveaux revers dont vous puiſſiez être accablé? ne craignez pas de déchirer mon cœur... apprenez-moi... vous détournez les yeux!.. vous êtes ſaiſi d'un trouble... tout ce qu'on vous annonçoit de l'Angleterre, s'eſt-il évanoui? faut-il que vous renonciez pour toujours à une couronne?... Sire, ce n'eſt pas le diadême que j'ai vu ſur votre front: c'eſt la vertu, le malheur, l'amour. Le ciel ſe déclareroit-il contre vous? ſeriez-vous abaiſſé au dernier rang? votre amante, votre épouſe vous conſoleroit, vous aimeroit, goûteroit

un plaiſir pur à mêler ſes larmes aux vôtres... c'eſt Charles infortuné qui m'a attachée pour la vie.... Que me dites-vous, interrompt le monarque Anglais? Hélas! je perds plus qu'un trône, plus que l'univers ſi j'en étois le maître; oui, mon déſaſtre eſt au comble, & je n'ai pas la force de vous révéler... adieu, madame, plaignez-moi... j'en mourrai. —Sire, vous ne me quitterez point, ſans vous être expliqué; le haſard nous ſert: perſonne ne nous entend... vous me direz... — Qu'exigez-vous, madame? je vous le répète... je ne puis... — Prince, ne m'aimeriez-vous plus? — C'eſt parce que je vous aime, que je vous adore... de grace, n'en demandez pas davantage; je vous écrirai... vous ſçaurez... que mon ame eſt déchirée; que je vous idolâtre plus que jamais, que j'expire de mille coups... ce lieu eſt peu convenable... ô ciel! ma douleur, mon déſeſpoir ne vous a-t-il pas tout appris? Et auſſi-tôt le roi ſort, & laiſſe madame de Châtillon immobile, anéantie.

La ducheſſe ſe réveille, en quelque ſorte, de cet accablement mortel; elle jette les yeux de tout côté: —Il m'a donc abandonnée à moi-même! &... quel eſt ce ſecret qui pèſe à ſon ame?... s'il étoit devenu inconſtant, parjure,... hélas! quand on n'aime point, on ne reſ-

ſent pas cette douleur ; non, Charles ne me trahit point, n'eſt pas capable de cette perfidie... quel trait de lumière !... notre mariage trouveroit des obſtacles ! la reine ſe ſeroit-elle encore élevée contre cet engagement ?.. mais, pourquoi ne me l'auroit-il pas avoué ? nous chercherions à vaincre les difficultés... ô ciel ! à quelle crainte m'arrêter ! je veux ſçavoir... s'il faut que je ſuccombe à ce tourment de l'ame ; ſans doute la mort, la mort me ſeroit moins inſupportable.

Charles à peine rentré dans ſon palais, fait appeller Clarendon : — Vous devez être content ; madame de Châtillon... je l'ai laiſſé incertaine de ſon ſort ; vingt fois un aveu cruel a volé ſur ma bouche, & autant de fois j'ai retenu ce ſecret, qui révélé lui coûtera la vie... — Quoi, ſire ! vous n'avez pu vous réſoudre à lui apprendre la loi que la néceſſité vous impoſe ! — Moi ! annoncer à la

---

La reine ſe ſeroit-elle encor élevée. Ce fut la reine régente, ainſi que le cardinal de Mazarin, qui empêchèrent le mariage de mademoiſelle de Montpenſier avec Charles II. Il y a des hiſtoriens qui prétendent que le roi d'Angleterre fut ſur le point d'épouſer Mancini la nièce du cardinal, la même pour qui Louis XIV, dans ſes jeunes années, avoit témoigné quelqu'inclination.

ducheſſe qu'il faut qu'elle ne penſe plus à cette union que j'étois ſi impatient de former ! non, chancelier, non, je ne puis avoir cette barbarie ; tant de grandeur d'ame eſt au-deſſus de moi.

Au même inſtant, Charles reçoit de la ducheſſe une lettre qui demandoit abſolument une réponſe : elle veut être inſtruite de tout ; elle exige que le roi ne lui cache rien, qu'elle ſçache, en un mot, s'il perſiſte dans le deſſein de l'épouſer, s'il l'aime toujours : — Eh bien ! Clarendon, ai-je été aſſez inhumain ? applaudiſſez-vous de ma cruauté : elle eſt votre ouvrage. Quel parti prendre ? voir la ducheſſe, lui déclarer que j'élève une autre ſur le trône... il n'eſt pas poſſible... lui répondre ! eh ! qu'écrire ? chaque mot lui percera le cœur ! Sire, dit Clarendon, voici un paquet qu'à l'inſtant je reçois de Londres, daignez y jetter les yeux : vous verrez qu'il ſe prépare, en votre faveur, une révolution éclatante : mais votre mariage avec l'infante en eſt la condition ; ce n'eſt qu'à ce prix que les chemins de la Grande-Bretagne vous ſont ouverts : — Oh ! le plus dur des hommes ! non, vous n'avez point aimé ! vous n'avez point aimé !

Le monarque auſſi-tôt eſt ſaiſi d'une agitation extrême ; il marchoit à grands pas, il ſe précipitoit ſur un ſiége ; il ſe relevoit avec fureur : — A quoi

donc me réſoudre ? la ducheſſe attend ma réponſe; ſon arrêt ! enfin Charles ſe détermine à lui écrire; il fait de vains efforts ; la plume ſe refuſe à ſes mains tremblantes ; il eſt mécontent de ſes lettres ; il les recommence pluſieurs fois, & il les trouve toujours trop accablantes pour une femme qui lui étoit ſi chère : — Je n'aurai jamais la force de lui porter ce coup mortel, non, jamais ! Sire, reprend le chancelier, le trouble où eſt votre majeſté ne lui permet pas de préſenter des motifs dont madame de Châtillon elle-même ſentira la ſolidité ; je ſuis rempli de ces raiſons ſi puiſſantes : daignez ſouffrir que je dicte : votre majeſté n'aura que la peine de me prêter ſa plume. Le roi ſouſcrit à cette propoſition, & ſe met en devoir d'écrire ; voici la lettre :

« Ne m'accuſez point, madame, d'inconſtance, » ni de légèreté ; l'embarras, l'accablement que j'ai » éprouvés à votre vue, doivent aſſez me juſtifier, & » vous éclairer ſur ce que je n'ai jamais eu la force » de vous révéler. Mes ſujets me rappellent en » Angleterre ; je remonte au trône : mais, que vais-je dire ? je ne puis le partager avec vous ce trône » que vous auriez embelli ! on me propoſe l'alliance » du Portugal : ſon ſouverain me donne ſa fille ; » l'infante régnera, madame, & je n'aurai que des

» regrets & des vœux à vous offrir ! Plaignez-moi : » je ſuis ſoumis à des devoirs dont je ne ſçaurois » m'affranchir ; je ſuis roi, madame, & l'amant doit » céder. Soyez-en perſuadée, une pure amitié, » une eſtime éternelle ſuccéderont à cette tendreſſe » qu'il faut que j'immole, ſans m'arrêter à la rigueur » du ſacrifice »... Charles ſe lève, tranſporté de colère, & déchirant l'écrit : — Je me garderois bien d'envoyer une pareille lettre à la ducheſſe ; ah ! l'on voit trop que ma ſituation, mon affreuſe ſituation vous eſt étrangère ; quelles expreſſions ! quelle froideur ! quelle inhumanité ! non, je ne régnerai point à ce prix ; qu'on ne me parle plus de trône ; oublions la grandeur ſuprême, l'Angleterre, tout. — Oui, ſire, il faut tout oublier, tant de zélés ſerviteurs dont le ſang a ruiſſelé pour vous, un empire entier qui vous tend les bras, votre gloire, votre honneur ; il faut demeurer en ces lieux, livré à des humiliations dégradantes ; il n'importe ! vous

Humiliations dégradantes. On ne peut ſe figurer, nous le répétons, l'extrémité où ſe trouva réduit Charles II, & les diverſes mortifications qu'il eut à eſſuyer ; ſa mère, la fille de Henri IV, la tante de Louis XIV, n'avoit pas ſeulement de quoi ſe chauffer ; les ſollicitations de cette princeſſe, ſes prières

verrez madame de Châtillon, elle vous tiendra lieu de sujets, de famille, de royaume.... vous ne voulez

même auprès du cardinal de Mazarin ne purent lui obtenir du barbare Cromwell le paiement de son douaire; enfin, l'adversité pressoit tellement son fils, qu'il prêta l'oreille à des conseils qu'on lui donna, de demander de l'argent au pape: Innocent X, oubliant qu'il étoit prince, répondit « qu'il ne pouvoit en bonne conscience appliquer » le patrimoine de l'église au secours des hérétiques ». Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que Chigi, assis depuis sur la chaire de S. Pierre, sous le nom d'Alexandre VII, fit la même réponse, lui qui avoit dit tout haut, lorsqu'il étoit cardinal, « que le parricide de Charles Ier, intéressoit également l'honneur & la vie des rois »! Le croiroit-on enfin? on soumit la dignité du trône, les droits de l'humanité, à la politique, au point que dans des lettres adressées à Cromwell, Louis XIV lui accorda le nom de frère. Il est vrai que ces surprenantes rigueurs de la fortune servirent à faire briller la fermeté de Charles II: il leur opposa une résignation & un courage héroïques, tandis que tous les princes de l'Europe sembloient se disputer entr'eux à qui l'oublieroit, ou le mépriseroit le plus.

Quel vaste sujet de réflexions j'offre ici, à quiconque aime à penser! voilà de ces traits qui doivent se graver dans la mémoire, ou plutôt dans l'ame: ils font connaître l'homme & sa bassesse, plus que toutes les diatribes de quelques-uns de nos philosophes de mauvaise humeur.

pas

pas lui écrire ? eh bien ! que votre majesté ose la voir, lui déclarer... que vous êtes le digne fils de Charles Ier ; que vous êtes roi... & en ce moment... pardonnez à ma franchise, l'êtes-vous, sire? dois-je à ces traits reconnaître un monarque ?..—Laissez-moi, chancelier... c'est vous qui êtes toujours tout prêt à m'enfoncer le poignard dans le cœur ! — Il est vrai, sire, que le duc de Buckingham, que Wilmot auroient moins d'audace que moi ; sire... j'ai la force de vous montrer la vérité : c'est-là le devoir de tout digne Anglais. Mes places, ma vie sont à vous : mais mon ame indépendante est toute entière à cette vérité qui vous offense... & que vous devez entendre. Si vous refusez l'alliance du Portugal, ne vous le cachez point, vous êtes perdu sans retour ; aucun prince n'embrassera votre cause... — Aller annoncer à la duchesse... encore une fois, je ne le puis... je ne sais, la solitude m'est nécessaire... sortez ; je verrai quel parti j'ai à prendre. Hélas ! je vois bien que je n'ai plus d'amis ! tout cherche à m'accabler... cruels ! changez donc mon cœur, ou donnez-moi votre barbarie.

Clarendon aimoit son maître : sa situation le pénétroit : mais il ne pouvoit s'en imposer sur la néces-

ſité qui exigeoit le ſacrifice d'un penchant contraire abſolument aux intérêts du ſouverain.

Buckingham & Wilmot trouvent Charles noyé dans les larmes. Le premier s'écrie : — Je gagerois, ſire, que votre majeſté ſort d'avec ſon pédant ; juſqu'à quand le ſceptre reſtera-t-il ſoumis à la férule? — Duc, je vous défends ces plaiſanteries déplacées; le chancelier remplit ſon devoir, & le mien... eſt de céder à ma triſte deſtinée. Buckingham & Wilmot, en adroits courtiſans, s'efforcent de ramener le calme dans l'ame du monarque ; ils lui mettent devant les yeux des objets agréables ; comment un roi n'auroit-il pas la liberté de ſuivre les mouvements de ſon cœur, quand le dernier de ſes ſujets goûte cette ſatisfaction ? il ſeroit bien étrange qu'un monarque ne fût qu'un eſclave ſubordonné aux circonſtances! & le Portugal a-t-il un tel poids dans la balance de l'Europe, que Charles lui doive ſacrifier ce qu'il a de plus cher ? D'ailleurs, madame de Châtillon eſt d'une naiſſance qui lui ouvre les barrières du trône, les Anglais attachés au roi, verront avec plaiſir cette union ; une reine adorée du maître, l'eſt preſque

D'avec ſon pédant, &c. *Soumis à la férule*, &c. C'étoient les propres expreſſions de Buckingham.

toujours du peuple. Que Charles s'abandonne donc à cet amour qui fera ſon bonheur, &, ſans contredit, celui de l'Angleterre ; s'il ſe trouve des mécontents, tôt ou tard ils ouvriront les yeux ſur leur conduite indiſcrète & téméraire, ou ils ſeront punis ; on n'aura pas beſoin des ſecours du Portugal pour rappeller les rebelles ſous la domination légitime ; & les rois ſur-tout ne doivent pas connaître de bornes dans leurs volontés ; leurs moindres deſirs ſont des loix ſacrées.

C'eſt par de tels diſcours, que ces deux corrupteurs ſi dangereux eſſayoient de combattre les ſages repréſentations d'un homme qui étoit le véritable ami de ſon ſouverain.

Clarendon médite pluſieurs moyens de déterminer Charles à ſacrifier ſa paſſion ; le tems preſſoit ; on attendoit à Liſbonne la réponſe du roi ; enfin, le chancelier ſe décide à tenter une démarche qui devoit entierement le perdre, ou lui procurer auprès du monarque, une victoire éclatante.

La ducheſſe ſe livroit à la douleur la plus vive : elle ne voyoit point le roi d'Angleterre ; elle n'en recevoit aucunes nouvelles ; ſa dernière entrevue l'avoit laiſſée dans une perplexité plus cruelle

que la mort même ; quel étoit ce ſecret qu'il n'avoit pu lui confier ? pourquoi ce trouble affreux ? madame de Châtillon reliſoit les lettres de ce prince, les arroſoit de ſes larmes ; elle s'arrêtoit aux plus faibles expreſſions ; elle ſe rempliſſoit de ces promeſſes, de ces ſerments, que l'amour aime tant à prodiguer : — Julie ! Julie ! ſeroit-on infidèle, après de ſemblables témoignages de tendreſſe ? eſt-ce-là le langage d'un amant... qui ceſſera bientôt de l'être, qui deviendra parjure ? Charles m'oublier ! ah, Julie ! n'a-t-il pas lu dans mon cœur ? ne ſçait-il pas que je l'adore ? eh ! qui l'aime plus que moi ?

C'eſt dans cette ſituation, qu'on annonce à la ducheſſe, la viſite du grand-chancelier d'Angleterre... — Monſieur de Clarendon !.. ah ! qu'il vienne, qu'il vienne !.. Monſieur, me donnerez-vous des nouvelles du roi ? je ne le vois point ! il ne daigne pas ſeulement m'informer s'il en faut croire un bruit qui s'élève de tout côté : on dit que l'Angleterre le rappelle, que les partiſants du ſcélérat Cromwell ont le deſſous... — Oui, madame, nous pouvons nous livrer à des eſpérances flatteuſes ; il paraît que les jours de la tyrannie vont expirer, que l'on reverra mon maître au trône de ſes aïeux.... — Eſt-il vrai,

monſieur de Clarendon ? La nouvelle ſe confirme : quelle joie ! ce prince ſi digne d'être aimé, verroit enfin terminer ſes infortunes ! — Que ces tranſports, madame, charment un zélé ſerviteur ! .... vous partagez donc mon ivreſſe pour le rétabliſſement du roi ! — Ah ! perſonne, perſonne... je mourrois de plaiſir, ſi je voyois votre monarque vainqueur de ſes ennemis, le diadême ſur le front... —Ce ſont-là vos ſentiments, madame !—Et en pouvez-vous douter? en pouvez-vous douter? vous n'ignorez pas à quel point votre maître m'eſt cher... — Il vous eſt cher, madame ? — Au-deſſus de tout ce que vous pouvez imaginer. — Eh bien ! madame... ſouffrez que je vous parle, quelques moments, ſans témoins.

La ducheſſe allarmée fait retirer Julie, & le chancelier continue ainſi la converſation : — Je puis donc être aſſuré que madame de Châtillon eſt attachée aux intérêts de mon prince ? — Ah ! monſieur, bien plus, mille fois plus qu'à mes intérêts propres. — Quoi ! madame, vous immoleriez... — Tout, monſieur, tout. Eh ! quel eſt le ſacrifice qui ne ſoit au-deſſous d'un amour extrême ? — Vous ſçauriez, madame, rejetter juſqu'à une couronne... — Je ſçaurois mourir, monſieur, ſi ma mort importoit en quelque choſe à la

deſtinée du roi d'Angleterre... mais... que voulez-vous dire ?... — Eh bien ! madame... vous êtes digne de m'entendre ; ayez la bonté de m'écouter, & ſouvenez-vous que le ſort de mon maître eſt dans vos mains. Je ne me diſſimule point qu'il faut une vertu extraordinaire pour tenter cet effort : mais je crois... je dois tout attendre de madame de Châtillon... (le trouble de la ducheſſe augmente ; elle laiſſe voir ſon impatience d'être éclairée ſur l'objet de cet entretien) Ce que j'ai à vous communiquer, madame, m'oblige de m'aſſurer de la fermeté de votre ame. Je vous le répète : je viens vous demander le témoignage d'une force d'eſprit ſurnaturelle. C'eſt contre vous même que je prétends vous armer, & ce triomphe vous étoit réſervé. Je n'ignore point, madame, l'excès de l'amour que vous avez ſçu inſpirer à un prince fait pour ſentir le pouvoir de vos charmes, de vos talents, de vos vertus ; je ſçais qu'il vous a offert ſa main, que vous l'avez acceptée, qu'en un mot, vous touchez au moment d'être reine d'Angleterre. Aſſurément mademoiſelle de Montmorency peut lever les yeux juſqu'au trône : mais, madame, apprenez ce que perſonne, ce que le roi lui-même n'oſe vous révéler. Oui, madame, Londres eſt prêt à recevoir ſon ſouverain légitime ; tous les cœurs s'émeu-

vent en sa faveur ; le génie de l'usurpateur va succomber ; enfin il se prépare une révolution qui décidera du sort de la maison de Stuard. On attache à cet heureux changement ... une condition, qui, je l'avoue, est cruelle pour le roi, pour tous ceux qui l'aiment ; nous n'avons qu'un seul monarque qui daigne embrasser notre querelle ; son appui, cet appui si nécessaire, nous l'acheterions au prix de nos fortunes, de notre existence; ce monarque, madame, est le roi de Portugal, & il exige... — Il exige ... Achevez, monsieur... — Que sa fille épouse .... —Qui!... le roi? —Voilà, madame, le coup terrible... La duchesse s'écrie, en tombant sur son siége : je me meurs ! Quelques moments après, reprenant la parole : — ah ! sans doute, il est affreux !.. Je ne serai point la femme de tout ce que j'aime au monde! il y faut renoncer! il y faut renoncer ! & c'est-là ce qu'il craignoit de m'apprendre !.. Monsieur de Clarendon, monsieur de Clarendon, prenez pitié de ma faiblesse; j'ai le cœur déchiré de mille poignards ... Charles en épousera une autre ! une autre ! je succombe à cette image horrible ! — Ne rougissez point, madame, de me montrer cet excès de sensibilité ; je partage toute l'horreur de votre situation ; laissez couler vos larmes ; accordez à l'humanité

ces premiers moments. Je conviendrai, madame, que ce que j'ose espérer de votre fermeté, est au-dessus de la nature, mais... vous aimez le roi? — Si je l'aime, ô ciel! si je l'aime!.. après ce que vous voyez, hésiteriez-vous à me regarder... comme la femme la plus sensible, la plus malheureuse, la plus agitée... mon esprit... mon cœur s'égare! ah! monsieur! monsieur! concevez-vous mon supplice? — Je le sçais, madame: rien de plus accablant, de plus douloureux que d'être obligé de briser son cœur! mais je prendrai la liberté de vous le répéter: le roi vous est cher, &, si l'on manque ce mariage de l'infante, ce prince est perdu, perdu sans ressource; point d'alliés; point d'espoir; un reproche éternel que sera en droit de lui faire la nation, l'abandon, j'aurai le courage de dire, le mépris entier de l'Europe, d'inutiles regrets, une ruine décidée, une honte ineffaçable: tel est, madame, le sort dont Charles est menacé, si vous ne venez à notre secours! — Que voulez-vous dire, monsieur? Clarendon se jettant aux genoux de madame de Châtillon: — Qu'il n'est que vous, madame, que vous seule qui puissiez soutenir le roi sur le penchant du précipice, & il y est plongé pour jamais, si vous ne l'arrachez à sa passion, à vous-même. — Vous exigeriez... — La preuve de grandeur d'ame la plus éclatante, ce qui vous élevera au-dessus

des héros les plus célèbres. Conſidérez, madame, le fruit de ce ſacrifice ſublime : c'eſt vous, c'eſt une amante généreuſe qui poſera la couronne ſur le front de notre monarque ; c'eſt vous qui le rétablirez ſur le trône. Enviſagez, madame, la poſtérité tranſportée d'admiration au récit d'une action ſi courageuſe ! voyez les Anglais vous bénir ; entendez-les s'écrier : c'eſt à madame de Châtillon que nous devons notre ſouverain, notre gloire, notre bonheur ! —Ah ! à quel prix ! à quel prix cette félicité de l'Angleterre ! arrachez-moi, déchirez-moi donc le cœur, ſi vous voulez que je mette le roi dans les bras de l'infante... Monſieur, cet effort-là eſt-il en mon pouvoir ? non, il n'eſt pas poſſible, il n'eſt pas poſſible ... tout ce qu'il me ſera permis de tenter, ce ſera ... de ne plus m'offrir aux yeux du roi, de mourir ; de mourir loin de ſa vue, loin de tous les humains.... mon cœur ne peut ſuffire à mes larmes ! oh ! combien je m'avilis à vos regards ! — Vous avilir, madame ! je vois une ame ſenſible, qui m'eſtime aſſez pour m'expoſer tous ſes combats. Eh ! que ſeroit la vertu, ſi elle n'avoit point à lutter contre les paſſions ? ſon triomphe ſeroit-il ſi beau, ſi elle ne l'achetoit aux dépens d'une guerre opi-

niâtre ? c'eſt parce que nous ſommes faibles, que nous attachons les yeux du monde entier, que nous méritons ſon eſtime, ſes reſpects, lorſque nous nous élevons au-deſſus de notre nature. Vous parlez de l'amour, madame! quelle plus grande preuve en pouvez-vous donner, que d'immoler ſans eſpérance?... — Mais... n'eſt-ce point aſſez de fuir la préſence de Charles? — Non, madame, ce n'eſt point aſſez; votre victoire ſeroit incomplète : il faut que ce ſoit vous qui lui traciez ſon devoir, qui l'armiez contre lui, contre vous-même, qui l'engagiez, qui le preſſiez d'épouſer l'infante, d'être roi, en un mot, que vous le menaciez de votre indifférence, de votre haine... — De ma haine, monſieur! y penſez-vous? pourrois-je... — Songez, madame, que vous êtes du ſang des Montmorencys, de ces héros dont la France a conſacré les noms. La ducheſſe de Châtillon verra tout à ſes pieds, ſi elle peut ſe réſoudre à nous conſerver notre maître. Eh! madame, quel diadême pourroit ceindre votre front? ne ſerez-vous pas au-deſſus des reines? n'approcherez-vous pas de la divinité même, en vous domptant à ce point?.. Les inſtants nous ſont chers; on attend la réponſe du roi; je ne vous diſſimulerai pas que vous régnez ſur ſon ame avec

plus d'empire que jamais. Je vous fais voir tout l'éclat du triomphe : il eſt digne de vous, & je n'aurois pas haſardé cette démarche, ſi j'euſſe douté un moment de votre ſupériorité ſur tout ce qui vous environne : —O Dieu ! Dieu !.. Monſieur de Clarendon... cruel !.. pardonnez, pardonnez, monſieur, que me demandez-vous ? — Je me retire, madame, convaincu que vous remplirez mes eſpérances, que vous nous rendrez notre monarque ; je ſuis même aſſuré que vous lui cacherez notre entrevue ; je n'ai rien à craindre de votre généroſité ; il croira que le bruit public a ſuffi ſeul pour vous éclairer ſur le moyen qui lui r'ouvre le trône, & vous ne ſçauriez vous offenſer de la démarche d'un ſerviteur zélé, qui attend tout de vos vertus.

Le chancelier laiſſe la ducheſſe accablée de ſa ſituation. A peine elle s'eſt trouvée ſeule, que ſes yeux ſe fixent ſur l'abyme ouvert ſous ſes pas, en meſurent toute la profondeur. Il y avoit un inſtant qu'elle n'enviſageoit qu'un trône partagé avec l'amant le plus aimable, l'époux le plus chéri, & toutes ces illuſions brillantes, tous ces fantômes enchanteurs ſe ſont évanouis. Ah ! quel jour frappoit ſes regards ! encore ſi Charles régnoit, ſans mettre ſa couronne ſur la tête d'une autre femme ! mais une rivale qui

épouſera le roi d'Angleterre, qui ſera au comble du bonheur! & il faut que ce ſoit moi qui ſerve cette rivale, qui la place ſur le trône, dans les bras... non, cet horrible tableau... il ne ſçauroit ſe ſoutenir! & ce barbare qui vient de me quitter, ſe repoſe ſur mes vertus! mes vertus!.. je n'en ai plus, dès qu'il faut leur ſacrifier mon amour! On flatte mon orgueil; on croit triompher de mon ardeur, de cette ardeur ſans laquelle je ne puis vivre! eh! ne fait-elle pas le charme, le ſoutien de mon exiſtence? c'eſt à cet amour, maître de mon ame, que je dois tout, tout immoler!.. Que m'importe à moi l'Angleterre, la France, l'univers entier? quelle gloire chimérique me récompenſeroit de ce que je perdrois? Charles m'aime; je l'adore; je ne puis être heureuſe qu'en partageant ſon trône, ſon cœur, qu'en me liant à lui par des nœuds vainqueurs de toutes les épreuves. Pourquoi auroit-il beſoin des ſecours d'un prince étranger? ne trouvera-t-il point des reſſources aſſurées dans l'affection de ſes propres ſujets? recevroit-il des loix du Portugal?.. Malheureuſe! c'eſt ainſi que je m'efforce de m'aveugler! c'eſt ainſi que j'aime! eſt-ce-là cette tendreſſe ſi déſintéreſſée, ſi pure? J'imagine n'être attachée qu'à l'homme le plus digne

de mes ſentiments : ne ſuis-je pas éblouie par une couronne ? ah ! ne nous jugeons point avec trop de complaiſance ; portons la lumière au fond de mon cœur : je ne ſçais pas mieux aimer que les autres femmes ; ce ſont mes intérêts que je conſulte, & non ceux du roi d'Angleterre ; s'il m'étoit auſſi cher que je veux quelquefois me le perſuader à moi-même, héſiterois-je un inſtant à ſuivre les tranſports magnanimes que le chancelier a voulu m'inſpirer ?... Femme trop coupable ! tu ne ſçaurois briſer ta chaîne, & tu n'es qu'une amante vulgaire ! combien l'amitié l'emporte ſur l'amour ! l'amitié ne balanceroit pas un ſeul moment : elle courroit chercher le monarque Anglais, le ſolliciter de ne s'occuper que des moyens de reprendre un ſceptre qui lui appartient; elle goûteroit l'excès du plaiſir à s'oublier, pour ne ſe remplir que de l'objet aimé. Voilà comme on aime... comme j'aimerai. Qu'eſt-ce que l'amour ſans la vertu ? & la vertu n'eſt grande que par des ſacrifices ; en puis-je faire un qui me coûte davantage ?... Que réſoudre ? prendrai-je le parti d'écrire au roi ? lui demanderai-je une entrevue ?

Julie ſe montre aux yeux de la ducheſſe : — Julie !.. tu n'imaginerois pas à quel degré je ſuis malheureuſe ! écoute, & vois à quelle multitude de tour-

ments je ſuis livrée ! Madame de Châtillon lui raconte, juſqu'aux moindres détails, la converſation qu'elle vient d'avoir avec le chancelier. L'habile confidente joue ſon rôle : elle étoit bien éloignée d'engager ſa maitreſſe à cet acte d'héroïſme que le chancelier ſembloit lui avoir impoſé ; loin d'eſſayer de la combattre, elle flatte la paſſion de la ducheſſe, lui fait voir que le trône prêteroit un nouvel éclat à ſes charmes, & quelle eſt la femme, ſi elle a la force de s'interroger, qui ſe trouve exempte de coquetterie ? d'ailleurs, la ducheſſe aimoit violemment, & un ſemblable amour n'eſt guères ſuſceptible d'écouter la raiſon. Cependant madame de Châtillon ne pouvoit rejetter abſolument les nobles conſeils dont Clarendon avoit voulu la pénétrer ; ſa vertu diſputoit contre un penchant trop impérieux ; il lui étoit impoſſible de ſe faire illuſion ſur la néceſſité où le chancelier lui avoit montré ſon amant aſſujetti.

C'eſt dans ces divers orages qui bouleverſoient ſon cœur, que Charles ſurprend ſon amante : — Ne me demandez point, madame, la cauſe d'une abſence qui m'a été inſupportable ; vous croyez bien que je vous adore plus que jamais, & je viens vous en donner une preuve : il s'agit de ſe ſouſtraire à des obſtacles qui ne manqueroient pas de s'élever ; daignez

donc marcher avec moi à l'autel ; hâtons-nous de former des liens que rien ne puiſſe rompre ; votre amant brûle d'être votre époux. — Et vos intérêts, ſire... ne ſouffriront point de ce témoignage éclatant d'une tendreſſe que la mienne ſeule peut égaler ?.. — Buckingham & Wilmot nous ſerviront de témoins. — Sire... &... Clarendon n'en ſera point ? — Clarendon... ſa préſence n'eſt point néceſſaire. — Il eſt cependant un de vos ſerviteurs le plus attaché à ſon maître... — Je ne doute point de ſon attachement : mais, madame, j'ai mes raiſons... il ſera inſtruit avec tout le monde, de notre mariage... — Sire... vous ne me parlez point de l'infante de Portugal ? A ce mot, la ducheſſe éclate en ſanglots. — Qui vous a dit, madame? ... — Prince, je ſçais tout : je ſçais que vous m'aimez, que je vous adore, qu'il faut nous ſéparer, renoncer à nous aimer, à nous voir pour jamais, que les Anglais vous rappellent, qu'on vous impoſe une condition, que vous ne montez au trône qu'en donnant votre main à l'infante... recevez la ſienne, ſire, régnez, & oubliez-moi, oubliez-moi... Madame de Châtillon n'en peut dire davantage : une abondance de larmes lui coupe la parole. — Que je vous oublie ! que je m'aſſeye ſur le trône ſans vous ! qu'une autre ait ma main, mon cœur ! qu'une autre ſoit reine !

non, madame, tant d'injuſtice, d'inhumanité ne peut ſe concilier avec mon amour, avec ce que je vous dois ; le ſceptre de l'Angleterre vous eſt promis ; il n'y a que vos mains qui puiſſent le porter ; qu'on ne me parle plus d'une odieuſe politique. Que le Portugal, le monde entier s'arme contre moi : je ne trahirai point l'adorable Châtillon ; je la conduirai à l'autel, & c'eſt-là qu'elle recevra, en préſence du Ciel, mes vœux, mes ſerments de l'aimer, de l'idolâtrer toujours... venez, madame. — Ah ! ſire, connaiſſez mieux mon amour ; oui, vous m'êtes plus cher... de tels ſentiments ne ſauroient s'exprimer ; je donnerois cent fois ma vie pour vous ; j'immolerois mille fois plus, mon amour... & je le ſacrifie. Vous avez beſoin de l'alliance du Portugal : épouſez la princeſſe.... Quel mot, ſire !... Allez, ne voyez point ma douleur, mon déſeſpoir : ne voyez que mon devoir, ſire.... & le vôtre. La vertu, l'amour lui-même dégagé de tout intérêt perſonnel m'impoſe ce ſacrifice : je m'y ſoumets ; partez... & ne nous voyons plus... — Je ne vous obéirai point, cruelle, je ne vous obéirai point ; qui ? moi ! être aſſez barbare pour régner à ce prix ! eh ! quels charmes le diadême auroit-il à mes yeux ? aſſure-

rai-je

rai-je le bonheur de mes sujets, aux dépens d'une perfidie, d'une horrible perfidie ? je ne parle pas du mien : serois-je, un instant, heureux, privé du plaisir de couronner la beauté, la vertu ? Eh bien ! j'abandonne les Anglais à leur tyran ; qu'ils lui prescrivent des loix ; je foule aux pieds le sceptre... Ah, sire ! s'écrie la duchesse, en pleurant avec amertume, voilà donc où vous aura conduit mon amour ! à vous dégrader, à vous déshonorer à vos yeux, aux yeux de votre nation, aux regards de la postérité ! votre honte... sera la mienne, sire... connaissez-moi ; j'expire de mille morts, en me voyant obligée de rejetter une trop flatteuse espérance : oui, le don de votre main étoit la félicité suprême pour une amante, qui, dans le roi, ne chérissoit que vous, que vous seul, soyez-en persuadé. Sans-doute, j'en pourrai mourir.... mais, si vous persistez à vous fermer le trône, pour écouter une tendresse qui nous perd tous deux ; si, de ce pas, vous n'allez consentir à recevoir la main de l'infante..... tremblez : je sçaurai me punir de votre égarement & du mien, en pressant une fin qui termineroit mes malheurs ; vous me verrez m'arracher la vie, tomber, expirer à vos pieds... Allez, prince, allez

promettre tout, pourvu que vous contentiez les Anglais, pourvu que vous régniez. Venez enſuite... on ne m'enviera point vos adieux. Charles veut répondre : la ducheſſe le quitte, pour ſe rendre chez la reine régente, & en ſe ſéparant du roi, elle ne lui dit que ces mots : c'étoit de vous que j'attendois du courage, & il faut que je vous donne l'exemple !

Le monarque ſe hâte d'appeller ſes deux favoris, Buckingham & Wilmot : —Par quelle fatalité madame de Châtillon a-t-elle appris qu'on me propoſoit d'épouſer l'infante de Portugal ? hélas ! la ducheſſe en mourra ! je ſerai ſon aſſaſſin... mes amis, je n'accepte point cette alliance à de ſi dures conditions ; n'êtes-vous pas de mon avis ? Je ſuis las des remontrances de l'auſtère Clarendon ; ſa prétendue ſageſſe me pèſe ; cet homme ne s'attachera-t-il qu'à me contrarier, à me rendre malheureux ? quoi ! je ne ſerai qu'un eſclave couronné ! Sire, interrompt Buckingham, renvoyez Clarendon aux ſoins de ſa chancellerie, & ne vous en rapportez qu'à vous-même ſur ce qui regarde un engagement d'où dépend votre félicité, & la nôtre ſans-doute ; pourquoi le conſulter ſur un pareil choix ? a-t-il la moindre idée de ce qu'exige le plus doux des penchants ?

l'art d'aimer ne s'apprend point dans les univerſités. Quel ſera votre ſupplice, quand vous nous donnerez une reine qui n'aura point votre tendreſſe ? Il ne vous ſeroit point permis de goûter le moindre des plaiſirs, qui ſont le partage de vos ſujets ? & pour qui donc eſt le bonheur, ſi ce n'eſt pour ceux qui ſont à notre tête ? la condition d'un roi ſeroit le plus malheureux des états. Nous vous l'avons dit, ſire : le nombre de vos ſerviteurs eſt ſuffiſant pour opérer une révolution qui ne doit être l'ouvrage d'aucun allié ; n'admettons point les étrangers dans cette importante entrepriſe ; tôt ou tard, ils ſe font payer chèrement leurs ſervices ; les Eſpagnols, en venant au ſecours de la France, dans le tems de la Ligue, n'ont-ils pas été prêts à l'envahir ? Sire, vous

---

Dans les univerſités. Plaiſanterie qui tombe ſur Clarendon : on doit ſe reſſouvenir qu'il joignoit la dignité de chancelier de l'univerſité d'Oxford à celle de grand-chancelier d'Angleterre.

De la Ligue. Le Duc de Parme, un des plus grands généraux qui ayent exiſté, s'eſt vu ſur le point de nous rendre dépendants de l'Eſpagne. Sans le courage de Henri IV, & l'eſpece de Génie protecteur qui combattoit pour la France, nous euſſions paſſé ſous une domination

n'ignorez pas que la reine votre mère ne peut supporter Clarendon ; voulez-vous vous réconcilier avec elle : ayez moins de bonté pour le chancelier ; surtout ne vous piquez pas de suivre ses conseils.

Wilmot ne manqua point d'applaudir aux observations de Buckingham, sur le compte de Clarendon,

---

étrangère. Les princes doivent avoir toujours devant les yeux cette excellente fable : *Le cheval qui appelle l'homme à son secours contre le cerf.*

Ne peut supporter Clarendon, &c. En-effet le chancelier s'étoit rendu désagréable à cette princesse ; il ne cédoit point à ses idées qui l'asservissoient au cardinal ministre. D'ailleurs Clarendon ne favorisoit point ses créatures ; il s'étoit opposé à l'arrivée du duc de Glocester, frère du roi, en France, dans la crainte qu'on ne l'élevât dans des principes contraires à ceux où il avoit été nourri jusqu'alors. Le véritable crime du chancelier aux yeux de la reine d'Angleterre, étoit la considération & le crédit dont il jouissoit auprès du roi son fils.

Wilmot, &c. Nous avons oublié de dire que ce fut ce même comte de Rochester auquel ses poésies ont acquis parmi les Anglais quelque réputation ; son esprit ne servit qu'à corrompre son cœur, & il versa le fiel de la satyre sur les objets les plus respectables, jusques sur son maître,

& il rempliſſoit bien en cela le perſonnage de courtiſans; il ajouta : ſire, il ne s'agit pas ici de légiſlation : vous aimez, on vous aime; vous pouvez aſſurément vous marier ſans l'aveu de votre grave chancelier. Hâtez donc cette union, & enſuite, pour vous amuſer, vous prêterez l'oreille à ſes ſublimes repréſentations; oh! il vous dira de bien belles choſes, que vous vous dépêcherez d'oublier, quand elles vous auront paſſablement ennuyé.

Charles, d'après cette converſation, paraiſſoit très-diſpoſé à épouſer, ſous peu de jours, madame de Châtillon; il s'entretenoit dans cette idée riante, lorſque Clarendon vient, avec des papiers à la main, le tirer de ſa douce rêverie : le monarque lui témoigne de la froideur : — Ma vue, ſire, je m'en apperçois avec chagrin, a le malheur de vous importuner? — Elle ne m'eſt pas quelquefois auſſi agréable que je le deſirerois; vous aimez, monſieur, à me contredire juſques dans mes moindres volontés.... mais, que

---

qui l'avoit comblé de biens & d'honneurs. Voilà les ennemis qu'avoit le vertueux Clarendon, & à la honte de l'humanité & des cours, leurs intrigues prévalurent, & dans la ſuite il fut ſacrifié, le vice triompha.

ſignifient ces papiers ? — Sire, ce ſont des lettres d'un de vos gentilshommes de la chambre, de Henri Seymour : il m'écrit qu'il arrive, que nos amis vous attendent à Londres, qu'il faut abſolument conclure votre mariage avec l'infante... — Monſieur le chancelier, ne me parlez plus de cette alliance : vous avez dû juger que me propoſer un ſemblable mariage, c'étoit me déplaire. — Je n'ignore pas, ſire, que ſouvent la vérité bleſſe les ſouverains ; mais, qui ſera auprès de vous l'organe de cette vérité, ſi ce n'eſt un vieux ſerviteur qui préférera toujours le bonheur de vous être utile, à celui de vous amuſer ? Sire, dès le moment que votre majeſté n'aura plus beſoin de mes ſervices, je lui épargnerai la peine de m'annoncer ma retraite ; aujourd'hui, j'oſe le dire, je crois lui être néceſſaire. — Je ſuis las, monſieur, d'être ſoumis à des cenſeurs qui me tyranniſent. — Cette dureté, ſire..., en ſerois-je l'objet ? — Vous-même, vous qui vous plaiſez à me déchirer le cœur, à vous élever contre un engage-

---

Seymour. Henri Seymour, gentilhomme de la chambre de Charles II, lui fut envoyé par ſes amis de Londres ; il étoit adreſſé au duc d'Ormond, & à Clarendon.

ment auquel ma vie eſt attachée, oui, ma vie : ſi madame de Châtillon n'eſt pas ma femme, je ne réponds point de mes jours. — Sire, je n'imagine pas que votre majeſté doute, je puis le dire, de ma tendreſſe pour elle : elle eſt bien perſuadée que je mourrois cent fois, plutôt que de lui cauſer le moindre déplaiſir ; mais, encore une fois, à qui m'adreſſé-je ? eſt-ce à un homme dans la claſſe ordinaire, qui peut céder à ſes penchants, ſatisfaire ſes paſſions, ſuivre ſes goûts, ſans que la ſociété en ſouffre? A qui, en un mot, veux-je ouvrir les yeux ? à un roi, à un roi qui fait néceſſairement le bonheur ou le malheur éternel d'un empire, à un roi qui a ſon père & ſoi-même à venger, à un roi... Sire, ſire, mes larmes coulent, j'embraſſe vos genoux ; eſt-ce pour vous que vous vivez, que vous aimez ? J'en ſuis certain, madame de Châtillon elle-même s'uniroit à mes efforts pour vous preſſer de la quitter, de la fuir, d'épouſer l'infante... la ducheſſe a trop de vertu. Oui, interrompt Charles, elle a une ame aſſez élevée pour être la première à me demander qu'une autre monte ſur le trône de l'Angleterre ; &... je la punirois d'un amour ſi héroïque ? ma lâcheté ſeroit le prix d'un ſi noble ſacrifice ? plus la ducheſſe s'im-

molera, plus je lui dois de reconnaiſſance, de tendreſſe ; elle ſera reine, ou... — Eh bien, ſire ! je prends la liberté de vous demander une grace : permettez que j'aſſiſte à la première entrevue que vous aurez avec madame de Châtillon : — Je l'ai vue, hélas !.. pour être le plus malheureux des amants ! on lui a tout dit : elle n'ignore pas juſqu'aux moindres détails relatifs à cette alliance du Portugal ; eh ! qui a pu ſi bien l'inſtruire, lui donner des armes contre moi, contre elle-même ? — Moi, ſire. — Comment ! vous auriez eu la témérité ?... — Oui, ſire ; j'ai eu le courage de faire mon devoir, de vouloir vous arracher à votre faibleſſe, de m'efforcer de vous porter, malgré vous, ſur le trône, ſur ce trône arroſé du ſang de vos fidèles ſujets, ſur ce trône où l'Europe entière vous attend ; oui, j'ai imploré le ſecours de madame de Châtillon contre un amour qui vous perdroit tous deux. Si ce ſont-là des crimes, ſire, je ſuis coupable, je mets ma tête à vos pieds : auſſi-bien je vous déclare que je ne changerai jamais de façon de penſer ; ſi je pouvois céder contre ma conſcience, la trahir, c'eſt alors que je me regarderois comme le plus criminel des hommes, & je le ſerois ſans-doute. — Sortez, Cla-

rendon ! ſortez ! — Sire, ce ſera donc-là la réponſe que je donnerai à Seymour ? — Vous lui écrirez... La fureur coupe la parole au roi d'Angleterre ; il ſe promenoit à grands pas ; il lançoit des regards vers le ciel ; il s'aſſeyoit ; il ſe relevoit avec impétuoſité ; des larmes même lui échappoient ; il murmuroit des menaces ; le chancelier retombe à ſes pieds, & au milieu des ſanglots : — Que votre majeſté daigne m'écouter !., un moment, ſire... — Moi vous entendre ! mon ennemi, mon aſſaſſin... retirez-vous, vous dis-je, retirez-vous... je l'ordonne. — Sire, je mourrai à vos genoux. Quand vous aurez triomphé de Cromwell, quand le ſceptre ſera dans vos mains, alors vous vous occuperez de ma punition, vous chatierez l'audace d'un vieux ſerviteur... qui n'a vécu juſqu'ici, que pour vous témoigner ſon zèle, que pour vous offrir la vérité... ah ! ſire, eſt-ce à moi de deſcendre juſqu'à l'affront de me juſtifier ? Clarendon verſoit des pleurs ; ce ſpectacle touche le monarque : — Je ſçais... je ſçais que vous m'êtes attaché... non, je n'en doute point ; mais cet attachement vous donne-t-il le droit de condamner mes penchants, de traverſer une union ?.. je vous l'ai dit : mon bonheur, mon exiſtence en dépendent. — Je n'aurai toujours, ſire, qu'un mot

à vous oppoſer : vous êtes roi... — Eh ! c'eſt donc pour être le mortel le plus infortuné ? — Non, ſire, c'eſt pour être le plus glorieux des monarques... Ame féroce ! s'écrie Charles avec emportement, qu'exigez-vous ? que voulez-vous ? dictez-moi donc le parti que je dois prendre?.. —Ce que vous devez, ſire, ce qu'il faut que vous faſſiez, ſi votre deſſein eſt de remettre le diadême ſur votre front ? vous hâter de quitter ces lieux, de gagner un des ports de l'Angleterre, de vous rendre au deſir des vrais Anglais qui vous appellent... — Et la ducheſſe... — Ne point la voir, ſire, partir... — Abandonner ainſi madame de Châtillon ! — Si vous la revoyez, ſire, tout eſt perdu ; un regard, un ſeul regard... c'en eſt fait de votre deſtinée, de celle de la Grande-Bretagne... — Non, barbare, non je ne ſerai point cruel, ingrat à cet excès : du-moins, du-moins je la verrai ; je porterai mes larmes à ſes pieds. — Sire, renoncez donc à l'empire.

Quelle étoit la ſituation de ce prince ! il paſſoit au même inſtant d'un projet à un autre ; il accabloit le chancelier de reproches, & bientôt après, il lui rendoit juſtice ; il tomboit dans une profonde rêverie ; il s'en relevoit pour accuſer la bizarrerie des événemens,

la fatalité. Mylord d'Ormond vient à paraître : il se réunit au chancelier pour engager le monarque à quitter, au moment même, la France. Charles gémissoit profondément, exhaloit des plaintes : vous me déchirez le cœur, s'écrioit-il sans cesse ! Enfin on l'a déterminé à se laisser entraîner où la fortune l'appelloit. On s'occupe des préparatifs du départ, & le roi d'Angleterre alloit, accompagné de quelques amis, sortir de Paris, sans voir même madame de Châtillon.

La duchesse, rentrée dans la solitude, n'étoit plus la même qui avoit montré tant de grandeur d'ame aux regards de son amant : il est peu de héros à leurs propres yeux ! Madame de Châtillon envisage

---

Il est peu de héros à leurs propres yeux. Il n'est point d'homme qui ne puisse être le juge impartial de soi-même ; la voix de la vérité se fait entendre à travers le tumulte des passions : si ce jugement pouvoit éclater au grand jour, que de fameux personnages élevés par l'histoire au plus haut degré, seroient réduits à leur juste valeur ! Conséquemment, que de nains à la place de ces prétendus géans qui nous en imposent, graces à l'ignorance & au peu de philosophie de ces écrivains, dont l'unique desir est de barbouiller du papier ! A chaque instant, on est frappé de la justesse

l'horreur de ſa ſituation, tout ce qu'elle perdoit : elle alloit à l'autel épouſer l'amant le plus chéri ; elle touchoit au trône ; ſon amour, ſon orgueil étoient également ſatisfaits ; & tous ces objets enchanteurs ſe détruiſoient, pour ne lui laiſſer voir que ſa vanité à jamais humiliée, ſa tendreſſe ſans nulle eſpérance, ou plutôt livrée à d'éternels regrets, une mort continuelle ; elle ne contemploit enfin d'autre terme de ſes tourmens que le tombeau. Julie, Julie, dit au milieu des ſanglots cette illuſtre infortunée, qu'eſt-ce donc que la vertu ? j'en attendois plus de ſecours, plus de conſolation ; j'imaginois que le triomphe que j'eſſaye envain de remporter ſur moi-même, me feroit goûter quelque plaiſir, & je ne trouve dans mon ame qu'un vuide affreux, horrible, épouvantable, qu'une déſolation que rien ne pourra diſſiper, pas

---

de cette penſée de la Rochefoucault : *Qu'il n'y a point de grand homme pour ſon valet-de-chambre.* Voilà de ces traits ſublimes de raiſon, qui nous éclairent plus ſur notre nature, que toutes ces déclamations pédanteſques, dont nous ſommes inondés depuis quelques années ; c'eſt ainſi que la métaphyſique peut ſe rendre utile. Un ſouverain me diſoit : *Le mot de l'énigme de l'homme eſt petiteſſe plus ou moins cachée*, &c.

même adoucir ! je m'efforce inutilement d'impoſer des loix à mon cœur : il n'eſt rempli que de Charles ! Julie, j'allois lui donner la main, régner avec lui, & il faut que je renonce juſqu'à la douceur d'eſpérer ! il faut que les mers nous ſéparent, qu'une autre ſoit ſa femme, ſoit reine, tandis que j'exciterai ici la pitié inſultante, moi, moi qui aurois irrité l'envie ! On me plaindra, Julie ! quelle honte ! quelle douleur !.. Mais, où vais-je m'égarer ? pourquoi me cacher que je m'élève au-deſſus de la nature humaine ? c'eſt bien à cet effort que mon orgueil doit éclater ! Quel amour plus grand, plus magnanime qu'un amour qui s'immole ! Tranſportons-nous dans la poſtérité ; voilà la récompenſe de la vertu : l'avenir aura pour moi une ſorte de vénération ; & que penſeroit-il d'une folle amante, qui n'auroit écouté que ſes aveugles tranſports, pour perdre l'objet de ſa tendreſſe, pour le déshonorer, lui fermer le trône, le jetter dans la foule obſcure des amans vulgaires ? que diroit l'Angleterre, la France, l'Europe ?.. ô toi ſeule à qui j'ouvre mon cœur, viens donc m'appuyer ! parle-moi de cette victoire éclatante qui me couvrira de gloire à mes propres regards. Dis-moi que Charles pourroit changer ; le trépas peut-être ja-

loux de mon bonheur, viendroit frapper l'un ou l'autre; & que j'expire en ce moment : une mémoire flatteuſe m'eſt aſſurée ; mon nom brillera d'un éclat durable, au-deſſus de la ſplendeur du rang, de la naiſſance, au-deſſus du beau nom de Montmorency... Tu pleures, Julie... ah ! tu ne ſens pas l'excès de mon ſupplice, les déchiremens de ce cœur à qui toutes ces illuſions de courage, de vertu, d'héroïſme, ne ſauroient en impoſer ! Je perds tout, tout ce que j'adore : voilà ce que je vois, ce qui me frappe, ce qui me fera mourir dans la douleur, dans le déſeſpoir. Ah ! j'éprouve déja l'horreur de la deſtruction !

Madame de Châtillon avoit entouré le roi d'Angleterre de ſurveillans, qui lui étoient attachés : on demande à parler à la fidèle confidente de la ducheſſe : elle rentre toute allarmée : — madame.... madame.... le roi d'Angleterre.... — Eh bien ! Julie ! dis.... parle.... — Il eſt prêt à quitter ces lieux pour jamais; on vient de m'annoncer.... — Charles me quitteroit !..... courons ; volons, que je le voye ! que j'expire ! il m'abandonneroit !... C'eſt Clarendon qui a cette barbarie.... Julie, je veux écrire au roi ; tu lui porteras

ce billet ; mes larmes..... non, demeure, demeure, le moment eſt arrivé où il faut que le ſacrifice ſe conſomme.... Va me chercher ce portrait, qui me repréſente une image gravée trop profondément dans ce cœur malheureux ! (Julie obéit à ſa maitreſſe, & vient, le portrait de Charles à la main :) Madame de Châtillon le ſaiſit, le preſſe de ſes lèvres mourantes, l'inonde de ſes pleurs : —C'eſt donc-là ce qu'il faut immoler, oublier !.. Julie, je touche bientôt à ma fin; tu auras ſoin que ce portrait me ſuive dans le cercueil, tu le placeras ſur mon cœur... il ne m'eſt plus poſſible de vivre... inexorable vertu, m'en demanderois-tu davantage ?

L'état où étoit plongé Charles ne différoit guères de celui de la ducheſſe: on eût dit qu'il alloit expirer. Un de ſes vàlets-de-chambre vient lui annoncer qu'un inconnu deſireroit l'entretenir ſecrètement: le roi paſſe daus un cabinet; il voit un jeune-homme éploré : quelle eſt ſa ſurpriſe ! — C'eſt vous, Julie, ainſi déguiſée !.. &... vous pleurez ! —Sire, je n'ai voulu confier à perſonne le ſujet de ma viſite ; c'eſt ce qui m'a fait recourir à ce traveſtiſſement ; madame la ducheſſe eſt informée de votre départ, &... ſire, je l'ai laiſſé mourante... peut-être en cet inſ-

tant... — Madame de Châtillon ! je la perdrois ! ; Julie ! je marche ſur tes pas, je cours.... Auſſi-tôt ce prince, ſans avertir ſes domeſtiques, ſort de ce cabinet par un eſcalier dérobé, & arrive avec Julie chez la ducheſſe.

Clarendon, quelques minutes après, ſe rend, accompagné du comte d'Ormond, chez le roi : étonné de ne point le trouver, il interroge ſa maiſon ; on ne peut lui donner aucune réponſe ſatisfaiſante : on a entrevu un jeune-homme qui paraiſſoit troublé; il a demandé à voir le monarque en particulier, & l'un & l'autre ont diſparu. Le chancelier s'abandonne à toutes les craintes. — Le cardinal miniſtre ſe ſeroit-il oppoſé au

---

Je la perdrois ! Ce monarque montra en-effet dans toutes ſes paſſions, l'emportement qu'on lui ſuppoſe ici : il auroit peut-être aimé ſes amis comme ſes maitreſſes, ſans les leçons multipliées de l'expérience, cette ennemie cruelle de nos plaiſirs, de nos heureuſes erreurs, qui ne nous éclaire qu'en détruiſant toutes nos jouiſſances : elle avoit prodigieuſement inſtruit ce prince ; on l'accuſe de s'être » nourri de cette maxime ſi défavorable à l'humanité, » *que l'intérêt étoit l'unique mobile de nos actions* » : d'avoir, en un mot, mal penſé des hommes ; Charles avoit été malheureux.

départ

départ de Charles ? un émiſſaire de Cromwell, avec une eſcorte, auroit-il eu l'audace d'enlever le roi ? Le chancelier a bientôt communiqué ſes allarmes aux ſerviteurs les plus attachés au monarque.

La ducheſſe dans les larmes, n'avoit pas vu s'éloigner Julie : elle la demande envain à ſes autres domeſtiques. Quel étonnement la ſaiſit, quand elle voit entrer dans ſon appartement, un jeune-homme qui n'eſt point annoncé ! combien ſa ſurpriſe augmente, lorſqu'elle reconnaît, dans ce jeune-homme, Julie, ſuivie du roi d'Angleterre ! Madame de Châtillon jette un cri : — C'eſt vous, ſire ! — Oui, c'eſt moi, c'eſt moi qui viens.... qui veux mourir... mon portrait dans vos mains !... vos beaux yeux couverts de larmes !... — On m'avoit dit... on m'avoit dit... que vous partiez, que vous me quittiez, que je ne vous verrois plus.... Sire... du-moins aſſiſtez à mes derniers moments.... Ah, cher prince ! il eſt donc vrai que je vous perds, & que vous m'êtes ravi..... pour jamais ! — Non, madame, je ne vous quitterai point. On m'entraînoit ; on me rendoit inhumain, barbare, dénaturé ; j'étois... j'allois exhaler ma miſérable vie, loin de vos yeux, loin de tous les perfides... je reſte. — Sire, n'enviſagez

point une malheureuſe amante, trop faible, en cet inſtant, pour un ſi grand ſacrifice!.. Sire, ne voyez point couler mes larmes, ces larmes qui s'échappent du fond de mon cœur; ſuppoſez-moi plus de fermeté; n'arrêtons nos regards que ſur ce que nous devons faire l'un & l'autre..... Prince, éloignez-vous; partez, partez, allez règner ... & moi, je formerai des vœux, des vœux ardents pour votre conſervation, pour votre gloire, pour le bonheur de l'Angleterre.... l'infante.... elle ne pourra être jalouſe de l'eſtime que vous voudrez bien m'accorder; l'eſtime, ſire! quel dédommagement d'un amour..... ah! faut-il que j'aye aſſez peu de courage pour vous montrer tout ce que je ſouffre? — Femme adorée! & vous penſez que je ne vous ſacrifierois pas tous les ſceptres du monde?.. Je l'ai réſolu, oui, je l'ai réſolu: je ne pars point; je demeure en ces lieux, & le roi... ne veut être que votre amant: il l'eſt, il le ſera toujours; il ſera votre époux: c'eſt un titre qui vous eſt dû; je vous ai donné ma parole. — Sire, ces témoignages de

---

Je vous ai donné ma parole, &c. Charles avoit des idées de vertu & d'équité, au point que ce fut lui qui or-

tendreſſe me retirent du ſein de la mort même. Avec quel raviſſement j'éprouve que je vous ſuis chère encore ! mais, eſt-ce à moi, à la plus ſenſible des amantes, d'abuſer d'un amour qui feroit votre honte, votre perte ?... Encore une fois, ſire, ne voyez point mes pleurs, n'entendez point mes gémiſſements, repouſſez, rejettez une femme expirante, & rempliſſez ce que la néceſſité vous ordonne. Plus de pitié, plus d'amour ; c'eſt au trône, c'eſt à la

---

donna le mariage de ſon frère avec la fille de Clarendon ; elle avoit cédé à la paſſion du duc d'Yorck : elle ſe trouvoit enceinte ; le roi ſacrifia les conventions du rang à ce qu'exigeoit la juſtice, perſuadé que perſonne ſur la terre n'a le droit d'ôter impunément l'honneur à qui que ce puiſſe être. Qui gâta donc l'excellent naturel de Charles II ? Ses deux infâmes courtiſans, qu'on ne ſauroit trop dévouer à l'éternel mépris, Buckingham, & ce même comte Wilmot Rocheſter, dont nous venons de parler ; c'eſt bien de ces deux hommes qu'on peut répéter après Racine :

» Préſent le plus funeſte
» Que puiſſe faire aux rois la colère céleſte !

S'il n'y avoit point de flatteur, il n'y auroit preſque jamais de mauvais prince.

gloire qu'il faut marcher ; votre amante doit être votre amie, &... je la ſerai, je la ſerai.

On vient annoncer à la ducheſſe que le grand chancelier d'Angleterre demandoit à la voir. Clarendon, s'écrie Charles ! il me pourſuivra par-tout ! ah ! qu'il n'entre point ! qu'il ne paraiſſe point ! Que dites-vous, ſire, interrompt madame de Châtillon ? il ne ſauroit trop tôt paraître ; nous avons beſoin, l'un & l'autre, de ſa fermeté : faites entrer, dit-elle à ſes domeſtiques. — Quoi, madame, reprend le roi ! Obéiſſez, continue la ducheſſe, feignant de ne pas entendre le monarque. Le chancelier précipitoit ſes pas vers madame de Châtillon ; il apperçoit ſon maître : — Ah, ſire ! je vous retrouve ! nous craignions tous quelqu'événement malheureux ; je venois.... — Vous épierez donc toujours mes démarches, monſieur?.. je vous déclare qu'il eſt décidé que je ne ſuivrai aucune de vos volontés. — Mes volontés, ſire ! je n'en ai d'autres que celles de votre majeſté. — Eh bien ! s'il m'eſt permis de céder aux miennes, je renonce à ce départ projetté ſans mon aveu : on ne me fera point commettre l'acte de barbarie la plus atroce ; non, je ne ſors point des lieux qu'habite madame de Châtillon ; j'attendrai des tems plus favo-

rables, où j'imposerai la loi, au-lieu de la recevoir; peut-être pourrai-je reprendre le sceptre, sans l'alliance du Portugal. En un mot, jamais d'autre reine que madame de Châtillon; voilà la maitresse que je destine à vous, à l'Angleterre; que me seroit sans elle le trône, tous les diadêmes de l'univers? Sire, interrompt le chancelier, ce n'est plus à moi de vous présenter la vérité: c'est à madame de Châtillon de nous rendre notre souverain, & je l'attends de la noblesse de son ame: elle vous aime, sire; elle fera votre bonheur, le nôtre, le sien, le sien, si elle écoute cette vertu sublime qui l'emportera sur l'amour. Madame, tout est prêt pour rétablir notre monarque sur le trône de ses pères; l'Angle-

Tout est prêt pour rétablir notre monarque, &c. On ne s'est point piqué de remplir les fonctions de fidèle historien: on s'est contenté de ne pas blesser la vérité des faits. Ce ne fut qu'en juin 1660, que Charles rentra dans sa capitale. Cette heureuse révolution fut en partie l'ouvrage du général Monk, qui effaça par cette action si opposée à ses premiers principes, la tache de sujet rebelle. Ce changement dans le gouvernement d'Angleterre, avoit duré près de vingt ans; le fanatisme fut peut-être un des premiers aliments de cet incendie qui se ralluma sous le malheureux successeur de Charles II; l'ambition de quel-

terre le demande à genoux ; qu'il ſe montre, & la tyrannie eſt confondue. Il eſt vrai qu'on met une condition à ce grand événement : le mariage de l'infante de Portugal ; & ce n'eſt pas vous, madame, que nous aurons la ſatisfaction d'avoir pour ſouveraine : mais madame de Châtillon ſera bien au-deſſus d'une reine, ſi elle détermine notre maître à faire ſon devoir... — Mon devoir ! — Oui, ſire, & les rois en ont plus à remplir que les autres hommes.

---

ques particuliers avoit ſçu mettre en œuvre ce reſſort ſi puiſſant ſur l'eſprit du peuple qui eſt toujours un inſtrument aveugle en d'habiles mains. Cromwell a prouvé juſqu'où pouvoit aller le génie ſoutenu de l'audace, & ſéparé de la vertu. Il eſt vrai qu'aux yeux du philoſophe, Richard, ſon fils paraîtra plus grand : mais la modération & la ſageſſe n'arrêteront jamais les regards de la multitude ; de-là tous ces excès condamnables, auxquels l'homme ſe livre, quand il n'a point des idées juſtes du bien & du mal. Qui peut donc l'éclairer ſur ſes devoirs, après les miniſtres de la religion? les gens de lettres, les gens de lettres : il leur appartient d'employer l'autorité de l'eſprit & des talents, pourvu que l'enthouſiaſme des poëtes ne les pouſſe point à la flatterie, & que les hiſtoriens ſur-tout, qui devroient être les précepteurs du genre-humain, ayent la noble fermeté de flétrir le crime heureux, & de répandre de l'éclat ſur la vertu obſcure & ſouffrante.

La ducheſſe ſe lève, comme emportée par un mouvement ſurnaturel, & ſe plaçant entre Charles & Clarendon : — Écoutez, chancelier. Sire, daignez m'entendre ; tous deux, vous allez me connaître. Prince, vous ſavez combien je vous aime ! jamais cet amour ne s'éteindra ; il m'enflammera juſqu'au dernier ſoupir ; oui, juſqu'au dernier ſoupir, vous ſerez le maître abſolu de mon ame. Vous me promettiez votre main, votre trône, une tendreſſe éternelle ; vous m'en avez aſſurée par des ſermens : je vous les rends tous ces ſermens ; je fais plus : j'exige de votre amour ce ſacrifice inoui ; comme votre amante, je le veux, & comme madame de Châtillon, je vous en conjure. Sire, ne me forcez point à rougir de moi-même, partez, ſaiſiſſez le moment... où je m'étonne de mon courage ; & vous, Clarendon, digne ami de votre maître... êtes-vous content de mes efforts ? accuſeriez-vous encore un amour... je n'aurai jamais d'égale ; allez, hâtez-vous d'éloigner le roi de ma vue ; qu'il parte, qu'il parte ! & qu'il m'oublie, s'il ne peut régner, & être heureux qu'à ce prix ! C'en eſt aſſez, prince, déchirons nos deux cœurs ; rempliſſez votre brillante deſtinée... la mienne ſera... La ducheſſe n'achève point ; un torrent de larmes lui

fait perdre l'uſage de la parole : elle reprend, au bout de quelques inſtants : ces larmes, ces larmes... j'aurai la force de les repouſſer, du-moins en votre préſence ; ſéparons-nous, ſéparons-nous ; adieu... adieu, cher prince, unique objet... Quittons-nous donc.., Voudriez-vous, ô ciel, être témoin de ma faibleſſe ?

Madame de Châtillon, à ce mot, retombe dans les pleurs ; Charles étoit à ſes pieds, preſſoit une de ſes mains contre ſa bouche, la couvroit de baiſers, de larmes : Clarendon, en pleurant lui-même, exhortoit ces deux amants à cette ſéparation héroïque.

On voit paraître un étranger, impatient de ſe préſenter au roi : c'eſt vous, Séymour, lui dit Charles ! Oui, ſire, j'accours vous apprendre qu'il n'y a plus que votre préſence qui nous ſoit néceſſaire pour mettre le dernier ſceau au glorieux événement qui ſe prépare ; mes lettres m'avoient prévenu. Sire, s'écrie madame de Châtillon, il faut nous quitter, & pour toujours. Les deux amants ſe regardent longtems ; la ducheſſe ne s'exprimoit que par des ſanglots ; Charles ne pouvoit s'en ſéparer ; il gémiſſoit ; il pleuroit ; il avoit déja fait quelques pas pour ſortir de l'appartement ; il détourne ſans ceſſe les yeux ; enfin il n'appercevoit plus la ducheſſe : Julie toute éplorée

accourt vers lui : — Sire... ſire, madame ſe meurt. Auſſi-tôt le monarque ſe débarraſſant avec vivacité du chancelier, qui s'efforçoit de le retenir, vole à madame de Châtillon. En-effet elle étoit expirante; Charles la prend dans ſes bras, lui prodigue ſes ſoins, les expreſſions les plus tendres, les plus paſſionnées; il mouroit avec elle : la ducheſſe r'ouvre les yeux : — C'eſt vous, ſire ! ah ! pourquoi me rappeller à la vie ? nous ne pouvons vivre l'un pour l'autre ! Elle ſe ranime, en quelque ſorte, & regardant Clarendon : — Chancelier, vous n'aurez pas plus de force que nous deux ? Je triompherai .... du-moins

---

Je triompherai. Il eſt bon de m'appuyer ici de l'hiſtoire, pour me réconcilier avec quelques perſonnes qui craignent de s'attendrir, dès qu'elles ne ſont pas aſſurées de la vérité des faits : c'eſt ainſi que Clarendon nous parle de l'aventure qui ſert de baſe à cette *nouvelle*. Qu'on obſerve que je me ſers d'une traduction médiocre, n'ayant point le texte Anglais dans mes mains.

« Il y avoit alors à la cour de France une dame à la beauté, & à l'eſprit de laquelle perſonne ne réſiſtoit. Sa naiſſance étoit très-noble, & ſon alliance la plus avantageuſe qu'il y eût au-deſſous de la couronne. Ses biens étoient plutôt médiocres que grands, par rapport à ſon rang : mais ils ne laiſſoient pas d'être conſidérables : elle étoit veuve d'un duc, dont le nom étoit illuſtre, qui avoit

je saurai mourir. Adieu, sire..... adieu pour la

été tué en combattant pour le roi, dans les derniers troubles, & qui avoit laissé sa femme sans enfants, & dans son entière beauté. Le roi avoit souvent vu cette dame, avec une estime & une inclination, dont peu de personnes pouvoient se garantir, sa beauté & son esprit méritant l'hommage qu'on lui rendoit. Le comte de Bristol, alors lieutenant-général dans l'armée de France, d'un tempérament fort amoureux, & dont la passion augmentoit par les difficultés, devint éperduement amoureux de cette dame ; & afin d'avoir plus d'accès auprès d'elle, lui communiquoit les secrets de l'état, qui concernoient sa sûreté, & encore plus celle du prince de Condé, dont elle étoit cousine-germaine, & cette confidence étoit utile à l'une & à l'autre. Néanmoins, quelques scènes de roman qu'il jouât pour se mettre dans ses bonnes graces, il ne put y réussir. Dans ce tems-là, le lord Crofts étoit agité de la même passion ; & quoique ses qualités fussent bien différentes de celles de l'autre, il ne manquoit pas de présomption & d'adresse pour s'encourager dans cette entreprise, & il supportoit un refus avec plus de patience & de soumission. Lorsque ces deux seigneurs eurent ensemble déploré leur commune disgrace, ils convinrent, par un excès de générosité, d'obtenir les bonnes graces de leur maitresse, en lui rendant un service qui les méritât, & lui proposèrent hardiment de lui faire épouser le roi, qu'ils savoient bien avoir de l'inclination pour elle. Ils se ser-

dernière fois ! que le bruit de vos glorieux ſuccès

---

virent de toute leur adreſſe pour y engager ſa majeſté, joignant à la beauté de la perſonne, la réputation de ſa ſageſſe & de ſa vertu, & lui perſuadant « qu'elle pourroit » lui procurer plus d'amis pour ſon rétabliſſement, que » tous les autres moyens que l'on avoit en vue »; & enfin ils agirent ſi efficacement ſur l'eſprit du roi, qu'il propoſa lui-même ce mariage à la dame, ce qu'elle reçut avec beaucoup de modeſtie & d'adreſſe, reconnaiſſant « qu'elle étoit indigne de cette grace »; le ſuppliant & lui conſeillant en même-tems, « de conſerver cette in- » clination pour un objet qui eût plus de proportion » avec lui, & fût plus capable de contribuer à ſon ſer- » vice ». Se ſervant, pour le refuſer, de toutes les raiſons qui pouvoient encore augmenter la paſſion du roi.

Quoique cette avance fit croire aux deux ſeigneurs qu'ils viendroient à bout de leur deſſein, ils enviſageoient néanmoins pluſieurs difficultés: ils ſavoient que la reine n'y conſentiroit jamais, & que la cour de France s'y oppoſeroit, comme elle avoit fait à celui de mademoiſelle; & ils ne pouvoient engager la dame à rien faire qui fût capable de hâter la concluſion, contre les règles de la bienſéance. Le comte de Briſtol, qui ne vouloit pas que le chancelier de l'échiquier apprît cette nouvelle par d'autres, lui en parla le premier, mais ſeulement comme une violente paſſion de ſa majeſté, & loua fort la dame, « comme

parvienne juſqu'à une infortunée qui ne ceſſera de vous aimer!

» une perſonne qui cultiveroit extrêmement les inclina-
» tions du roi, & le rendroit plus capable d'avancer ſa
» fortune · déclarant qu'il ne diſſuaderoit point le roi
» de ſatisfaire une ſi noble affection ». Il fit ce qu'il put pour engager auſſi le chancelier à approuver ce choix; mais quand il vit qu'au-lieu de tomber dans ſon ſentiment, il lui reprocha ſa témérité de s'entremettre dans une affaire ſi délicate, & qui cauſeroit la ruine de ſa majeſté, il réſolut de ne s'en mêler plus, mais de laiſſer agir ſeule l'inclination du roi, qui, après de ſérieuſes réflexions ſur ſon état, & en avoir conféré avec ceux auxquels il avoit plus de confiance, conclut auſſi-tôt que ce mariage n'étoit pas propre pour avancer ſes affaires, & prit la réſolution d'éviter tout ce qui pourroit l'y engager. Cependant quelques-uns lui perſuadèrent qu'il étoit de ſa généroſité d'aller dire un dernier adieu à cette dame; de-ſorte qu'après avoir pris congé de la reine ſa mère, il s'écarta de ſa route pour aller rendre viſite à la dame chez elle, où les deux ſeigneurs firent leur dernier effort; & ſa majeſté rejoignit ſa ſuite le lendemain, tout rempli d'eſtime pour la vertu & pour la ſageſſe de la dame, & continua ſon voyage vers la Flandres. Ce peu de tems qu'il s'écarta de ſon chemin, fit courir le bruit à Paris, qu'il étoit marié avec elle ».

Parvienne juſqu'à une infortunée, &c. Tout promettoit à Charles l'avenir le plus brillant; la façon dont il fut reçu

Puis tout-à-coup madame de Châtillon s'armant d'un courage supérieur, s'éloigne du roi, comme si elle s'en arrachoit; & sans vouloir rien entendre davantage, court s'enfermer dans un appartement voisin, tandis que Charles aussi mourant que la duchesse, se laisse conduire par Clarendon & par Séymour, & va s'apprêter à quitter la France.

La duchesse conserva toujours un tendre souvenir de ce prince; elle prenoit d'autant plus de plai-

---

de ses sujets, est un de ces tableaux qui doivent être remis sans cesse sous les yeux des souverains. Il arriva à Londres, le jour de sa naissance; toute l'Angleterre s'étoit, en quelque sorte, transportée dans la capitale; il y avoit autant de monde sur les toits que dans les rues. A peine eut-on apperçu le roi, que ce peuple immense, comme s'il s'étoit concerté, se précipita à genoux, en bénissant, au milieu des acclamations interrompues par les larmes & les sanglots, le retour de leur monarque. C'étoit une famille abandonnée à l'ivresse de la joie, qui revoyoit un pere adoré, qu'elle pleuroit depuis long-tems. « Les chambres » du parlement, dit Clarendon, vinrent se jetter à ses pieds; » en un mot, l'allégresse étoit inexprimable ». Spectacle délicieux, comment pouvez-vous vous effacer du cœur des princes qui en sont l'objet!

sir à nourrir ce sentiment, que la vertu n'avoit rien à lui reprocher; & ce sont-là ces passions qui triomphent de l'absence & du tems, & qui ne finissent qu'avec la vie.

ANECDOTE,

Contenant les détails du passage de Charles II en France, après la bataille de Worcestre, tirée des MÉMOIRES DE CLARENDON.

AVERTISSEMENT.

ON avoit d'abord inſéré dans une note, à l'article malheureuſe journée de Worceſtre, *tous les détails qui ſuivirent la déroute de Charles II, empruntés des* Mémoires du Grand Chancelier d'Angleterre : *on s'eſt apperçu que la longueur de l'acceſſoire nuiſoit au texte : on a donc cru devoir le tranſporter ici, perſuadé que, ſi on le ſupprimoit, on priveroit le public d'un morceau extrêmement curieux & intéreſſant. Il eſt, en quelque ſorte, dans notre nature de goûter une eſpèce de plaiſir à contempler le ſpectacle d'illuſtres infortunés, & il n'en peut être un qui attache plus que Charles II luttant pendant pluſieurs mois, pour ainſi dire, contre un Génie malfaiſant, occupé ſans relâche à le combattre.*

Nous avons déja obſervé que nous faiſions uſage de la traduction, quoiqu'elle ſoit mal écrite : mais il s'agit ici de s'arrêter aux faits, & non aux mots : la ſenſibilité eſt plus indulgente que l'eſprit.

ANECDOTE,

ANECDOTE,

Contenant les détails du paſſage de Charles II en France, après la bataille de Worceſtre :

Tirée des Mémoires de Clarendon.

« . . . Quand l'obſcurité de la nuit fut paſſée, après que le roi ſe fut jetté dans le bois, il apperçut un autre homme, monté ſur un chêne du même bois où le monarque s'étoit repoſé, & avoit dormi profondément. Cet homme, du haut de ſon arbre, connut d'abord le roi, deſcendit & vint à lui ; le roi le reconnut auſſi pour un gentilhomme de la comté de *Stafford*, qui avoit ſervi le feu roi durant la guerre, & étoit du petit nombre de ceux qui avoient été ſe joindre aux troupes du roi à *Worceſter* ; ſon nom étoit *Careles*, capitaine d'infanterie ſous le lord *Lougboroug*. Il fit comprendre au roi, qu'il ne pouvoit ſortir du bois avec ſûreté, & qu'auſſi-tôt qu'il ſeroit plein jour, le bois ſeroit apparemment viſité par les habitans du pays, pour y chercher ceux qui s'y ſeroient ſauvés, & en faire des priſonniers : c'eſt pourquoi il lui conſeilla de monter ſur cet arbre, d'où lui-même venoit de deſcendre, & que les branches & les feuilles rendoient ſi épais, qu'un homme n'y pouvoit être découvert, ſans une recherche plus exacte que l'on n'a coutume de faire dans un lieu non ſuſpect. Le roi crut ce conſeil ſalutaire

Careles lui aida à monter dans cet arbre, & enſuite il aida à *Careles* à monter après lui. Ils furent aſſis-là tout le jour, virent ſans péril pluſieurs perſonnes qui venoient exprès dans le bois pour les chercher, & entendirent leurs diſcours, & entr'autres de quelle manière ils en uſeroient avec le roi, s'ils pouvoient le prendre. Ce bois étoit dans, ou ſur les frontières de la comté de *Stafford*, & quoique d'un côté il y eût un grand chemin tout proche, par où le roi étoit entré : néanmoins il étoit grand, & par tous les autres côtés on y entroit dans des cloſages : *Careles* connaiſſoit les villages voiſins ; & ce fut une partie de la bonne fortune du roi, que ce gentilhomme catholique-romain avoit habitude avec ceux de ſa communion, de toutes qualités, & qui avoient plus de commodités pour le cacher : car on ne peut pas déſavouer que quelques-uns de cette religion ont eu une très-grande part à la conſervation de ſa majeſté.

Le jour s'étant paſſé dans l'arbre, il ne fut pas au pouvoir du roi d'oublier qu'il avoit été deux jours & deux nuits ſans manger, ni dormir que très-peu : de ſorte que, quand la nuit vint, il eut envie de l'un & de l'autre. Il réſolut donc, par l'avis & le ſecours de ſon camarade, de quitter ce bienheureux arbre, & à la faveur de l'obſcurité, ils traverſèrent le bois, & entrèrent dans les cloſages les plus éloignés des grands chemins, & après avoir traverſé les haies & les foſſés, & marché du-moins huit ou neuf milles, [le roi ayant eu beaucoup de peine à faire ce chemin à cauſe de la peſanteur de ſes bottes,

dont il n'avoit pas pu se débarrasser, quand il se fit couper les cheveux, parce qu'il n'avoit pas de souliers. Enfin ils arrivèrent dans une pauvre chaumière, dont *Careles* connaissoit le propriétaire, aussi catholique-romain. Ce payſan, qu'ils appellèrent, en reconnaissant un des deux, comprit aussi-tôt leur état, & ce qu'ils vouloient : il les mena sur l'heure dans une grange pleine de foin, qui étoit le meilleur appartement qu'il eût : mais quand ils y furent, & eurent conféré avec leur hôte, touchant l'humeur & la disposition où étoient les habitans de cette contrée, il fut conclu que le péril étant plus grand, s'ils demeuroient-là tous deux ensemble, *Careles* s'en iroit aussi-tôt, que dans deux jours, il enverroit un homme de confiance au roi, pour le conduire en quelqu'autre lieu de sûreté, & qu'en même tems sa majesté se coucheroit sur le tas de foin. Le pauvre homme n'avoit rien à lui donner pour manger : mais il lui promit de bon lait de beurre. Ainsi il fut laissé seul, son camarade, quelque fatigué qu'il fût, l'ayant quitté avant le jour, & ce pauvre payſan ne connaissant point autrement le roi, que comme un ami du capitaine, & comme un de ceux qui s'étoient échappés de *Worceſter*. Le roi dormit fort bien dans ce lieu, jusqu'à ce que l'hôte lui apportât un morceau de pain, & un grand pot de lait de beurre, ce qu'il trouva meilleur que tout ce qu'il avoit jamais mangé. Le payſan l'entretint fort intelligiblement de la disposition de ce pays-là, de ceux qui étoient bien ou mal affectionnés pour le roi, & de la grande frayeur où étoient les *bien intentionnés*;

il lui dit qu'il vivoit de ſon travail, que ce qu'il lui avoit apporté, étoit la proviſion préparée pour lui & pour ſa femme, & qu'il craignoit, s'il tâchoit de lui procurer de meilleures choſes, qu'il ne ſe rendît ſuſpect, & qu'on ne crût qu'il avoit quelqu'un avec lui qui n'étoit pas de ſa famille : cependant, que s'il vouloit avoir de la viande, il lui en donneroit, mais que s'il pouvoit ſupporter cette diète, toute rude qu'elle étoit, il auroit aſſez de petit-lait, & du beurre qui en provenoit. Le roi fut content de ſon excuſe, & ne voulut pas courir le haſard du changement de nourriture : il pria ſeulement cet homme d'être avec lui le plus ſouvent & le plus long-tems qu'il pourroit : mais la même raiſon qui ne permettoit pas le changement de nourriture, ne permettoit pas que ce pauvre homme diſcontinuât ſon travail.

Quand il ſe fut repoſé ſur ce tas de foin, & eut vécu de ſa nourriture ordinaire pendant deux jours & deux nuits, le ſoir, avant la troiſième nuit, il vint un autre homme, un peu au-deſſus de la condition de ſon hôte, que *Careles* lui avoit envoyé, pour le conduire dans une autre maiſon plus éloignée des grands chemins, & apparemment hors de la marche d'aucune partie de l'armée. Il avoit à faire un chemin de douze milles, & il falloit qu'il uſât de la même précaution dont il avoit uſé la première nuit, de n'aller dans aucun chemin ordinaire, que ſon guide ſavoit bien éviter. Pour mieux ſe déguiſer, il changea ſes habits avec ceux de ſon hôte : il auroit bien

voulu garder ſa chemiſe, mais il fit réflexion qu'on n'eſt jamais mieux reconnu dans le déguiſement, que quand on porte du linge fin, avec de méchants habits : De ſorte qu'il quitta ſa chemiſe, & prit celle que ce pauvre payſan avoit alors ſur lui. Quoiqu'il eût bien compris qu'il falloit qu'il quittât ſes bottes, & que ſon hôte eût pris ſoin de lui chercher une vieille paire de ſouliers, il eut pourtant d'abord beaucoup de peine à les chauſſer, & peu de tems après, ils lui furent extrêmement incommodes. En cet équipage, il ſortit de ſon premier logement, au commencement de la nuit, ſous la conduite de ſon guide, qui lui fit traverſer les haies, & les foſſés, pour éviter le péril de rencontrer des paſſants. Cette marche lui étoit ſi pénible, & il étoit ſi fatigué qu'il fut prêt à ſe déſeſpérer, & à préférer d'être pris, & à tout ſouffrir, plutôt que d'acheter ſa ſûreté à ce prix-là. Ses ſouliers l'avoient ſi fort bleſſé, qu'avant que d'avoir fait la moitié du chemin, il les jetta, & fit le reſte du chemin avec ſes bas, qui furent auſſi-tôt uſés : les épines, en paſſant les foſſés, & les cailloux en d'autres endroits lui bleſſèrent tellement les pieds, qu'il ſe coucha pluſieurs fois contre terre, dans une ferme réſolution d'y reſter juſqu'au matin, pour ſe retirer avec moins de tourment, quelque péril qu'il y eût : mais ſon guide réſolu l'exhorta, & lui perſuada ſi bien de faire de nouveaux efforts, tantôt lui promettant qu'ils trouveroient un chemin beaucoup plus facile, tantôt l'aſſurant qu'ils n'en avoient plus guères à faire, qu'enfin, avant qu'il fût jour, ils arrivèren

en la maiſon qui lui étoit deſtinée. Quoique cette maiſon fût meilleure que celle qu'il avoit quittée, ſon appartement fut encore dans la grange, ſur de la paille au-lieu de foin; il trouva là du potage & d'autres mets ordinaires à ces ſortes de gens, dont il ſe trouva fort bien régalé, mais ſur-tout du beurre & du fromage; il eut ſoin de ſe pourvoir de ſouliers & de bas un peu meilleurs; & quand ſes pieds furent aſſez bien rétablis pour pouvoir marcher, il fut conduit de-là dans une autre pauvre maiſon, qui n'étoit pas aſſez éloignée, pour que le chemin lui fît beaucoup de peine : car, n'ayant pas encore penſé par quel chemin & par quels moyens il ſe ſauveroit, on n'avoit point d'autre deſſein alors, que de le mener de maiſon en maiſon, de peur qu'il ne fût découvert. Comme il étoit dans un canton plus habité par des catholiques-romains, qu'aucune autre partie de l'Angleterre, il fut conduit d'une maiſon à l'autre, de la même religion, & caché avec une très-grande fidélité : mais il remarqua qu'on ne le menoit jamais en aucunes maiſons de gentilshommes, quoique cette contrée en fût toute pleine, mais ſeulement dans des chaumières de pauvres gens, qui ne lui procuroient, avec le repos, qu'une ſubſiſtance fort déſagréable, ſoit qu'il y eût plus de péril dans les bonnes maiſons, à cauſe des domeſtiques & de ceux qui y viennent, ſoit que ceux qui avoient de plus grands biens, euſſent auſſi plus d'appréhenſion.

Peu de jours après, un religieux bénédictin de ce canton, nommé monſieur *Hudleſton*, homme d'honneur

& d'une grande discrétion, lui fut envoyé par *Careles*, & lui fut d'un grand secours. Quand les endroits où il le menoit, étoient trop éloignés, il lui fourniſſoit un cheval, & lui donna des habits plus propres que les haillons dont il étoit revêtu. Cet homme lui dit que le lord *Wilmot* étoit auſſi caché dans la maiſon d'un de ſes amis, dont ſa majeſté fut fort aiſe, & ſouhaita de trouver quelque moyen de s'entretenir avec lui : ce que l'autre fit ſans peine, & les fit rencontrer une nuit ou deux, en un certain endroit. *Wilmot* dit au roi, que par un très-grand bonheur, il s'étoit retiré dans la maiſon d'un bon gentilhomme, nommé monſieur *Lane*, qui avoit toujours été fort fidèle au roi, mais qui avoit acquis une ſi grande & ſi bonne réputation, qu'encore qu'il eût un fils qui avoit été colonel dans le ſervice du roi, pendant la guerre précédente, & qui étoit en chemin avec des ſoldats pour *Worceſter*, le même jour de la défaite, tout le monde dans quelque parti, & dans quelque religion que ce fût, avoit un très-grand reſpect pour lui, qu'il y avoit été reçu fort civilement, & que ce vieux gentilhomme avoit fait quelques démarches pour tâcher de découvrir où étoit le roi, afin de le retirer chez lui, où il ſe pourroit cacher ſûrement, juſqu'à une entière délivrance ; il ajouta qu'il s'étoit retiré de cette maiſon-là dans l'eſpérance qu'en un autre endroit, il pourroit découvrir où étoit ſa majeſté : mais que l'ayant enfin trouvé, il lui conſeilloit de s'y retirer, cette maiſon étant éloignée de toute habitation.

Le roi s'informa du moine, de la réputation de ce gen-

tilhomme, & le moine lui répondit, qu'il avoit un bien considérable, qu'il étoit extrêmement aimé, que c'étoit le plus ancien juge de paix de la comté de *Stafford*; & qu'encore qu'il fût zélé protestant, il vivoit avec autant d'honnêteté & de droiture avec les catholiques qui avoient plus de confiance en lui, qu'en aucun de leur profession: qu'enfin il ne savoit aucun endroit où sa majesté pût se retirer avec autant de sûreté. Le roi approuva la proposition: cependant il ne jugea pas à propos de surprendre ce gentilhomme: mais y renvoya *Wilmot*, pour s'assurer qu'il y seroit bien reçu, & il vouloit qu'il sçût, avant toutes choses, quel hôte il logeroit, ayant été si caché jusqu'alors qu'on ne le connaissoit point dans aucune des maisons où il avoit été, & qu'on n'en avoit point eu d'autre soupçon, sinon que c'étoit quelqu'un du parti du roi, qui fuyoit de *Worcester*. Le moine le conduisit en une maison peu éloignée, pour y attendre la réponse du lord *Wilmot*, qui revint avec autant d'assurance d'être bien reçu, que le roi le pouvoit souhaiter. Ils allèrent tous deux chez monsieur *Lane*, où il fut bien venu, & assez bien accommodé, dans une grande maison où il y avoit plusieurs places préparées, pour cacher ceux qu'on appelloit *mal-intentionnés*, ou pour garantir leurs meubles du pillage. Il logea-là, où il mangea tout à son aise, & commença d'espérer qu'il étoit en sûreté; *Wilmot* retourna sous la conduite du moine, & attendit le tems où il faudroit agir.

Le roi demeura quelque tems dans cette heureuſe tranquillité, étant informé, chaque jour, de la conſternation générale où étoit le royaume, par la crainte que le roi ne tombât au pouvoir de ſes ennemis, & des ſoins que l'on prenoit de s'informer de lui. Il vit la proclamation imprimée, par laquelle on promettoit 1000 livres ſterling à celui qui livreroit & découvriroit la perſonne de *Charles Stuart*, & ceux-là déclarés coupables de haute trahiſon, qui ſeroient aſſez hardis pour le retirer, & le cacher. Il comprit par-là l'obligation qu'il avoit à ceux qui lui étoient fidèles. Il étoit tems alors de voir comment il pourroit parvenir juſqu'au bord de la mer, pour y trouver le moyen de ſe tranſporter hors du royaume. Il en étoit preſqu'au milieu, mais un peu plus vers le Nord, où les ports & la côte lui étoient tout-à-fait inconus. Il étoit mieux informé de l'Oueſt, & cette côte étoit beaucoup plus propre pour le tranſporter en France, pour laquelle il avoit plus de penchant. Il conféra ſur ce ſujet avec ceux de cette famille, qui le connaiſſoient, c'eſt-à-dire, avec le vieux monſieur *Lane*, qui étoit un homme vénérable, avec le colonel, ſon fils aîné, qui étoit un homme franc dans ſes diſcours & dans ſa conduite, d'un courage intrépide, & d'une probité à l'épreuve de toute tentation, & avec une fille de la maiſon, ſpirituelle, diſcrète, & fort propre pour entrer dans cette confidence. C'étoit un inconvénient, mais c'étoit auſſi un avantage, dans ces malheureux tems, qu'on connaiſſoit les affections d'un

chacun, auſſi-bien que leur viſage, s'étant découverts eux-mêmes, par les différentes perſécutions, & les diverſes épreuves qu'ils avoient ſouffertes : de ſorte que, non-ſeulement on connaiſſoit les affections des voiſins, & de ceux qui habitoient proche de leurs maiſons, mais par le moyen des conférences avec les amis, on pouvoit choiſir des maiſons, de diſtance en diſtance, pour ſe repoſer en ſûreté, ſans ſe riſquer dans des hôtelleries publiques; cette confiance étoit rarement déçue en pareilles occaſions, & ceux chez qui l'on avoit été quelque tems, pouvoient conduire en une autre maiſon de ſûreté.

Monſieur *Lane* avoit une nièce, ou très-proche parente, mariée à un gentilhomme, nommé monſieur *Norton*, riche de 8 à 900 livres ſterling de revenu, & qui demeuroit à 4 ou 5 milles de *Briſtol*, & à 4 ou 5 journées du lieu où étoit le roi, & ce lieu l'accommodoit extrêmement, parce qu'il connaiſſoit très-bien le pays, & des perſonnes auxquelles, dans une occaſion extraordinaire, il pourroit ſe faire connaître. Il fut réſolu ſur cela que mademoiſelle *Lane* iroit rendre viſite à cette parente, que l'on ſavoit être *bien intentionnée*, & qu'elle iroit en croupe derrière le roi, à qui on donneroit un habit & des bottes convenables à ſon déguiſement, & qu'un domeſtique de ſon père, avec ſes livrées, l'accompagneroit. On choiſit une bonne maiſon pour y loger la première nuit, où *Wilmot* avoit été averti de ſe trouver; le roi partit en cet équipage, le colonel le ſuivant à quelque diſtance, avec un faucon ſur le poing, & deux ou trois épagneuls; & quand

il se rencontroit une campagne, il s'écartoit du chemin, sans perdre de vue sa compagnie, & feignant de n'en être pas. De cette manière, ils arrivèrent au lieu où ils devoient coucher la première nuit ; & ils n'avoient pas besoin de prendre aucunes précautions, pour ne pas arriver plutôt que le soir, parce que le chemin de chaque journée étoit long, & qu'il étoit alors la fin d'Octobre. Le lord *Wilmot* les y trouva ; & comme leurs journées étoient réglées, il savoit où ils arriveroient tous les soirs, de sorte qu'on les vit rarement ensemble dans le voyage, & qu'ils logeoient aussi rarement dans la même maison, pendant la nuit. Ainsi, le colonel chassa deux ou trois jours, jusqu'à ce qu'il les eût conduits à moins d'une demi-journée de la maison de monsieur *Norton* : alors il donna son faucon au lord *Wilmot*, qui continua le voyage dans le même exercice.

A chaque maison où ils logeoient, ils prenoient un grand soin qu'on menât aussi-tôt le roi dans une chambre, mademoiselle *Lane* disant, que c'étoit le fils d'un voisin, que le père lui avoit prêté pour la mener en croupe, dans l'espérance qu'il seroit plutôt guéri d'une fièvre-quarte, qui l'avoit extrêmement incommodé, & dont il n'étoit pas encore délivré. Par cet artifice, elle lui faisoit toujours donner un bon lit, & les meilleurs mets, qu'elle lui portoit souvent elle-même, pour empêcher les autres de le faire. Ils ne séjournèrent nulle part, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés chez monsieur *Norton*; & il ne se

paſſa rien d'extraordinaire dans le voyage, ſinon qu'ils rencontrèrent pluſieurs perſonnes que le roi connaiſſoit. Le jour qu'ils arrivèrent chez monſieur *Norton*, ils furent obligés de paſſer par *Briſtol*, dont la place & les habitans étoient ſi bien connus du roi, qu'il ne pût s'abſtenir de jetter les yeux ſur tous les changemens, qui y avoient été faits depuis qu'il en étoit parti, & quand il vint à l'endroit où le grand fort avoit été, ſa curioſité le contraignit de quitter le chemin, & de faire le tour de cet endroit, ſa demoiſelle derrière lui.

Ils arrivèrent en la maiſon de monſieur *Norton*, plutôt qu'à l'ordinaire; & comme c'étoit un jour de fête, ils virent beaucoup de monde à l'entour d'un jeu de boule, qui étoit devant la porte, & le premier que le roi remarqua, fut un de ſes chapelains, allié de monſieur *Norton*, aſſis pour regarder jouer. *Guillaume*, qui étoit le nom qu'on avoit donné au roi, alla droit à l'écurie, mener ſon cheval, en attendant que ſa demoiſelle lui eût fait préparer ſa chambre pour ſe retirer. Mademoiſelle *Lane* fut très-bien reçue par ſon parent, & fut auſſi-tôt conduite dans ſa chambre, où dès qu'elle fut entrée, elle déplora le triſte état » d'un jeune homme, qui étoit venu avec elle, qu'elle » avoit emprunté de ſon père, pour la mener en croupe, » & qui étoit très-incommodé, étant guéri depuis peu » d'une fièvre-quarte. Elle pria ſon parent de lui faire » donner une chambre, avec du feu, afin qu'il s'allât cou- » cher de bonne heure, n'étant pas en état de ſe tenir » en bas ». Auſſi-tôt on lui prépara une petite chambre,

où l'on fit du feu, & l'on envoya un laquais appeller *Guillaume* à l'écurie, pour lui montrer sa chambre, où il fut fort aise de se trouver dégagé de la compagnie qui étoit en bas. Il fallut que mademoiselle *Lane* trouvât quelque prétexte pour sa visite, dans une telle saison, & à plusieurs journées de la maison de son père, n'y étant jamais venue auparavant, quoique la maitresse de la maison, & elle, eussent été élevées ensemble, & fussent amies dès leur enfance. Elle supposa « qu'elle avoit dessein, après » s'être un peu reposée, d'aller chez un autre ami dans » la comté de *Dorset*. A l'heure du souper, on servit du potage; mademoiselle *Lane* en mit dans un petit plat, & pria le sommelier « de porter ce plat de potage à *Guillaume*, » & de lui dire, qu'on lui enverroit aussi-tôt de la viande ». Le sommelier porta le potage dans la chambre avec une serviette, une cuiller, & du pain : ce qui fut une nouvelle agréable au jeune homme, qui avoit envie de manger.

Le sommelier le regardant attentivement, se jetta à genoux, & lui dit, les larmes aux yeux, « qu'il étoit » ravi de voir sa majesté ». Le roi fut extrêmement surpris, néanmoins il se posséda assez pour rire, & pour lui demander ce qu'il vouloit dire ? Cet homme avoit été fauconnier du chevalier *Thomas-Germain*, & fit voir qu'il savoit bien ce qu'il disoit, en répétant quelques particularités, que le roi n'avoit pas oubliées. Le roi le conjura « de ne pas parler de ce qu'il savoit, même à son maître, » quoiqu'il le crût un très-honnête homme. Le sommelier

le lui promit, & lui tint sa parole, & le roi en fut mieux servi tout le tems qu'il fut en haut.

Le docteur *Georges*, chapelain du roi, étant un gentilhomme de bonne famille dans le voisinage, & allié de monsieur *Norton*, soupoit avec eux; & comme il étoit d'une agréable conversation, il fit plusieurs questions à mademoiselle *Lane*, touchant *Guillaume*, auquel elle avoit tant de soin d'envoyer à manger, lui demandant « combien il » y avoit que la fièvre l'avoit quitté, si il avoit été purgé » depuis qu'il ne l'avoit plus » ? & autres semblables, auxquelles elle répondoit le mieux qu'elle pouvoit. Depuis que le parlement s'étoit rendu le maître, le docteur, comme bien d'autres de sa profession, l'avoit quitté pour étudier en médecine; dès qu'on eut soupé, il alla voir *Guillaume* par bonté, & sans en rien dire à personne : le roi le voyant entrer dans la chambre, se retira à un coin du lit, pour être plus éloigné de la chandelle; le docteur s'assit auprès de lui, tâta son pouls, & lui demanda plusieurs choses, auxquelles il répondoit en aussi peu de mots qu'il lui étoit possible, marquant une grande impatience de se coucher. Le docteur le quitta, & retourna dire à mademoiselle *Lane*, « qu'il avoit été voir *Guillaume*, » qu'il espéroit qu'il se porteroit bien »; & lui conseilla ce qu'elle devoit faire, si sa fièvre revenoit. Le lendemain dès le matin, le docteur s'en alla, & le roi ne le vit plus. Le jour suivant, le lord *Wilmot* y vint pour voir mademoiselle *Lane* : ils conférèrent avec *Guillaume*, sur ce qu'ils devoient faire : ils jugèrent à propos de demeurer-là quel-

que tems, jusqu'à ce qu'ils fussent informés quel port seroit le plus convenable pour eux, & quelles personnes en étoient les plus proches, sur la fidélité desquelles on pourroit se reposer. Le roi lui donna des ordres de s'informer de quelques personnes, & de quelques particularités desquelles s'étant parfaitement instruit, il reviendroit à lui. *Wilmot* alla loger dans une maison qui n'étoit pas éloignée de celle de monsieur *Norton*, & à laquelle il avoit été recommandé.

Quand le roi eut été là quelques jours, & communiqué par lettres, avec le lord *Wilmot*, il apprit que le colonel *François Windham* demeuroit à un peu plus d'une journée du lieu où il étoit, dont il fut fort aise ; car outre l'inclination qu'il avoit pour son frere aîné, dont la femme avoit été sa nourrice, ce gentilhomme s'étoit très-bien conduit pendant la dernière guerre, & avoit été gouverneur du château de *Dunstar*, ou le roi avoit logé, lorsqu'il étoit dans l'oueſt d'*Angleterre*. Quand la guerre fut finie, & lorsque toutes les autres places de cette comté-là se rendirent, il rendit aussi le château de *Dunstar*, à de bonnes conditions, fit sa paix, & ensuite épousa une femme assez riche : de sorte qu'il vivoit tranquillement, sans aucun soupçon d'avoir moins d'affection pour le roi.

Le roi lui envoya *Wilmot*, pour lui dire le lieu où il étoit, & « qu'il seroit bien aise de parler à lui ». Il ne lui fut pas difficile de choisir un lieu propre pour se voir, & le jour fut marqué. Le roi ayant pris congé de mademoiselle *Lane*, qui demeura chez monsieur *Norton*, son

parent, ſa majeſté & *Wilmot* rencontrèrent le colonel *Windham*, & en paſſant dans une ville, ſur la route, ils trouvèrent monſieur *Kirton*, ſerviteur du roi, qui reconnut le lord *Wilmot*, qui n'avoit pas d'autre déguiſement qu'un fauçon : mais il fit ſemblant de ne le connaître pas, & ne ſoupçonna pas que le roi fût avec lui. Depuis ce jour-là, la préſence de *Wilmot* faiſoit de la peine au roi, & lui faiſoit craindre d'être en ſa compagnie. Ils reſtèrent une nuit, au lieu du rendez-vous, & le roi ſe rendit en la maiſon du colonel, où il ſéjourna pluſieurs jours, pendant que *Windham* projettoit en quel lieu le roi s'embarqueroit, & comment ils trouveroient un vaiſſeau tout prêt : ce qui n'étoit pas facile ; la frayeur qui s'étoit emparée de tous les gens *bien intentionnés*, étant ſi grande, qu'on ne pouvoit pas, ſans beaucoup de peine, trouver un vaiſſeau freté pour les pays étrangers, qui voulût prendre aucuns paſſagers.

Il y avoit un gentilhomme qui demeuroit près de *Lyme*, dans la comté de *Dorſet*, nommé monſieur *Elliſon*, que le colonel *Windham* connaiſſoit particulièrement, ayant été capitaine dans l'armée du roi, & que l'on conſidéroit toujours comme un très-honnête homme : il conſulta avec lui, ſur les moyens d'avoir un vaiſſeau prêt pour prendre deux gentilhommes de ſes amis, qui étoient en danger d'être arrêtés, pour les tranſporter en *France*. Quoique perſonne ne demandât qui c'étoit, on ne laiſſoit pas de le ſoupçonner, ou du-moins de conclure que c'étoient quelques-uns échappés de *Worceſter*. *Lyme* étoit une ville

auſſi

aussi *mal-intentionnée* pour le roi, qu'il y en eût en Angleterre : néanmoins, il y avoit-là un maître de barque, de la probité duquel le capitaine étoit très-assuré. Cet homme étoit revenu depuis peu de France, & avoit déchargé son vaisseau, lorsqu'*Ellison* lui demanda, « quand » il feroit un autre voyage : à quoi il répondit, que ce » seroit aussi-tôt qu'il auroit trouvé de la charge pour son » navire. L'autre lui demanda s'il voudroit bien passer deux » gentilshommes, & les mettre à terre en France, si on le » payoit aussi bien pour son voyage, qu'il avoit accoutumé » de l'être, quand il étoit freté par les marchands. La con- » clusion fut, qu'il auroit 50 livres sterling pour son droit » de passage ». L'ample récompense produisit son effet : le maître de la barque promit de les passer, quoiqu'il dit « qu'il falloit faire sa provision très-secrètement, parce » qu'il pourroit bien être soupçonné, en se remettant en » mer, sans être freté, & étant si nouvellement revenu ». Le colonel *Windham*, étant averti de ce marché, vint avec *Wilmot* trouver le capitaine, d'où le lord & le capitaine allèrent ensemble en une maison proche de *Lyme*, où le maître de la barque les rencontra. Le lord *Wilmot* étant fort content des discours de cet homme, & de sa prudence à prévoir les soupçons qui pouvoient naître, il fut convenu qu'une telle nuit, qui fut choisie à cause de la marée, il feroit sortir son vaisseau du mole, & étant en mer, viendroit à une telle hauteur, à un mille de la ville, où son navire demeureroit sur la pointe, quand la mer seroit retirée, & se releveroit le lendemain, dès que le

jour paraîtroit. Il y avoit proche, & à la vue de cette pointe, une petite hôtellerie, tenue par un hôte qui paſſoit pour honnête-homme ; les cavaliers du pays y alloient fort ſouvent, & comme le grand chemin de *Londres* paſſoit par-là, elle étoit rarement ſans compagnie. Les deux gentilshommes devoient ſe rendre dans cette hôtellerie, au commencement de la nuit, pour ſe mettre à bord. Les choſes ainſi diſpoſées, le lord *Wilmot* & le colonel, après avoir donné des arrhes au maître du navire, retournèrent chez le colonel, à plus d'une journée de cette place: le capitaine ſe chargeant de prendre garde que le maître pourvût à tout, & s'il arrivoit quelque contre-tems, auquel on ne s'attendoit pas, d'en donner avis au colonel, en un endroit où le roi devoit être le jour, avant ſon embarquement.

Le roi content de ces préparatifs, vint au tems marqué, en une maiſon où il devoit apprendre ſi tout ſeroit en l'état où il devoit être, comme le capitaine l'en avoit aſſuré, voyant que le maître avoit mis ſuffiſamment des proviſions dans ſon navire, & que les hommes de ſon équipage, au nombre de quatre ſeulement, étoient prêts, & ne doutant pas que le vaiſſeau ne ſortît cette nuit-là: de ſorte qu'il étoit tems que les deux gentilshommes vinſſent dans la ſuſdite hôtellerie, juſqu'auprès de laquelle le capitaine les conduiſit, & s'en retourna chez lui, à mille de-là, le colonel demeurant toujours en la maiſon où ils avoient logé la nuit précédente, juſqu'à ce qu'il apprît la nouvelle de leur embarquement.

Il trouvèrent pluſieurs paſſagers dans le cabaret, & ſe contentèrent d'une chambre ordinaire, où ils n'avoient

pas deſſein de dormir long-tems. Auſſi-tôt que le jour parut, *Wilmot* ſortit pour découvrir la barque, mais il n'en vit point ; le ſoleil levé, point de barque ; ils envoyèrent au capitaine, qui fut fort étonné. Le capitaine, de ſon côté, envoya un domeſtique à la ville, qui ne put trouver le maître de la barque. Ils ſoupçonnèrent le capitaine, & le capitaine ſoupçonna le maître. Cependant, dix heures étant déja ſonnées, ils ne trouvèrent pas à propos d'être là plus long-tems : il remontèrent à cheval, & allèrent retrouver le colonel en la maiſon où ils ſavoient qu'il devoit demeurer, juſqu'à ce qu'il eût appris qu'ils étoient partis.

Voici la véritable raiſon de ce contre-tems : le maître agiſſoit de bonne-foi, & préparoit tout pour ſon départ : la nuit qu'il devoit ſortir avec ſon vaiſſeau, il ſe tint en ſa maiſon, & dormit deux ou trois heures ; quand le temps de la marée fut venu, & qu'il falloit qu'il allât à bord, il prit, dans une armoire, du linge & les autres choſes qu'il avoit accoutumé de porter ſur mer ; ſa femme lui avoit remarqué plus de penſées & d'inquiétudes qu'à l'ordinaire, qu'il avoit parlé à des matelots qui avoient accoutumé d'aller avec lui, & que quelques-uns d'eux avoient porté des proviſions à bord, dont elle avoit demandé la raiſon à ſon mari, qui lui avoit dit « qu'on lui avoit pro» mis un fret fort promptement, & qu'il falloit qu'il pré» parât toutes choſes pour ſon voyage ». Elle étoit aſſurée qu'il n'y avoit aucune charge dans la barque : de ſorte que, quand elle vit ſon mari prendre ce qui lui étoit néceſſaire pour aller en mer, elle ferma la porte, & jura qu'il ne ſortiroit point de la maiſon. Il répondit, « qu'il falloit

» qu'il partît, qu'il étoit engagé pour ſe mettre en mer » cette nuit-là, & qu'il étoit bien payé pour cela. Elle répli- » qua qu'aſſurément il alloit faire une choſe qui le perdroit, » qu'elle étoit réſolue de ne le pas laiſſer ſortir de ſa mai- » ſon, que s'il perſiſtoit, elle appelleroit les voiſins, & le » meneroit devant le maire pour être examiné, & que » la vérité ſe découvriroit ». Le pauvre homme ainſi maîtriſé par la violence & l'emportement de ſa femme, fut contraint de lui céder, afin qu'elle ne fît pas plus de bruit, & retourna ſe coucher.

Ce fut un très-grand bonheur pour le roi, qu'il ſortît ſi-tôt de l'hôtellerie : c'étoit un jour de fête ſolemnelle, que l'on obſervoit alors, principalement pour irriter le peuple contre le roi, & contre tous ceux qui lui étoient fidèles. Il y avoit une chapelle dans ce village-là, tout contre l'hôtellerie, où un tiſſeran, qui avoit été ſoldat, avoit accoutumé de prêcher, & de vomir toutes les vilenies imaginables contre l'ancien ordre du gouvernement : & il étoit alors dans ſa chapelle, prêchant à ſon auditoire, lorſque le roi partit de là, & diſoit au peuple, « que *Charles Stuart* étoit caché quelque part en ce pays- » là, & que celui qui le trouveroit, rendroit un grand » ſervice à Dieu ». Les paſſagers qui avoient logé dans l'hôtellerie cette nuit-là, dès qu'ils furent levés, avoient envoyé quérir un maréchal pour viſiter leurs chevaux, parce qu'il avoit extrêmement gelé ; le maréchal ayant achevé le travail pour lequel on l'avoit fait venir, examina les pieds des deux autres chevaux, ſelon la coutume de ces ſortes d'ouvriers, pour avoir plus d'ouvrage : alors

il dit au maître de la maiſon, ce qu'il avoit obſervé, « qu'un de ces chevaux avoit fait un long voyage, étant » aſſuré que ſes quatre fers avoient été faits en quatre » comtés différentes » : ce qui étoit très-vrai, ſoit que ſon art fût capable de le découvrir ou non. Le maréchal allant au ſermon, raconta cette hiſtoire à quelques-uns de ſes voiſins : de ſorte que cela vint aux oreilles du prédicateur, quand il eut fait ſon ſermon; auſſi-tôt il envoya quérir un officier, alla dans l'hôtellerie pour s'informer de ces deux cavaliers, & ſachant qu'ils étoient partis, il fit partir des hommes à cheval pour les ſuivre, & déclara poſitivement « que l'un d'eux étoit Charles Stuart ».

Quand ils eurent rejoint le colonel, ils conclurent auſſitôt qu'ils ne devoient pas faire un plus long ſéjour en ces quartiers-là, ni aucune tentative pour trouver un vaiſſeau ſur cette côte : & ſans perdre aucun tems, ils retournèrent en la maiſon du colonel, où ils arrivèrent de nuit. Ils réſolurent de faire la première tentative dans les comtés de *Hant* & de *Suſſex*, où le colonel *Vindham* n'avoit aucun crédit. Avant que d'y arriver, il leur falloit traverſer toute la comté de *Wilt*, ce qu'ils ne pouvoient faire qu'en pluſieurs jours; & il falloit premièrement ſçavoir, ſi dans ou autour de cette route, ils trouveroient quelques maiſons, où ils puſſent ſe repoſer en ſûreté. Ils crurent qu'il étoit fort dangereux pour le roi, de paſſer au travers de quelques villes conſidérables, comme *Salisbury*, & *Wincheſter*, qui probablement ſe rencontreroient ſur leur chemin. Il y avoit entre ce lieu-là, & *Salisbury*, la

maiſon du colonel *Robert Philippes*, homme d'honneur, cadet d'une très-bonne famille, qui avoit toujours été fidèle, & qui avoit ſervi le roi pendant la guerre ; le roi voulut bien ſe fier à lui, & envoya le lord *Wilmot* en un lieu d'où il pourroit envoyer querir monſieur *Philippes* ; & quand il lui auroit parlé, monſieur *Philippes* devoit venir trouver le roi, pendant que *Wilmot* demeureroit en un endroit dont ils conviendroient tous deux. Monſieur *Philippes* vint donc en la maiſon du colonel, ce qu'il pouvoit faire ſans qu'on le ſoupçonnât, parce qu'il étoit ſon proche parent. Les chemins étoient pleins de ſoldats envoyés de l'armée dans leurs quartiers, & pluſieurs régimens de cavalerie & d'infanterie, étoient deſtinés pour l'oueſt, duquel département *Desboroug* étoit commandant en chef. Ces marches devoient durer pluſieurs jours, & il n'étoit pas à propos que le roi fût ſi long-tems en ce lieu-là, ſur quoi il eut recours à ſon premier artifice pour ſa ſûreté, qui étoit de prendre une femme derrière lui ; il prit une parente du colonel *Vindham*, & fut conduit en un lieu proche de *Salisbury*, par le colonel *Philippes*. Dans ce voyage, il paſſa dans le milieu d'un régiment de cavalerie, & auſſi-tôt après, il rencontra *Desboroug* deſcendant une hauteur, ſuivi de trois ou quatre hommes, qui avoient logé dans *Salisbury* la nuit précédente, toute cette route étant pleine de ſoldats.

Le jour ſuivant, le docteur *Hinckman*, chanoine de *Salisbury*, rencontra le roi dans la plaine. Alors *Wilmot* & *Philippes* le quittèrent pour aller chercher un vaiſſeau ſur

la côte ; & le docteur conduisit le roi dans un lieu nommé *Heale*, à trois milles de *Salisbury*, appartenant au sergent *Hyde*, qui fut ensuite chef de justice du banc du roi, mais dont jouissoit alors la veuve de son frere ainé ; c'étoit une maison sans voisins, & éloignée des chemins fréquentés, où le roi arrivant tard sur le soir, il soupa avec quelques gentilshommes qui s'y étoient rencontrés fortuitement, ce qu'il ne pouvoit pas éviter : mais le lendemain de grand matin, il en sortit, feignant de continuer son voyage : & la veuve, à qui l'on avoit confié le secret, ayant envoyé ses domestiques dehors, elle reçut encore une fois le roi, & l'accommoda dans une petite chambre qui avoit été faite dès le commencement des troubles, pour cacher ceux qu'on appelloit *délinquants*, la maison ayant toujours appartenu à une famille de *mal-intentionnés* ; c'est ainsi qu'on appelloit ceux qui étoient fidèles au roi.

Il fut caché-là, à l'insu de quelques gentilshommes qui logeoient dans la maison, & de ceux qui y abordoient tous les jours. Il n'y avoit que la veuve seule qui lui portoit ce qui lui étoit nécessaire, & qui lui rendoit les lettres que le docteur recevoit du lord *Wilmot*, & du colonel *Philippes*. Enfin un vaisseau étant tenu prêt sur la côte de *Sussex*, & le docteur en ayant reçu l'avis, il envoya dire au roi, de se trouver à *Stone-henge*, sur la plaine, à trois milles de *Heale*, où la veuve eut soin de le conduire ; il y trouva le docteur, qui l'accompagna jusqu'au lieu où le colonel *Philippes* le reçut. Le lendemain il le mit entre les mains du lord *Wilmot*, qui alla avec lui en une maison dans *Sussex*,

recommandée par le colonel *Gunter*, gentilhomme de ce pays-là, qui avoit ſervi le roi dans la guerre, qui ſe trouva-là, & qui avoit retenu une petite barque à *Brigt-hemſied*, petite ville de pêcheurs, où le roi s'embarqua de grand matin, & par la bénédiction de Dieu, arriva au mois de novembre, ſain & ſauf en Normandie. Il mit pied à terre dans une petite anſe, d'où il ſe rendit à Rouen, & de-là il donna avis de ſon arrivée à la reine ſa mere... »

LE COMTE DE STRAFFORD.

LE COMTE DE STRAFFORD.

LE COMTE DE STRAFFORD.

Les devoirs du ſujet envers le ſouverain, ce qu'à ſon tour le ſouverain doit au ſujet; l'injuſtice la plus atroce, revêtue de la forme ſacrée des loix; les excès du fanatiſme le plus abſurde & le plus monſtrueux; la ſoif ſanguinaire d'un troupeau de bêtes féroces, qui font retentir le mot de liberté, ſans trop ſçavoir en quoi conſiſte cette liberté, & qui

ne demandent qu'à se jetter indistinctement sur une proie; la faiblesse du monarque qui confond le relâchement, le sacrifice de ses droits avec l'indulgence & l'amour pour son peuple ; toutes ces grandes images si attachantes, si instructives pour les diverses classes de la société, forment le tableau que j'essaye d'esquisser ici. Je ne crains pas que ma nation ait la dureté de me reprocher cet attendrissement dont une infinité d'Anglais, à la honte de l'humanité, ont osé faire un crime à l'écrivain de mérite, qui nous a donné l'*histoire de la maison de Stuart* : Hume se plaint « d'avoir déplu à beaucoup de gens, pour » avoir répandu une larme sur le sort de Charles Ier, » & sur celui du comte de Strafford ». Les barbares! leur rage extravagante n'est-elle pas assouvie? & quelle est l'ame assez dénaturée pour refuser des pleurs à la destinée d'un bon roi, traîné par ses sujets sur un échafaud? Comment ne pas être ému de pitié en faveur de son ministre, qui n'avoit commis d'autre faute capitale que d'être honoré de la confiance & de l'amitié de son maître? Ah! Charles! ah Strafford! l'homme que le détestable esprit de parti n'aura point endurci, ne pourra tracer vos malheurs qu'en détrempant sa plume dans ses larmes;

les miennes coulent en ce moment, & sans doute mes concitoyens, bien différents des cruels qui ont accusé la sensibilité de Hume, en verseront avec moi.

Charles commençoit à sentir la pesanteur de sa couronne ; trop imbu peut-être des maximes de son père, il s'étoit laissé prévenir par une fausse idée sur le gouvernement Anglais. Ce prince, en jettant

---

Trop imbu peut-être, &c. Jacques connut très-bien jusqu'où s'étendoit la *prérogative royale* ; mais il n'eut jamais la force de soutenir ses droits, & le faible en a peu qu'il puisse faire valoir ; il n'avoit envisagé que le trône d'Élisabeth, sans réfléchir qu'il falloit avoir les grands talents de cette souveraine pour s'y asseoir. Ce qui avoit été, en quelque sorte, permis à Elisabeth, étoit interdit à Jacques. La nation Anglaise, depuis la mort de cette princesse, avoit changé, pour ainsi dire, de façon d'être ; le fanatisme d'une prétendue liberté, s'étoit emparé de tous les esprits ; une indocilité républicaine avoit remplacé cette soumission éclairée, que les sujets doivent à leurs maîtres ; les chaînes nécessaires à porter étoient rompues, & les vils esclaves de Henri VIII & d'Elisabeth étoient devenus d'orgueilleux révoltés, qui ne fixoient plus de bornes à leur audace & à leurs prétentions : tel étoit le peuple sur lequel Jacques vouloit appésantir un sceptre qui lui échappoit sans cesse des mains ;

ſes regards autour de ſoi, les avoit fixés ſur les divers monarques de l'Europe; rempli de ces principes invariables qui conſtituent en-effet la monarchie, abuſé enfin par le nom de roi, car c'eſt-là la ſource de ſes erreurs & de ſes infortunes, il s'étoit imaginé que le ſceptre, en Angleterre, devoit jouir des prérogatives, de la même extenſion de pouvoir

---

il ne marcha que de faute en faute, & c'eſt ſur ce prince qu'on doit rejetter les malheurs qui ont accablé ſa maiſon. S'il eût été bien conſeillé, en venant ſaiſir l'héritage d'Eliſabeth, il auroit dû, dès le premier moment, ſe pénétrer du ſyſtême de la conſtitution Anglaiſe, ſe convaincre que ce gouvernement, qui n'eſt monarchique que de nom, étoit un mélange incohérent de l'ariſtocratie & de la démocratie; qu'il étoit impoſſible que les balances conſervaſſent cet équilibre, ſans lequel cette légiſlation eſt la pire de toutes. Je ſçais bien que l'illuſtre Monteſquieu en a fait l'éloge: mais tout homme qui prend la liberté de juger par lui-même, oſe abjurer cette maxime ſuperſtitieuſe, *jurare in verbâ magiſtri.* Perſonne aſſurément n'a plus d'eſtime, & je puis ajouter de reſpect, que moi pour la nation Anglaiſe: je rends hommage à leur patriotiſme, qui eſt chez eux la ſource des vertus les plus éclatantes & des plus belles actions; j'ai, tous les jours, dans les mains leurs poètes, leurs philoſophes: ils ſont mes délices, ainſi que nos propres écrivains; qui mettrai-je au-deſſus des deux nations? la vérité.

dont il jouit dans les autres pays : il n'avoit pas voulu voir que sa souveraineté *prétendue* n'étoit qu'un composé monstrueux de parties ennemies les unes des autres ; qu'une législation, où il existe nécessairement une guerre éternelle entre le chef & les membres, est une législation vicieuse & presque toujours voisine de sa dissolution ; de-là, nous le répétons, les malheurs de Charles, & ceux de ses trois royaumes. » Si le ciel (selon le même historien que nous venons » de citer) l'eût fait naître prince absolu, son humanité » & son bon sens auroient rendu son gouvernement » heureux, & sa mémoire précieuse ». Il étoit donc comme un vaisseau battu par l'orage, exposé à tous les assauts d'un nombre de factions, aux prétentions excessives des grands divisés par des haines & des intrigues continuelles, aux bourasques d'une populace effrénée, serviles instruments que faisoit agir une troupe

---

Aux bourasques d'une populace effrénée, &c. Ce n'est point moi qui vais parler : c'est l'estimable auteur de l'*histoire de la rebellion & des guerres civiles d'Angleterre* ; en un mot, c'est un Anglais qui nous fait le portrait de ses concitoyens. (On voudra bien ne pas oublier que je me sers d'une misérable traduction) « Il semble, à la vérité, qu'un juste jugement de Dieu aveu-

de ſcélérats adroits, aux tranſports frénétiques de ſectes intolérantes, auſſi ſtupides que barbares.

» gloit cette nation, & l'abandonnoit à toutes ſortes de folies & d'extravagances; les meilleurs ſujets ſe laiſſoient » opprimer pour accroître l'autorité des plus mal-intentionnés, & languiſſoient dans une pareſſe & dans un » aſſoupiſſement profond, au plus fort du péril; les plus » oppoſés de ſentiments formoient entr'eux une ligue » pour leur propre malheur, & les plus unis d'intérêts » ſe partageoient en factions différentes, plus funeſtes à » l'état qu'une trahiſon ouverte. Le pauvre peuple, trompé » par les apparences d'un zèle pour la religion, pour » les loix, pour la liberté, pour les parlements, ſe portoit avec fureur à des actions qui tendoient à renverſer » les principes de la religion chrétienne, à rompre tous » engagements, détruire les loix & la liberté, & à rendre » impraticables les priviléges & l'uſage des parlements. » Cependant, ſi l'on fait attention ſur les conjonctures » du tems, ſur l'ambition & ſur l'accroiſſement ſubit & » imprévu de ceux qui ſont les auteurs de ces révolutions, on ne trouvera rien en cela qui ne puiſſe arriver » naturellement à ces royaumes enflés par une longue » proſpérité, & par un orgueil exceſſif, qui attire ſur » eux la colère du Ciel, &c. » Nos voiſins devroient avoir ſans ceſſe devant les yeux ce paſſage de Clarendon.

Aux tranſports frénétiques, &c. Il faut lire dans les hiſtoires

Les Ecoſſais obſtinés à ne point recevoir la *Liturgie Anglaiſe*, s'étoient abandonnés à tous les excès de la rebellion ; ils avoient oſé lever l'étendart contre

---

du tems, tous les excès où ſe portèrent les différentes ſectes qui déchiroient le ſein de l'Angleterre; entr'autres, les Puritains ſe diſtinguèrent autant par leurs abſurdités, que par leurs barbaries. Hume lui-même nous dit: « qu'une » rage extrême contre la religion catholique, étoit le » caractère certain du Puritaniſme ». L'objet de ſa fureur après le catholiciſme, étoit l'égliſe Anglicane; les évêques furent ſes premières victimes; ſes mélancoliques extravagances s'élevèrent juſqu'au trône. Il y eut un certain Bernard qui, dans une des prières qui précèdent le ſermon, ſe livra à ce ſtupide & fanatique emportement: « Seigneur, » s'écria-t-il, ouvrez les yeux de ſa majeſté la reine, afin » qu'elle puiſſe voir J. C. qu'elle a percé d'un nouveau » coup de lance par ſon infidélité, ſa ſuperſtition & ſon » idolatrie ». Et cela s'appellera des priviléges de la liberté Anglaiſe?

La Liturgie Anglaiſe, &c. C'eſt-là, ſans contredit, l'origine de l'affreux événement qui ſouilla la nation d'un régicide. Charles Ier, comme autoriſé par la *prérogative royale* à s'attribuer la ſuprématie, vouloit que le rite Anglican ou épiſcopal, fût adopté des Ecoſſais, qu'ils obſervaſſent les principales fêtes du calendrier Anglais, qu'on reçût la communion à

leur roi ; on en étoit même venu aux mains ; les deux partis comptoient également & des succès & des défaites. Charles nourrissoit un chagrin profond ; il

---

genoux, qu'on la portât aux mourants, que les enfants fussent confirmés, & qu'enfin on se servît du signe de la croix dans le baptême. Ces nouveaux Pharisiens, selon Hume, conçurent d'abord de la répugnance, & même de l'effroi, à l'aspect du surplis dont le roi prétendoit qu'ils se revêtissent ; il désiroit que l'autorité épiscopale fût la même en Écosse qu'en Angleterre : le clergé presbytérien, qui refusoit de reconnaître dans les évêques, des supérieurs, se hâta de crier à l'innovation, à l'impiété, au *papisme* ; car il y a près de deux cens-cinquante ans que c'est le cri général de toutes ces misérables sectes, dont l'Angleterre s'est vu infectée. La populace enfin, c'est-à-dire, la boue d'une nation, perdoit de son crédit à la nouvelle hiérarchie que Charles avoit résolu d'introduire. Son père avoit posé la première pierre de cet édifice, & le fils croyoit sa conscience même intéressée à l'achever ; la Liturgie excita donc une sédition qui ne s'est appaisée dans la suite, que par le meurtre du roi. A peine le doyen d'Edimbourg eût-il commencé le service, qu'une troupe de forcenés, composée sur-tout de femmes, de vieillards, d'enfants, se mit à crier, en vomissant des imprécations, & en battant des mains : *un pape ! un pape ! l'ante-Christ ! qu'on nous en délivre ! qu'on l'assomme ! qu'on l'extermine !* L'évêque veut prendre

ne s'épanchoit que dans le sein d'un seul homme qui méritoit assurément cette marque de faveur : nous allons tâcher de le faire connaître, & de dégager

---

la parole : on lui lançe un banc à la tête ; les portes, les fenêtres de l'église sont brisées ; en un mot, cette vile populace se laissa aller à tous ces excès que nous venons de voir se renouveller à Londres, au grand scandale des gens sensés & des Auglais eux-mêmes ; les prêtres, qui dirigeoient à leur gré ces imbéciles fanatiques, leur faisoient l'honneur de les comparer à l'âne de Balaam, que le Seigneur avoit fait parler pour manifester sa puissance, & les hébétés s'enorgueillissoient de la comparaison. Charles ne punit point rigoureusement ce ramas d'hommes méprisables : c'est-là la faute essentielle qu'on peut lui reprocher, & ils en devinrent plus stupides & plus furieux. Bientôt la contagion gagna toutes les classes de citoyens : on se servit du grand mot de religion, pour allumer un incendie qui ne tarda point à s'étendre jusqu'en Angleterre. Le malheureux Charles, comme nous venons de l'observer, au-lieu d'écraser ces insectes, se vit, par sa foiblesse, obligé de leur céder ; il consentoit à l'entière abolition de cette Liturgie, qui devoit lui être si funeste ; il promettoit même de borner le pouvoir épiscopal : mais il ne recueillit que la honte d'avoir reculé. Le feu dévoroit toutes les parties de l'Ecosse ; la rebellion n'avoit plus qu'un pas à faire pour consacrer son emportement, & elle le franchit.

la vérité d'une multitude de menſonges, fruits de la prévention & de la calomnie.

Le chevalier Thomas Wentworth ſortoit d'une famille diſtinguée, dont il avoit recueilli une fortune qui répondoit à ſa naiſſance; il étoit entré dans la carrière où ſe jettent ordinairement tous les jeunes gentilshommes Anglais, jaloux d'attacher les regards du public, & d'obtenir de la réputation: c'eſt-à-dire, qu'il avoit embraſſé le parti contraire à la cour; les Puritains le regardoient comme un de leurs plus zélés

---

Elle prit les armes, vint inſulter juſqu'en Angleterre, à ſon ſouverain; & ce qui mit le comble à ſa douleur, & à ſes peines, la chambre des communes parut embraſſer la cauſe des Écoſſais: elle les traita de *frères*, & ſous main, travailla de toutes ſes forces à exciter cette révolte, dont l'échafaud où périt Charles, fut le terme.

Les Puritains. Nous revenons encore à ces furieux imbéciles: ils s'étoient acquis une ſingulière conſidération dans le peuple, par cet extérieur d'auſtérité & de mortification qu'ils affectoient, par un extrême attachement à une infinité de petites pratiques minutieuſes, qui leur concilioient la vénération des ignorants & des *bonnes-femmes*; Burner nous les repréſente « affichant un air fort grave, des dehors im» poſants de régularité, & ſur-tout invectivant, dans leur » pieuſe audace, la cour qu'ils ne manquoient pas de

défenſeurs ; la chambre des communes retentiſſoit de ſes harangues. Mais, ſoit que Wentworth ouvrît les yeux ſur cet eſprit d'animoſité, qui s'élevoit déja avec tant d'acharnement & d'injuſtice contre le meilleur des rois, ſoit que peut être il ne fût pas

---

» comparer à *Babylone la proſtituée* ». Il n'y eut pas de reſſorts qu'ils ne fiſſent jouer pour attaquer l'autorité royale ; ils échauffèrent la tête d'un ſtupide avocat, qui ſervit admirablement bien leur fanatiſme : il compoſa un très-gros livre, rempli de dégoûtantes déclamations contre les ſpectacles, la muſique, la danſe, &c. Le Cicéron Puritain répandit même ſa mauvaiſe humeur ſur les fêtes de Noël, qu'il vouloit abſolument qu'on ſupprimât ; il ne fit pas plus de grace aux feux de joie & aux mays ; ſon grand argument, ſur-tout contre les comédiens, ſe bornoit à cette obſervation, « que la plûpart étoient *Papiſtes* » ; auſſi aſſuroit-il, enflammé d'un ſaint zèle, que les ſalles de ſpectacles étoient les *repaires de Satan*, ceux qui les fréquentoient, des *diables incarnés*, & que chaque pas de menuet *conduiſoit droit en enfer*. On fit l'honneur à ce poliſſon de lui donner un air de *martyr de la bonne cauſe*, en le puniſſant, au lieu qu'on auroit dû l'abandonner au ridicule, qui eſt l'arme la meilleure & la plus ſûre pour combattre les ſots, & s'en débarraſſer.

Contre le meilleur des rois, &c. C'eſt ainſi qu'un Anglais,

insensible aux séductions de la grandeur, il changea de sentiment & de conduite ; en un mot, il devint ce qu'on appelle, en Angleterre, *Royaliste ;* & de ce moment, Charles n'eût point de serviteur qui lui fût plus attaché. Wentworth ne tarda pas à recevoir des récompenses : le roi le créa baron, ensuite vicomte & comte de Strafford, le nomma président du conseil d'Yorck, vice-roi d'Irlande ; il fut enfin le principal ministre, le conseiller & l'ami de son maître ; Strafford, car nous n'en parlerons plus que sous ce nom, réunissoit toutes les qualités qui forcent à l'estime, si elles n'excitent pas l'affection ; il étoit imposant dans son maintien ; ses

---

l'auteur de l'*histoire de la maison de Stuart*, nous peint ce prince infortuné : « Il est difficile de s'imaginer un caractère plus digne à la fois de respect & d'amour, un mari tendre, un père indulgent, un maître facile, un ami constant... son air & ses manières, quoique tirant peut-être un peu vers l'affectation & la parade, répondoient en général à l'élévation de son rang, & donnoient de la grace à cette réserve & à cette gravité qui lui étoient naturelles. La modération & l'égalité qui éclatoient dans ses actions, sembloient devoir l'éloigner

ennemis appelloient hauteur, cette gravité, qui souvent annonce une ame fière & indépendante des circonstances; il s'exprimoit avec une facilité dont il se trouve peu d'exemples. « Il y avoit (observe Clarendon) » très-peu de personnes avec lui qui eussent au- » tant d'expérience & de capacité, ce qui fut une » des causes de son malheur; car, comme il re- » marquoit les défauts des autres, il faisoit trop » peu de cas de ce qu'ils disoient, & de ce qu'ils » faisoient, & ne se reposoit que sur lui-seul ». Le chancelier ajoute : « en un mot, l'épitaphe que » Sylla fit pour lui-même, au rapport de Plutarque,

---

» de toute entreprise dangereuse ou téméraire; le bon » sens qui se faisoit remarquer dans sa conversation & » ses discours, paraissoit garantir le succès de toutes les » démarches dans lesquelles il s'engageoit avec réflexion. » A ces qualités, Charles en joignoit d'autres, qui auroient » fait beaucoup d'honneur à un particulier, & qui, dans » un grand monarque, pouvoient être extrêmement avan- » tageuses à son peuple.... Dans un autre siècle & dans » toute autre nation, ce monarque auroit été sûr d'un » règne heureux & tranquile ». Et voilà le roi qu'une troupe de scélérats a osé assassiner juridiquement!

» lui convient bien : *perſonne ne le ſurpaſſoit à* » *faire du bien à ſes amis, & à faire du mal à ſes* » *ennemis* » ; ce qui annonce, à coup ſûr, un caractère décidé, & des traits marqués, ſi ce ne ſont pas des vertus. Strafford avoit épouſé la ſœur du lord Hollis, un des membres les plus ardents de la chambre des communes ; il ſe voyoit père de deux enfants qui lui étoient extrêment chèrs : mais il les auroit ſacrifiés, ſi la néceſſité l'eût exigé, à ſon roi & à ſa patrie ; il aimoit l'un & l'autre juſqu'à l'enthouſiaſme. Comme il avoit étudié à fond le mécaniſme de l'adminiſtration Anglaiſe, il en ſentoit vivement les défauts, ainſi que les avantages ; on l'a accuſé d'avoir peu eſtimé le peuple : il le connaiſſoit. En-effet, quel cas un homme auſſi éclairé que le comte, auroit-il pu faire d'une mé-

---

D'avoir peu eſtimé le peuple. Quel eſt le grand homme qui, s'élevant au-deſſus du vulgaire, n'ait le droit de le mépriſer ? Comment eſtimer un troupeau aveugle, qui n'eſt jamais mû que par des impreſſions étrangères, n'ayant pas un ſentiment qui lui appartienne, détruiſant le ſoir ce qu'il aura élevé le matin, ſe baignant dans des flots de ſang, avec le même emportement, qu'il embraſſera votre défenſe, & vous ſauvera la vie, ne s'attachant qu'à la forme, priſable

prisable populace, qui, pendant plus de vingt ans s'est montré agitée des convulsions les plus violentes, qui le lendemain détruisoit la révolution de la veille, par une autre révolution ? L'ombre du malheureux Charles 1er s'élevera toujours au milieu de ses bourreaux, & ils ne pourront fermer l'oreille à ses gémissements. Les regards pénétrants de Strafford perçoient jusques dans l'avenir : il sembloit prévoir l'horrible régicide, qui a mis le comble à un amas de crimes. Votre bonté, disoit-il au roi, causera votre perte, & celle de l'Angleterre ; point de grace

---

& incapable de juger du fonds, superstitieux sans religion, quelquefois bon par faiblesse, mais d'un naturel toujours barbare, parce que rarement la barbarie est séparée de l'ignorance, goûtant une maligne joie à l'aspect du malheur d'autrui, comme il est affligé de son bonheur : ce sont-là les individus qu'on a accusé le comte de Strafford d'avoir mépriſés ; & où le spectacle de la dégradation de la nature humaine dans la vile populace, est-il plus frappant qu'en Angleterre ?

Votre bonté, disoit-il au roi, &c. Sans contredit c'est l'indulgence, c'est la bonté qui ont perdu le malheureux Charles Ier : s'il eût suivi les conseils de son ministre, qu'il eût couvert de mépris de vils sectaires, envoyé au sup-

pour des sujets qui ont tiré l'épée hors du fourreau. Il est des occasions où la politique doit faire taire la clémence ; les Ecossais ont pris les armes : c'est par les armes qu'il faut s'assurer de leur docilité : si vous ne les chassez de l'Angleterre, ils donneront des loix à Londres ; ils vous en imposeront à vous-même, & il n'est point de légères atteintes pour la majesté.

Le comte étoit si rempli de ce qu'il disoit à Charles, qu'il donna ordre, au sortir du cabinet, qu'un détachement de cavalerie allât fondre sur un quartier des Ecossais ; ils s'étoient avancés jusques sur les terres du comté d'Yorck ; il est vrai qu'il y avoit des pour-parlers, & qu'il se préparoit un traité : mais on n'étoit pas encore convenu d'une cessation d'armes ; les raisons de Strafford, dans un gouvernement vraiment monarchique, auroient été

---

plice les premiers qui se révoltèrent, ce monarque fût mort tranquile sur le trône ; & sur tout il devoit bien se garder de revenir sur ses pas à l'égard des Ecossais. Un prince qu'on croit avoir intimidé, reprend rarement son pouvoir & ses droits. Que tous ceux qui sont à la tête des gouvernements, se pénètrent de ces paroles, qui échappèrent à Charles Ier dans ses infortunes : *rien de plus abject qu'un roi méprisé !*

convainquantes. Le détachement eut l'avantage; deux ou trois compagnies des rebelles furent battues, & leurs officiers faits prisonniers; si on les avoit poursuivis, tout rentroit dans le calme, & Charles n'eût pas porté sa tête sur un échafaud. Lesly, le général des révoltés, se plaignit: le conseil Anglais fut d'autant plus porté à l'entendre, qu'ils haïssoient le ministre, & que l'officier, qui avoit commandé en cette occasion, étoit catholique-romain; on n'auroit point voulu d'une victoire à ce prix. Le scrupule paraîtra assez singulier, de la part de nos voisins. Le roi se vit donc obligé de s'arrêter dans ses succès; il défendit tout acte d'hostilité contre les rebelles, laissant avec assez de mal-adresse à son parlement, le soin d'une vengeance, dont il n'auroit dû se reposer que sur son armée.

C'est alors qu'éclatèrent le zèle & les reproches de Strafford: — Sire, on a obéi à votre majesté. C'est par des traités qu'il faut combattre vos ennemis, vos persécuteurs, & votre parlement fera l'office de vos guerriers: le croyez-vous, sire?.. Vous savez jusqu'à quel point votre majesté m'est chère: je vous parle avec cette franchise que vous avez daigné me permettre; vous ne doutez pas que je ne sois éclairé

ſur vos intérêts, autant que ſur les miens propres, & je ne ſépare point vos intérêts de ceux de la nation : je la ſers, je la ſervirai malgré elle ; vous devez vous rappeller que mes premiers efforts ont été pour combattre la prérogative royale ; à peine hors du berceau, mes oreilles furent frappées du cri de liberté ; je ne le cache point : je m'étois élevé & nourri dans la haine du pouvoir monarchique ; j'approfondis dans la ſuite ces matières ſi intéreſſantes pour tout Anglais attaché à ſon pays. Je reconnus qu'un gouvernement mixte, moitié monarchique, moitié républicain, ſoumis à une balance égale, étoit un de ces rêves politiques qui ne peuvent ſe réaliſer ; il n'eſt pas poſſible que l'une

---

J'approfondis ces matières ſi intéreſſantes, &c. Hume lui-même avoue que *la nature de la conſtitution Anglaiſe eſt ambigue* ; il dit encore que les *Communes tourmentèrent Charles à propos des ſubſides, tout le tems qu'il vécut.* En-effet on mettoit ce prince dans la néceſſité de faire ce qu'on appelle vulgairement *des affaires.* A chaque inſtant, la *prérogative royale* ſe trouvoit en défaut avec les droits du parlement. J'aurois déſiré que Charles, au-lieu de toutes ces harangues débitées ſans fruit aux deux chambres, ſe fût contenté de leur demander ſimplement

des deux puiſſances ne tende à combattre & à affaiblir l'autre, & tous ces combats, tous ces orages produiſent des criſes qui, tôt ou tard, bouleverſeront cet empire. Le peuple Anglais eſt un tigre qui rugit continuellement : il le faut enchaîner, ſi l'on veut qu'il ne ſe déchire pas lui-même. Je ſuis frappé d'une vérité évidente : la tyrannie de pluſieurs eſt encore plus deſpotique que la tyrannie d'un ſeul. Qui a con-

---

ce *qu'elles entendoient par le mot de Roi ?* La réponſe eût été embarraſſante, ſi l'on n'eût pas voulu dire qu'on avoit abuſé de l'expreſſion, & qu'à la dénomination de ſouverain d'Angleterre, étoit attachée toute autre ſignification que celle de roi. Qu'eſt-ce effectivement, qu'un monarque qui, à chaque inſtant, eſt forcé de ſolliciter la généroſité de ſon peuple, de plier aux caprices d'un membre des communes ? Le nom de premier ſénateur ne lui conviendroit-il pas mieux que le titre de ſouverain ? encore une fois, il eſt impoſſible que cette égalité de balances, ſi vantée par quelques-uns de nos écrivains, exiſte réellement ; ce ſont de ces chimères qu'embraſſe un eſprit amoureux des paradoxes, & qui s'évanouiſſent à l'exécution. Rien de plus facile que d'arranger dans le cabinet un ſyſtême de gouvernement : la pratique ſeule met le ſceau à ces grandes entrepriſes ; encore faut-il que ces opérations ſoient confirmées par l'expérience, & par le temps.

ſervé nos voiſins dans cet état de grandeur, dont tous les jours nous admirons, en tremblant, les progrès ? cette ſuite non interrompue de ſouverains, qui ſemblent n'être qu'un ſeul roi, depuis Clovis. C'eſt-là que la monarchie eſt immuable & inébranlable : auſſi les Français ſe ſont-ils relevés de toutes leurs pertes ; s'ils euſſent ſuivi, dans les tems de la ligue, des conſeils auſſi perfides que peu éclairés, leur conſtitution eût éprouvé un changement deſtructeur ; la France convertie en république, ſeroit peut-être aujourd'hui au rang de ces puiſſances dont il n'exiſte que les cadavres ou la mémoire. Les Athéniens, les Lacédémoniens n'ont vécu qu'un inſtant ; les Romains eux-mêmes, ont-ils pu ſubſiſter long-temps ſous une forme républicaine ?

Des conſeils auſſi perfides, &c. Oui, les fureurs abſurdes du fanatiſme de la ligue, dénaturèrent juſqu'à ce point quelques Français ſi peu éclairés ſur la nature de leur conſtitution ; on ne ſçait ce qui doit le plus étonner de leur aveuglement, ou de leur manque de patriotiſme ; où en ſerions-nous aujourd'hui, ſi on avoit ſuivi des conſeils ſi perfides ? & quelle eſt la multitude qui ait une volonté ſtable, & dont les erreurs ne produiſent pas dans un état des ſecouſſes violentes ?

On m'opposera les vices de législation, qui suivirent leurs empereurs au trône : ce ne sont point les crimes, les atrocités, les barbaries extravagantes des Caligula, des Néron, des Héliogabale, qui perdirent l'empire romain : il fut agité, & courut à sa ruine dès le moment qu'il fût en proie aux factions des partis, & que des soldats hébétés s'arrogèrent la licence de donner ou d'ôter la couronne ; ils renversèrent du trône & massacrèrent les meilleurs maîtres. L'anéantissement de la puissance grecque n'a point une autre cause. La volonté, dans plusieurs, ne peut être invariable ; & les révolutions, sous quelque forme avantageuse qu'elles se présentent, sont nécessairement préjudiciables aux états. Pourquoi le règne d'Elisabeth a-t-il élevé notre nation à un dégré de force & de gloire où elle n'étoit point encore parvenue ? Parce que le sceptre, dans les mains de cette princesse, fut affermi. Elisabeth eut assez de

---

Fut affermi, &c. Elisabeth avoit sçu familiariser les oreilles Anglaises avec la qualité de souverain *absolu*. Les communes voulurent se mêler de quelques affaires ecclésiastiques : la reine leur fit dire d'un ton très-impérieux, que ce soin ne les regardoit pas, & qu'elles eussent à lui

pouvoir pour maintenir la prérogative royale. Le roi votre père l'a connue cette prérogative : mais a-t-il ſçu la défendre ?

Voilà, ſire, les motifs qui m'ont conduit à vos pieds. Je dirai plus : c'eſt l'amour réel que j'ai pour ma patrie, qui m'a attaché au parti de mon roi, & non une coupable & baſſe ambition. Je ſuis convaincu qu'on ne doit avoir qu'un ſeul maître ; s'il commet des fautes, elles ne peuvent ſe perpétuer ; & d'ailleurs, le monarque eſt lui-même ſoumis à la loi ; il en eſt ici le premier ſujet. Mais il ne faut pas confondre la loi avec les caprices aveugles & mobiles d'une populace effrénée ; j'ai déja pris la liberté de vous le repréſenter : ce qu'on appelle bonté dans un individu de la ſociété, eſt faibleſſe dans

---

obéir, & elles obéirent. Pourquoi Eliſabeth parloit-elle ſans craindre de voir ſon autorité compromiſe ? elle avoit de l'argent & des troupes ; & c'eſt ce que n'eurent jamais ſon ſucceſſeur & Charles Ier ; ils eurent beau débiter des harangues éloquentes ſur la *prérogative royale* ; c'étoient des guinées & des armées qu'il falloit employer, & non des diſcours.

un ſouverain ; & la faibleſſe d'un roi eſt une ſource intariſſable de mépriſes, d'erreurs, d'injuſtices même qui nuiſent toujours à l'état, & font ſouvent le malheur du chef. Je fais des vœux pour que mes craintes ſoient ſans fondement : mais, ſire, pardonnez-moi ce mouvement de ſincérité, n'avez-vous pas commis une faute, & une faute très-grave, en accordant une ſorte de trève aux Ecoſſais ? je ne ſaurois trop vous le redire : une trève avec des ſujets rebelles ! ſire, leur punition, ou la perte du maître, ce ſont-là les deux images que vous devez avoir ſous les yeux. Les Ecoſſais châtiés rigoureuſement, vous épargnez des maux innombrables à vos trois royaumes, vous règnez, & la nation Anglaiſe règne avec vous. La liturgie n'eſt peut-être pas un objet fort important par lui-même : mais vous relâchez-vous ſur cet article : de nouvelles tentatives s'armeront contre vos

---

Et la faibleſſe d'un roi, &c. Voilà ce qui perdit Charles Ier ; on ne ſçauroit trop le répéter, il la porta cette faibleſſe, qui lui fut ſi funeſte, à lui & à ſa maiſon, au point de donner ſon conſentement à un bill, en vertu duquel le parlement étoit maître de prolonger ſes ſéances auſſi longtems qu'il le voudroit, & « ce fut-là le premier pas (diſent » Burnet & Hume) qui fit marcher ce prince à ſa ruine ».

droits ; chaque jour vous arrachera une parcelle de votre couronne ; & qu'eſt-ce qu'un roi qui cède aux fantaiſies d'une multitude qui n'eſt jamais éclairée ſur ſes véritables intérêts, ni ſur ſes véritables devoirs ? Sire, c'eſt à la vertu qu'un roi doit obéir ; la vérité, la juſtice, l'honneur, le bien général, voilà ſes conſeillers, ſes maîtres ; il n'en a point d'autres ſur la terre. Les Ecoſſais vous ſont ſoumis comme nous : il eſt donc néceſſaire pour votre gloire, pour votre intérêt, pour celui de toute l'Angleterre, qu'ils reconnaiſſent la même autorité ; ou leur punition éclatante, ou une ſoumiſſion ſans bornes : tel eſt, ſire, le ſentiment d'un homme qui ſçauroit également mourir & pour vous, & pour ſon pays.

Charles ſentit toute la vérité de ces repréſentations ; mais ce malheureux défaut qui fit ſa perte, l'emporta : ſa faibleſſe prévalut ſur la ſage fermeté de Strafford. Ce grand homme ſe mit en vain à la tête d'une armée : ſes officiers le trahirent, l'abandonnèrent, & ceux qui lui avoient le plus d'obligation, ne rougirent pas de groſſir la foule de ſes ennemis.

Ce que Strafford avoit prévu, arriva : l'inſolence des révoltés s'accrut en proportion de la timide

incertitude de Charles, qui ne combattoit plus les rebelles que par des conférences. Cette sorte d'arme s'émousse aisément, & loin de défendre le souverain, elle ne fit que déceler & manifester sa faiblesse.

Le comte entendit enfin la foudre qui murmuroit : peu sûr de son maître, en homme habile, il pensoit à une retraite qui le dérobât aux coups de la tempête ; il demanda donc au roi la permission d'aller dans son gouvernement, ou du-moins de commander une armée dans le comté d'Yorck ; il espéroit, avec quelque raison, que l'éloignement tromperoit la fureur ardente que sa présence excitoit. Strafford enfin vouloit se dispenser d'assister au parlement, où il ne doutoit point qu'on ne travaillât à sa ruine. Le roi fut sourd à ses demandes, à ses sollicitations. Mon cher comte, lui disoit-il, j'ai besoin de vos lumières ; vous sçavez que je n'ai de confiance qu'en vous ; je suis assis sur un trône chancelant, vous seul pouvez l'affermir. Vous me parlez de vos ennemis ? & comptez-vous pour rien un maître qui vous aime, & qui vous appuiera ? Pensez-vous que mon autorité soit affaiblie au point que je ne puisse vous garantir des dangers qui pourroient vous menacer ? N'aurois-je plus le pouvoir de soutenir un digne serviteur, un ami ? Oui, Strafford, c'est un nom que

je vous donne avec plaisir. Hélas ! qui a plus besoin que moi de l'amitié ? je sens qu'elle est encore plus nécessaire aux rois qu'aux autres hommes. Est-ce à vous à me quitter ? Aussi-tôt Strafford prenant une des mains du roi, & l'arrosant de ses pleurs : — Sire... sire, je suis trop payé de tout ce qui peut m'arriver de malheureux : mon roi daigne m'aimer ! je la mériterai, cette bienveillance, par un dévouement à toute épreuve ; ordonnez, sire, que j'aille me jetter au milieu de mes persécuteurs, & j'y cours, puisque votre service l'exige. — Non, Strafford, je ne vous inviterois pas à vous présenter à la chambre, si vous vous exposiez au moindre risque ; je vous le répète : vous êtes bien sûr de ma protection, quand vous avez toute mon amitié ; encore une fois, vous n'avez rien à redouter de la part du parlement : « *je vous donne ma parole qu'il* » *ne vous touchera point un cheveu de la tête* ».

Strafford se retire au sein de sa famille ; la promesse du roi ne l'avoit point rassuré : mais il lui étoit si attaché, que ce sentiment l'occupoit tout entier ; il sembloit le consoler des coups qu'il prévoyoit qu'une faction acharnée se préparoit à lui porter.

Qu'il ne vous touchera point un cheveu de la tête, &c. Ce sont les propres expressions de ce monarque.

Mes amis, disoit-il à ses enfans, peut-être on m'arrachera bientôt de votre sein ; je connais la rage de mes persécuteurs : ce n'est pas au parlement qu'elle s'adoucira. Ils vont communiquer leur feu à ces faibles instruments qui servent, sans le sçavoir, une cabale occupée de la perte du roi : voilà sur quelle image mes regards s'arrêtent en ce moment ; c'est-là le malheur que je redoute. Mes chers enfants, n'oubliez jamais que votre père n'a vécu que pour son roi & pour sa patrie. Hélas ! je leur pardonne à ces méchants, pourvu que leur fureur ne s'étende pas plus loin !

Ensuite Strafford reprenoit sa fermeté : cependant ses alarmes n'étoient pas sans fondement ; l'explosion de la mine qu'on apprêtoit depuis si long-tems pour sa perte, se fit dans la chambre des communes. Pym enfin éleva sa voix contre le comte ; il emploie d'abord les couleurs les plus noires, les déclamations les plus vives ; il perce d'une main adroite l'accusé, en prodiguant des éloges au roi ; il se plaint qu'on a abusé de ce nom sacré. Après avoir fait une

---

Qu'on apprêtoit depuis si long-tems, &c. Rapin Thoyras nous dit « qu'il n'y a aucun doute que la perte du comte de » Strafford ne fût résolue entre ceux qui dirigeoient les af- » faires de la chambre des communes.

longue énumération des maux qui affligeoient le royaume, il dit « que parmi les auteurs de ce bouleversement, » il se trouvoit un homme d'une grande capacité, & » très-industrieux à faire réussir ses entreprises, un » homme que plusieurs de ceux qui étoient présents, » avoient vu prendre séance en cette chambre, comme » vengeur des loix, & zélé défenseur des libertés du » peuple, mais qui, long-tems après, avoit changé » ses bonnes intentions, & suivant la coutume & » la nature des apostats, étoit devenu le plus » dangereux ennemi des libertés de sa patrie, & » le plus grand protecteur de la tyrannie qui eût » paru dans les siècles précédents ». A la suite de ce portrait affreux, est nommé le comte de Strafford. Pym continue sa violente diatribe; il entre dans les détails de la vie privée du ministre, exagère ses faiblesses, le représente, en un mot, sous des traits si odieux, qu'il éclate dans l'assemblée un mouvement universel de haine & d'indignation; tout a pris parti contre le malheureux Strafford; il est décidé, d'une même voix, qu'il sera *accusé du crime de haute trahison.* C'étoit-là le coup mortel qu'on avoit préparé dans la nuit du silence & de la perfidie. Il n'y eut que le lord Falkland qui tentât de s'opposer à ce

Il n'y eut que le lord Falkland, &c. C'est une vérité:

torrent : il se lève avec dignité : — Je suis l'ennemi de Strafford, vous le sçavez tous ; j'ai des raisons pour le haïr, pour désirer même sa perte, si je n'écoutois que la vengeance : mais je préfererai jusqu'au dernier soupir l'équité à mes passions, & il est indigne d'un homme, & d'un Anglais sur-tout, de céder au ressentiment qui est presque toujours aveugle. Vous avez dessein d'accuser le comte ? établissez vos moyens avant d'éclater ; qu'un examen bien discuté vous donne le droit de vous adresser à la chambre des pairs ; tel est mon avis, & il doit être celui de ce comité ; on ne peut attendre d'autre résolution du sanctuaire de la justice. Ce peu de paroles si sages, prononcées avec modestie & noblesse, ne furent point entendues. La voix de la raison se perdit au milieu des rumeurs d'un troupeau de furieux, qui n'étoient que trop déterminés à exécuter leur complot. Il est donc résolu, malgré Falkland, qu'on » enverra aussi-tôt, à la chambre des pairs, *former*

Falkland étoit connu pour être l'ennemi du comte ; mais il eut la noblesse de prendre son parti, au moment qu'il alloit être malheureux, & il tint à peu près le discours qu'on met ici dans sa bouche.

» *l'accusation de haute trahison, & demander que le* » *comte soit séquestré du conseil, & mis en sûre* » *garde* ». C'est Pym lui-même qui est chargé du message.

Depuis quelques jours, Strafford gardoit la chambre : sa santé étoit dérangée ; il sembloit qu'un pressentiment secret l'avertît des revers qu'il alloit essuyer ; toutes ses idées se tournoient vers des objets sombres & sinistres ; il arrêtoit ses regards sur ses enfants, & il s'attendrissoit jusqu'à laisser échapper des larmes ; souvent il couroit se jetter dans les bras de son frère, qu'il aimoit beaucoup, & au milieu de longs soupirs, lui recommandoit sa famille.

Le comte apprend que les deux chambres sont assemblées : malgré son indisposition, il se détermine à se rendre à celle des pairs. Il y a quelques historiens qui prétendent que son dessein étoit d'y intenter une accusation contre le lord Say, que l'on soupçonnoit avec assez de fondement, d'avoir excité l'invasion des Ecossais. Quoi qu'il en soit, Strafford entroit à peine dans la chambre, qu'il voit arriver Pym avec un visage enflammé, qui paraissoit annoncer le sujet de sa visite ; il montre de la main le comte, & s'adressant aux seigneurs : — « Mylords, c'est

» c'eſt au nom de toutes les communes d'Angleterre, » que j'accuſe le comte de Strafford du *crime de haute* » *trahiſon*, *de malverſation*, &c. En attendant que les » preuves vous ſoient expoſées, je demande qu'il ſoit » ſéqueſtré de tout conſeil, & confié à une ſûre garde ».

Auſſi-tôt Pym ſe retire ; le murmure qu'il a fait naître, devient bientôt une clameur générale. Le comte a quelque peine à cacher ſon émotion ; les ſeigneurs veulent le faire ſortir de ſa place : il demande à être entendu, & ce n'eſt pas ſans difficulté qu'il obtient cette eſpèce de faveur. Mylords, leur dit-il, vous refuſeriez de m'écouter ! & depuis quand ſeroit-il défendu à la voix de l'innocence de s'élever parmi vous ? Je vous l'avouerai : je ſuis demeuré interdit à une accuſation auſſi étrange ! moi, coupable de haute trahiſon ! vous pourriez le croire ? Que l'envie ait cherché à me pourſuivre, qu'elle s'irrite du bonheur que j'ai eu juſqu'ici de voir mes ſervices agréables au roi, & au peuple anglais :

Mes ſervices agréables. L'adminiſtration du comte de Strafford, pendant huit ans en Irlande, auroit dû lui mériter plutôt des éloges, que la triſte deſtinée qu'il éprouva. Cette vaſte contrée étoit couverte de ſes bienfaits : le parlement Irlandais groſſit cependant le nombre de ſes

ſes fureurs abſurdes ne m'étonneront pas ; mais qu'elle parvienne à vous fermer les yeux ſur la juſtice que vous me devez ; qu'elle vous faſſe épouſer des haines obſcures & mépriſables ; qu'en un mot, elle me défigure à vos regards, au point que vous voyez en moi un traître : mylords, non, je n'ai point à redouter une telle révolution de la part de la chambre. Elle connaîtra la vérité ; elle comptera tous mes pas ; ſi elle peut être ſuſceptible de quelque mouvement de jalouſie, qu'elle n'aime point en moi le miniſtre, du-moins elle embraſſera ſa défenſe contre la brigue & la calomnie la plus atroce.

---

accuſateurs ; une telle ingratitude doit-elle étonner ? N'a-t-on pas vu le cercueil de Colbert, inſulté par la pòpulace pariſienne ? C'eſt le ſort des grands talents & des grandes vertus. Il faut faire du bien aux hommes, malgré eux-mêmes, & ſur-tout n'en attendre aucune reconnaiſſance. Qui n'a point ces lumières, & qui n'eſt point pénétré de ces ſentimens ſi déſintéreſſés, ne doit jamais porter ſes vues ſur les grandes places ; ce ne ſont que les petits emplois & les petits ſervices, qui quelquefois procurent de la tranquillité, & acquièrent des amis. *L'animal ingrat :* c'eſt l'épithète caractériſtique qu'on doit donner à cette créature, qui, ſans la religion, ſeroit ſouvent au-deſſous de la bête féroce.

Oui, mylords, c'eſt à votre équité que j'en appelle; voilà ce qui me raſſure contre toutes les craintes; c'eſt votre jugement que j'implore, & il ne peut que faire éclater mon innocence. Je me flatte qu'on n'attentera point à ma liberté, juſqu'au moment que des preuves appuyent de fauſſes allégations. Conſidérez, mylords, quelle atteinte vous porteriez vous-mêmes à vos prérogatives, ſi vous ſouffriez qu'on traînât un pair du royaume en priſon, & qu'il fût dépoſſédé de ſa place dans les conſeils; que deviendroient vos droits, nos libertés, la juſtice? Ce ſeroit ſur une frivole accuſation que vous prononceriez? Encore une fois, mylords, il ne s'agit point ici de ma cauſe: c'eſt la vôtre, la vôtre que vous avez à ſoutenir, à défendre en ce moment, & j'eſpère que vous ſerez ſes dignes vengeurs.

Le comte ſort pour laiſſer la liberté de délibérer: il eſt rappellé. De quel trait il eſt frappé! on lui ordonne de reſter à la barre, & à genoux; c'eſt dans cette ſituation, qu'il entend le garde du grand ſceau lui déclarer qu'il étoit réſolu, « que lui, comte de » Strafford, gouverneur d'Irlande, préſidènt du » conſeil d'Yorck, &c. &c. ſeroit remis à la garde » de l'*huiſſier à la verge noire*, pour y demeurer

» jusqu'à ce que la chambre des communes eût fourni » les charges ou chefs d'accusation contre lui » : & sur le champ l'huissier s'en saisit. En même-temps on fait entrer Pym, pour l'instruire de ce que la chambre venoit de décider. L'archevêque de Cantorbery, le vertueux Lawd fut enveloppé dans la malheureuse destinée de Strafford ; il partagea l'injustice de la même accusation, & fut soumis aux mêmes revers. Comme on craignoit que l'infortuné comte ne trouvât

---

Le vertueux Lawd. Ce digne prélat avoit des mœurs irréprochables, étoit sçavant, peut-être trop attaché à ses opinions ; son zèle se montra souvent trop vif & trop indiscret ; il manquoit de cette science, si nécessaire à ceux qui rempliſſent les places éminentes : il ne connaissoit point *l'à-propos ;* ses vues étoient excellentes, mais il ignoroit l'art de leur associer la prudence, autre qualité que tout personnage élevé ne doit jamais négliger : Lawd parut sur-tout faire peu de cas des Puritains, & il les brava ouvertement. En un mot, la méchanceté ne sçachant plus quelle accusation employer contre cet homme respectable, lui reprocha de *tendre au papisme*. Ces furieux cachoient la véritable raison qui les irritoit contre l'archevêque : il étoit attaché à son maître, & témoignoit hautement son indignation contre les ennemis de l'autorité royale, & tous ceux qui prétendoient à *l'indépendance d'une constitution libre.*

quelques amis, on ſe hâta de lui ravir les ſecours qui lui étoient aſſurés dans l'amitié courageuſe du chevalier George-Ratcliffe ; cet homme reſpectable fut mis au nombre des traîtres, ainſi que Strafford & Lawd ; on l'alla chercher exprès en Irlande, & il fut gardé à Londres fort étroitement.

C'eſt ici que va ſe développer, avec la méchanceté & l'on peut dire la rage de ſes ennemis, toute la grandeur d'ame du comte de Strafford. Voilà ce ſpectacle, qui, ſelon les anciens, méritoit de fixer les regards attentifs des dieux : un grand homme aux priſes avec le malheur, & ſe débattant contre une foule renaiſſante de perſécuteurs acharnés à ſa perte. Son frère eſſaye de le conſoler : mon ami, lui dit le comte, ce n'eſt pas moi qu'il faut plaindre : ce ſont ces forcenés qui ſe diſent les miniſtres de la juſtice, les organes de la vérité, & qui trahiſſent ouvertement l'une & l'autre ; ce ſont eux qui ſont coupables de l'attentat de haute trahiſon ; voilà les perfides qui brûlent de voir les Ecoſſais arborer ici leurs drapeaux. J'entrevois des horreurs dont la nation rougira un jour ; mais ſoyez perſuadé que ces tygres féroces qui ont ſoif de mon ſang, ne ſe contenteront pas d'une victime. Au-reſte, je ſuis prêt à

les confondre ; je défie leur maligne fureur de me trouver l'apparence d'un tort envers l'état. Ce que j'ai fait, je le ferois encore. J'ai toujours été d'avis qu'on punît rigoureuſement les rebelles Ecoſſais, & j'ai gémi du traité qu'on a eu la faibleſſe de leur accorder. Des ſujets révoltés ne connaiſſent point de bornes dans leurs prétentions, dès qu'on a pu deſcendre juſqu'à ménager leur audace. J'ai condamné hautement leurs demandes : ſi ce ſont-là des crimes, je les ai commis ſans doute, & je m'en glorifie. Le roi ignore ce que c'eſt que le peuple : lui cède-t-on d'un pas, il ne ſe laſſe point de vous faire reculer. Les Ecoſſais renverſeront le trône, mon frère, & le roi ; le roi ouvrira alors les yeux, mais il ne ſera plus tems : le torrent une fois débordé, il ſera impoſſible de le retenir, & ils puniront Charles de ſa bonté.

Rarement la méchanceté s'arrête-t-elle à un premier acte de barbarie ; on n'étoit point ſatisfait d'avoir éloigné le comte des conſeils, & de l'avoir privé de la liberté : il eſt conduit, malgré ſes réclamations, à la tour, d'où il écrit au roi une longue lettre dans laquelle, entr'autres détails, il lui rappelloit ſa promeſſe.

Sa promeſſe. Qu'on ſe rappelle la converſation de Charles avec Strafford, page 308, en un mot, la parole que ce monarque lui avoit donnée.

Charles, qui ne s'attendoit point à ce coup d'autorité de la part des communes, se livra, dans les premiers moments, à une douleur légitime. Strafford lui étoit cher en qualité de favori, & il avoit à craindre de perdre un ministre éclairé & utile. Il ne voit point la majesté du trône, le peu de démarches que son rang lui permettoit : il n'attache les yeux que sur le péril éminent où se trouvoit un serviteur zélé qu'il honoroit de sa confiance, & il ne s'occupe que du soin de l'en garantir. Non, disoit-il à la reine, qu'on ne me parle point de la grandeur souveraine, de ce qu'elle exige. Quand il s'agira de mes jours, je sçaurai mourir en roi, plutôt que de m'abaisser à la moindre complaisance qui blesse ma dignité ; je dois tout entreprendre pour sauver un infortuné qui a mérité le nom de mon ami ; ses ennemis sont les miens, madame, & ils cherchent à m'immoler dans la personne du comte. Il n'a commis d'autre crime que de servir mes intérêts, & de me vouer un attachement sans réserve. Je l'abandonnerois à leur rage ! plûtôt fouler aux pieds la couronne, que de la conserver au prix d'une semblable bassesse ! Les rois sont comme les autres hommes, soumis aux loix de l'honnêteté. Nous seroit-

il défendu d'avoir une ame ſenſible ? & ſans la ſenſibilité, que ſeroit le rang de monarque ? Je vais céder à la néceſſité : que j'arrache Strafford au danger qui le menace, & je n'aurai rien à me reprocher.

Ce ſouverain n'écouta en effet que le ſentiment ; quelque répugnance qu'il eût à ſe déſaiſir de ſes droits, il ne ſongea qu'à ſauver le comte ; dans ce deſſein, il laiſſe les communes maîtreſſes des impoſitions qu'il avoit levées juſqu'alors, ſans l'aveu du parlement ; il accorde des gratifications à ces eſprits turbulents qui dominent dans les conſeils, & entraînent les avis ; les places éminentes ſont abandonnées à des factieux que le monarque ſe flattoit d'adoucir, comme ſi l'envie & l'ambition n'étoient pas des monſtres qu'il eſt impoſſible d'apprivoiſer.

On ne reſpiroit que la perte de Strafford. Il fut enfin convenu (dit Clarendon) *que l'on compoſeroit un crime de haute trahiſon, d'une complication de pluſieurs actions répréhenſibles.* Treize commiſſaires furent nommés pour la préparation des articles qui devoient former le corps d'accuſation. La chambre Irlandaiſe des communes ſe joignit à celle d'Angleterre, pour accabler le même homme dont elle venoit de faire les plus grands éloges. Quelles hautes leçons pour ces perſonnages élevés, qui croyent

aux careſſes de la fortune, & s'endorment ſur les viles adulations de la flatterie !

Cet aſſemblage monſtrueux de perſécuteurs du comte, voulut ſceller l'acte ſans-doute le plus inique de l'appareil impoſant de la juſtice : on éleva des ſièges dans la ſalle de Weſtminſter pour les deux chambres ; d'un côté devoient ſe placer les accuſateurs, & de l'autre les juges. On avoit même eu ſoin d'inviter l'orateur à la diſcuſſion de cette grande affaire, dans la crainte que les pairs, moins échauffés par la haine, ne fuſſent portés à traverſer les vues, ou plutôt le complot tramé par la chambre baſſe. Une loge fermée, derrière le fauteuil de l'état, fut deſtinée au roi & à la reine, il y avoit lieu d'eſpérer qu'ils aſſiſteroient à ces ſéances. On avoit eu ſoin ſur-tout de fermer au comte tous les chemins qui pouvoient le conduire à ſe procurer quelque appui ; ceux qui faiſoient voir la moindre apparence de ſe déclarer en ſa faveur, furent écartés ſans aucun ménagement ; les évêques ſe retirerent, pour ne point participer à cette ſorte de conſpiration : car ces prétendus juges reſſembloient moins à des miniſtres de la juſtice, qu'à une troupe de farouches conjurés : mais cet abandon que les prélats faiſoient de leurs priviléges, décèle aſſez leur faibleſſe condamnable ;

la fermeté eſt la baſe de la vertu : & qui ne ſçait pas défendre & appuyer hautement l'innocence opprimée, diffère peu de l'auteur de ſa ruine.

Strafford, dans la tour, conſervoit cette noble ſécurité qu'il avoit montrée au milieu des combats. Si des marques de ſenſibilité lui échappoient, c'étoit ſur ſon maître, dont il ſembloit préſager la funeſte deſtinée ; c'étoit Ratcliffe qui partageoit auſſi ſon attendriſſement. Je n'avois qu'un ami, s'écrioit-il en préſence de ſon frère, qui eût dépoſé pour moi la vérité, qui eût confondu l'ingratitude de ces Irlandais que j'ai comblés de biens, & la contagion de

---

De ces Irlandois que j'ai comblés de biens. Ecoutons Hume : « Son adminiſtration dans le gouvernement d'Irlande, » n'avoit eu d'autre règle que l'intérêt de ſon maître & » celui des peuples commis à ſes ſoins ; il avoit payé de » groſſes dettes, & laiſſé une ſomme conſidérable à l'échi- » quier. Les revenus du royaume, qui n'avoient répondu » jamais, avant lui, aux charges du gouvernement, s'y » trouvoient en égale proportion. Une petite armée qu'il » avoit trouvée ſur pied, mais ſans ordre, fut accrue & gou- » vernée avec la plus exacte diſcipline. Ce fut par ſes ſoins » que l'induſtrie & tous les arts de la paix furent intro- » duits dans l'Irlande, pays encore ſauvage ; la marine du » royaume fut augmentée au centuple, les droits de

mon malheur s'étend ſur lui ! on me prive de ſon témoignage ! il eſt la victime de cette amitié courageuſe qui l'appelloit à mon ſecours ! Hélas ! voilà le coup dont on a ſçu percer mon cœur ! Mon ami, pourſuivoit-il, en embraſſant ſon frère, je laiſſe en vous un père à mes enfants ; qu'ils ne s'attachent point à venger ma mort ; car je ne doute pas que les cruels n'attentent à ma vie ; mais qu'ils héritent de mon ardeur à ſervir le roi & l'état ! qu'ils ſe gardent de cet eſprit de parti, qui, toujours conduit à des excès criminels, abrutit la raiſon, & endurcit le cœur ! Si les Anglais ont le courage & la mâle façon de penſer de ces fiers républicains, de ces Grecs qui ſont encore l'objet de notre admiration, ils en ont auſſi la légéreté & l'ingratitude. C'eſt l'abus de la liberté, qui produit ces égarements honteux, & ſouvent la chûte d'un empire en eſt le terme. Mon frère, ils ont ſoif de mon ſang : ils s'en ab-

» douane triplés, la valeur des marchandiſes du pays por-
» tée au double de celles du dehors ; les manufactures,
» ſur-tout celles de toiles, établies, encouragées ; l'agricul-
» ture avancée par l'établiſſement des colonies Anglaiſes
» & Ecoſſaiſes : la religion proteſtante enfin étendue, ſans
» employer la perſécution contre les catholiques ».

breuveront jusqu'à la dernière goutte : mais je ne puis avec la même résignation, envisager l'état déplorable où sera réduite ma famille : on me poursuivra, on m'accablera encore dans ces misérables restes d'une maison dont je me flattois d'avoir augmenté l'éclat. Ah ! mon cher frère, qu'est-ce que la cour ? qu'est-ce que la grandeur ? Serois-je ici, si je fusse demeuré dans cette médiocrité honorable dont s'enorgueillit l'homme sensé ? Où nous conduit l'ambition? compter sur la faveur des rois ! Mon ami, rappellez-vous la promesse de notre monarque : les trames du parlement ne devoient pas m'inspirer la moindre appréhension, & je suis au nombre de ces illustres infortunés, qui ont fait retentir ces lieux de leurs gémissements ! Vous n'ignorez pas où l'on va, au sortir de la tour ? A l'échafaud, à l'échafaud, mon frère ! Qu'ai-je dit ? Etoit-ce-là où je devois finir mes jours ? Peuple ingrat ! voilà la récompense que tu me réservois ! ah ! mon maître ! ah ! mon ami ! vous serez déchiré par ces tygres... Mon frère, mon frère, je cède à des mouvements qui m'emportent ; c'est l'homme qui s'épanche dans votre sein, & je touche, il faut oser l'avouer, à la plus cruelle épreuve de l'humanité... Je la soutiendrai, je la soutiendrai : croyez-

en ma parole ; votre frère ſera digne de vous juſqu'au dernier ſoupir.

C'eſt ainſi que le malheureux comte abandonnoit ſon ame aux divers orages qui l'aſſailloient ; mais quelle épreuve bien plus forte pour ſa ſenſibilité, quand la porte de la priſon s'ouvre, & lui laiſſe voir ſes deux enfants qui accourent dans ſes bras ! Il ne les avoit point vus depuis qu'il étoit renfermé à la tour ; ſa fermeté le quitte entièrement à cet aſpect, il ne peut que les ſerrer contre ſon ſein : — Mon frère, voici ce qui m'arrachera des larmes ! & auſſi-tôt il laiſſe échapper quelques pleurs. Vous pleurez, mon père ! s'écrient à la fois ces innocentes créatures, comme frappées d'un ſpectacle qui ne leur étoit pas familier. — Oui, mes amis, oui, mes enfants, c'eſt pour vous, c'eſt pour vous... que je ne ſuis plus qu'un infortuné, livré à toute la tendreſſe, à toutes les craintes de l'amour paternel. Ah ! quels objets, mon frère ! on ne triomphe pas de la nature. (Strafford reprend tour-à-tour ſes enfants dans ſes bras, les couvre de baiſers). Jamais, mon frère, jamais ils ne me furent plus chers !.. faudroit-il que j'en fuſſe ſéparé ?... Mes amis, avez-vous vu le roi ? Ils lui apprennent qu'il les a ap-

pellés auprès de lui, qu'il les a comblés de ſes careſſes ; ils ſe reſſouviennent même que ce bon prince leur a dit : vous reverrez bientôt votre père, il n'a rien à appréhender ; ſi vous le voyez, ne manquez pas de l'aſſurer qu'il peut compter ſur l'attachement de ſon ami, & que je ne l'abandonnerai point. Ces expreſſions rendues avec la naïveté de l'enfance, font reſſentir au comte une ſorte de joie : — Quel monarque nous avons ! ils ne le connaiſſent pas, ces furieux toujours aveuglés & toujours mal dirigés ! il eſt père : il ſe pénètre de ma ſituation. Mes amis, (continue-t-il, s'adreſſant à ſes enfants) ſongez à bien l'aimer ce monarque adorable ; s'il eſt néceſſaire, diſputez-vous l'honneur de lui ſacrifier votre vie. Un bon roi eſt l'image de Dieu ſur la terre, & Dieu ne ſçauroit être trop aimé.

On vient arracher Strafford à ſa priſon, pour le conduire à la barre, dans la ſalle de Weſtminſter. Il demande que ſon frère, & ſes enfants l'accompagnent ; il ſort donc entouré de ſa famille, & jouiſſant de cette tranquillité, qui eſt le partage heureux de l'innocence, & que rien ſur la terre, ne peut lui ravir. Au milieu de la ſalle, étoient aſſis les pairs en robe ; aux deux côtés, la chambre des communes, les commiſſaires

d'Ecoſſe, le comité d'Irlande, & un nombre infini de perſonnes de diſtinction. Le roi ſe trouva auſſi dans ce cabinet qu'on lui avoit préparé ; il avoit imaginé que ſa préſence détourneroit les coups ; & ce fut peut-être une des armes les plus puiſſantes qu'on employa dans la ſuite, pour décider la perte de ſon miniſtre. On obſervera que la place du garde du grand ſceau, qui étoit indiſpoſé, fut remplie par le comte d'Arondel, ennemi déclaré de Strafford. Tout dans cette affaire manifeſtoit l'injuſtice la plus révoltante : tant les paſſions humaines ſont incapables de ſe déguiſer !

A l'aſpect de Strafford, ſuivi de ſon frère & de ſes enfants, il s'élève un bruit ſourd ; la nature, à laquelle on n'en impoſe jamais, exerce ſes droits abſolus ſur cette aſſemblée, juſques ſur les ennemis du comte ; leur cœur ne peut ſe fermer à un trait ſubit de pitié & d'attendriſſement : mais la vengeance & la haine ſont inflexibles, & elles ont bientôt repris leur empire. D'abord on fait la lecture des charges. Le fougueux Pym, ſelon ſa coutume, ſe livre aux déclamations, aux invectives ; il commence par traiter Strafford de *méchant & d'impie.* Un avocat, membre de la chambre des communes, enchérit ſur

ces expreſſions groſſières & emportées ; il prêta aux prétendues preuves, toute l'âcreté d'une bile virulente ; il entaſſa outrages ſur outrages, calomnies ſur calomnies ; & ce qu'il y auroit de plus étonnant encore pour quelqu'un qui ne connaîtroit pas la méchanceté du cœur humain, l'aſſemblée applaudit à ce flux de menſonges atroces & d'horreurs, où n'échappoit pas une ſeule lueur de conviction & d'éloquence. Il arriva ce qu'en ſemblable occaſion on doit toujours attendre : un certain Palmer parla avec ſageſſe & raiſon, & loin d'être écouté, il perdit, depuis cette époque, la conſidération que ſes talents & ſa conduite irréprochable lui avoient acquiſe.

Il faut lire dans Clarendon & dans Rapin Thoyras, tous les chefs d'accuſation qui furent produits contre

---

Il faut lire dans Clarendon & Rapin Thoyras. On peut voir par l'exemple ſuivant, combien l'eſprit qui dirige les corps, eſt ſouvent infecté de la partialité & de l'impoſture : on reprochoit, entr'autres chefs d'accuſation, au malheureux Strafford d'avoir dit : » que le parlement » avoit abandonné le roi, & qu'en refuſant de l'aſſiſter, » il l'avoit mis en droit de pourvoir lui-même à ſes be» ſoins par d'autres moyens ». Et n'étoit-ce pas une vérité auſſi claire que le jour ? Qu'on liſe l'hiſtoire de l'infortu-

le malheureux Strafford. Ils étoient au nombre de vingt-huit : on ne sçait qui domine le plus dans ces imputations, de la rage ou de la stupidité ; le seul résultat qu'on en puisse tirer, est une vérité convaincante, qu'il n'y a point de créature plus malfaisante & plus privée même de l'instinct que l'homme, lorsqu'il est abandonné à la violence de ses passions. Ces articles tendoient à établir en général, que le comte de Strafford avoit tenté de renverser les loix fondamentales de l'état, & d'élever un pouvoir arbitraire (ce sont là les grandes images que l'on présente aux Anglais, lorsqu'on veut les déchaîner contre la cour, & les entraîner à tous les transports frénétiques, qu'ils appellent *l'amour de la liberté*); on porta le flambeau le plus sévère sur sa conduite,

Charles Ier : n'y voit-on pas une révolte éternelle du parlement, contre son souverain ? ne sont-ce pas ses sourdes menées, ses cabales renaissantes, ses mutineries sans fin qui ont conduit ce monarque sur l'échafaud ? En un mot, on sent à la lecture de chaque article, que ce qui causa la perte du comte de Strafford, fut sa fidélité & son amour pour son maître. Pour juger de toute la méchanceté des hommes, & en même temps de leur extravagance, ou plutôt de ce qu'en Anglais on appelle *non-sense*, il faut les considérer réunis en société, &c.

en qualité de préſident du conſeil d'York, de gouverneur d'Irlande & de commandant des troupes en Angleterre. Cette inquiſition fut pouſſée juſqu'à la recherche la plus minutieuſe & la plus mépriſable; on rapporta des expreſſions, des mots; on en interpréta, on en tourmenta le ſens; on alla fouiller dans ces faibleſſes ſi paſſagères, qu'oublient même ceux à qui elles ſont échappées. Il n'y a perſonne ſur la terre, qui puiſſe ſoutenir impunément un ſemblable examen. Enfin on travailloit de toutes ſes forces à former de tant de parties ſi peu liées, un enſemble qui compoſât, ſuivant le ſyſtême qu'on s'étoit preſcrit, *le crime de haute trahiſon.*

Qui puiſſe ſoutenir impunément un ſemblable examen. Clarendon eſt bien de ce ſentiment. « On ne conſidéra point, » dit-il, qu'une telle inquiſition étoit contraire à la pra» tique qui s'étoit toujours obſervée, que ſi l'on ſe don» noit la liberté d'examiner toute la vie de chacun en » particulier, il ſeroit facile de préparer des charges contre » les perſonnes du monde les plus innocentes, & qu'un » artificieux & diligent perſécuteur pourroit tordre & » pervertir les diſcours familiers les plus indifférents, & » en faire telle application qu'il voudroit ».

Suivant le ſyſtême de ſcélérateſſe qu'on s'étoit preſcrit. « Il » fut accuſé de haute trahiſon, (c'eſt Rapin Thoyras qui

Tous ces poisons furent versés à grands flots & jusqu'au dégoût : Strafford se prépare à répondre ; il expose d'abord un maintien noble & modeste, qui auroit dû prévenir en sa faveur. On remarquera qu'il n'eût qu'un instant pour se recueillir, & pour détruire un édifice d'accusation qui avoit coûté plus de quatre mois de travail à ses ardents persécuteurs. Toute l'assemblée attache sur lui les yeux ; on est avide de l'entendre ; ce grand homme se lève : un silence profond succède à un murmure général, & c'est ainsi

» parle) non que dans le peu de temps qui s'étoit écoulé » depuis l'ouverture du parlement, les communes pussent » avoir aucune certitude qu'il étoit coupable de ce crime, » mais sur une *certaine notoriété publique*, & sur la conviction » intérieure de la plupart des membres. Après que, sur » cette accusation, le comte eût été envoyé à la tour, » la chambre chercha les articles sur lesquels elle devoit » fonder son accusation, & quand ils eurent été portés » aux seigneurs, on chercha des preuves pour les appuyer ».

Singulière façon d'intenter un procès criminel ! & c'étoit dans une des premières capitales, à Londres, que se passoit cette scène, aussi barbare que ridicule, & non chez les Hottentots ! c'étoit au sein d'une nation philosophe, que quelques-uns de nos écrivains enthousiastes nous offrent pour modèle de législation & d'équité ! *ô cæcas hominum mentes !*

qu'il repouſſe la foulé de traits dont il vient d'être accablé :

» MYLORDS,

» Je chercherai à me rappeller, autant qu'il me ſera » poſſible, les plus odieuſes imputations dont on » me charge, afin de les combattre & de les dé- » truire ſucceſſivement. Avant que d'entrer dans » ces détails ſi ſenſibles pour un homme qui n'a rien » à ſe reprocher, on me permettra une obſervation : » il faut qu'on ſoit convaincu que l'innocence a » bien des reſſources, puiſqu'on ne m'a laiſſé à » peine qu'un quart-d'heure pour repouſſer & ren- » verſer cette maſſe énorme de machinations, qu'on » a employé plus de quatre mois à former & à » élever contre moi ; je voïs trop que le projet eſt » de m'en accabler : mais la vérité, mais le ciel qui » eſt ſon appui & ſon vengeur, me ſoutiendront, » & j'entre avec ce bouclier dans une lice où tout

Qu'un quart-d'heure. Le comte, en-effet, avant qu'il fût conduit à la barre, ignoroit totalement quelles charges & quelles preuves on produiroit contre lui. Rien de plus vrai qu'il n'eût que très-peu de temps pour ſe recueillir, (liſez Clarendon.) D'ailleurs on s'eſt conformé exactement pour le fonds, au diſcours de Strafford, que le même auteur nous a conſervé.

» me préſente une ruine inévitable. Je répondrai » donc, MYLORDS, comme je vous en ai pré- » venus, auſſi exactement que ma mémoire pourra » me ſervir, article par article ; & mon cœur eſt » plein de mes moyens de défenſe : il brûle de » s'épancher.

» On veut ſans doute, que je me débatte contre » le fer qui ſe lève pour m'égorger ; j'aime à croire, » MYLORDS, qu'on ne demande pas à immoler la » victime de ſang-froid, qu'on accorde du-moins » au ſacrifice cet appareil qui en diminue l'horreur » aux yeux indifférents, qu'en un mot, il y a en- » core quelque ſentiment de pudeur dans ces ames » affamées de ma perte : oui, elles s'efforceront de » couvrir l'abyme où elles m'entraînent, du voile » impoſant de la juſtice. Et comment la concilier » cette juſtice, avec l'iniquité ſcandaleuſe qui me » pourſuit, qui me preſſe, qui m'enveloppe de tous » ſes rets artificieux ? Eſt-ce la juſtice, MYLORDS, » qui a dicté cet ordre tyrannique du comité, de » ſaiſir, de m'enlever tous mes papiers d'où ſor- » tiroient la conviction, le jour de la vérité, ce » jour terrible qui confondroit mes accuſateurs, & » feroit briller mon innocence ; je m'occupois du

» ſoin de ſervir l'état, de vous ſervir, tandis que dans » la nuit du complot & de la perfidie, on prépa- » roit ces charges, l'ouvrage de la méchanceté la » plus réfléchie & la plus noire ? Eſt-ce la juſtice qui a » dévoré ma fortune, tous mes biens, qui m'en a diſ- » puté juſqu'aux moindres débris, qui m'a jetté dans » une priſon, qui s'y repaît du ſpectacle affreux » de ma miſere ? Oui, MYLORDS, de ma miſere, » je ne rougis pas de vous le dire ; à peine ils m'ont » laiſſé de quoi ſubſiſter... quelques perſonnes ici » me témoignent de l'émotion... la haine active » n'en eſt pas demeurée à ces actes de barbarie : » tous ceux en Irlande, qu'on a ſoupçonnés ſeule- » ment de pouvoir dépoſer en ma faveur, ſe ſont » vus attaqués, condamnés, plongés dans les ca- » chots, couverts de cette flétriſſure dont on aſpire

---

Qui a dévoré ma fortune. Ne perdons point de vue le grand chancelier, voici ce qu'il nous dit au ſujet du comte : « Il » ſe plaignit que par un ordre du comité, qui avoit préparé » les charges contre lui, on avoit ſaiſi & enlevé tous » ſes papiers qui prouveroient ſon innocence, qu'en vertu » du même ordre, on avoit ſaiſi pareillement tous ſes » biens, ſes meubles, ſa vaiſſelle d'argent, en-ſorte qu'il » *n'avoit pas de quoi ſubſiſter* dans la priſon, &c. »

» à me souiller, accusés enfin du *crime de haute* » *trahison*, car voilà le phantôme qu'on présente » au peuple Anglais pour l'irriter contre nous, » & légitimer notre perte ; le vertueux Ratcliffe,

---

Du crime de haute trahison. Rapin Thoyras, qu'on ne sçauroit soupçonner d'avoir voulu favoriser Strafford, est le premier à convenir, « que l'accusation ne portant que » sur la prétendue intention du comte, d'avoir aspiré à » renverser les loix fondamentales du royaume, la plus » grande partie des crimes dont il étoit accusé, ne pou- » voient être regardés comme des crimes de *trahison*, qu'en » supposant cette intention ». Hume vient à l'appui de Rapin : » quoique le comité, dit-il, qui rédigea les chefs » d'accusation, y eût employé quatre mois entiers, & que » toutes les réponses du comte fussent faites sur le champ, » il suffit de les comparer, pour reconnaître qu'il étoit » innocent du crime de *trahison*, dont on n'apperçoit » pas même l'ombre, & que sa conduite, en passant sur » les infirmités humaines exposées à de si sévères obser- » vations, étoit sans reproches, & méritoit même des » éloges ». On ne peut trop s'arrêter sur cette monstrueuse accusation : elle prouve bien à quel excès se porte la méchanceté humaine, & en même temps elle fait voir la bassesse & l'absurdité de ses moyens. Le crime seroit-il toujours accompagné d'une sorte de mal-adresse qui le trahit ?

» vous le connaissez tous, osoit se déclarer mon » ami, & aussi-tôt on l'a puni d'une si noble fermeté; » ce gentilhomme, d'une vie irréprochable, a reçu » le traitement d'un vil criminel; on s'est hâté d'é- » touffer le cri de son ame soulevée d'une juste in- » dignation, & impatiente d'éclater & de me justi- » fier. Et c'est ainsi que les ministres des loix les » font agir avec cette impartialité dont elles doivent » être animées! des loix! ils ne les ont jamais con- » nues! C'est à leurs passions honteuses qu'ils sacri- » fient! voilà l'esprit qui les conduit, qui les dirige! » Ils ont eu le front d'avancer, qu'en Irlande, j'a- » vois passé les limites du pouvoir que me donnoit » ma commission. Qu'on m'oppose l'exemple de » mes prédécesseurs: je me suis fait un devoir scru- » puleux de marcher sur leurs traces; je les ai suivies » pas à pas. On m'avilit, en me représentant comme » un exacteur avide, engraissé des dépouilles d'un » royaume confié à mon administration! MYLORDS, » transportez-vous dans ces contrées; allez, allez » contempler ces campagnes, qui n'étoient que des » landes sauvages, abandonnées aux bêtes féroces:

Des landes sauvages. L'agriculture en Irlande, eut des obligations immortelles à Strafford. Nous avons rapporté ce que Hume dit à ce sujet.

» l'abondance dont elles ſont couvertes, répondra
» à mes ardents perſécuteurs ; prenez ma défenſe,
» parlez, hommes reſpectables, que n'a point encore
» infectés la contagion des villes : dites comment
» je vous ai arrachés à cette glèbe ingrate, que vous
» n'arroſiez que de ſueurs ſtériles, que vous trem-
» piez de vos larmes, comment de fécondes moiſ-
» ſons ont, par mes ſoins, payé vos travaux ; que
» vos femmes, que vos enfants élèvent la voix !
» n'ai-je pas répandu ſur vous d'utiles largeſſes ?
» n'ai-je pas ranimé vos manufactures languiſſantes ?
» ne me devez-vous pas tous les fruits d'une heu-
» reuſe induſtrie ? qui a étendu votre commerce,
» augmenté votre marine ? Terre enfin ſi inculte
» juſqu'à moi, qui t'a rendu la vie, changé tes dé-
» ſerts en des cités floriſſantes ? qui t'a fait connaître
» le véritable eſprit de la religion, ennemie de l'inhu-
» manité, de l'horrible fanatiſme, du délire perſécu-

Le véritable eſprit de la religion. Strafford, effectivement, introduiſit en Irlande, dans la religion proteſtante, cet eſprit de douceur qui doit être la première baſe de toute religion : on perſécuta moins les catholiques, & il régna moins d'inimitié entr'eux & le parti oppoſé.

» teur ?.. MYLORDS, que mes lâches accuſateurs » courent dans ce pays ; ils n'auront qu'à ouvrir » les yeux, & ils me jugeront. Ils s'écrient que j'ai » traîné Mountnoris aux pieds de l'échafaud : ce ſont » les loix, c'eſt la cour martiale qui avoit prononcé » ſur ſon ſort, & non la voix du gouverneur ; je me » hâtai de le dérober à ſa ſentence ; j'intercédai le » roi en ſa faveur, & c'eſt à ma prière qu'il obtint » ſa grace ».

On paſſe ſur une infinité d'articles trop longs pour être rapportés ici, auxquels Strafford répondit avec la même liberté d'eſprit, & le même courage. Venons au grand chef d'accuſation : c'eſt à cet endroit que l'ame du comte parut ramaſſer toutes ſes forces, & ſe ſoulever avec une noble vigueur : « Je crois, MYLORDS, avoir fait rentrer dans les » ténèbres toutes ces vapeurs malignes, dont la mé» chanceté de mes ennemis vouloit me couvrir.

Mountnouris. Le lord Mountnoris avoit, dans un repas, tenu des propos offenſants, ſur le compte de Strafford ; depuis on l'avoit accuſé d'avoir excité une ſédition contre ſon général : la cour martiale lui fit ſon procès, & il auroit perdu la vie, ſi Strafford n'avoit eu recours pour lui à la clémence royale.

» Je ſuis arrivé au moment le plus terrible de l'at-
» taque, où l'on m'oppoſe un géant pour m'écraſer.
» Mon indignation, ma fureur, ont peine à ſe contrain-
» dre : moi, coupable *du crime de haute trahiſon!*
» C'eſt ainſi qu'on appelle le projet inſenſé qu'on
» me ſuppoſe, de *renverſer les loix fondamentales*
» *du royaume, & d'établir le pouvoir arbitraire.* An-
» glais, l'avez-vous pu imaginer ? c'eſt ſur une dé-
» lation mépriſable que cette monſtrueuſe inculpa-
» tion s'appuie ! Ouvrez votre livre des loix : vous
» y verrez qu'un témoin ne ſuffit pas pour perdre
» un accuſé. Et quel témoin ſert la rage de l'envie
» & de la vengeance? d'après quelle dépoſition m'ont-
» elles prêté le deſſein le plus abominable que puiſſe
» concevoir un Anglais ? J'oſe en appeller au ſou-
» verain lui-même : ne m'a-t-il pas ſouvent entendu
» répéter ces paroles : *que ſi la néceſſité impérieuſe*
» *obligeoit quelquefois le monarque de donner atteinte*

Ouvrez votre livre des loix. Selon un ſtatut d'Édouard VI, perſonne ne peut être accuſé ni condamné, que ſur la dépoſition de deux témoins irréprochables & dignes de foi, produits en préſence de l'accuſé, à moins qu'il ne s'avoue coupable, &c.

» *à la loi, cette ſorte d'offenſe devoit être accompa-*
» *gnée d'un extrême ménagement, & qu'auſſi-tôt* qu'il
» étoit poſſible, il falloit s'occuper d'une juſte ré-
» paration pour tout ce que la loi avoit ſouffert de
» *cette eſpèce d'exemple contagieux :* tels ont tou-
» jours été mon eſprit & mes diſcours. Vous avez
» oublié que j'ai été un des plus zélés ſoutiens de
» la conſtitution Anglaiſe. Combien de fois ces
» voûtes ont-elles retenti de mes accents patrioti-
» ques en faveur de nos libertés ? combien de fois
» me ſuis-je expoſé au reſſentiment du trône ?
» Mais je l'avouerai avec la même aſſurance, devant
» l'Angleterre raſſemblée : la conſervation de vos
» droits vous emporte, vous égare, vous rend aveu-
» gles ſur vos devoirs, injuſtes, inhumains ; vous
» outragez à la fois l'état & le roi, car l'un & l'autre
» ne doivent point être ſéparés, ſi vous voulez gar-

Ne doivent point être ſéparés. Hume nous dit ces mots, qu'on ne doit pas oublier, quand il s'agit de la conſtitution anglaiſe : « Deux noms auſſi ſacrés que ceux du roi » & du parlement, étant une fois en oppoſition, on ne » s'étonnera point que le peuple fût agité par les factions » & les animoſités les plus violentes ». C'eſt bien-là la ſource des malheurs du chef & de la nation, & on applaudiroit à une telle conſtitution ! elle ne ſeroit pas vicieuſe ! &c.

» der un heureux équilibre, & ſervir de modèles aux » autres nations. Vous armez contre le ſouverain » toute l'audace, toute la fureur de ſectes intolé- » rantes & mépriſables ! Sans doute j'ai pris quel- » quefois la liberté de blâmer ſa bonté exceſſive : » elle lui cauſera une foule de chagrins, & plaiſe » au ciel, qu'il n'en éprouve pas des ſuites plus » cruelles ; que vous-mêmes, MYLORDS, ne ſoyez » expoſés à ces révolutions, qui amènent néceſ- » ſairement un déluge de calamités, & ſouvent le

---

De ſectes intolérantes & mépriſables. Il n'eſt pas poſſible de lire à la fois, ſans mépris & ſans indignation, tous les détails qui concernent ces fanatiques, les ſeuls auteurs de la perte de Charles Ier, & qui ont penſé détruire à jamais l'Angleterre ; il faut gémir ſur la miſérable faibleſſe de l'eſprit humain, quand on le voit égaré à ce point, par le délire de la ſuperſtition. Croiroit-on que ces excès furent portés, dans la ſuite, juſqu'à exiger de Charles II, une déclaration par laquelle il reconnaîtroit hautement « que » ſon père avoit péché en prenant femme dans une fa- » mille idolâtre, & que le ſang verſé dans les dernières » guerres lui devoit être imputé » ? Oſer propoſer à un fils un tel acte ! il n'y a que des foux qu'on envoye à *Bedlam*, ou des forcenés qui ſoient capables d'une ſemblable atrocité.

» renverſement de l'empire ! eſt-ce-là vouloir *introduire le pouvoir arbitraire, entreprendre d'anéantir les loix fondamentales ?* & lorſque les preuves ſe refuſent, c'eſt mon *intention* qu'on prétend accuſer ! Voilà, MYLORDS, un crime d'un nouveau genre ; je me ſuppoſe aſſez ennemi de mon pays, & de l'honneur pour avoir conçu cet infernal projet : depuis quand l'intention peut-elle rendre un homme coupable de *trahiſon ?* Cette ſingularité, auſſi abſurde que monſtrueuſe, ſe trouve-t-elle dans le fameux ſtatut d'Edouard III ? Il vaudroit bien mieux être ſans loi, & nous ſoumettre à la volonté abſolue d'un maître, que d'imaginer de ſemblables procédures. MYLORDS, ſi vous êtes jaloux, comme je n'en doute pas, de pourvoir à la ſûreté du royaume, à votre ſûreté propre, à celle de vos enfants, hâtez-vous de dévouer aux flammes ce prétendu code, ſi étranger pour l'humanité, pour la raiſon, qui renferme toutes les interprétations de la trahiſon arbitraire ; c'eſt-là le labyrinthe affreux où s'égarent les loix ; quoi ! elles ne chercheroient qu'à trouver, qu'à égorger des victimes ! rejettons ces actes ſanglants, reſtes gothiques de la barbarie de nos pères, laiſſons-

» les enſevelis dans la poudre qui les dévore. Prenez
» garde, MYLORDS, que je ne ſois un malheu-
» reux exemple qui entraîne votre perte & celle
» de nos libertés. Une parole imprudente, une action
» échappée à une vivacité peu réfléchie, ſuffiront
» pour exercer la calomnie, ſi ingénieuſe à trouver
» des crimes! & alors, qui pourra, ſans crainte,
» ſe repoſer ſur ſon innocence? Le ſoupçon viendra
» jetter l'alarme au ſein des familles; plus de for-
» tunes, plus de vies qui ſoyent aſſurées; regardez,
» contemplez les inconvénients ſans nombre, les dé-
» ſordres où tombent un gouvernement en proie à de
» telles machinations. Je le répète, MYLORDS,
» c'eſt ſur vous-mêmes que vous allez décider; j'oſe
» vous interroger: quel eſt le citoyen qui voudra ſe
» charger de veiller à l'adminiſtration, ſi elle eſt
» hériſſée de tant d'obſtacles difficiles à ſurmonter?
» quel eſt le miniſtre qui prendra dans ſes mains
» le timon de l'état, quand il courra les riſques
» de voir ſa conduite *peſée grain à grain*, & ſes

Peſée grain à grain. Ce ſont les propres expreſſions du comte. Toute la fin de ce diſcours eſt, à peu de choſe près, empruntée de l'original. C'eſt ainſi qu'un préſident du comité, qui dirigeoit l'accuſation, nous repréſente Strafford: « jamais

» actions les plus innocentes ou les plus ſages, ſou-
» miſes à une interprétation perfide & calomnieuſe?
» Perſonne, perſonne ne ſe préſentera pour remplir
» une place ſi dangereuſe; tout ce qu'il y a de gens
» d'honneur & éclairés, fuiront cet écueil couvert
» de mon naufrage, & la foule de maux qui naiſſent
» de l'anarchie, inondera ce pays comme une mer
» débordée, qu'il ne ſera plus poſſible de faire ren-
» trer dans ſes limites.

» J'ai peut-être, MYLORDS, paſſé les bornes
» d'une défenſe dont je croyois n'avoir jamais be-
» ſoin : mais l'idée que l'Angleterre, que toute
» l'Europe a les yeux attachés ſur moi, qu'on eſt dans
» l'attente du moment où je ſerai enviſagé comme
» innocent, ou comme criminel, voilà ce qui me trou-
» ble. A l'égard de ce qu'on doit penſer de moi,
» la voix de ma conſcience me ſuffit, pour me raſ-

» homme ne joua un tel rôle ſur un tel théâtre, avec plus
» de ſageſſe, de conſtance, d'éloquence, avec plus de
» raiſon, de jugement & de modération, & même avec
» plus de grace dans ſon diſcours & dans ſa contenance, que
» ce grand & excellent perſonnage : auſſi toucha-t-il de
» remords & de pitié les cœurs de tous les aſſiſtans à l'ex-
» ception d'un petit nombre, &c. »

» ſurer

» ſurer contre toute eſpèce de crainte ; j'emporterai
» au tombeau, malgré mes ennemis, mon eſtime ;
» ma tranquillité : mais je laiſſe des enfants, des en-
» fants... MYLORDS, il y en a parmi vous, ſans
» doute, qui ſont pères : ils me pardonneront cet
» intérêt, ces larmes... chers enfants ! qu'on me
» permette de me jetter dans vos bras... la flétriſ-
» ſure imprimée à ma mémoire rejailliroit ſur vous !
» je vous aurois donné la vie pour vous ſouiller du
» déshonneur !.. Ah ! MYLORDS, voilà le coup
» que je ne pourrai ſupporter ! Sans ces infortunées
» créatures, j'attendrois avec réſignation l'arrêt qui
» va ſortir de votre bouche. Mon ame a déja quitté
» la terre ; tous ces ſonges de grandeur, de for-
» tune, de gloire, ſe ſont perdus à mes yeux ; j'en-
» tre dans l'immenſe carrière de l'éternité, & que
» votre ſentence me ſoit favorable ou funeſte, je
» n'en ſerai pas moins pénétré de reconnaiſſance
» pour l'Être Suprême, qui eſt le premier juge,
» le premier défenſeur, l'unique objet que j'enviſage ;
» je ne vois plus que Dieu. MYLORDS, pro-
» noncez ».

Ce diſcours de Strafford lui gagna preſque toute l'aſſemblée ; on convint qu'on ne pouvoit ſe dé-

fendre avec plus d'habileté & de modération ; les ſeigneurs laiſſoient entrevoir qu'ils penchoient à l'abſoudre. Dix-ſept jours entiers furent employés à l'inſtruction de cet important procès ; le comte répondit toujours avec une réſerve qui déconcertoit ſes accuſateurs ; il ménagea dans ſes plaintes les communes, la nation Ecoſſaiſe & le parlement d'Irlande.

La chambre baſſe enfin déſeſpéroit d'obtenir une ſentence contre lui, par les voies légales : cependant elle regardoit ſa mort comme un acte de vigueur néceſſaire au ſalut de l'état : car c'eſt ainſi que les paſſions raiſonnent & agiſſent, ſur-tout dans les corps ; l'intérêt public eſt le grand prétexte de l'intérêt particulier ; c'eſt ſous ce voile impoſant, que celui-ci cache ſes honteux reſſorts. La perte de Strafford étoit donc réſolue par cette

---

Agiſſent, ſur-tout dans les corps. Les paſſions ont plus de priſe ſur les hommes réunis en ſociété, que lorſqu'ils ſont livrés à eux-mêmes ; on a obſervé qu'ils penſoient moins, parce qu'ils penſent d'après les autres ; & preſque toujours l'eſprit de parti eſt celui qui préſide à la plupart des aſſemblées ; c'eſt peut-être une des raiſons qui contribuent davantage à la ruine des républiques : que d'exemples l'hiſtoire nous fournit de cette faibleſſe & de cette *routine* d'opinions, que

troupe de scélérats, qui masquoient leur rage & leur vengeance, du faste hypocrite de l'amour de la patrie ; ils allèrent rechercher les témoignages d'un chevalier, Henri Vane, secrétaire d'état, & de son fils, tous deux reconnus pour être les ennemis déclarés du comte. D'après cette déposition mendiée, on s'occupa des moyens les plus prompts de conduire la victime à l'échafaud ; c'étoit à ce terme seul, que

---

l'on veut réduire à un seul & même jugement ! D'ailleurs, il entre une espèce de fanatisme dans l'attachement qu'un membre porte à son corps, & dès le moment que l'aveugle enthousiasme s'en mêle, il faut renoncer aux moyens de voir la vérité, & conséquemment de la faire connaître.

Henri Vane. Cet homme joue, dans l'histoire du comte de Strafford, le personnage le plus odieux ; il s'appuya de la délation de son fils, pour rapporter de prétendues paroles, échappées au ministre de Charles, d'où il étoit aisé d'inférer, disoit Vane, « que le comte avoit eu dessein de renverser la constitution du gouvernement, & d'exciter une » guerre civile ». Il faut lire dans Clarendon ces détails : ils prouvent à quel excès peut nous égarer le désir de nuire ; il n'y a point d'hommes sur la terre qui résistent à de pareilles imputations ; cette accusation intentée par Vane & son fils, est un chef-d'œuvre de la méchanceté

pouvoit s'arrêter une haine qui avoit toute l'activité d'un feu dévorant. Le comte & ses avocats avoient pourtant conclu, « qu'il se flattoit d'avoir » fait connaître son innocence & sa fidélité ; que, » quand les charges seroient entièrement prouvées, » toutes ensemble ne le rendroient pas *coupable de* » *haute trahison*, & il revenoit toujours à représenter aux seigneurs : « que, s'ils prononçoient un » jugement, par aversion & chagrin contre sa per- » sonne, ce seroit un exemple d'une dangereuse » conséquence pour tous les pairs d'Angleterre ». Le conseil, ajoute Clarendon, de qui j'emprunte ces expressions de Strafford, étoit fort bon, & fut reconnu tel dans la suite, mais un peu trop tard.

Tous les traits étoient portés : il ne restoit plus

---

la plus réfléchie. Que Burnet a bien eu raison de dire dans sa préface ! « la longue expérience qui m'a fait sen- » tir vivement la bassesse d'ame, la méchanceté, & la » duplicité de l'homme en général, m'a disposé à croire » ordinairement le pis des partis, & des particuliers qui les » composent, &c. En un mot, le jugement rendu contre Strafford, fut établi sur un *oui-dire*, car il n'y a pas de doute que le prétendu témoignage de Vane servît de base à ce jugement inique.

à frapper que le dernier coup, qui devoit partir de la chambre haute ; c'étoit aux seigneurs à prononcer sur le sort du malheureux favori de Charles Ier. Les communes, impatientes de déchirer leur proie, votèrent qu'il y avoit des preuves suffisantes, que le comte de Strafford avoit tenté *de renverser les loix fondamentales du royaume, & d'introduire le gouvernement arbitraire ;* & il fut arrêté que *c'étoit un crime de haute trahison :* en conséquence, la chambre lança contre l'accusé le bill d'*attainder* ou de *conviction ;* il fut envoyé à la chambre des pairs, afin qu'elle y mît sa sanction, formalité nécessaire, & sans laquelle le bill n'avoit nulle validité. Ce jugement d'iniquité avoit passé, malgré la réclamation d'habiles légistes, qui ne se lassoient point de redire, que dans le procès de Strafford, il n'y avoit aucune apparence du crime dont on l'accusoit. Le lord Digby fut un de ceux qui s'élevèrent avec le plus de chaleur contre ce bill. Non, s'écria-t-il, vous ne l'enverrez point à la chambre des pairs, cet

Le lord Digby. Ce lord n'est point un personnage idéal: il se montra tel qu'on le dépeint ici ; il s'éleva sur-tout contre la déposition de ce chevalier Henri Vane, disant » que les paroles sur lesquelles l'accusation étoit fondée,

ouvrage de l'iniquité & de la calomnie. Je ne ſuis point l'ami de Strafford : mais je ſuis le vengeur de la vérité, & c'eſt elle qui par ma bouche vous parle, vous crie que c'eſt vous qui ſerez criminels, ſouillés d'un aſſaſſinat, d'un meurtre infâme, ſi vous perſiſtez à vouloir que Strafford ſoit puni. Il n'eſt point coupable, vous dis-je, de l'attentat dont vous le noirciſſez ; & jamais, jamais je ne donnerai mon conſentement à un arrêt ſi révoltant. Quoi ! c'eſt ſur le témoignage d'un ſeul homme que vous établiſſez la ſentence la plus abominable ! encore ce vil accuſateur a-t-il varié dans ſes dépoſitions ; & vous oſez vous dire Anglais, membres de la juſtice, organes des loix ! Vous les trahiſſez, vous les violez, ces loix ſaintes ; vous opprimez l'innocence : ſon ſang, ſon ſang vous appellera au ſuprême tribunal, aux pieds du Juge incorruptible ; votre déteſtable jugement retombera ſur vos têtes ; vous ſerez en exécration aux ſiècles à venir ; on s'attendrira à jamais

---

» & qui devoient être prouvées par deux témoins, ne » l'étoient pas même par un ſeul, ne pouvant admettre » la délation de Vane, &c. Et en-effet, le lord Digby étoit bien éloigné d'être l'ami du comte.

ſur la deſtinée du malheureux Strafford ; on ne ceſſera de lui donner des larmes, de vous reprocher votre inhumanité, votre horrible injuſtice... Vous ne m'écoutez point ? adieu, je ne peux reſter plus longtemps parmi des monſtres d'iniquité & de barbarie tels que vous : & auſſi-tôt Digby ſe lève avec emportement, & court dans la chambre haute, pouſſer des cris en faveur de l'infortuné miniſtre. Les communes crurent dans la ſuite ſe venger de cet homme reſpectable, en ordonnant que ſon diſcours ſeroit brûlé publiquement par la main du bourreau.

Ce bill affreux eſt donc porté à la chambre des pairs. On employe, pour hâter ſon exécution, cet artifice groſſier, dont l'effet eſt toujours ſûr : on a recours à la ſtupidité & à la rage du fanatiſme ; les chaires retentiſſent de déclamations ſur la néceſſité de faire juſtice des *grands délinquants ;* les Puritains ſe diſtinguent par leurs invectives forcenées *contre la cour & ſes adhérants.* La populace hébêtée, c'eſt où tendoit le but de toutes ces farces de ſuperſtition & de patriotiſme, s'arme d'épées & de bâtons, & court entourer la ſalle du parlement, en criant de toutes ſes forces : *point de grace, la mort aux Straffordiens !* c'eſt ſous ce nom que ces miſérables

désignoient, parmi les seigneurs, les honnêtes gens qui paraissoient n'être point disposés à souscrire au jugement le plus inique : ils étoient hautement appellés *traîtres à la patrie*.

Les pairs ne se pressoient pas, malgré ces clameurs,

Les pairs ne se pressoient pas. Quatre-vingt pairs avoient assisté au procès de Strafford : la crainte des suites toujours désagréables des émotions populaires, écarta près de la moitié ; il ne s'en trouva que quarante-cinq, lorsqu'on leur apporta le bill *d'attainder* ; dix-neuf même eurent assez de fermeté pour se déclarer contre ce bill ; « preuve manifeste (selon » Hume) que si la liberté eût régné, il auroit été rejetté par » une grande majorité de suffrages ». Clarendon observe que l'acharnement étoit porté si loin, qu'on n'eût pas de honte d'avancer ces deux propositions, « en matière de bills, » la satisfaction intérieure de la conscience suffisoit, quoi- » que la preuve ne fût pas entierement faite. » A l'égard de la disposition de la loi, le solliciteur général Saint-Jean se permit de dire : « il est vrai que nous donnons » des loix pour les lièvres & les daims, parce que ce sont » bêtes de chasse ; mais on n'a jamais prétendu qu'il y eût » de la cruauté à assommer les renards & les loups, tout » autant que l'on en peut trouver, parce que ce sont bêtes » de proie ».

d'accepter le bill ; on en différoit la lecture ; ils recevoient à tous momens des meſſages de la part des communes, qui demandoient à grands cris qu'on ſcellât leur infâme jugement.

Charles ne ſçavoit à quel parti s'arrêter ; il ne ſe diſſimuloit pas que ſon trône étoit chancelant, qu'il ne jouiſſoit que de l'ombre d'une autorité impuiſſante ; on l'entendoit gémir hautement ; il demandoit des avis à tout ce qui l'environnoit, incertain auquel il céderoit. C'eſt dans cette perplexité que le lord Say vient le ſurprendre. A peine le roi l'a-t-il apperçu : — Mylord, ils veulent faire mourir mon pauvre Strafford ! les cruels ! ah ! que leur ai-je fait ? que leur a fait le malheureux comte ? & comment pourrois-je l'arracher de ces mains avides, qui brûlent de ſe rougir de ſon ſang ? ah ! que ces barbares accourent m'ôter la vie ! je me verrois privé du ſerviteur le plus fidèle, de mon ami, de mon unique ami ! & par quels coups ? il eſt innocent : c'eſt moi qui ſuis coupable, puiſque Strafford n'a fait que remplir mes volontés ; & c'eſt-là la récompenſe qu'il recevra de ſes ſervices & de ſon zèle ! la mort, la mort !.. mylord, je n'y réſiſterai point. — Sire, il n'y a rien de déſeſpéré ; la plupart des pairs, il eſt

aiſé de le voir, penchent en faveur du comte; il faut que votre majeſté ſe rende à la chambre haute, &, ſelon l'uſage, y faſſe appeller les communes: elle déclarera alors qu'elle ne ſçauroit, en ſûreté de conſcience, donner ſon conſentement au bill *d'attainder;* elle promettra ſeulement, pour ménager les eſprits irrités, d'accéder à un acte qui jugera le comte incapable de poſſéder aucun emploi à la cour. Ah! interrompt le roi, qu'il vive, il n'importe à quel prix! mon amitié ſçaura lui faire oublier ſes diſgraces... Vous êtes bien certain, mylord, du ſuccès de cette démarche? — N'en doutez point, ſire; par ce moyen, vous déroberez Strafford à la fin cruelle qui le menace... — Eh bien! eh bien! je ſuivrai votre conſeil; je ſuis prêt à tout faire, pour arracher un homme que j'aime, à ſa malheureuſe deſtinée.

C'eſt ainſi que ce monarque, aveuglé par ſa bonté, ployoit comme un roſeau au gré de tous ceux qui l'environnoient; il embraſſe le lord Say, bien déterminé à ſuivre ſon conſeil. C'eſt en-vain que Strafford, du fond de ſa priſon, veut lui inſpirer de la défiance au ſujet de ce lord, & de l'avis qu'il lui a donné; en-vain il lui fait entendre, par ſon frère,

que Say eſt ſon ennemi, & que tout ce qui part d'un ennemi doit être rejetté : Charles s'obſtine à ne pas ajouter foi à ce que lui dit le frère de Strafford, & le lendemain il s'empreſſe d'aller à ſon parlement, où il tient ce diſcours en préſence des deux chambres ; nous en rapporterons ce qu'il y a de plus intéreſſant, d'après Rapin Thoyras.

« Je n'avois pas deſſein de vous parler de l'affaire » qui m'amène ici aujourd'hui, je veux dire de » l'accuſation de Strafford ; mais enfin nous tou- » chons au moment qu'il faut, de toute néceſſité, que » je prenne part à ce jugement ; vous ſçavez que » j'ai été préſent à l'examen du procès, que j'en » ai ſuivi toutes les ſéances. Je vous déclare qu'il

---

Le frère de Strafford. Effectivement, le comte informé de la réſolution du roi, de ſuivre le conſeil de Say, lui envoya ſon frère, pour l'engager à ne pas ouvrir l'oreille aux ſuggeſtions de ce lord, « aſſuré qu'il étoit, que cette déman- » che produiroit un très-méchant effet, & qu'il lui ſeroit » beaucoup plus avantageux que le ſuccès dépendît abſo- » lument de l'honneur & de la conſcience des pairs, ſans » l'intervention de ſa majeſté ». Le roi parut d'abord diſpoſé à céder aux repréſentations du frère de Strafford : mais Say revint à la charge, & l'emporta.

» m'eſt impoſſible, en ma conſcience, de condamner
» le comte pour *crime de haute trahiſon.* Il ne me
» convient pas de vous en donner les raiſons, & ſans
» doute vous ne l'attendez pas de votre roi; il con-
» vient mieux à un prince de dire poſitivement
» ſon ſentiment: cependant il faut que je vous diſe
» des choſes très-véritables, que perſonne ne peut
» ſçavoir mieux que moi: il ne s'eſt jamais rien dé-
» battu dans mon conſeil, qui regarde l'infidélité
» ou le peu d'affection pour ma perſonne, de mes
» ſujets Anglais; jamais je n'ai eu de ſoupçons
» contr'eux; aucun de mes miniſtres & de mes ſer-
» viteurs ne m'a conſeillé de changer ou d'altérer
» la moindre des loix du royaume, & encore moins
» de les changer toutes; je veux bien même vous
» dire, que ſi quelqu'un avoit eu l'impudence de
» m'en parler, j'en aurois fait un exemple qui au-
» roit convaincu la poſtérité de mes intentions,
» car mon deſſein a toujours été de me gouverner
» ſelon les loix, & non autrement. Je ſouhaite que
» vous compreniez bien ma penſée. Je vous ai dit
» qu'en conſcience je ne pouvois pas condamner
» le comte de Strafford comme coupable de *haute*
» *trahiſon.* Sans doute, je ferai beaucoup pour ſatisfaire

» mon peuple : mais, ni la crainte ni aucune autre » considération ne pourront jamais m'obliger à rien » faire contre ma conscience ; je ne chercherai point » à disculper le comte sur d'autres imputations : » c'est à votre justice à éclairer ces matières ; tout » ce que je puis vous assurer, sans vouloir vous » rendre compte de ce que j'ai à faire, à l'avenir » je ne me servirai de Strafford dans aucun emploi, » je vous en donne ma parole de roi ».

Charles avoit cru, par cet acte de complaisance, accorder quelque satisfaction aux communes, & adoucir leur fureur : ce discours produisit un effet tout contraire à celui que le roi devoit espérer. Rien de plus vrai qu'on lui avoit suggéré un mauvais conseil ; & tout fait croire que ce prince avoit été le jouet de la perfidie du lord Say. C'est du-moins le sentiment de Clarendon.

La perfidie du lord Say. Il y a tout lieu de croire, en effet, que Say avoit été conduit par le seul desir d'entraîner dans le piége le comte ; ce lord étoit trop bien instruit des loix de son pays, pour se cacher le résultat de cette démarche inconsidérée de la part du souverain ; les communes ne manquèrent pas de crier, que Charles venoit de porter une atteinte éclatante à leurs priviléges ; « que si le roi

Enfin la foudre a tombé sur le malheureux Strafford : la chambre haute s'est rendue aux sollicitations pressantes de ses ennemis, & le funeste bill a reçu sa sanction de la part des seigneurs ; les cris d'une populace mutinée ont arraché ce consentement, dont s'offensera éternellement la justice. La nouvelle est bientôt parvenue au roi : c'est alors qu'il sent toute l'extrémité où étoit réduit le comte. Jusqu'à ce moment, il n'avoit entrevu le péril que dans le lointain : il n'a donc plus à se faire illusion sur le sort d'un infortuné qui périssoit la victime de son amour pour son maître. Il faut l'avouer : on ne sçauroit se figurer l'état violent du

---

» prenoit connaissance des bills qui se présentoient dans » les deux chambres, ce seroit exclure les suffrages, & » les mettre hors d'état de pourvoir, par de bonnes loix, » au salut de l'état : Charles, dit Hume, ne s'apperçevoit » pas que son attachement, pour Strafford, étoit le prin- » cipal motif du bill, & que plus il faisoit voir d'inquié- » tude & d'affection pour son ministre, plus il rendoit sa » ruine inévitable » ; c'est ce qu'avoit prévu, selon toutes les apparences, le perfide Say. La méchanceté a toujours plus de pénétration & d'adresse que la bonté. Charles ne vouloit que servir Strafford, & Say aspiroit à le perdre.

monarque ; il entendoit retentir à ſes oreilles : *juſtice ! juſtice ! ou la mort de Strafford, ou la ville livrée aux flammes !* L'eſprit de révolte agitoit un peuple immenſe qui inveſtiſſoit le palais, & qui parloit d'enfoncer les portes, & d'immoler tout à ſa fureur. « De quelque côté, dit Hume, que Charles » jettât les yeux, il ne voyoit ni ſûreté, ni reſſources » ; la reine, en larmes, conjuroit ſon auguſte époux d'accorder à ſes ſujets une ſatisfaction qui les rameneroit à leur devoir ; le conſeil privé étoit aſſemblé ; tous ſe joignent à leur ſouveraine, & engagent le roi à paſſer cet horrible bill, diſant « qu'il n'y avoit » que ce ſeul moyen de ſe conſerver lui & ſa poſté» rité, qu'il devoit être plus touché du ſalut de l'é» tat que de la deſtinée d'un particulier, quelque » innocent qu'il pût être ». C'eſt vous, s'écrie Charles, vous les organes des loix, qui me donnez de ſemblables conſeils ! quelle abominable politique ! avez-vous conſulté l'équité, l'honneur & votre conſcience ? ne s'éleve-t-elle pas contre vous ? eſt-ce la religion, la nature, qui vous ſuggère de telles maximes ? l'on ne doit point perdre un innocent, quand il s'agiroit de l'intérêt public, de la ſûreté d'un royaume entier. Ces ſentiments qui doivent être ma

règle inviolable, je les puise dans mon cœur, dans mes devoirs de roi, & un des premiers auxquels nous devons être assujettis, est de protéger l'innocence. C'est à ce titre que nous sommes les images de Dieu sur la terre. Madame, (s'adressant à la reine) il est inutile de vous flatter : plutôt ma mort, la destruction de l'Angleterre, que la perte d'un homme.... Barbares, ajoute-t-il, en fondant en pleurs, il fut mon ami, & c'est-là la victime que vous me présentez ! j'enfoncerois le couteau dans le sein de Strafford ! ah ! cruels ! déchirez, déchirez mon flanc ; jamais, non, jamais je ne scellerai de mon aveu un acte d'injustice aussi atroce. Me déshonorer à ce point ! Eh ! qu'est-ce qu'un monarque qui n'est pas juste, qui outrage les droits de l'humanité, qui laisse égorger l'innocence ? Encore un coup, qu'on ne m'en parle plus, qu'on ne m'en parle plus ! Bedford ! Bedford ! étoit-ce-là ce que vous m'aviez promis ? Charles

---

Bedford ! Le comte de Bedford étoit un des lords les plus puissants & les plus en crédit dans le parti populaire ; ses richesses & ses lumières relatives à l'administration, lui avoient donné une espèce d'autorité, que ses ennemis même sembloient être forcés de reconnaître ; d'ailleurs, il avoit une douceur & une honnêteté qui le

tomboit

tomboit accablé ſur ſon ſiége, il ſe relevoit avec emportement : — Ce que c'eſt que le malheur ! il n'y en a pas un de vous qui daigne me parler en faveur du comte ; je le vois bien, il n'a que moi d'ami, & je le ſerai, je le ſerai, ou je périrai avec lui.

Le tumulte augmentoit ; les cris redoubloient ; tout étoit frappé de terreur. Attendez-vous, reprend la reine, ſe précipitant aux genoux de Charles, que ces furieux viennent vous arracher de mes bras, ſe

---

rendoient auſſi cher qu'utile au ſouverain. Il poſſédoit la charge de grand-tréſorier d'Angleterre. Il avoit promis en ſecret au roi, de ſauver la vie au comte de Strafford, & par une ſorte de fatalité qui pourſuivoit cet infortuné, Bedford vint à mourir ſur ces entrefaites. Il étoit tombé malade, huit jours après que le bill de conviction eût été porté à la chambre des pairs, & il expira, en témoignant ſon chagrin de voir « la paſſion & la fureur qui régnoient » dans ſon parti ». Il confia même à ſes amis qu'il craignoit « que la rage de ce parti n'attirât plus de maux ſur ce royaume » qu'il n'en avoit ſoufferts pendant la longue ceſſation des » parlements ». Voyez Clarendon.

Charles tomboit accablé. Hume nous le repréſente éprouvant les plus douloureuſes agitations & les plus violentes incertitudes, & déterminé à ne pas accorder ſon conſentement.

baignent dans votre ſang ? Ah ! ſi vous ne tremblez pas pour vos jours, n'êtes-vous plus époux ? n'êtes-vous plus père ? voulez-vous qu'on m'aſſaſſine à vos yeux, que nos enfants ... des ſanglots empêchent la princeſſe de pourſuivre. Le roi aimoit tendrement ſa femme ; il va ſe jetter dans ſon ſein : — Que me demandez-vous ? qu'exigez-vous ? que je ſois complice de la mort d'un ami, d'un innocent, qu'en un mot j'agiſſe contre cette voix intérieure, qui eſt le juge ſuprême de tous les hommes, que ma conſcience.... Le conſeil à ce mot interrompt le ſouverain : — Sire, ſur cet article nous ſupplions votre majeſté de recourir aux lumières de ſes évêques ; leur zèle, peut-être plus éclairé que le nôtre, vous tirera de cette perplexité. — Les déciſions de tout le clergé ne prévaudront pas ſur ce que me dicte la vérité, mon cœur ; il n'importe, je veux bien vous céder : qu'on les appelle !

Les évêques entrent chez le roi : on leur expoſe ſes ſcrupules. L'archevêque d'Yorck lui étale des maximes bien étranges dans la bouche d'un prélat : » qu'il y avoit une conſcience privée, & une conſ-

Qu'il y avoit une conſcience privée. Tout ce morceau eſt emprunté de Clarendon, qui, avec raiſon, trouve ces infâmes

» cience publique ; que ſa conſcience publique, » comme roi, ne le diſpenſoit pas ſeulement, mais » l'obligeoit de faire ce qui étoit contre ſa conſcience » privée, comme ſimple citoyen, & que la queſtion » n'étoit pas de ſçavoir s'il ſauveroit le comte de » Strafford, mais de ſçavoir ſi ſa majeſté périroit » avec lui ; que la conſcience d'un roi pour ſauver » ſon royaume, celle d'un mari pour ſauver ſa » femme, celle d'un père pour ſauver ſes enfants, » l'emportoient infiniment ſur la conſcience d'un » ami ou d'un maître, pour ſauver ſon ami ou ſon » domeſtique. Votre majeſté peut donc, ajoute l'ar- » chevêque, d'un ton de conviction, paſſer en toute » ſûreté de conſcience, l'acte contre ſon miniſtre ». Quoi ! interrompt le roi, ce ſeroit-là la morale de l'égliſe ? ces diſtinctions odieuſes émaneroient de cet eſprit de juſtice, qui fait la baſe de notre religion ? Non, ſire, s'écrie Juxon, évêque de Londres, on

---

ſophiſmes auſſi honteux qu'indignes d'un prélat ; Rapin Thoyras nous confirme ce que dit ſur cet article le grand-chancelier, & il convient que Juxon fut le ſeul qui donna au roi un avis contraire.

Non, ſire, s'écrie Juxon. » C'étoit, ſelon Hume, un » prélat d'une intégrité, d'une douceur & d'une hu-

en impose à votre majesté ; elle a raison de s'en offenser ; ce n'est pas là en effet ce que nous enseigne une religion qui est l'équité même. Il n'y a qu'une seule conscience pour tous les hommes, & ils sont tous égaux aux yeux de Dieu. Sire, que votre majesté s'en rapporte donc à son jugement intérieur : si, dans le fond de son ame, elle n'approuve pas le bill, elle doit bien se garder d'y consentir. Mylord, lui dit Charles, en courant vers l'évêque, c'est vous qui êtes l'interprete du ciel & de la vérité ; vous me dictez ce que je dois faire... ce que je ferai.

» manité rares, accompagnées d'un jugement sain » ; les Puritains déclamoient contre lui, malgré ses éminentes vertus, « parce qu'il aimoit les profanes amusements de » la campagne ». Charles l'avoit revêtu de la charge de grand-trésorier : il sollicita la permission de s'en démettre, aussi vivement qu'un autre à sa place en eût brigué l'obtention ; & cette sorte de renonciation aux dignités, n'avoit pour objet, que de se livrer davantage aux soins de son diocèse : il fut assez heureux pour avoir un mérite qui se faisoit remarquer, & pour être à couvert de la haine & de l'envie. Ce fut Juxon qui assista le malheureux Charles Ier à la mort, & qui recueillit ses derniers soupirs.

La reine accable Juxon, & ſon mari de reproches ; enſuite elle épanche ſa douleur en torrents de larmes ; elle ordonne qu'on lui amène ſa famille ; elle les prend l'un après l'autre dans ſes bras, & va les porter aux pieds du roi ; une foule de ſes ſerviteurs les plus affidés, ſe livroit au déſeſpoir. Charles ſe promenoit à grands pas dans ſes appartements ; il embraſſoit, tantôt ſes enfants, tantôt ſa femme ; il gémiſſoit tout haut, & ne proféroit que ces paroles : je ne puis... je ne puis y conſentir ; Strafford eſt mon ami, Strafford eſt innocent ; s'il a mérité la mort, c'eſt pour m'avoir obéi ; Juxon m'a tracé mon devoir : il faut que je périſſe avec le comte.

On voyoit, des fenêtres du palais, la fermentation croître à vue d'œil ; c'étoit une mer mugiſſante, dont les flots menaçoient de tout inonder. Cette populace effrénée agitoit ſes armes & ſes flambeaux ; ils rempliſſoient l'air de leurs hurlements & d'imprécations ; ils brûloient de voir couler le ſang de Strafford ; la mort, en quelque ſorte, étoit ſuſpendue ſur Charles & ſur ſa famille.

C'eſt dans cette ſituation inexprimable, que le roi reçoit de ſon miniſtre cette lettre, où toute ſa grande ame s'étoit déployée.

» SIRE,

» J'apprends à l'inſtant, l'affreuſe poſition où ſe » trouve votre majeſté ; je m'attacherai d'abord à » lui parler de ma reconnaiſſance : elle eſt ſans bor- » nes ainſi que ſes bienfaits ; ah ! ſire ! que j'en ſuis » pénétré ! que mon maître me fait voir un ami » adorable & digne de tous mes reſpects, de tout » mon amour ! Mais il faut que nous cédions l'un » & l'autre à cette néceſſité cruelle, qui eſt au-deſſus » de tous les événements. Aurois-je moins de cou- » rage que Goodman ? l'archevêque d'Yorck a eu

---

Moins de courage que Goodman. Dans un moment de criſe où ſe réveilla la fureur des proteſtants contre les catholiques, Goodman, jéſuite, fut jetté dans une priſon, & condamné à perdre la vie ; le roi plus humain que les communes, qui avoient prononcé l'arrêt, refuſa abſolument de lui donner ſon aveu ; la chambre en marqua beaucoup de reſſentiment : Goodman, inſtruit de ces troubles, écrivit à Charles ; il lui demandoit de ſubir le dernier ſupplice, plutôt que de ſe voir une ſource de méſintelligence entre le ſouverain & le parlement ; cet homme auſſi courageux que reſpectable, eut le bonheur d'échapper à la rage de ces forcenés, & d'être oublié ſur la liſte de leurs victimes.

» raiſon, ſire, de vous repréſenter que vous étiez
» roi, & le roi ne doit voir, ni l'innocent, ni l'ami:
» il ne doit jetter les yeux que ſur ſa famille, ſur
» lui-même, ſur ſon royaume. Ce peuple ingrat &
» injuſte demande ma mort : ne ſongeons, ſire,
» qu'à le ſatisfaire ; que ma tête tombe à ſes pieds!
» puiſſe mon ſang raſſaſier ſa fureur ! finiſſons une
» malheureuſe vie qui m'eſt importune ; mon inno-
» cence & le ſouvenir de vos bontés me ſoutien-
» dront dans cet horrible paſſage. Le ciel m'eſt té-
» moin que je n'ai jamais reſpiré que votre ſervice
» & celui de mon pays ! J'ai fait plus, ſire, que de
» vous prodiguer des marques de zèle : je vous ai
» aimé. Ah ! mon maître... mais je ne veux poin
» vous attendrir ; je vous coûte déja trop de peines
» encore une fois, laiſſez tomber le fer que votre
» pitié ſeule retient ; j'ai vécu pour vous & pour ma
» patrie, je périrai pour tous les deux. Peut-être
» ma mort vous ſera-t-elle ſalutaire, ainſi qu'à ce
» royaume en proie à d'éternelles diſſentions. J'oſe
» donc, ſire, vous adreſſer mes dernières prières :
» hâtez-vous de ſigner ce bill, qui ſans doute
» appaiſera un peuple furieux, & l'empêchera de

» porter plus loin ſon aveugle férocité. Mon con-
» ſentement (ajoutoit le comte) vous acquittera
» plus devant Dieu, que tout le monde enſemble.
» On ne fait pas d'injuſtice aux malheureux, en cé-
» dant à leurs deſirs ; & comme la grace du ciel me
» rend capable de pardonner avec une tranquillité
» qui flatte mon ame prête à me quitter, je puis,
» ſire, diſpoſer de cette vie terreſtre ; je vous la ré-
» ſigne donc, avec toute la joie poſſible, par un
» juſte ſentiment de reconnaiſſance pour vos ex-
» trêmes faveurs. Oui, mes derniers ſoupirs ſeront
» encore remplis de vous. Le ſeul prix de ma mort,
» que je ſollicite, eſt votre protection pour ma mi-
» ſérable famille : qu'elle oublie les malheurs du
» père, & qu'elle ne ſe ſouvienne que des bontés
» de mon roi » !.. Charles n'en peut lire davantage ;
il s'écrie, en pleurant, & voilà l'homme qu'on veut
que je ſacrifie ! La reine étoit étendue mourante,
verſant des pleurs ſur ſes enfants qu'elle preſſoit
tour-à-tour contre ſon ſein. On n'entendoit qu'un

Mon conſentement, ajoutoit le comte. Depuis ce mot, juſqu'à ceux, *pour vos extrêmes faveurs*, ce ſont les propres expreſſions de Strafford.

ſeul cri qui preſſoit le monarque de céder à ce moment cruel ; il étoit entouré d'une infinité de ſeigneurs qui lui rediſoient ſans ceſſe : « que le con-» ſentement écrit de la propre main du comte, de-» voit lever tous les ſcrupules de conſcience que » ſa majeſté pouvoit encore avoir » ; on imagina même une eſpèce d'accommodement avec cette délicateſſe ſévère qui paraiſſoit inflexible ; on propoſa au roi, de ſigner une commiſſion à quelques lords de paſſer le bill, ce qui auroit autant de validité que s'il l'eût paſſé lui-même, avec cette différence cependant, que ſon conſentement ne paraîtroit point dans cet

On propoſa au roi. C'eſt à de pareils traits que nous offre l'hiſtoire, qu'il faut admirer la profondeur de *l'art du courtiſan :* comme il plie la logique à ſes paſſions ! Un certain empereur Turc, avoit donné ſa parole d'honneur à un de ſes favoris, que jamais il ne le feroit mourir ; l'homme en faveur vient à déplaire ; on vouloit s'en débarraſſer ; le prince étoit arrêté par ſa promeſſe. Un honnête muphti trouve un heureux moyen de concilier la barbarie du deſpote, avec ſes ſcrupules. Votre hauteſſe, lui dit-il, craint de confier ſon eſclave à l'ange de la mort, parce qu'elle lui a promis que de ſon vivant elle ne donneroit jamais l'ordre d'attenter à ſes jours : ſeigneur, daignez ſeulement prendre une heure ou deux de repos, le ſommeil

écrit. Quels substerfuges pitoyables ! eh, que la méchanceté a de petits moyens ! car tous ces pairs n'aspiroient en secret qu'à voir périr un homme qui étoit l'objet de leur basse jalousie. On s'écrie que la reine rend les derniers soupirs, & effectivement elle étoit évanouie : ce spectacle fait prendre la plume à Charles ; enfin, il a signé, d'une main tremblante, la fatale commission, & lui-même perd l'usage des sens, & tombe expirant à côté de son épouse. Ce prince s'étoit peut-être flatté, que, comme ce consentement n'étoit point volontaire, & qu'il ne l'avoit pas signé de sa main, il en étoit moins chargé de l'injustice qu'il y trouvoit (ce sont les observations de Hume) ; les mêmes commissaires, ajoute cet auteur, furent autorisés en même-temps à consentir au bill, qui rendoit le parlement perpétuel ; autre monument de la faiblesse du roi, qui, selon Claren-

---

est l'image de la mort, & pendant ce temps, on vous défera de la créature indigne de vivre, puisqu'elle ne mérite plus de baiser la poussière de vos pieds ; & par-là, votre conscience sera en toute sûreté ; l'expédient fut applaudi & saisi avec des louanges sur la sagacité de son auteur : le sultan s'endormit, & les muets coururent étrangler le malheureux disgracié.

don, au-lieu de paſſer le bill, auroit dû diſſoudre cet inique parlement, & aller ſe montrer à la tête de ſon armée. On peut bien dire que l'échafaud de Charles a été compoſé des planches de celui du malheureux Strafford.

Le roi dont, en quelque ſorte, la douleur égaroit la raiſon, prêt à tout tenter pour ſauver Strafford, envoye chercher Hollis ; à peine s'eſt-il offert

---

A la tête de ſon armée. Ce ſont les ſages obſervations de Clarendon. Il faut lire, à ce ſujet, tout ce que cet homme reſpectable allègue pour juſtifier Charles Ier ; ceux qui lui paraiſſoient le plus affectionnés, le trahiſſoient ; il ne pouvoit s'ouvrir à qui que ce ſoit, qui ne fût ſuborné, ou qui ne s'oppoſât à ſon avis ; il avoit inceſſamment à trembler pour ſes jours, pour ceux de la reine qui lui étoit extrêmement chère ; il devoit même ſe défier de ſon armée. Clarendon finit par ce réſultat : « ſi l'on fait réflexion ſur tou» tes ces circonſtances, on avouera que le roi ſe trouvoit » dans l'état du monde le plus triſte, quelque parti qu'il » prît, & qu'il eſt beaucoup plus facile de juger par l'évé» nement ce qu'il devoit faire, ou ne pas faire, qu'il n'é» toit facile de prévoir alors par quelles voies il ſortiroit » de ce labyrinthe ».

Envoye chercher Hollis. On a employé à-peu-près en cet endroit les propres expreſſions de Burnet. Il n'eſt peut-

aux yeux du monarque : — Mylord, il s'agit de ma vie même : vous comprenez que je veux vous

être pas inutile de rappeller ici, que Strafford avoit épousé la sœur du lord Hollis, & que ce seigneur étoit dans le parti de l'opposition; malgré son éloignement pour la cour, il servit effectivement avec chaleur son malheureux beau-frère, & ne put rien obtenir. Burnet, ennemi déclaré des Stuarts, fait entendre que ce fut la reine qui envoya le comte au supplice, en empêchant le roi d'aller au parlement, & lui suggérant l'idée d'y envoyer à sa place le prince de Galles, avec une lettre écrite de sa main. Il ajoute même, que Charles avoit mis au bas de la lettre cette apostille remplie de lâcheté : « *s'il faut qu'il meure*, (disoit-il en parlant du comte) » *ce seroit au-moins une* » *charité, que de différer jusqu'à samedi son supplice* ». Voilà de ces mensonges atroces, que l'histoire doit absolument rejetter. Est-il vraisemblable que Charles se fût égaré à ce point, après toutes les marques de désespoir qu'il donna en faveur de Strafford ? Ce que c'est que l'esprit de parti ! comme il dénature la probité la plus reconnue ! A chaque instant, Burnet cède à la partialité la plus odieuse, & cependant c'étoit un homme respectable, & plein d'honneur & d'amour pour la vérité. Après de tels exemples, comment ajouter foi, un seul instant, à la plupart des écrivains ! Si un historien pouvoit parvenir à être impartial, ce seroit, sans contredit, le premier des hommes.

parler du comte. Vous ſçavez combien je l'aime ! les nœuds qui vous lient à lui, me répondent que vous réunirez vos efforts aux miens, pour dérober votre beau-frère au ſort dont il eſt menacé ; il eſt perdu, ſi nous l'abandonnons, & le temps preſſe. Votre majeſté, dit ce ſeigneur, a le pouvoir de faire exécuter les loix : celles de ce pays lui donnent le droit de prolonger, pour quelque temps, la vie aux criminels condamnés à mort : il ne tient qu'à vous, ſire, de faire valoir ce privilége ſi honorable pour un ſouverain qui, comme vous, ſent que la bonté eſt la première qualité des rois ; uſez-en, en faveur du comte de Strafford. Cependant mon avis, à moi, ſeroit qu'il vous adreſſât plutôt une requête, où il imploreroit votre ſenſibilité : il vous prieroit de lui accorder quelques jours pour arranger ſes affaires, & ſe préparer à la mort. Votre majeſté, enſuite, ce papier à la main, ſe préſenteroit à ſon parlement, & lui adreſſeroit une harangue.

Hollis n'en demeure point à cette propoſition : il compoſe lui-même ce diſcours, & le donne à tranſcrire au roi ; il promet d'appuyer les heureuſes intentions du ſouverain. En-effet, Hollis eut recours à tous les moyens, pour conſerver les jours de ſon

infortuné beau-frère ; il employa les représentations, les prières, les larmes ; il assura la chambre des communes, que Strafford reviendroit à ses premiers principes, qu'il chercheroit à témoigner sa reconnaissance au parti populaire ; au-lieu, ajoutoit-il, que sa mort pourra exciter des plaintes, & même une fermentation préjudiciable aux intérêts de l'état. Les raisons comme les supplications du lord, ne produisirent aucun changement ; la haine & la méchanceté avoient projetté la perte du comte, & il étoit arrêté qu'il n'échapperoit point à cette multitude de piéges dont il étoit investi.

Strafford, dans sa prison, s'abandonnoit à cette foule de réflexions que devoit nécessairement produire le sort qui l'attendoit ; l'espérance a peine à nous quitter : il y avoit des moments où cet infortuné entrevoyoit encore quelque lueur favorable. La cruelle vérité a bientôt dissipé ces faibles illusions : Carleton lui est envoyé par Charles lui-même. Il aborde le comte, en gémissant ; il ne pouvoit lui parler, tant ce qu'il avoit à dire l'accabloit ! Enfin, il rompt le silence : — Mylord, est-ce que mon trouble ne vous annonce pas ce que je n'ai point la force d'exprimer ? Je vous entends,

répond le comte ; Carleton, il faut mourir. Strafford continue, en se servant des propres expressions de l'écriture : « ne mettez pas votre confiance dans les princes, » ni dans les enfants des hommes, parce qu'il n'y a » point de salut à se promettre d'eux »... Mais je ne sçais comment ces plaintes peuvent m'échapper ! Carleton, c'est l'homme ici qui se trahit : il ne faut ni le voir, ni l'écouter ; dites au roi, que je meurs son fidèle sujet, que mon attachement à son service, & ma reconnaissance, ne finiront qu'avec mon dernier soupir. Hélas ! j'aurois voulu lui donner plus de marques de ma tendresse : puisse ma mort lui rendre cette tranquillité que je crains bien qu'il n'ait perdue pour toujours ! Mon sang ne suffira point à ces cruels... allez, j'ai vécu... qu'on s'occupe seulement de mes malheureux enfants ; sa majesté ne me refusera point cette grace ; c'est la dernière que j'implorerai de sa bonté.

Carleton, les yeux baignés de larmes, va rendre compte à Charles de sa commission : le monarque

---

Carleton. Le fait est vrai : Strafford ne put cacher sa surprise, & il lui échappa les paroles qu'on met ici dans sa bouche.

ſe livre au déſeſpoir ; il envoye ſon fils avec une lettre écrite de ſa propre main aux pairs, pour les engager de conférer avec les communes, ſur les moyens d'éloigner l'exécution de la ſentence : le croiroit-on ? ce prince ſe voit refuſer durement le moindre délai ; alors, il eſt tranſporté hors de lui-même ; il s'écrioit, il fondoit en larmes : non, répétoit-il au milieu des ſanglots, non, Strafford ne mourra point. C'eſt mon ami, c'eſt mon ami que je laiſſerois aſſaſſiner par des monſtres d'inhumanité ! eh ! que ces barbares prennent ma couronne, & que Strafford me reſte !

Strafford, dans des heures conſacrées au repos, étoit bien éloigné de le goûter. Ce ſont les infortunés qui veillent. Les ombres de la nuit augmentent encore la violence des chagrins ; elles leur prê-

---

Il eſt tranſporté hors de lui-même. Hume nous montre Charles ſi accablé de douleur, qu'il ne comprit pas tout le tort qu'il s'étoit fait, en ſouſcrivant à ce bill ſi funeſte à ſon autorité, qui rendoit le pouvoir de ſes ennemis perpétuel ; il ne voyoit, il ne ſentoit que la perte de Strafford ; « circonſtance, ajoute l'hiſtorien Anglais, qui prouve l'in-» tégrité de ſon cœur, & la bonté de ſes diſpoſitions.

tent

tent une teinte lugubre, qui semble les revêtir d'une forme matérielle, qui nous les rend sensibles, & nous les fait voir comme autant de spectres menaçants, dont nous sommes environnés. Le comte se représentoit sa grandeur passée, telle qu'une image fugitive; de ce tableau sans doute trop séduisant, il laissoit tomber ses yeux sur le vuide affreux du tombeau : c'étoit-là que son ame demeuroit attachée. L'homme abandonné à lui-même, dans un silence solitaire, ne sçauroit guères s'interroger sur la mort, sans que sa fermeté ne se déconcerte; la vanité nous égare, ou plutôt nous soutient jusqu'au dernier instant, & peut-être nous faut-il des témoins pour mourir avec résignation. Strafford sur-tout regrettoit son maître & ses enfants; leur sort l'occupoit encore plus que le sien propre.

La vanité. C'est, sans contredit, un des premiers mobiles de l'homme, & peut-être faut-il chercher à l'entretenir plutôt que de vouloir la détruire. Otez la vanité : qu'il y aura peu d'action de bienfaisance, sur-tout aucune action d'éclat! les exemples de vertu seroient encore plus rares qu'ils ne sont. Le grand art pour un philosophe législateur, seroit de sçavoir tirer parti de ce ressort si puissant du cœur

Le moindre bruit arrachoit le comte à cette sorte de contemplation accablante ; il entend ouvrir sa porte : il reste étonné, il entrevoit un homme enveloppé d'un manteau, qui accouroit à lui : que me veut-on, dit le prisonnier ? Il n'a pas le temps d'achever. — Eh ! mon cher Strafford, ne reconnaissez-vous point votre ami ? A ces mots, l'inconnu s'est découvert. — Le roi ! — Oui, comte, c'est moi-même, qui viens vous sauver, ou mourir avec vous. — Vous, sire ! tant de bonté.... — Laissons-là, mon ami, des expressions de reconnaissance, que vous ne me devez point. Vous n'ignorez pas la fureur de vos ennemis, le despotisme barbare de cette chambre des communes, qui, tous les jours, porte des atteintes scandaleuses à la majesté du trône... enfin leur méchanceté a prévalu...

---

humain. S'il n'avoit point eu de spectateurs, Curtius, selon les apparences, ne se fût point précipité dans ce gouffre où il étoit bien assuré de trouver la mort, & Décius ne se seroit pas jetté au-devant d'un trépas certain. La plûpart des humains ne vivent pas en eux-mêmes, mais en autrui ; & cette sorte d'existence, si l'on s'attache aux résultats, est plus avantageuse que préjudiciable à la société. L'émétique, graces aux modifications qu'il reçoit, est devenu plus salutaire que nuisible.

Carleton doit vous avoir appris... Strafford, mon ami, votre perte eſt décidée, & je n'ai que des larmes impuiſſantes... Charles n'a pas la force de pourſuivre : il tombe, en pleurant, dans les bras de ſon miniſtre. — Vos pleurs, ſire ! les larmes de mon maître ; je dirai plus, du ſeul homme ſur la terre, que j'aime ! ah, quel ſpectacle pour le mortel le plus ſenſible ! ils peuvent m'envoyer à la mort ; ils peuvent m'envoyer à la mort. C'en eſt fait, j'ai preſſé mon roi dans mes bras. Sire... ſire, vous perdez le ſujet le plus fidèle. — Comte, rejettons un attendriſſement qui ne peut que retarder l'exécution d'un projet, le ſeul qui ſoit à ma diſpoſition. Sçachez le but de ma démarche : Strafford, il s'agit de vos jours, & ils me ſont auſſi chers que les miens, & ceux de ma famille. J'ai donc tenté inutilement tous les efforts pour vous retirer des mains de vos bourreaux ; il n'eſt qu'un ſeul moyen de vous dérober à leur rage, & voilà ce qui m'amène. Je me ſuis aſſuré votre geolier ; c'eſt lui qui m'a ouvert la porte de votre priſon ; il vous conduira ; une barque vous attend, qui vous tranſportera l'un & l'autre aux rivages de France... vous vivrez, mon ami, vous vivrez, & moi... — Non, ſire, je ne

vivrai point à ce prix. Je ſens auſſi vivement que je le dois, le témoignage, j'oſerai le dire, de la plus vive, de la plus tendre amitié ; j'en ſuis pénétré : mais, quand vous vous immolez à ce point pour conſerver mes jours, eſt-ce à moi de me cacher tout ce qu'il vous en coûteroit ? & qui ſçait ſi ces furieux ne porteroient point leurs mains ſacrilèges?... Ces inhumains... ſire, ils ſont capables de tout ; & ce ſeroit le comte de Strafford qui auroit occaſionné... il ne m'eſt pas poſſible, il ne m'eſt pas poſſible d'accepter vos bienfaits... J'irai à l'échafaud, tout couvert des larmes de mon roi ; la mort perd toute ſon horreur à mes regards. Vous me plaignez ! vous me pleurez ! ſire, je recommande ſeulement à votre majeſté, mes malheureux enfants ; je les mets à vos pieds ; qu'ils vous ſervent, &, s'il le faut, qu'ils expirent, comme leur père, pour le meilleur & le plus adorable des rois ! — Vous dites, Strafford, que vous m'aimez ! & vous balanceriez un inſtant à ſuivre le ſeul parti qui nous reſte? Vous figurez-vous la douleur que me cauſeroit votre mort? votre mort ! mon ami, quel mot m'eſt échappé ! encore une fois, n'héſitez point, partez ; ce geolier vous accompagnera. Peut-être des temps

plus heureux..... — Il eſt inutile, ſire, de s'en flatter; je connais le peuple Anglais, ſon fanatiſme, ſon emportement... vous ſeriez ſa victime, & c'eſt moi qui vous aurois expoſé au comble des attentats! je ſerois l'aſſaſſin de mon roi! Sire, je ſuis content: je vois que vous daignez toujours m'aimer. Je le répète, je n'apperçois plus l'échafaud: mon trépas ſera glorieux, vous me rendez juſtice: vous êtes convaincu que le penchant, autant que le devoir, m'attachoit à mon maître. J'ai embraſſé mon ami, (permettez-moi cette expreſſion). Et auſſi-tôt le comte ſe jette dans le ſein du monarque. — Oui, Strafford, oui, vous êtes mon ami, & mon ami refuſeroit de m'entendre! Si vous mourez, que voulez-vous que je

---

Son emportement. Après l'hiſtoire Bizantine, ce monceau de cataſtrophes horribles & inouies, de meurtres dégoûtants, y a-t-il un tableau plus révoltant que les révolutions produites par les débats & l'animoſité des deux Roses? On croiroit voir une troupe de bourreaux qui s'entre-déchirent ſucceſſivement; jamais la méchanceté humaine ne s'eſt portée à des excès plus affreux. Il faut cependant avouer que dans cette fermentation d'aſſaſſinats & de crimes, il éclata de grandes vertus & des actions dignes d'être admirées.

devienne? odieux à moi-même, revoyant par-tout votre image, le ſang qui va couler... ah! Strafford, Strafford, ne perdons point un moment; volez vers un aſyle où l'on connaît l'humanité : la France eſt le refuge des infortunés que l'on veut opprimer; les étrangers malheureux deviennent ſes citoyens; vous attendrez-là mes ordres.... Songez qu'à préſent c'eſt votre roi qui vous commande : hâtez-vous de quitter ces lieux, profitez.... — Sire, je ſuis plus éclairé ſur vos intérêts que votre majeſté elle-même: ne m'accuſez point d'une obſtination qui vous offenſeroit. Sans doute j'aſpirerois à conſerver ma vie, pour vous la conſacrer encore juſqu'au dernier jour : mais, croyez-moi, ſire, c'eſt à vous de vous retirer promptement de ce ſéjour odieux; que nos ennemis ignorent votre démarche; ils vous en feroient un crime. La ſeule grace que je demande à votre majeſté, c'eſt d'étendre ſur ma famille ces marques de ſouvenir que j'attends de votre généreuſe amitié. — Strafford, vous êtes donc décidé.... — A faire mon devoir, ſire, à mourir, ſans compromettre votre majeſté... Sire, le jour va paraître : ſi l'on vous voyoit.... — Ah! cruel, vous avez donc réſolu de me rendre le plus malheureux des hommes!

— Ma mort, ſire, vous eſt peut-être néceſſaire : elle aſſouvira ces tigres ; mon ſang étanchera leur ſoif homicide, ils ouvriront les yeux ; ils auront des remords ; ils verront en vous le maître qu'ils doivent chérir & reſpecter. — Adieu, Strafford... adieu, mon ami... allez, ma mort ſuivra la vôtre...— Règnez, ſire, pour faire le bonheur de cette ingrate Angleterre, pour vous rappeller... ſire, vous augmentez mes peines ; ſéparons-nous, & ne m'oubliez jamais. —Quoi ! vous perſiſtez... — Votre majeſté me feroit en-vain arracher de ces lieux, voudroit en-vain me ſauver : je reviendrois apporter ma tête au fer qui l'attend ; mon parti eſt pris. La vie eſt un ſonge qui a paſſé pour moi ; c'eſt de la mort qu'il faut m'occuper, & je la recevrai.

Charles a recours à de nouvelles tentatives ; elles ne produiſent pas plus d'effet que les premières. Il quitte enfin le comte, après avoir pleuré dans ſes bras, l'avoir preſſé contre ſon ſein à pluſieurs repriſes ; tous deux ſe ſont ſéparés, baignés de leurs larmes mutuelles.

Strafford s'applaudiſſoit de ſon courage ; l'aurore s'eſt montrée ; il voit entrer dans ſa chambre ſes amis ſuivis de ſes enfants. Quel ſpectacle, s'écrie

le comte ! a-t-on juré de réunir toutes les armes pour attaquer ma ſenſibilité ? — Oui, Strafford, on a réſolu de triompher de cette dureté opiniâtre, révoltante ; c'eſt le roi, c'eſt le roi qui nous a chargés d'amener vos enfants. Vous avez réſiſté à ſa puiſſance, à ſon amitié, à ſes pleurs : braverez-vous encore la nature ? Ce maître ſi généreux, ſi bienfaiſant, ſe flatte que cette vue remportera une victoire qu'il n'a pu obtenir. Ces innocentes créatures, homme inflexible, embraſſent vos genoux ; elles vous conjurent de céder au roi ; il en eſt encore temps, fuyez, fuyez ; ſongez que c'eſt demain. — Je le ſçais, & j'y ſuis tout préparé. Penſez-vous que vos efforts réunis, que ma famille même pourra plus ſur mon ame qu'un ſouverain ... qui eſt mon ami ? Pourquoi me porter ces coups ? ils ſont inutiles ; ils ne font qu'approfondir l'abyme ou je vais tomber ; mais ils ne peuvent m'en détourner ; j'y cours, parce qu'il le faut, parce que l'intérêt du roi même l'exige : non, mes amis, vous ne triompherez pas d'un malheureux qui doit mourir.

Cependant il comble de careſſes ſes enfants ; il les prend ſucceſſivement dans ſes bras, les inonde de ſes larmes : — Vous le voyez : je pleure, je

pleure, mais, je remplirai mon devoir; il a décidé ma mort... cruels! eh! vous déchirez mon sein; éloignez ces tendres objets; ils retrouveront leur père dans ce roi qui mérite tant que nous l'aimions.... Encore une fois, ôtez mes enfants de mes yeux. Ah! nature, nature, que l'on a de peine à te combattre & à te vaincre! c'est donc demain... Il n'y a plus de délai à espérer... — Oui, tout est prêt. — Tout est prêt!... je suis résigné à ce coup affreux... devois-je m'y attendre?.. Mes amis, je sçaurai mourir. Que seulement ces chères créatures (& il presse ses enfants contre son cœur) ne me suivent point! Vivez, mes enfants, pour me pleurer... pour aimer la mémoire de votre malheureux père. Hélas! il ne regrette cette misérable existence que pour vous seuls: apprenez de bonne heure où conduisent ces places si peu dignes d'envie! & cependant voilà l'origine de ma perte! c'est à ce prix qu'on achète la faveur des souverains! qu'ai-je dit? le roi est encore plus à plaindre que moi; que mes sentimens pour lui passent dans votre ame! adieu... mes larmes coulent... arrachez-les de mes bras, arrachez-les de mes bras. Ah! je sens que la mort est horrible! elle rompt tous les nœuds... qu'ils s'éloi-

gnent ! que je ne les voye plus ! Ce ſont donc les derniers embraſſements que je leur ai donnés !

Strafford ne ſe ſépare de ſes enfants, qu'en verſant un torrent de pleurs. Il s'écrie : je ſuis père ! je ſuis père ! il ne m'eſt pas poſſible de me commander en ce cruel moment. Enfin il eſt reſté ſeul, livré à toute l'horreur du ſpectacle de ſon infortune.

Le roi ſouffroit peut-être autant que ſon miniſtre ; il parloit d'aſſembler les chambres ; on lui repréſentoit que tous ſes efforts étoient inutiles ; la reine étoit occupée ſans ceſſe à le retenir. Charles tomboit enſuite dans un accablement mortel ; le nom de Straf-ford étoit le ſeul mot qui lui échappât ; il tentoit de s'exprimer, & ſa voix expiroit dans les ſanglots : on craignoit qu'il ne ſuccombât à ſa douleur.

Ce jour, qui devoit être le dernier pour le comte, eſt arrivé : on vient le chercher, & on lui témoigne cette ſenſibilité, cet embarras qui lui annonçoient ſon arrêt. — Il n'eſt pas beſoin de vous expliquer ; c'eſt à la mort que vous venez me conduire : eh bien ! j'y marche. Il quitte donc ſa priſon pour aller à Towerhill, la place où étoit dreſſé ſon échafaud. Strafford s'arrête ſous les fenêtres de Lawd, de Lawd, l'homme qui lui étoit le plus attaché : — Mylord, c'eſt ici l'inſtant où

toute votre amitié doit se déployer... Mon ami, je vais mourir. Ne nous arrêtons plus aux grandeurs, aux songes de la terre ; que la religion me parle par votre bouche ! hélas ! j'éprouve qu'elle est l'unique consolation, &, je vous l'avouerai, elle m'est nécessaire. L'homme ne rougit pas, mylord, de se montrer à vos yeux. J'ai une famille, des enfants qui n'avoient d'appui que moi : il faut les laisser en proie à la rage de mes persécuteurs ! Je leur pardonne à ces méchants ; mais mon courage, mon courage... il m'abandonne, si vous ne me prêtez votre soutien. Ce sont vos prières que je sollicite : elles désarmeront l'Être suprême, qui sans doute est irrité, & me frappe : oui, je l'ai offensé ; mais j'ai déja bien expié mes fautes : il y a long-temps que j'endure un supplice, qui va finir. Le prélat fondoit en larmes : — Ah ! mon ami, mon ami, étoient-ce-là les services que je devois vous rendre ? Malheureux Strafford ! vous êtes la victime de votre tendre attachement pour notre maître. Bientôt les cruels me rejoindront à vous : je ne me cache point la fin qui m'attend.

Me rejoindront à vous. Lawd, en effet, fut comme Strafford, immolé au fanatisme & à la méchanceté de ses ennemis ; il resta en prison beaucoup plus long-temps que le

J'oppoſerai un front calme à leurs fureurs. Comte, levez les yeux : c'eſt-là que dans un moment votre ame jouit de la vérité; vous connaîtrez qu'il n'y a que Dieu qu'on doive implorer, qu'on doive aimer. Plaignons ces inſenſés qu'enivrent les erreurs terreſtres!

---

favori de Charles Ier ; le tumulte des affaires avoit fait perdre de vue aux communes, le procès de l'archevêque. Ce digne vieillard ſupportoit avec patience les rigueurs de la captivité ; la rage des ſectaires ſe réveilla ; ils reprirent avec plus de chaleur l'accuſation intentée contre cet homme reſpectable. « Le crime *accumulatif*, (c'eſt » Hume qui parle) l'évidence *conſtructive*, tous ces ter- » mes étrangers aux loix, qu'on avoit employés dans l'ac- » cuſation de Strafford, la même violence & la même ini- » quité dans la conduite du procès, la même malignité » d'interprétation, la même cruauté d'oppreſſion qu'on » avoit exercée contre la même innocence accompagnée, » peut-être, de moins de vertus & de lumières, parut avec » éclat dans toute la pourſuite de cette cauſe. On inſiſta » conſtamment ſur l'accuſation de papiſme, qui étoit dé- » mentie par toute la vie & la conduite du priſonnier, » & les moindres fautes prirent la plus noire couleur, » par cette imputation, dans laquelle on ſuppoſoit que » tous les crimes étoient renfermés. *Cet homme*, dit Wilden, » avocat général, en concluant un long diſcours contre

hélas ! ils ſont bien plus malheureux que nous : ils commettent le crime ! ils vont ſe ſouiller de votre ſang ! croyez que leur remords.... mon ami.... le prélat ne peut achever ; les pleurs lui cou-

---

» le prélat, *reſſemble* à Naaman *le Syrien : il eſt grand, mais cou-* » *vert de lèpre* ». Les communes convaincues qu'il étoit impoſſible de ſoumettre Lawd à une ſentence judiciaire, prirent ſur elles de prononcer contre ce vieillard, un arrêt de mort ; la crainte d'une émeute populaire empêcha encore les pairs de s'oppoſer à l'exécution d'un jugement auſſi atroce : ils cédèrent lâchement à l'animoſité de ces tigres altérés du ſang innocent. Quand on vint annoncer à l'archevêque, le ſort qui l'attendoit, *perſonne*, dit-il, *ne deſire plus ma mort, que je la ſouhaite moi-même*. Avant que de recevoir le coup mortel, il eut à eſſuyer toute la dégoûtante ineptie de diſcuſſions théologiques, dont l'accabla un certain Jean Cloteworthi, zélateur ardent de la ſecte dominante, & un des boute-feux de la chambre baſſe. Lawd, ſans écouter ce fanatique imbécile, porta ſa tête ſur le billot, & expira, en récitant des prières. Hume, en philoſophe ſenſible, ne peut retenir ſon indignation à ce récit. « L'exécution, dit-il, d'un vieillard infirme, qui » n'avoit offenſé perſonne dans une ſi longue priſon, ne » peut-être attribuée qu'à la vengeance de ces impitoyables » religionnaires, qui gouvernoient deſpotiquement les deux » chambres ».

pent la parole. Mylord, replique le comte, vous m'accorderez votre bénédiction ? Le respectable vieillard, à ce mot, pousse un profond gémissement, lève une main défaillante, bénit le comte, & tombe sans connaissance dans les bras de ceux qui le soutenoient.

Strafford reprend sa route; il a rappellé toute sa fermeté : jamais il ne s'étoit montré plus supérieur à sa fortune : on eût dit qu'il marchoit à son triomphe ; il avoit la tête haute, cet air imposant de dignité qui arrache une sorte de respect. Cependant il étoit privé de tout ce qui peut consoler les victimes de l'adversité & de l'injustice ; les spectateurs en général ne laissoient point éclater des marques de cette compassion, le soutien de l'innocence opprimée : c'étoit en lui-même que le malheureux Strafford devoit chercher & trouver toutes ses ressources : il avoit à combattre & à vaincre les terreurs attachées aux derniers instans, & la joie insultante de ses ennemis ; quel spectacle pour ses derniers regards ! J'emprunte de Hume ces observations philosophiques, qui sont si honorables pour la mémoire de l'infortuné favori de Charles Ier. Il n'y avoit donc que la religion & un héroïsme sans exemple qui pussent appuyer Straf-

ford. C'eſt dans ces moments qu'on éprouve combien cette religion nous eſt néceſſaire ! nous n'avons point de meilleur ami, & c'eſt preſque toujours le ſeul qui nous reſte !

Le comte eſt arrivé à l'échafaud ; il apperçoit ſon frère, & un grand nombre d'amis ; il paraît s'attendrir à leur vue ; enſuite il regarde avec nobleſſe cette foule de peuple dont il étoit entouré, & leur tient ce diſcours :

Nous n'avons point de meilleur ami. Que les hommes qui veulent nous priver de cette conſolation, ſont nos ennemis déclarés ! combien de ſituations dans la vie, où il n'y a que la religion, que la ſeule religion qui puiſſe adoucir nos maux, & qu'on reſſent alors l'impuiſſance de cette philoſophie dont la faibleſſe ſe trahit de toutes parts ! Je ne citerai qu'un exemple : voyez Charles Ier traîné à l'échafaud, un roi qu'on a couvert d'opprobres, au point que ces vils ſcélérats lui cracherent au viſage, prêt enfin à ſubir la mort qu'il n'avoit point méritée : toute la fermeté humaine auroit-elle pu ſoutenir ce prince infortuné, ſans l'idée d'un Dieu conſolateur, qui venge l'innocence, & la dédommage de ſes cruelles épreuves ? Un des plus beaux vers de M. de Voltaire, & qui doit ſe graver dans tous les cœurs, eſt, ſans contredit, celui-ci :

Si Dieu n'exiſtoit pas, il faudroit l'inventer.

« Vous avez demandé à grands cris ma tête : je » vous l'apporte ; elle va tomber pour satisfaire votre » vengeance. Vous prétendez réformer l'état, & c'est » par l'effusion du sang innocent que vous com- » mencez un si important ouvrage ! Puissé-je être » la seule victime qui vous soit sacrifiée ! le fana- » tisme vous égare : qu'il s'arrête à ces excès ! ou- » vrez les yeux sur vos injustices, & sur-tout rentrez » dans les bornes de ce respect que vous devez au » roi, à la patrie, à la patrie que vous croyez servir, » & que vous outragez ; ils auront été, jusqu'à mon » dernier soupir, les deux objets de mon zèle & de » mon attachement ; j'ai toujours défendu les droits » de ma religion & de mon pays. Je n'ai rien à » me reprocher à votre égard, & vous me faites mou- » rir sur un échafaud ! c'est-là ma récompense ! Je » suis Anglais & chrétien, je vous pardonne, oui, » je vous pardonne, pourvu que vous profitiez de » ma mort, que le repentir vous éclaire, & vous fasse » connaître la vérité : mes derniers vœux sont pour

---

Et chrétien. Clarendon nous dit : « ceux des spectateurs » qui lui souhaitoient le plus de mal pendant sa vie, fu- » rent touchés d'une mort si courageuse & si chrétienne ».

votre

» votre prospérité & votre gloire ; que l'Angleterre » partage son bonheur avec son roi ! & qu'elle n'ou- » blie point que j'expire innocent » ! Ces paroles touchantes parurent attendrir quelques spectateurs, que l'esprit de parti, si l'on peut s'exprimer ainsi, n'avoit point dénaturés. Le comte se jette dans les bras de son frère : — « Adieu, mon » tendre frère ; il faut donc nous séparer ! je vous » recommande ma femme, mes enfants ; parlez- » leur quelquefois de moi. Adieu, mes amis, portez » ma bénédiction à ces dignes objets de mon amour ; » ils vont perdre leur père, leur fortune, leur état ; » que Dieu leur tienne lieu de tout !

Le malheureux Strafford s'ôte lui-même ses habits ; il fait ensuite quelques pas vers le fatal billot ; il est prêt

---

Leur fortune, leur état. Le parlement ne porta point son injustice & sa barbarie jusqu'à cette extrémité ; peu de temps après la mort du comte, il rétablit ses enfants dans leurs biens, & dans leur honneur ; « comme s'il s'é- » toit reproché la violence avec laquelle cette affaire avoit » été conduite » : ce sont les réflexions de Hume. L'acte même d'*attainder*, qui avoit causé la perte de leur malheureux père, fut révoqué par un autre acte, sous le règne de Charles II.

à y mettre sa tête : « *Je rends graces au ciel*, dit-il, » *de me faire envisager la mort sans effroi, & de* » *ne pas permettre que je sois abattu par un moment* » *de terreur ; je vais reposer aussi volontiers ma tête* » *que je l'aye jamais fait pour dormir* ». Il se livre aux mains de l'exécuteur, qui, d'un seul coup, termina sa vie.

Telle fut la fin d'un homme, que son extrême attachement pour le souverain avoit pu seul rendre coupable aux yeux du fanatisme & de l'audacieuse indépendance ; peut-être, dans un pays si jaloux de sa liberté, avoit-il trop servi l'extension de la *prérogative royale*.

Je rends graces, &c. Tous ces mots soulignés, sont les propres expressions de Strafford, qu'on n'a pas voulu altérer.

De la prérogative royale. Elle donnoit au souverain des droits sur les douanes, ceux d'attacher à cette partie, des impositions, d'emprunter de l'argent sur des ordonnances particulières, émanées de sa *pleine puissance*, & des proclamations (ce qu'on nomme parmi nous, édits, déclarations du roi) ; elle lui déféroit le pouvoir écclésiastique, autrement la *suprématie* ; il jouissoit encore du droit de *tonnage* & de *pondage*, qui originairement, il faut en convenir, n'étoit qu'un abus : ce fut une des principales causes de la perte des Stuards. La levée de ces impositions, sans l'aveu du

Combien les circonſtances influent ſur l'ordre des événements & ſur les opinions ! Le comte, ſous Eliſabeth, eût été le miniſtre le plus applaudi & le plus heureux ; on auroit prodigué la louange à ſes lumières, à ſa fermeté, à ſon adminiſtration ſoutenue ; ſes hautes qualités ſe fuſſent montrées ſupérieures à la calomnie & à la brigue, & en euſſent triomphé : favori de Charles Ier, il eſt regardé comme l'ennemi de l'Angleterre ; on le punit des faibleſſes de ſon maître ; la méchanceté toujours plus ingénieuſe & plus active que la bonté, ſuppoſe à ce grand homme des crimes, tandis qu'à peine on étoit

---

parlement, parut aux communes ſur-tout, bleſſer la conſtitution Anglaiſe, & l'on ne pardonna point à Charles, ce qu'on avoit accordé à tous les rois d'Angleterre, depuis Édouard II. Encore une fois, des guinées & des ſoldats, voilà ce qui manqua à ce malheureux prince ; ſes prétendus torts ne ſont que ceux de la fortune.

Combien les circonſtances. Ce ſeroit-là un ouvrage digne d'un hiſtorien philoſophe, de nous préſenter dans un tableau rapide juſqu'à quel point le phyſique commande au moral ; que de fameux coupables euſſent été des prodiges de vertu, s'ils euſſent paru dans d'autres temps, à d'autres époques !

en droit de lui reprocher des fautes. Il périt enfin à quarante-neuf ans sur un échafaud. La vérité trop lente sans doute, mais que les obstacles ne peuvent empêcher de s'élever tôt ou tard de la fermentation des divers intérêts, est venue justifier le malheureux comte de Strafford; dans ces temps où le fanatisme & l'esprit de parti étoient si dominants, il fut regretté

---

ce même Brutus, qui délivra sa patrie du joug des Tarquins, eût pu, né un ou deux siècles après, être le fauteur de la tyrannie! à quoi tient la raison humaine, faible lueur continuellement vacillante, & presque toujours subordonnée aux passions & aux événements!

De lui reprocher des fautes. Clarendon, Rapin-Thoyras lui-même, font l'éloge du comte de Strafford; ce dernier avoue, « qu'il n'y a jamais eu un sujet en Angleterre auquel on ait donné plus de louanges qu'à ce ministre ». C'est ainsi que Hume en parle, & il sera assez intéressant pour les personnes qui veulent réunir l'instruction à l'amusement, de saisir d'un coup-d'œil tout ce que cet historien éclairé & impartial rapporte en faveur de l'infortuné favori de Charles Ier. « Quoique sa mort fût demandée à » grands cris comme une satisfaction due à la justice, » & comme une expiation pour les atteintes qu'il avoit » portées à la loi, tous les historiens de quelque poids,

du petit nombre de gens éclairés & de gens de bien, qui avoient ſçu ſe ſéparer de l'aveugle & odieuſe multitude, & aujourd'hui tout eſt d'accord pour

---

» ne craignent point d'aſſurer que la ſentence qui le con-
» damna au ſupplice, fut un plus grand crime, que le plus
» noir de ceux qui excitèrent ſes ennemis implacables à
» le pourſuivre avec une ſi cruelle induſtrie. Le peuple,
» dans ſa fureur, s'étoit entièrement mépris ſur l'objet de
» ſon reſſentiment ; il ſuffit de comparer les réponſes du
» comte avec les chefs d'accuſation, pour reconnaître qu'il
» étoit innocent du crime de *trahiſon*, dont on n'apperçoit
» pas même l'ombre, & que ſa conduite, en paſſant ſur les
» infirmités humaines, expoſée à des obſervations ſi ſé-
» vères, étoit ſans reproches, & méritoit même des éloges.
» Les pouvoirs du conſeil d'Yorck, dont il étoit préſident,
» avoient reçu, par les inſtructions du roi, une étendue
» dont on ne connaiſſoit pas d'exemple : mais la première
» inſtitution de cette cour, étant venue d'une extenſion
» de la *prérogative royale*, le prince avoit varié ſouvent ſes
» inſtructions ; & la plus ſimple autorité dont elle eût
» joui, étoit, à tout prendre, auſſi légale que la plus étroite
» & la plus modérée. Il y avoit peu de juſtice à conclure
» que Strafford eût employé le moindre artifice pour ſe
» procurer cette grande étendue de pouvoir, puiſqu'après

le venger de l'impoſture & de l'injuſtice ; la génération préſente pleure ſur ſa tombe, & proclame hautement ſon innocence.

» ſa nomination, & dans la jouiſſance de cette autorité » qui excitoit tant de plaintes, il n'avoit pas pris place une » fois ſur ſon ſiège, ni fait le moindre exercice de juriſ» diction.

» Dans le gouvernement d'Irlande, ſon adminiſtration » n'avoit pas eu d'autre règle que l'intérêt de ſon maître, » & celui des peuples commis à ſes ſoins... il avoit for» tifié les reſſorts de l'autorité, ſans les ſerrer à l'excès. » On lui reprochoit, à la vérité, quantité d'actes de juriſ» diction arbitraire, tels que des cours martiales, des loge» ments militaires par billets, des déciſions d'affaires au » conſeil ſur ſimple requête, des ordonnances publiées en » ſon nom, & des châtiments réglés pour les infracteurs : » mais, dans ce ſiècle, l'exercice de l'autorité à diſcrétion, » étoit commun en Angleterre même ; il étoit encore plus » néceſſaire en Irlande, dans une nation peu civiliſée, » à peine ſoumiſe, pleine d'averſion pour la religion & » les uſages de ſes conquérants (il eſt bien ſingulier qu'un » philoſophe s'exprime ainſi.) Lorſque les chefs des com» munes demandoient à chaque moment, que la conduite » du gouverneur d'Irlande fût examinée par les règles ſé» vères de la loi, il en appelloit à l'exemple de ſes pré-

La mort du comte eſt bientôt parvenue aux oreilles du roi. Il ſe relève de ſon profond abattement ; il veut aller ſe précipiter ſur le corps de ſon miniſtre : où courez-vous, s'écrient la reine & pluſieurs lords, en s'oppoſant à ſon paſſage ? — Expirer avec

---

» déceſſeurs & à la néceſſité inconteſtable de ſa ſituation. » Il avoit entendu ſi parfaitement l'art de ménager les » élections, & de balancer les partis, qu'il avoit toujours » déterminé le parlement d'Irlande à lui accorder ce qui » étoit convenable pour le paiement des anciennes dettes, » & pour l'entretien des nouvelles troupes, & jamais il » n'avoit été réduit, comme le gouvernement d'Angleterre, » à des expédients condamnés par les loix, pour ſatisfaire » aux néceſſités publiques. On n'auroit pu lui faire juſte- » ment la moindre imputation de rapacité.... A l'égard » de la ſentence contre Montnorris, c'étoit un acte de la » cour martiale, & non celui du gouverneur; elle avoit été » portée d'une ſeule voix ; il n'avoit pas dit un mot aux » juges ; il avoit même paru devant eux la tête découverte, en qualité de partie, & s'étoit retiré immédiatement, pour leur laiſſer le champ libre. La ſentence » lui ſemblant atroce, il avoit obtenu grace de ſa majeſté » pour Montnorris ; il ne l'avoit pas laiſſé un moment dans » le doute de ſon ſort, & il lui avoit dit auſſi-tôt, qu'il per- » droit plutôt la main lui-même, que de ſigner l'ordre

Strafford. Ah ! malheureux ! qu'ai-je fait ? qu'ai-je fait ? retirez-vous, barbares ; laiſſez-moi ; ſortez ; fuyez de ma préſence ; j'ai pu ſouffrir cette horrible

---

» d'exécution pour une telle ſentence ; enfin, le ſeul mal que » ce Montnorris eût ſouffert, avoit été la priſon pendant » deux jours, après leſquels on l'avoit remis en liberté. » Cet homme, ſelon le rapport de beaucoup de gens, » étoit d'un caractère infâme ; il faiſoit ſa cour aux gou- » verneurs, par les plus baſſes flatteries, tandis qu'ils » étoient préſents, & noirciſſoit leur réputation par les » plus odieuſes calomnies, lorſqu'ils étoient rappellés. » (Cet homme-là poſſédoit bien l'eſprit de la fortune)... » Lorſque Strafford avoit été rappellé en Angleterre, il avoit » trouvé l'état dans une telle confuſion, par la révolte ouverte » des Ecoſſais, & par les mécontentements de la nation » Anglaiſe, que s'il avoit exécuté ou conſeillé quelques » meſures violentes, il auroit pu juſtifier ſa conduite, par » la grande loi de la néceſſité, qui n'admet dans les maux » extrêmes, ni ſcrupule, ni cérémonie, ni délai. Mais au » fond, rien d'illégal dans les actions ou les conſeils, ne » fut prouvé contre lui, & tout ſon crime, dans ces der- » niers temps, ſe réduiſoit à quelques expreſſions chagrines, » ou peut-être impérieuſes, qui lui étoient malheureuſe- » ment échappées, au milieu des plus triſtes circonſtances, » & dans une fort mauvaiſe ſanté. La victoire de Strafford

injuſtice, le meurtre d'un innocent, le meurtre de mon ami ! je l'entends ! je le vois ! il me tend les bras ! Strafford, Strafford, viens, accours me percer le ſein ; viens me punir d'une faibleſſe, d'un crime que je ne

---

» fut encore plus déciſive, lorſqu'ayant repris tous les ar-
» ticles de ſon accuſation, il repouſſa l'imputation de
» *haute trahiſon*, crime que les communes vouloient inférer
» de la totalité de ſes actions & de ſa conduite. De toutes
» les eſpèces de crime, celle que la loi d'Angleterre a dé-
» finie avec la plus ſcrupuleuſe attention, eſt la *trahiſon*
» *d'état*, parce qu'il a paru néceſſaire de protéger les ſujets
» ſur un point ſi capital contre la violence des ſouverains
» & de leurs miniſtres. Le fameux ſtatut d'Edouard III,
» fait un long dénombrement de tout ce qui peut être qua-
» lifié de trahiſon, & tout autre crime que ceux qui ſont
» expreſſément nommés, eſt ſoigneuſement exclu de cette
» dénomination ; mais il ne ſe trouve pas un mot dans la
» liſte des trahiſons, qui ait rapport à l'eſpèce de crime ap-
» pellé *entrepriſe de renverſer les loix fondamentales* ; l'intro-
» duire arbitrairement dans le fatal catalogue, eſt plutôt
» une ſubverſion réelle de toutes les loix, &c.

Cette apologie de Strafford nous paraît ſuffiſante pour répondre à ſes détracteurs, & il eſt difficile, après cet expoſé d'un hiſtorien philoſophe, de conſerver encore quelque prévention contre cette malheureuſe victime de la *férocité populaire*.

me pardonnerai jamais, non, jamais; Dieu lui-même me frappera, & je la mérite, cette fin affreuse qui m'est réservée ; j'envisage l'échafaud... c'est-là où le sang de Strafford sera vengé... ô mon ami ! par-

---

Dieu lui-même me frappera. Charles ne se pardonna point le consentement qu'on lui avoit arraché; il reconnut sur l'échafaud, la justice des décrets de cette Providence, qui, cachée dans un nuage, semble ne nous perdre jamais de vue. Ce prince infortuné « se rappella une injuste sentence, à laquelle il ne s'étoit pas » opposé ». Il n'y a pas de doute que Strafford ne fût l'objet de ces paroles : aussi M. de Voltaire dit-il, avec quelque raison, quoiqu'il s'exprime peut-être trop durement : « Charles Ier, roi d'Angleterre, venoit de perdre la tête sur un » échafaud, pour avoir, dans le commencement des troubles, » abandonné le sang de Strafford, son ami, à son parlement ». Il faut convenir, pour ne pas trahir la vérité, qu'une continuité d'erreurs perdit Charles Ier, & son consentement à la sentence des communes contre Strafford, en est une des moins pardonnables : un souverain qui fait à son peuple des sacrifices de ce genre, est bien prêt d'être immolé lui-même ; c'est ce que le malheureux Charles éprouva, & ce qui doit nécessairement arriver, dans un pays où l'excès & l'abus touchent continuellement au fanatisme de la liberté.

donne, pardonne : ils m'ont arraché cet aveu, que ma mort n'expiera point encore assez.

Charles tombe sans connaissance : livré aux accès du plus violent désespoir, il n'en sort que pour pleurer, le reste de sa vie, sur la malheureuse destinée du comte; il répétoit son nom au milieu des sanglots ; il l'avoit sans cesse devant les yeux, & cette image le poursuivit jusques sur l'échafaud, où Juxon reçut ses dernières paroles, & ses derniers soupirs ; ce prince observa *qu'une injuste sentence le punissoit d'une autre sentence non moins injuste, à laquelle il ne s'étoit pas opposé avec assez de vigueur.* On juge aisément qu'il vouloit parler du comte de Strafford ; & en-effet, on ne sçauroit se dissimuler qu'il manqua peut-être autant à la politique qu'à la sensibilité, en abandonnant son ministre à la rage de ses ennemis. Mais il faut le plaindre, & mettre ses fautes sur le compte de sa foiblesse. Il est vrai que la foiblesse, dans les rois, conduit presque toujours à des erreurs condamnables,

---

Où Juxon, &c. Ce fut effectivement à Juxon qui l'assistoit à la mort, que le roi témoigna son repentir au sujet de cette sentence dont il n'avoit pas empêché l'exécution.

& dont ſouvent ils ont eux-mêmes à ſouffrir. La perte de Strafford devoit entraîner néceſſairement celle de ſon maître.

FIN DU TOME SECOND.

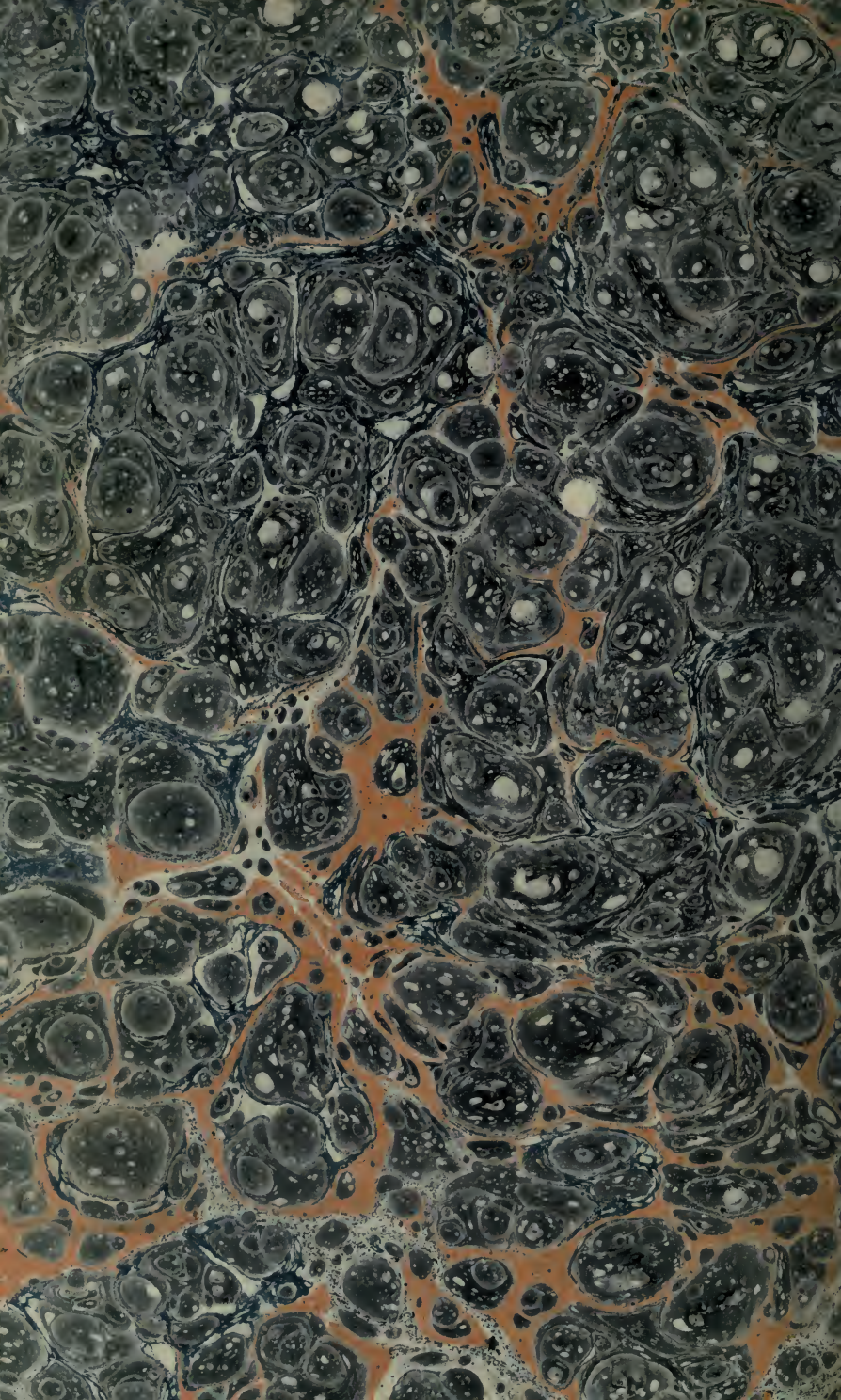
TABLE

DU TOME SECOND.

LE PRINCE DE BRETAGNE;

LA DUCHESSE DE CHATILLON,

LE COMTE DE STRAFFORD.



PQ
1954
A7
1803
t.7

Arnaud, François Thomas Marie
de Baculard d'
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY